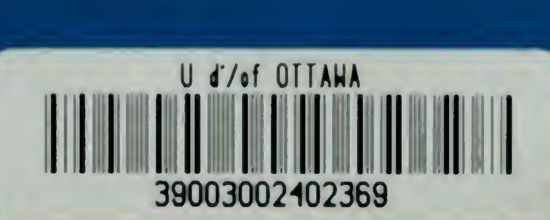
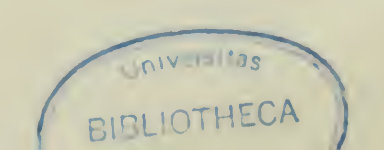




OLEAR.

LA SÉPARATION.

La scène est à Paris. — Edgard est chez Olear.

« Baume réparateur, volupté du repos,
Viens inonder mon âme et verser sur mes maux
    Tes jouissances inconnues !
Je suis las, ô Paris, de tes félicités.
Oh ! venez rajeunir mes sens désenchantés.
    Tendresses non interrompues...

Olear ! ô douce Olear [1]. Nous sommes, là, tous deux,
    Il faut l'avouer, bien heureux !...

[1] Olear est un nom écossais. Il faut le prononcer en deux syllabes (Olir).

Mon cœur est satisfait. Quelle nuit est la nôtre !
Oh! viens plus près de moi. L'un près de l'autre assis,
Interdits et muets, dans les bras l'un de l'autre
Sommes-nous pas au Paradis !...

Doux le sommet des monts que l'astre naissant dore
Au convalescent réjoui !
Doux l'azur d'Italie, ou le ciel du Bosphore
Au voyageur épanoui !

Doux à la jeune mère un fils qui vient de naître ;
A l'enfant échappé la campagne sans maître !

Doux au Français vainqueur le germain étendard !
A Tancrède si beau, si douce est la patrie !
Mais plus doux mille fois, Olear, est ton regard
A mon existence élargie !

Ton œil perçant les cœurs consumerait la terre [1],
Et sur un front de roi pourrait l'humilier !

[1] Le premier vers est une rime féminine, bien que le dernier vers du couplet précédent soit une féminine. Les chœurs d'*Esther* et d'*Athalie* en offrent maint exemple.

Mais un cil velouté corrigeant sa lumière,
Sous son arc innocent vient le dulcifier [1].

Oui, ton regard est plein de langueurs infinies!
Tout ton être est doué de grâce et d'harmonies!
Et je crois que de Dieu, le plus beau séraphin,
Assis à ton berceau du soir jusqu'au matin,
Effleurant ton doux front de son aile pieuse,
Laissa dans tes yeux bleus sa nature amoureuse!

Dans *Kensington-Garden* [2] un beau Cygne enchanté
Te caressait, enfant, dans les longs soirs d'été.
Même, on dit que son corps, plus blanc que Cléopâtre,
Des beaux seins d'Albion faisait jaunir l'albâtre,
Et du jardin royal avilissait les lis.
Il te laissait baiser tous ses charmes amis....
Que vois-je? sur ton front a passé sa lumière;
Sa grâce en toi fondue amollit tout mon cœur:

[1] Voilà tout mon courroux déjà dulcifié.
(MOLIÈRE, *Dépit amoureux*.)

[2] Jardin royal et public, les Tuileries de Londres.

Le Cygne t'a jeté, s'envolant de la terre,
Son incomparable blancheur!

Ne craignez rien. Les tons colorés de l'Afrique
(Car Dieu mit sur Olear son sceau quand il la fit)
Circulent sous les traits de l'Albion pudique,
Et la fadeur s'enfuit!

Jamais à cette joue, et veinée, et vermeille,
Ne fleurit dans Eden une rose pareille:
Jeune, *Hyde-Park* [1] la vit sur son sein verdoyant,
S'épanouir bras nus avec son cou si blanc;
Et de ses gazons frais l'éternelle rosée
S'imprégnait dans Olear et l'a fertilisée!

Comme pour un parterre elle a fait le printemps;
Et pour l'abeille d'or tous les sucs odorants;

[1] Parc public, au milieu de Londres, attenant à Kensington-Garden.

Pour Raphaël les tons infinis et magiques;
Pour Mozart, son enfant, tous les sons mélodiques;
La Nature qui l'aime,
Lui fit un diadème
Avec tous les pays!
Ainsi qu'à Charles-Quint tous les peuples conquis!
Et la France a fourni son fleuron le plus beau!
C'est elle à ce beau corps qui donna tous ses charmes;
Et la Grâce, apportant ses langueurs et ses larmes,
Acheva le tableau!

Parle, oh! parle! de toi coule la Mélodie
Dont l'aimable contour
De tendresse et d'amour,
Berce l'âme assoupie.

Souris-moi! car je sens de tes souris charmants,
Mollement descendus se glisser sur mon âme,
Ainsi que sur l'apôtre une langue de flamme,
L'Aurore et le Printemps.

Mais ta mélancolie a pour moi plus d'appas!
Quand on les voit tous fuir,
Te voir rester! sentir
Une main qui vous presse,
Un mot qui vous caresse,
Un sein qui bat d'amour et qui ne trahit pas!

De tes beaux Parcs pleureurs l'ombrage inimitable,
Laissant sur ton front jeune une teinte adorable,
Versa sur ta paupière un humide trésor.
De leur deuil si charmant ton âme fut nourrie :
Et de leur ombre ici la vague rêverie
Sur elle se projette encor!

Par la femme et l'enfant les cieux sont amollis.
Oh! prie! et ta prière
Fera vivre ma mère!
Deux prières de femme ont sauvé ce pays.

Rien ne trouble en son lit ta prière si pure.
Inaltérable Lac elle coule toujours.
Comme en Mai, dans les bois, au déclin des beaux jours,
Pas un brin d'herbe au sol, pas un rameau murmure!

Le dirai-je? quand, là, si touchante tu pries,
Je trouve en ta prière une telle beauté,
Que tes grâces soudain m'apparaissent flétries,
Et mon œil fuit de toi triste et désenchanté.

Au contour de ce corps je ne vois plus de charmes :
Ils sont divinement obscurcis par tes larmes.
Le désir dans mon sein n'est plus que le soupir
Devant ces grands attraits que j'ai vus tout à l'heure.
Quand tu penches sur moi ton beau front de saphir,
Mon corps est froid. Mon cœur se fend. Mon âme pleure.

Je rougis comme Adam... J'ai pu chanter tes yeux;
Mais j'étais sur la terre... et je suis dans les cieux!

Il n'est donné qu'à toi de te faire oublier.
Je me sens dégoûté de tes magnificences.
J'ai vu d'autres trésors plus beaux et plus immenses !
Car j'écoute ton âme, en extase, prier...

O Dieu, conserve-nous nos trésors de douleurs.
Ne nous appauvris pas de nos célestes larmes.
De l'amour elles sont les garants et les charmes.
L'amour, ce sont les pleurs ! »

Deux heures on parla cette langue divine,
Que sitôt on oublie et peu savent parler !
Muets, un feu divin tous deux les illumine.
C'était là le bonheur ! — On vit l'enfer trembler.

Cris, fracas au dehors. Le bruit de la tempête.
Comme un ange des morts qui sonne la trompette !

Olcar frémit au cœur d'Edgard. Elle courut.
Une forme soudain, se dressant, apparut
Sombre, terne, debout, sur le seuil poétique;
Plongeant sur leurs amours un regard satanique!
— « Pars! — ta mère se meurt! » — Leur sang s'est arrêté
A ce coup de tonnerre, à cette double roche,
Les broyant tous les deux sans dire qu'elle approche!
Foudroyante soudaineté!
« Pars! — ta mère le veut! » — Double mort pour ces âmes
Dont l'amour tristement avait mêlé les trames.
« Pars! — ta mère se meurt! » — Fer à double tranchant
Par un double côté leurs deux cœurs arrachant!

Telle, de son balcon, la mère déchirée
Meurt, en voyant tomber une fille adorée!

L'appartement de M. Beyle. — Un lit à droite dans la chambre voisine, à demi visible. — Madame Beyle est près d'expirer. — Deuil et pleurs. — Lopès affectant une douleur plus impétueuse et plus extérieure que les autres. — Il s'est précipité trois fois sur le lit de mort. — La scène est à Paris.

SCÈNE PREMIÈRE.

LOPÈS, EDGARD, son frère, M. BEYLE.

LOPÈS, arrachant Edgard des bras de sa mère.

Vite... à Fontainebleau. Pars. Hâte-toi... va-t'en...
Le meilleur, après moi, de tes amis t'attend...

Fuis tes créanciers... Leur bande mercenaire
Doit te saisir demain au convoi de ta mère!
Reste là quinze jours, avec soin retiré,
Sans te montrer jamais, et de tous ignoré.

(Bas à son oreille.)

Profite de la nuit. Surtout que cette dame,
Dont l'abandon te met la mort au fond de l'âme,
Ne quitte point Paris, et ne te suive pas
(Car, par elle, on serait bien vite sur tes pas),
Jusqu'à l'arrangement entier de tes affaires.

(Edgard lui serre la main en signe de reconnaissance et de joie de voir ses dettes payées.)

Je ne me mêle point d'amours imaginaires :
J'en fais, sur ce linceul, le serment solennel.

EDGARD.

Quinze jours seulement !

LE PÈRE.

Viens au sein paternel.
Aux deux points importants dictés par sa tendresse,
Jures-tu, mon enfant, d'obéir sans faiblesse?

EDGARD.

Je le jure. Et croyez, devant de tels garants,
Qu'un fils ne peut jamais forfaire à ses serments!

LOPÈS.

Embrasse-moi. Pars vite, et compte sur mon zèle.

EDGARD.

Je compte à vos serments que vous serez fidèle.

(Se jetant dans les bras de son père.)

Adieu, mon père.

SCÈNE II.

M. BEYLE, LOPÈS.

LE PÈRE, à Lopès, lui serrant la main.

Ami!...

LOPÈS.

Pour le bonheur d'un fils
Tous les moyens sont bons, et tout vous est permis.

LE PÈRE.

Vous qui l'avez vu naître... à vous je m'abandonne.

LOPÈS.

Il faut les séparer.

LE PÈRE.

Plein pouvoir je vous donne.
Songez que c'est mon fils... et...

LOPÈS.

Vous verrez sous peu.
Laissez... Je sais le monde... et nous aurons beau jeu.

(M. Beyle, accablé de douleur, se retire dans la chambre voisine.)
(A part.)

Qu'il épouse ma fille, et parte en Amérique.

(Montrant le lit mortuaire.)

Je demeure ici, seul, et je suis maître unique!

SCÈNE III.

LOPÈS.

J'ai juré de te rendre outrage pour outrage.

(Tenant un médaillon.)

Tu m'as brisé le cœur... déshonoré... Ce gage
En mes mains, c'est ta perte! — Ah! tu ne craignis pas
De tenir mon épouse, insolent, dans tes bras!..
Avant ton grand amour pour cette belle Anglaise,
Tu m'as volé le mien, misérable! à ton aise,
Un jouet de jeune homme, amusette..., en courant!
Besoin de vanité, de sens... pour le moment!

Ce moment te vaudra bien des jours de supplice,
De désespoir affreux... pire que ta malice!...
Ton cœur est pris... tant mieux! et sérieusement...
Tant mieux! Car il sera sérieux ton tourment!
Je vous séparerai. Toute la jouissance
De ton corps, de ton âme, eh bien! en ma puissance
Je la tiens dès ce jour et je la corromprai!
Ta soif de cette Anglaise... oui, je l'attiserai!...
Cette réunion à l'objet de ton rêve,
J'en serai l'ennemi! partout, sans fin, sans trêve.
Tout ton bonheur enfin... oui, je l'entraverai,
Je l'empoisonnerai, suspendrai, briserai,
Comme je brise ici ce médaillon infâme
Où tu t'es peint toi-même amoureux de ma femme!...

Écrivons.

« Mon cher Raguet, je vous envoie à Fontainebleau M. Edgard Beyle, le fils de notre ami commun, que nous voulons guérir d'une passion dont il s'est épris pour une demoiselle étrangère. Voici notre plan :

« La ruse d'abord, sous toutes les formes; la force, ensuite, en désespoir de cause; dans trois mois, terme de rigueur, une lettre de cachet et translation

de votre prisonnier dans une belle et bonne tour. Nous sommes sous le régime du bon plaisir.

« Il a cent mille francs de dettes et huit jugements sur le corps. C'est un garçon de plaisir, ignorant par excellence des affaires et de la procédure. Ses créanciers seront une admirable machine, pourvu que vous sachiez en jouer habilement contre lui, un manteau excellent pour votre surveillance continuelle sur lui, un merveilleux épouvantail d'une part, pour qu'il tienne lui-même son Anglaise éloignée de Fontainebleau, et de l'autre, pour que vous reteniez là-bas le jeune homme claquemuré dans la crainte de ses huit jugements et d'une prise de corps... D'abord, faites-lui accroire que ses créanciers sont dans votre ville à sa recherche. Sous ce prétexte, ne le quittez pas des yeux, pour qu'il ne vous échappe pas... Voyez, intéressez les hommes de la poste aux lettres, la police, votre ami le chef de la maréchaussée. N'omettez pas surtout de lui dire, pour le désabuser, avec toute l'adresse que je vous connais, que son Anglaise lui est infidèle avec son ami Mirza.

« Voilà pour lui. — Pour cette dame, j'ai de mon côté, à Paris, un homme à moi, le nommé Rigny, leur homme d'affaires, en qui nos deux jeunes gens

ont pleine confiance... Répétition exacte de chez vous... Nous tirerons en longueur l'arrangement des affaires du jeune homme... pour fatiguer ici le prétendu dévouement de cette *femme*... prolongeant ainsi la gêne pécuniaire où je sais de bonne part qu'elle se trouve, et augmentant les chances d'une infidélité... tant souhaitée... et qui nous est si nécessaire... »

(Il remet cette lettre au domestique avec un geste de maître.)

SCÈNE IV.

LOPÈS, M. BEYLE.

LOPÈS, allant au-devant du père, qui sort de la chambre mortuaire.

Oui, c'est une intrigante, une maîtresse femme...

LE PÈRE, étonné.

Vous la connaissez donc ?

LOPÈS.

Un peu trop, sur mon âme !

A craindre d'autant plus, qu'elle veut épouser ;

Et que sous un grand zèle elle en sait imposer.

Chez une de Saint-Edme, une autre créature

Comme elle... je l'ai vue ; ici, je vous le jure.

(Montrant du doigt le lit mortuaire.)

LE PÈRE.

Où ?

LOPÈS.

Dans un lansquenet [1]. Un dimanche, une nuit,
Le vingt-deux mars dernier (ce n'est pas un on dit),
Elle-même [2], en personne, en face, là, bien vue,
Comme on voit quand on veut bien voir, vue et revue.
Est-ce clair?

LE PÈRE.

On la dit d'une bonne maison.

LOPÈS, d'un air habile.

Par état, j'en sais mille ayant toutes blason;
Filles d'ambassadeur, et de duc, et de prince...
Et qui sortent tout droit d'un portier de province.
Nous avons cent *Perkin Waerbeck* [3]... pour en finir,
(Lui présentant un volume qu'il tient sous son bras.)
Je vous le donne en cent, trouvez-moi lord Olear
Dans le *Court guide* [4]... Allons, prenez... cherchez vous-même

[1] Biribi serait plus du temps. C'était le jeu de hasard en grande faveur à cette époque. — Le lieutenant de police de Sartines autorisa, en 1775, les maisons de jeu, et leur donna une consistance qu'elles n'avaient jamais eue. (DULAURE, *Hist. de Paris.*)

[2] Ainsi il y a cinq semaines qu'Olear est allée effectivement à ce lansquenet, aussitôt le départ de son père, dont il faut placer le premier retour un peu avant la pièce intitulée : *La Cascade*, page 231.

[3] Faux duc d'York, sous le règne de Henri VII.

[4] Le *Guide de la Cour*, livre de l'aristocratie anglaise.

Et vous verrez comment on trompe un cœur qu'on aime...

(M. Beyle cherche dans le livre, et n'ayant pu trouver, sa confiance en Lopès s'en accroît d'autant.)

(Haussant les épaules.)

D'un amour un peu cher... Expliquez, s'il vous plait,
Comment on voit, depuis un mois, qu'il la connaît,
Cent mille francs d'effets tomber sur vous ensemble.

LE PÈRE, confondu.

Cent mille francs d'effets... L'intrigante!

LOPÈS.

J'en tremble...
A vous les découvrir... plus vingt mille billets
Signés à blancs, trouvés chez lui, d'avance faits,
Qu'elle avait arrachés sans doute à sa faiblesse :
Anglaise, c'est assez vous dire son adresse...
A rendre ses habits elle se refusait,
Et disait, par amour, qu'elle les garderait.

LE PÈRE

L'aime-t-il?

LOPÈS.

Tout cela, je vous dis, feux factices...
Lui, de la passion! Il n'a que des caprices...

LE PÈRE, lui prenant le bras.

Pour le caprice on prend parfois la passion ;
Et l'on poursuit après... par obstination.
Ne jugeons pas toujours, de loin, avec prestesse...
Ce nous est un piége, ami, que notre adresse,
Et d'un premier coup d'œil il faut nous méfier.

LOPÈS.

Il faut régénérer votre fils...

LE PÈRE.

Le plier,
Non le rompre. Je sais votre tact ordinaire :
Votre esprit...

LOPÈS.

Je prends tout sur moi ; laissez-moi faire.
Nous sommes bien d'accord... Entre nous nuls débats
Sur le but? Les moyens ne nous manqueront pas.
Si la richesse un jour vous devint infidèle.
Votre immense crédit vous dédommage d'elle.

(Le flattant.)

On ne peut vous ravir, cher, vos protections,
Avec les gens du roi vos belles liaisons.
Heureux! vous les devez à l'accord nécessaire

Avec un grand esprit d'un noble caractère.
Calonne à Mirabeau ne sait refuser rien.
Et Mirabeau, c'est moi, comme vous savez bien.

(D'un air important.)

Tous ces cent mille francs en billets, pour vingt mille,
En or, nous les aurons! Mais ce prétexte habile
Nous servira plus tard pour lui représenter
Paris comme impossible (*Bas.*) et toujours lui jeter
L'Amérique à la tête. (*Haut.*) Edgard est sous ma garde.

LE PERE.

Déjà, du haut du ciel sa mère vous regarde.

(Il embrasse Lopès avec les marques d'une vive tendresse.)

SCÈNE V.

La scène est à Fontainebleau.

EDGARD, RAGUET.

EDGARD, ayant l'air de continuer une discussion.

De mes dettes, au moins, concédez-moi ce fruit :
Que je ne puis pas être, en amour, un conscrit ;
Qu'on ne m'en peut compter : que j'ai fait dans ma vie
Des femmes bonne étude... et la psychologie ;

Que je remontrerais à Lopès... le malin !
D'être-aimé, tout de bon, monsieur, je suis certain.

RAGUET, quittant adroitement ce sujet de conversation irritant.

Deux séparations au même soir... pour l'âme
(Le flattant.)
Quel rude assaut! — C'est donc une adorable femme?...
Ne craignez pas, Monsieur, de tout me confier.
Elle a donc de ces yeux qu'on ne peut oublier?...

EDGARD, avec mépris.

Des yeux ! Ah ! je croirais faire injure à ma mère.
Et ce n'est point par là qu'elle a tant su me plaire.
J'ai fait, jusqu'à ce jour, fort peu d'attention
A ses deux grands yeux bleus des anges de Milton,
Au printemps de sa joue, à sa taille de reine,
A ses longs cheveux d'or que la main tient à peine !
Mais par elle comblé de soins miraculeux,
Je n'ai vu que son âme, et n'ai point vu ses yeux :
Et mes regards perdus dans un si haut étage
Ne sont point descendus si bas que son visage...
Croyez, Monsieur, qu'il faut quelque chose de grand
Pour me faire verser des pleurs comme un enfant;
Que pour ôter ces pleurs à ma mère adorée
(Que je lui dois entiers) la source en est sacrée !

On ne sanglote pas et les jours et les nuits
Sur une main divine à la blancheur des lis :
Mais après un tel cœur, on languit et soupire.
Elle n'enchante pas ; elle brise et déchire.

RAGUET.

Je suis touché, Monsieur, d'un tel épanchement.
Du courage! Attendez quinze jours seulement.
— Son nom ?

EDGARD.

Élène Olear. Et c'est tout.

RAGUET.

Sa naissance ?

EDGARD, avec simplicité.

J'ai toujours oublié d'en prendre connaissance.
Car franchement, Monsieur, nos deux cœurs se sont pris
Sans se questionner, et sans faire leur prix.
Nous nous aimons pour nous, et non pas pour nos pères.
Sans nous être montré les comptes de nos mères.
Elle m'a trouvé nu. Peu s'en faut arrêté.
Inquiet, me cachant. Nuit et jour tourmenté.
Sans château féodal... hors la Maison de dette
En vue... Alors Olear m'aima d'amour parfaite ;

Et tous les feux croisés des assignations
Ne pouvaient amortir ses consolations.
Son cœur s'est rallumé loin de pouvoir s'éteindre.
J'ai senti ses deux bras plus fortement m'étreindre.
Et comme à la Fortune enfin on fait la cour,
Elle, à mon dénûment s'attache avec amour.
— Savez-vous bien pourquoi si fortement je l'aime ?

RAGUET.

Je sens déjà pour elle un intérêt extrême...

EDGARD, avec force.

Parce qu'elle n'est pas de ces femmes d'argent
Qui, se couchant en joie et dans l'enchantement,
Se réveillent, au jour, avec deux puits de larmes ;
Font, vous comptant leurs maux, le montant de leurs charm
Et l'aveu des malheurs... dont l'amour assassin
Dans votre poche, ainsi qu'un voleur, met la main ;
Vous glissant, à l'instar des maîtres de taverne,
La carte de ses vins de Chypre et de Falerne ;
S'entend avec les Juifs : et, le menteur qu'il est !
Vous jette un beau matin au fond du Châtelet[1] :

[1] Le petit Châtelet fut rasé par ordre de Louis XVI, en 1780. Mais Edgard parle ici d'une manière générale, et non pour lui-même.

RAGUET, redoublant d'intérêt.

Mais d'où…

EDGARD.

Ce fut un jour, qu'assis aux Tuileries,
Du vice contemplant ces grandes galeries,
Je rappelais ma vie écoulée en l'erreur,
Sans y pouvoir trouver un seul jour pour le cœur!…
Les deux bras tristement croisés sur ma poitrine,
Je nombrais, la marquant au front, chaque coquine,
Pour qui, chez moi, j'avais sergents, commandements,
Triple assignation, protêts et jugements…
Et je m'acheminais en frappant ma poitrine.
Mon œil avec effroi mesurait sa ruine.
Et pour comble d'horreur, sans la pouvoir guérir,
Je voyais sous mes yeux ma mère se mourir…
Cette femme apparut.

RAGUET.

Fuyez cette fenêtre.
Ils peuvent être là. Gardez-vous de paraître!

EDGARD, avec force.

Des femmes qui sur moi levèrent leur butin!

Malheur, s'il la croyait la suite!... Elle est la fin!...

(Par réflexion.)

Mais si pure que soit, si grande sa tendresse,
Que son éloignement et me tue et m'oppresse,
Soyons tout au jour saint où ma mère a béni
Tout ce qu'elle aimait bien dans ses bras réuni!
Chacun de mes soupirs je le dois à ma mère.
Allons, n'y pensons plus!... — Une tête si chère
De toute ma douleur ne saurait se passer. —
Plaise à Dieu qu'on ne me force pas d'y penser!...

RAGUET, à part.

Morbleu! cet amour-là n'entend pas raillerie;
Au père écrivons tout. Il aime à la furie.

SCÈNE VI.

LES MÊMES, LE CHEF DE LA MARÉCHAUSSÉE.

(Le chef de la maréchaussée de Fontainebleau entre et parle mystérieusement à l'oreille de Raguet.)

RAGUET, à Edgard.

Je vous croyais caché comme dans un tombeau :

Mais vos créanciers sont dans Fontainebleau.
Ils ont trouvé la ville; ils cherchent la demeure.
La trahison peut la leur livrer tout à l'heure...
Suivez-moi... Glissez-vous avec précaution
Derriere ce long mur chez notre ami Raymon.
Cette dame est peut-être ici?... Quelqu'un peut-être,
D'entre eux, à son insu l'a suivie?... Il faut être
Tellement attentif, scrupuleux, timoré...
Elle à Paris, et vous ici claquemuré...
Oui... dans vos intérêts d'argent... et d'amour même;
Car on serait forcé, dans un péril extrême

(Observant sa physionomie.)

(Vous ici découvert), de vous cacher ailleurs.
Marchez devant... J'en ai, mon ami, des sueurs...

(Bas, au chef de la marechaussée.)

Enfin, s'il m'échappait!

LE CHEF DE LA MARÉCHAUSSÉE.

On courrait sur sa trace.
Faux dossiers, deux dragons, au trot et de l'audace!

Quelques heures après cette échappée chez le voisin, la nuit tombait; tout danger simulé ayant

disparu, on rentra à la maison de Raguet. Jeune, loyal et confiant, Edgard fut pleinement dupe de cette petite comédie qu'on n'avait point rougi de jouer dans ce grand drame de la mort. Il se sentait heureux d'être au milieu de tant de braves gens, qui semblaient lutter d'empressement à l'accueillir et à le recéler. Il se confondait en remercîments, en excuses, en caresses. Il distingua surtout la femme de Raguet. La soirée entière se passa en tête à tête entre lui et cette dame. Ce sexe appelle la confiance; quand on porte un sentiment vrai dans le cœur, un secret besoin se fait éprouver de l'épancher dans un cœur de femme. Aborder une femme avec une confidence d'amour, c'est être déjà consolé. Il lui fit sans réserve, naïvement, tout le récit de ce qu'il éprouvait, et il jouissait à le lui faire. Il lui dit la première rencontre de la jeune fille, la manière singulière et soudaine dont son père l'avait laissée à Paris, et le motif, plus singulier encore. Il venait en effet de recevoir d'elle une lettre fort courte, ou plutôt un billet, où elle lui apprenait à lui-même et sa famille et sa position. Car, chose étonnante! ils s'aimaient tellement, ces deux jeunes gens, que l'idée de pareils détails domestiques n'était encore venue à l'esprit d'aucun d'eux. Il lui révéla comment il avait entrevu d'abord une première fois le bas de sa robe aux Tuileries, et vu en plein son cœur une seconde fois dans un lieu et des circonstances bien touchantes.

Quant à cette deuxième confidence, elle était disait-il, si intéressante, qu'il lui demandait la permission de la différer de quelques jours, jusqu'à ce qu'il eût acquis l'expérience qu'elle aimait Olear, comme il voulait impérieusement qu'on l'aîmât.

Il n'eut pas de peine à lui faire comprendre ce qu'il y avait d'invraisemblable au point de vue français dans la position de la belle et bonne Écossaise (c'est ainsi que l'appelait déjà madame Raguet, pour lui faire plaisir), et surtout dans l'abandon momentané dont elle se trouvait l'objet de la part de son père. En effet, fille elle-même d'un colonel anglais, elle avait passé une partie de sa jeunesse en Angleterre. Elle avait ainsi eu le temps d'entrer dans les mœurs de ce peuple si original, dans les mystères de cette nation à part, vierge et primitive, et qui sera toujours, selon l'expression du chantre de *Don Juan,* une énigme impénétrable à l'étranger :

« London is new land
Which foreigner can never understand ;

de cette nation enfin où tout se justifie par ce seul mot : « L'excentricité anglaise, » comme en Espagne tout est dit, quand on a dit : «L'honneur castillan. »

Aussi le motif si original, si plaisant, de l'abandon de ce père la trouva-t-elle toute préparée, toute crédule, et elle riposta à son tour par mille

exemples tirés de ce pays, pour achever de lui faire comprendre à lui-même, car il en était encore étourdi, un abandon aussi extraordinaire.

Elle lui demanda quelques détails sur le caractère de Lopès, qui était beaucoup moins connu d'elle que de son mari. « Oh ! pour cet homme, lui dit-il, c'est le plus corrompu et le plus spirituel que je connaisse. A tel point que sa corruption et son esprit m'effraient dans les circonstances présentes, l'une, comme un obstacle invincible à ce qu'il comprenne jamais Olear ; l'autre, à ce qu'il reconnaisse jamais son erreur, s'il en commet par suite de cette impuissance. Cet homme a la manie de la haute habileté. Il ne croit à rien. Il ne croit à personne. Il ne croit pas à lui-même. Ce qu'il faut, avant toute chose, à cet homme amoureux de l'intrigue, c'est un rôle à jouer. Pour dire un mot d'esprit il se ferait fouetter. Il en dit souvent contre lui-même. Malheur à Olear s'il veut la juger en courant, ou s'il en a besoin pour faire une épigramme! Fatiguant son intrépide gencive à tout contrarier, enragé disputeur, parlant, bavant, salivant sur tout; plus paradoxal que le paradoxe ; ne pensant jamais un mot de ce qu'il dit; croyant à la vertu, comme un Parisien qui a beaucoup vécu ; voilà Lopès.

« Cet homme est le directeur de la maison depuis que j'ai l'âge de connaissance. Sa femme, une créole un peu vive, se jeta un jour, sans préparation, à la tête d'un tout jeune homme à peine sorti de collége.

Cet exorde, *ex abrupto,* plut au jeune rhétoricien comme une douce réminiscence de ses succès de classe, et à son tour il la traita d'abord avec feu comme une matière de composition française.... Mais son amour, hélas! en eut aussi les courtes dimensions. La créole, de plus en plus vive, disparut un matin du foyer conjugal, en laissant à son mari une fille, assez jolie, fort aimée de lui, et à laquelle il est très-désireux de trouver un établissement. Il a un frère présentement consul à New-York, garçon et sans enfant. C'est une belle place qui rapporte annuellement de vingt à trente mille livres; et je soupçonne que l'habile frère de Paris ne serait pas fâché d'en avoir un jour, pour sa fille et l'époux qu'il lui choisirait, l'heureuse survivance. Voilà ce que je sais sur cet homme, et ce qui le touche. Du reste, il n'est pas méchant, il est même bon; et j'ai reçu de lui, depuis ma tendre enfance, mille témoignages de bonté. »

Quand l'heure avancée de la nuit les sépara, le mari et la femme l'embrassèrent avec affection, lui prenant les mains avec effusion, lui renouvelant à plusieurs reprises l'assurance qu'il pouvait compter sur eux, et avoir bon courage. Edgard monta dans sa chambre, qui était séparée par un petit corridor de celle de Raguet. Elle était à l'entre-sol. Elle avait trois fenêtres, dont deux regardaient la ville, et l'autre la forêt. Il ouvrit et adopta d'instinct et de prime abord celle-ci, à cause de la

vue magnifique qu'elle offrait, et de l'air riant que lui donnait le feuillage touffu et déjà parfumé, dont elle était tapissée.

Cette explication franche avec le maître et la maîtresse de la maison lui avait mis du baume dans le sang. Tout contribuait à éloigner jusqu'à l'ombre du soupçon de l'esprit du prisonnier, qui croyait être un hôte.

Cet état bienheureux lui procura une nuit délicieuse. Hélas! ce fut la seule. Dieu la fit sublime, parce qu'elle devait être unique, entre tant de jours sombres et de nuits sans sommeil!

La séparation de son trésor lui semblait alors moins amère, puisque son cœur était compris. Cette béatitude retardait toutefois le sommeil. Dans le silence de la nuit, éloigné surtout de ce qu'on aime, on l'apprécie mieux. On fait un retour vers ce qu'on a connu avant cet être trouvé, on énumère avec délice les différences, on se plonge avec ivresse dans des comparaisons sans fin, onj ouit par le contraste. Tel était le cas d'Edgard. Jusqu'à ce jour il avait été tellement aimé pour sa bourse, qu'il trouvait si suave de l'être pour lui-même. Il se berçait légèrement assoupi et s'enchantait de ses amours contrastés, de ses mauvaises bonnes fortunes passées, et de sa bonne mauvaise fortune présente. Mais il jouissait surtout de sa sécurité. Il était heureux dans l'attente d'Olear, comme on patiente avec le mal de mer par la certitude de toucher Douvres. La sécu-

rité ! elle lui avait rendu la mémoire : ses idées redeviennent claires, harmonieuses : le sourire reparaît sur ses lèvres ! Il a tout loisir pour raisonner sur l'amour, se croyant affranchi de la rude nécessité d'en faire ; il a toute la liberté d'esprit pour observer : toutes ses facultés de second ordre se réveillent en lui, pendant le sommeil de son âme, la première et l'immortelle.

Il analyse, il détaille, il nuance,
L'esprit renaît quand le cœur fait silence.

Il savoure je ne sais quel contentement inouï, quel incroyable plaisir d'égoïsme, je ne sais quelle vanité, quelle joie superbe, quelle plénitude et quelle autocratie du cœur, élevé au-dessus de la terre sur les ailes de l'imagination et de la toute-puissance. Il se trouve dans la situation délicieuse d'un homme qui sort d'un bain rafraîchissant, et qui, pour raffiner encore sur son bien-être, ferait, en entrant dans un lit bien chaud, une bonne action. Il se réjouit dans son for intérieur, en pensant à Olear, comme un voluptueux au coin d'un bon feu, d'une bonne table, dans une bonne bibliothèque bien chaude et bien fermée, quand la pluie fouette les vitraux.

C'est une singulière existence que la mienne, se

disait-il, blotti dans son alcôve luxurieuse, enveloppé de rideaux soyeux et de souvenirs plus doux encore, chansonnant sous ce berceau comme l'alouette sous l'aubépine. J'ai aimé trois fois, si l'on peut appeler cela aimer; la première fois, inégalement; la seconde, malheureusement; de dépit, enfin, je me suis mis à aimer banalement. J'étais dans cette disposition d'esprit, quand la perfection dans Olear me fut révélée.

Ce premier amour inégal, la femme d'un autre l'inspira. Dieu veuille que cet amour ne soit point un jour une vengeance! Cette femme m'aimait éperdument. Même vivacité, moins la profondeur et le désintéressement, que l'affection d'Olear. Mais le dirai-je? je m'aperçus, à l'instant même qui suivit la possession, que nous n'étions pas sur la même zone. La folie n'était que d'un côté, ou plutôt les lignes de notre mutuelle folie (et c'est là le rare et le beau à obtenir!) n'étaient point parallèles. Dans ce délire, que j'avais d'abord cru égal, je vis que l'un des deux gardait encore sa tête. Un seul de nous deux était ivre : l'autre comparativement était sobre. O bizarrerie du cœur humain! tant que, par calcul, elle retint à elle et me voila toute l'immensité de son amour, le mien montait, montait sans cesse : quand je vis le sien au faîte, le mien redescendit. Hier je tremblais qu'elle ne m'aimât point assez, ni toujours; aujourd'hui c'est moi qui tremble d'être toujours et trop aimé. Je me voyais avec effroi dé-

passé. Je me rappelle que je restai huit jours dans un état affreux, voyant poindre et s'avancer sur moi le désenchantement. Depuis que j'étais heureux je me sentais à plaindre. Sois donc plus avare de ton amour, lui disais-je en moi-même, afin que je sois plus prodigue du mien ; retardes-en le plus longtemps possible le dernier mot! J'en étais venu à désirer qu'elle m'aimât moins, afin d'être heureux par cette cruelle inégalité, et en quelque sorte par mon malheur même. Hélas! nous n'avons donc que cette alternative : être heureux avec notre inquiétude, avec nos désirs, ou malheureux avec la quiétude de notre possession, avec notre bonheur même. Quand deux amours sont partagés, mais légèrement inégaux, comme étaient les nôtres, le rayon de notre arc-en-ciel pâlit le premier jour que le Bonheur entre dans notre maison; l'instant même que ce Bonheur tant cherché arrive à sa maturité, qu'il cesse d'être l'inquiétude pour s'appeler le Bonheur, une ride lui monte au front; c'est la pure Psyché devenue femme. Je me rappellerai toute ma vie l'impression que produisirent sur moi l'aveu et l'explosion complète de son délire. J'éprouvai d'abord comme une honte de ma nudité, ainsi qu'une matrone fourvoyée parmi des satyres, ou comme un homme sobre dans une orgie. A ses tendres questions, répétées sans cesse : «Tu ne m'aimes pas assez, m'aimeras-tu toujours?» je sentis ma langue embarrassée, ma bouche muette, mes bras qui l'étreignaient se détendre involontai-

rement, une indicible langueur pénétrer tout mon être : dans cet état, les baisers fréquents, ardents, fatiguent. On ressent littéralement ce même froid glacial qui vous cloue à terre quand un faux ami tombe chez vous un matin pour vous demander de l'argent. O mystère! nous n'aimons pas qu'on fasse trop pour nous. Nous ne voulons point être trop aimés, bien que nous le désirions quand nous croyons ne pas l'être assez. O malheur! elle m'aimait plus! je l'aimais moins. Quand je reçois moins, j'ai envie de plus donner : le feu me refroidit, la froideur me réchauffe : quand on me donne tout, je me sens prêt à tout refuser.

C'est qu'hélas les cœurs ne s'attellent pas. Ils ne procèdent pas par bonds égaux et symétriques, comme les deux colombes de Vénus, ou plutôt comme les deux serpents de Ténédos. L'un dépasse toujours l'autre, fût-ce du corps, fût-ce de la tête, fût-ce d'un cheveu. Cela suffit aux coursiers du stade pour gagner la victoire; cela suffit en amour pour tout perdre.

Mais nos deux amours, Olear, sont partis ensemble; l'un n'arrivera pas plus tôt que l'autre. De ces deux beaux chevaux de course fleuris, radieux et enrubanés, l'un ne dépasse pas l'autre d'un crin. Égalisé, comme eux, avant la course, l'un ne pèse pas plus que l'autre. Ils sont égaux comme Castor et Pollux, comme ces deux belles larmes que tu verses peut-être à cette heure : et le bon Dieu nous

a fait des amours au delà de l'ordre commun.

Nous nous aimons tous deux, tous deux également ;
Tous deux avec transports, tous deux profondément :
Comblant également la commune mesure,
Notre reconnaissance est de telle nature,
Que, faisant sentinelle autour de notre cœur,
Nos souvenirs d'amour sont nos garants d'honneur.

Mon second amour fut malheureux. Je ne pus inspirer l'ardeur que je ressentais. Cette femme me fuyait pour un autre qui ne l'aimait pas ; hélas ! c'est presque toujours ainsi. Nous faisons raffoler celles qui nous sont indifférentes, indifférents à celles dont nous sommes fous ! Nous nous essoufflons, toute notre vie, à courir les uns après les autres. C'est un sauve qui peut amoureux, universel. Le monde entier est au supplice de Tantale. Il y a sur le dos du fuyard qui nous précède un charme irrésistible qui manque à son visage ; il y a sur le visage de celle qui nous poursuit une sorte de lèpre qui nous fait fuir. Hermione fuit Oreste, derrière Pyrrhus qui la fuit pour Andromaque; maiscelle-ciaime mieux l'ombre d'Hector qui est devant elle. Roxane a le regard sur les charmes de Bajazet ; mais Bajazet regarde Atalide. Phèdre effarouche Hippolyte, mais Aricie l'apprivoise. Didon est distraite et indifférente avec Iarbas ; rêveuse et *sans voix* avec

Énée. La froide bergère de Théocrite reste sans pleurs devant le suicide du Pâtre méprisé. Que d'amants, comme le Pâtre (moins toutefois le suicide), et que de bergères de Théocrite ! Mais un amour non partagé vengera le pauvre Pâtre. Un autre sera pour elle la bergère; elle devienda le Pâtre à son tour. On souffre tous les maux qu'on a faits. L'amour est son propre vengeur.

Dédaigné par une femme , je me mis à les aimer toutes. Je me plongeai avec délice dans la vanité. Je lui demandai toutes les vives jouissances qu'elle recèle. Je ne comprends aujourd'hui que deux manières de vivre: la grande et brillante folie, ou l'amour parfait. Aimer tout l'univers ou bien un seul être ; vivre en chevalier de Saint-Georges, ou en chevalier Desgrieux, avec sa figure ou avec son cœur ; aux Tuileries ou dans soi-même ; par le tailleur. . . . ou par Olear. J'embrassai ma nouvelle vie avec transports. Je ne la vécus pas, je la dévorai. Dans un an, je fis tenir vingt années. Vivre autrement, je ne le comprenais pas. Vivre hors de Paris, c'était la mort. Que dis-je, hors de Paris? hors d'un petit coin de terre divine, ayant nom les Tuileries. J'ai cru que le bonheur était dans ce lieu.

Il y était ! mais indépendant du lieu même. J'avais vu Olear. Tout s'évanouit : *all's over !* comme dit Othello. Dire en quel dégoût profond je pris soudain ma vie, combien me parurent petits et misérables

tous ces embryons d'amour que chacune de mes heures voyait naître dans ce jardin (cette grande fabrique des amours et des protêts parisiens), c'est ce qui m'est impossible. J'avais été touché comme par un sacrement : une femme avait tout fait ; le cœur était né en moi. Toute chose était changée en ses contraires, mes amours en haines, mes haines en amours. Futile et vain, j'étais devenu grave et sérieux ; l'homme du dehors et du bruit, altéré du *home* anglais et de la solitude ; irréligieux, amant de l'Évangile avec délices ; dur et indifférent, tendre et charitable ; parmi les pauvres, recherchant surtout les mères ou les jeunes filles, je leur donnais le peu d'or qui s'était égaré sur moi, et que je devais ; et quand elles avaient les yeux bleus, je donnais le double. L'idée de vivre sans Paris m'avait fait défaillir ; Paris m'était en horreur : la province avec elle ; Troyes ou le Mans avec elle ; Carpentras avec elle ! Paresseux à plaisir, j'aurais pâli sur Cujas et Barthole, animé de son regard et de sa présence. J'avais aimé l'adultère pour moi ; je me pris d'une haine vigoureuse pour la femme adultère. Je ne remis plus le pied dans mon jardin, où la vanité est écrite en si grosses lettres d'or sur la grille d'entrée. Ingrat ! car c'est sur le fumier d'Ennius que j'avais trouvé cette perle de Virgile. — J'avais été vantard, indiscret, léger, vagabond, volage, compromettant les femmes, les tuant par passe-temps entre jeunes gens, comme Domitien

faisait des mouches, les quittant, les reprenant, les échangeant pour des cannes ! Eh bien ! les jeunes gens de cette sorte m'étaient devenus odieux. J'avais pris en horreur les petitesses de notre caractère national, et, toujours Français de cœur, je préférais, pour leurs rapports avec les femmes, les peuples graves du Nord. Écouter les propos, croire aux apparences, adopter ce mot si parisien : « Tout le monde le dit ! » médire des femmes qu'on ne connaît pas, calomnier celles qu'on n'a pas eues, me semblait horrible. Je ne me lassais pas d'exprimer mon indignation à cet égard.

Mais surtout je foulais aux pieds tout ce qui était sans rapport avec ce que j'éprouvais ; tout ce qui ne ressemblait pas, au moins de loin, à cette Rachel, envoyée par Dieu à Isaac pour adoucir l'amertume du trépas maternel. Le cœur, c'est ce que je voulais dans tout et partout. Dans le monde comme dans les œuvres d'esprit, je ne cherchais plus que du cœur, encore du cœur, toujours du cœur ! A tous les amours que je voyais, ou que je lisais, je demandais un peu de ce que je trouvais dans celui d'Olear : de l'action, mais sans trémoussement ; des preuves, mais sans trivialité ; des actes, mais sans altérer son trait distinctif et original, le plus haut spiritualisme en amour ; extrême dans mes jugements, parce que je l'étais dans mon amour, je cherchais dans le passé, de tous mes yeux et de toute la force de ma présente ardeur,

quelque chose de pratique, d'intime, de moderne en quelque sorte, sans cesser pourtant, avant tout, d'être idéal et antique. Espèce de mélange, si je puis parler ainsi, de la vraie bataille agissante du moyen âge où les corps s'approchent, et de la bataille pensante des temps modernes. La perfection m'avait gâté, rendu exigeant, exclusif, injuste, cruel même. Manon Lescaut, qui m'avait tant plu dans une disposition d'esprit toute contraire, me faisait pitié. Où sont les mérites de cette femme? Desgrieux, soit; il donne tout et il ne reçoit rien. Mais Manon! Je ne voyais plus dans son amour qu'une déception amère, une usurpation affreuse de renommée : car cet amour craint la misère, et celui d'Olear s'en délecte! Olear retourne le proverbe fameux que celle-ci applique fidèlement, ou plutôt trois fois infidèlement; elle apprend que l'amour ne sort pas par la fenêtre quand la pauvreté entre par la porte. Olear me semblait la poésie de Manon, son antipode manifeste, sa vivante antithèse.

La poésie légère et sensuelle, autrefois ma favorite, m'était devenue insupportable : j'étais incroyablement las des amours mythologiques, et des lèvres vermeilles, et des seins élégants et blancs comme la neige : Olear avait fait une révolution dans mon être ; m'avait révélé un monde nouveau, avait renversé les traditions de mon enfance, et les faux dieux de ma jeunesse : elle était une déviation des anciennes coutumes, un renouvellement, une ap-

plication nouvelle de cet antique et immortel élément de la poésie et du théâtre, l'amour! J'étais impatienté, chez tant de divins poëtes, de n'entendre sonner sans cesse que les baisers de Lesbie, de Cinthie, de Néère : j'aurais donné tous ces bruits pour un bon et franc battement de cœur! Ici, près de cet amant moderne, si éloquemment qu'il la dissimulât, j'apercevais toujours la gorge de sa belle maîtresse : là, dans l'amour de cette autre, je cherchais des faits, un motif de reconnaissance, du cœur enfin. Je ne voyais que l'imagination. L'intérêt, il était indépendant de l'héroïne, il était la gloire de l'artiste. Tout cela, magie de coloris, amour de grand style; mais rien ne bat du bon côté, et les doux pleurs ne descendent pas pour si peu! Si bien qu'on le cache sous l'enluminure, le lit s'entrevoit toujours; si habilement qu'on s'y prenne, si vaporeusement, on voit toujours passer un petit bout de la couverture. Plus loin, je ne voyais que « vos beaux yeux, vos charmes. » Galanterie, passion, que tout cela! Tendresse des sens, et non de l'âme! Plaisir, et non pas amour!

Mais vous, principalement, ô Dorat, mes amours, que vous me sembliez insipide! Adieu, sensuel Parny, qui retournes de cent manières les trésors d'Eléonore; adieu, Gentil Bernard, athée muscadin de ma nouvelle religion; profanateur ambré de ce que je vénère; intrus charmant de l'amour; qui touches à mon bien; qui viens disserter

sur ce que je sens, qui as osé faire un *Art d'aimer*, tu t'es trompé de titre : ce n'est autre chose que l'art de séduire. Adieu, La Fare, appris par cœur : Chaulieu, souligné par moi ; vous tous, partie intégrante de ma toilette : espèces de sachet embaumé qui ne me quittait pas, que je portais toujours sur moi dans mes caravanes amoureuses, comme Homère suivait Alexandre en Asie ; adieu, vous tous, trop adorés naguère, trop méprisés peut-être aujourd'hui ; si bien à votre place dans ma folle jeunesse, si déplacés dans ma hâtive maturité : parfaits pour l'amourette, insuffisants pour l'amour, vous m'étiez devenus insupportables !

Après l'amour sensuel, ce qui me faisait hausser les épaules, c'était l'amour négatif : cet amour conventionnel de toutes les tragédies de l'école de Campistron, où, depuis cent ans, on répète dans une exposition, au premier acte, sans le prouver dans les quatre autres, ce même refrain : « C'est un ange ! » Amour invisible caché invariablement derrière les coulisses, et né avant le lever du rideau : amour sur parole et sur la foi du poëte ; amour en récits et en tirades, uniformément *stéréotypé* : immobile, comme les beaux portraits sans action dans la *Henriade* : amour sur le papier, comme ces armées dont parlait Démosthène ; en gasconnades, comme les grands coups d'épée de Sosie ou des Crispins de comédie.... qui ne blessent personne.

Inutile alors de dire que Virgile et Racine étaient

devenus mes dieux. Didon est si passionnée et si malheureuse! j'ai appris ce qu'elle dut souffrir, quand elle perdit son Troyen, cet homme dont *le visage et les paroles étaient empreints et gravés dans son cœur.* Je vous admire, ô trinité immortelle de la passion, Phèdre, Roxane, Hermione; je vous admire à deux genoux; mais c'est vous que j'aime, Electre, Desdemone, Juliette, Marie Stuart! Et vous Pauline, Andromaque, Monime, Bérénice, Aménaïde! ô vous, modèles d'Olear! ô vous, ses sœurs! célestes figures, vous l'auriez comprise! Je vous aime, je vous vénère, je vous le dis, et je vous le dis encore. Je m'enveloppe de vos grâces honnêtes, pudiques, enchanteresses, comme je fais de ces rideaux soyeux qui me caressent; je m'enivre de vos divines musiques; je m'endors doucement avec vous. Nuit bienheureuse, sois bénie; prends un corps, un nom, une date en mon âme parfumée! O nuit céleste! je te nomme la nuit des contrastes! Viens, Olear, viens me bercer! Te nommer, c'est dire tout ce qu'il y a de plus digne de vénération, de reconnaissance et d'amour. T'avoir connue, c'est avoir connu un de ces désintéressements sacrés qui font pleurer! Viens, Olear! union de force et de douceur, comme le divin maître; de patience et de passion, de mélancolie et de plaisant sourire, d'évangélique humeur et de nature héroïque; ma lionne, ma colombe, mon Anglaise-Africaine, viens clore mes yeux assoupis et fatigués de tant de béatitude, d'al-

légresse et de contentement intime.... Mon cœur se fond en actions de grâces au Seigneur pour m'avoir envoyé cet amour. Dieu, faites que j'aime Olear toujours, jusqu'au moment où je trouverai sa pareille. Je nage dans le sommeil et dans le bonheur, et, chose si rare et si délectable, mon bonheur, je le sens! Depuis qu'il est des poëtes, des empereurs, des capitaines victorieux, des adultes sortant des lycées, des amoureux qu'on marie, ou, chose plus douce encore, qu'on persécute; des pères qui reçoivent dans leurs bras leur premier-né, nul sous le soleil n'a été vu plus heureux. Dix heures sonnent à l'horloge du presbytère, et je chante encore! Dors en joie, ô Edgard! Saute sans fin dans ma chaude poitrine, ô mon cœur fortuné!..

Et, sans pouvoir s'endormir, il chantait toujours, et il ne pouvait se rassasier de comparer : et la volupté du contraste lui arrachait encore ce chant d'amertume heureuse qu'il murmura doucement, d'une bouche faible et mi-endormie, entre l'idéal et la réalité, entre la chambre de Raguet et le ciel des anges, dans un état indéfinissable de langueur et d'ivresse... Ce chant, nul ne résumait mieux sa situation morale; nul ne préoccupait plus fortement et n'ébranlait tout son être. Ce chant, c'était une satisfaction qu'il ne pouvait s'endormir sans s'être donné une bonne fois à lui-même, et sans en avoir, comme on dit, le cœur net. Ce chant, c'était une sortie contre ses amours d'autrefois, un

jardin devenu aujourd'hui, pour ainsi parler, son ennemi personnel : une espèce d'adieu superbe de ce Coriolan exilé. Exagération, direz-vous ! Plaignez-le, mais n'en riez pas. Cet homme, il avait pour la beauté de l'âme un peu de ce même fanatisme honnête qu'Alceste avait pour la vertu, et Joad pour son Dieu. Il était exagéré, soit; outré, d'accord ; mais il était respectable.

C'est que son amour était complexe, et pour cette raison le débordait : excessif, immodéré, hyperbolique, semblable, s'il est permis de parler ainsi, dans son éloquence orageuse à une page de Juvénal : bien différent de l'amour d'Olear, lequel, ayant le bonheur d'être un, était toujours simple; et d'un bout à l'autre, semblable à une ligne grecque irréprochable.

LES TUILERIES.

Hélas ! j'en ai tant pris de dorés papillons!
Mais j'ai vu se ternir toujours leurs vermillons !
J'ai ressenti toujours, au sein de ce que j'aime,
L'inextinguible soif d'être aimé pour moi-même !

De mes vœux accomplis toujours épouvanté,
Au fond de cette coupe où tu versais l'ivresse,
Vénus, j'ai bu toujours, inquiet, attristé,
Ta bonté vengeresse !

Et mes jours s'écoulaient, Bonheur, à te chercher.
Je m'épanouissais aux parfums des toilettes ;
Mais toujours les beaux corps se changeaient en squelettes,
Et je voyais leurs fleurs sous mes doigts se sécher.

Mon cœur, triste, haletait sous ces belles allées ;
Se fondait en prière au pied d'un Marronnier ;
Mais je vis, un matin, les nymphes envolées,
Et loin, dans l'avenue, un pâle usurier !

Poursuivre, en chuchotant, toute beauté qui passe ;
S'asseoir là, chaque jour, avec un même espoir ;
Y faire de sa vie une éternelle chasse,
Y venir le matin, y revenir le soir ;

Se réveiller avec un seul penser, séduire !
Caresser dans son cœur, la nuit, un seul démon !
En face d'un seul but, et tout faire et tout dire !
N'avoir écrit au front qu'un mot : Séduction !

Pour elle, au père écrire un mensonge en province,
Ou tout le long de l'an lui mentir à Paris ;
Faire chez son tailleur des dettes comme un prince,
Et sucer tout le sang de l'oncle et des amis !

Dans son jeune délire et son insouciance
Tout oser ! Celle-là me plaît, c'est mon désir !
Suivre, parler, prier, éblouir, à moi France !
Et se faire à ses pieds tuer, ou réussir !

Goûter des voluptés amères, inconnues !
Savourer avec joie un fruit vert agaçant !

Et sur la balançoire, élancé dans les nues,
Sentir dans tout son corps un long frémissement !

Et c'est vivre cela ? c'est boucher ses oreilles !
C'est fuir, en Mazeppa, sur un affreux coursier !
C'est changer tous ses jours en dévorantes veilles !
C'est voler à Berlin d'un trait sur l'étrier !

Et moi, j'ai fait aussi mon dieu de la Beauté,
Et j'ai jeté partout des cris de volupté !
Mais d'un ange du ciel les fécondes haleines
Dans mon cœur altéré font jaillir des fontaines !

Ange ! un tel mot, aride, est cent fois impuissant
Pour étancher la soif d'Edgard reconnaissant !
Mon âme, immodérée, avide de secousse,
Comme un flot en avant qui sans cesse se pousse,
Gonflée, et jamais pleine, aspirant à monter…
Je l'ai sentie enfin dans ses bras s'arrêter

Devant un tel trésor ravie, extasiée,
Ne demandant plus rien à Dieu… rassasiée!
L'Amour, tant souhaitée, à la fin m'a frappé.
Le Bonheur m'est venu quand la Mort m'a trompé.

Ainsi que les vieillards oubliant leur querelle,
Quand Hélène passa, s'écriaient : Qu'elle est belle!
Je me sentais heureux, léger, aérien…
Quand les beaux jeunes gens murmuraient : Qu'il est bien!

Mais sitôt que je pus et te voir et t'entendre,
Je me mis à rougir :
Et mon corps en pitié je commençai de prendre,
Voyant ton âme, Olear!

CHANT II.

Près de huit jours s'étaient écoulés, Edgard était inquiet; aucune lettre d'Olear, hormis le billet dont on a parlé. Il souffrait en outre de toutes les souffrances d'un autre objet bien cher, dont la cruelle agonie s'était prolongée jusqu'à ce jour contre toutes les prévisions des hommes de l'art, et dont il attendait d'heure en heure, dans cette anxiété double et diverse, le dernier soupir. Une seule lettre lui était arrivée, à laquelle il s'était empressé de répondre. Elle était de Lopès. Il lui demandait l'autorisation de retirer de chez Olear tous les objets qui pouvaient s'y trouver et lui appartenir. Edgard cherchait une occasion de montrer qu'il était entièrement guéri de toute vanité et de toute attache à des choses futiles; il désirait en outre faire quel-

que chose pour un vieil ami d'enfance, en qui il aimait à voir un successeur de sa mère. La douleur de cet homme au chevet de la mourante, le soir du départ, l'avait vivement ému ; son dévouement éclatait invinciblement à ses yeux, dans la mission pénible qu'il avait embrassée de la liquidation de ses affaires, et dans les prétendus sacrifices pécuniaires qu'il affectait ; il appréciait, il avait d'ailleurs intérêt à ménager sa tolérance à l'endroit de son grand amour. Décidé par toutes ces raisons, il avait accordé sans hésiter l'autorisation demandée ; la subordonnant toutefois au consentement d'Olear ; il avait à cet effet envoyé à Rigny, son homme d'affaires et de confiance, la clef d'une armoire chez Olear, où se trouvaient renfermés quelques tableaux, gravures et objets d'art ignorés d'elle, qu'il avait fait un jour transporter là, enveloppés et encaissés, pour les mettre à l'abri d'une saisie qu'il redoutait.

Il était heureux de ce qu'il avait fait. Il répétait avec confiance, avec bonheur, ces dernières paroles de Lopès, dont il avait fait la condition expresse de son départ, ces dernières paroles murmurées à voix basse dans son oreille, sur le seuil de la porte : « Tu reviendras dans quinze jours. — Je me mêle de tes affaires seules et non de tes sentiments. — Je dirai les unes et je cacherai les autres à ton père. »

Tous les jours, après le coucher du soleil, il s'esquivait mystérieusement par une petite ruelle de

derrière, pour faire sa promenade accoutumée dans cette belle et mélancolique forêt, accompagné, et ne se croyant pas gardé, par Raguet. A son habillement léger, à sa veste et à sa casquette de velours noir, à sa taille gracieusement élancée, à son beau cou nu et paré d'un blanc linge, on l'eût pris pour un de ces grands enfants anglais qui se promènent avec un grave pédagogue inséparablement cloué à leurs côtés. Raguet était d'une stature athlétique, à l'œil sévère et faux, aux bras nerveux, à la chevelure rousse. Il avait servi plusieurs années dans les dragons de la Reine, où il passait pour être le plus robuste de son régiment. C'était un homme sans culture d'esprit, sans manières, sans procédés, peu accoutumé aux amours de romans, homme tout matériel, fanatiquement dévoué au père d'Edgard, un de ces hommes de fer auxquels le sacrifice de leur vie coûte peu pour accomplir ce qu'ils croient un devoir. Trompé par Lopès sur la nature de l'attachement d'Edgard, comme sur celle qui en était l'objet, il s'était juré d'abuser son prisonnier tant qu'il pourrait, et, quand la ruse ne serait plus possible, de ne point reculer devant la violence.

Un soir, après leur retour, sa femme lui remet un paquet de lettres, qu'il présente aussitôt à Edgard. Celui-ci brise le cachet. Une lettre d'Olear! dans laquelle est incluse une lettre de Lopès : « Vous voyez, lui dit Raguet avec une intention

marquée, que vous êtes ici comme chez-vous, libre de correspondre tout à loisir avec votre belle Anglaise ; seulement, ajouta-t-il en souriant, s'il arrivait un jour qu'elle ne vous écrivît plus, n'en accusez que l'inconstance des femmes. » Cette réflexion blessante fut à peine entendue d'Edgard, qui, tout à son ivresse, l'œil humide de pleurs, collant sa bouche sur le seing de l'une des deux lettres, la couvrant de baisers, monta comme un trait dans sa chambre, et là, tranquille, sans témoin, y savoura, assis à sa fenêtre devant sa belle forêt, la lettre bien-aimée. L'autre était restée sur sa table non encore décachetée.

A EDGARD.

1er mai 1787.

« Mon sang n'est point encore en sa place, ni mes sens rassis ; un reste d'ébranlement survit en tout mon être ; mon esprit troublé assiste encore à cette scène de détresse où nous fûmes divisés. Quelle nuit, mon bien-aimé ! et quels jours que les deux qui viennent de se traîner sur ton Olear !

« Je me réveille avec l'hirondelle de mai, si je puis dire je me réveille. Ma chambre, qui devait être si gaie et si éclairée par le soleil, est bien triste et bien sombre. Il semble que tout y est encore en désordre et bouleversé, comme toi, comme moi-

même, par cette brusque séparation. Les lilas fleurissent ; les petits oiseaux gazouillent à ma croisée : cependant tout est glace et frimas autour de moi. Ma verdure, mes fleurs, mon printemps étaient en toi. En t'éloignant de moi, ils ont éloigné le soleil de ma fenêtre. Mais si ta chère présence m'est ravie, la lettre me reste. La douleur filiale ne défend pas de m'écrire. Quelque chose me dit que t'aller visiter n'est point séant. Mais t'écrire m'est permis; et si ma vue doit t'offenser, ma plume au moins sera décente.

« Je puis t'écrire tous les jours et tout le jour ! Ils t'ont relégué loin de ma vue, mais ils ne t'ont point encore exilé de mes lettres. Laisse-moi t'en accabler, si tu veux que je vive. C'est ma consolation, c'est mon refuge. Laisse-moi m'y plonger, et y vivre désormais, sans les compter, sans les mesurer ! que j'y savoure les fruits amers de notre absence; que je jouisse du moins avec excès du malheur même qui nous sépare. Tu me dois bien ce dédommagement. Je veux t'écrire, pour toute ma privation de te voir ! Ainsi, je te préviens, je serai un peu longue. La bouche collée sur la bouche de l'enfant mort, la mère traîne en longueur, éternise ses adieux.... Elle le prend, le quitte, le reprend. Ainsi je veux prolonger les joies tristes de ma lettre. Ma douleur, et c'est là du moins le seul bien de notre division, a du loisir, mon doux séparé! Je puis t'entourer avec tendresse, te dire

jusqu'à la fin du jour : Je t'aime, je t'aime encore, je te *reaime.* Ma lettre, ce dialogue avec toi-même, m'appartient en propre, aujourd'hui, demain, toujours.... et pour celle-là le fossoyeur de l'autre soir n'attend pas. —Va, nous sommes loin l'un de l'autre, mais nous sommes toujours étroitement unis. Quelques heures de poste nous éloignent, mais grâce à Dieu, nous avons voyagé l'un avec l'autre. Tu es à Paris, je suis à Fontainebleau ; ou plutôt nous sommes aux deux lieux à la fois, mêlés, fondus, incorporés. Ils croient me tenir à Paris sous leurs yeux, je suis partie avec toi en cachette dans les plis de ton manteau.

« N'est-ce pas que c'est une idée pleine de douceur, de songer que, dans le silence des nuits et la longueur des jours, notre attachement l'un pour l'autre nous tient sans cesse éveillés et nous regardant ; qu'une pensée mutuelle et bienveillante nous réserve, en dépit et au milieu même de l'absence, des rendez-vous charmants, invisibles, jamais interrompus ! et que nous trompons à toute heure les geôliers de nos corps par ces étreintes et cette communion de nos âmes ! Oui, mon cher trésor, mon cher moi-même, mon doux séparé, je ne cesse pas un instant du jour de te contempler. A force d'être ainsi, ton empreinte est devenue ineffaçable en mon cœur. La solitude grave les figures en airain. L'œil a une double force de volonté fixé sur l'être absent. Et quand l'amour est vrai,

nul n'est grand peintre comme le souvenir. Depuis ces deux jours je te connais encore mieux. Je ferais ton portrait, moi qui ne sais pas peindre. Mon œil fixe, appliqué, opère sur toi l'effet du toucher. Il plonge, il perce, il rapproche les chairs absentes, et, à force de creuser dans l'idéal, atteint à la vie réelle.

« Laisse-moi donc me livrer à cette douce communauté de pensées que la distance ne peut interrompre, sur laquelle les jaloux ne peuvent rien. Il me semble même, pardonne-moi cette espèce de profanation, qu'ici, au moment où je t'écris, je jouis de toi et je t'enveloppe plus complétement. Le silence est plus grand. La pensée est plus céleste, et comme purifiée. Elle est toujours ardente et vigoureuse, toujours renouvelée ; elle ne s'épuise jamais de caresses comme le corps : et la plume se lasse moins vite que la bouche d'embrasser. — Dieu le fait sans doute exprès : et il a voulu donner quelque chose de sa substance divine en contre-poids de cette grande douleur terrestre, la séparation.— Les fibres alors s'amollissent plus sensibles. Les pleurs roulent silencieux dans la paupière, plus prompts, plus suaves, plus amers. Le cœur est dans toute sa plénitude, et comme dans sa maturité. Il est plus à l'aise, plus libre. Les objets extérieurs ne le troublent pas. Il lâche tout ce qu'il réserve devant nos corps ; il n'a plus de secret ; il est nu, et plus pur encore dans sa nudité

même. Dans la lettre, l'âme se couche tout entière.

« Mais si tels sont les petits biens de l'absence, l'absence, ô mon doux séparé, n'en est pas moins le plus grand des maux. C'est là un plaisir bien cruel, et en quelque sorte saignant. J'ai cru pouvoir la supporter un peu plus facilement. Mais je vois que je ne la supporte pas du tout ; et je me sens par instant si malheureuse, qu'il me semble que j'ai mal fait de me séparer de toi volontairement. Tu ne peux te faire une idée de mon état, ou plutôt, pardon, le tien sans doute t'apprend le mien.

« Être toujours seule, face à face avec une seule image. Toujours voir le même objet; penser à la même chose ; n'entendre qu'une voix, dans sa chambre froide et vide, celle de son cœur. Faire mille suppositions, les admettre, les peser, les repousser, les reprendre. Concevoir mille frayeurs imaginaires sur une santé, sur une vie si chère, être en proie à toutes les fausses alarmes, à toutes, et aux plus étranges. Qui n'a point les craintes ridicules, n'eut jamais l'amour parfait. Es-tu arrivé sain et sauf? As-tu là-bas tout ce qu'il faut? Ne manques-tu pas de quelque chose? Tu n'es plus chez toi ou chez Olear. Es-tu bien traité? A-t-on des égards pour toutes tes douleurs? En est-il une plus particulièrement que tu cèles et que tu dévores? Oh! c'est tout cela qui me rend folle, m'ôte tout sentiment, anéantit toutes mes actions,

me rend muette, sourde, insensible. J'erre partout en te cherchant. J'ai mille inquiétudes dans le cœur, et comme mille aiguillons dans les pieds. Je me lève. Je m'assieds. Je ne puis ni rester assis ni debout. Je vois, mais je ne distingue pas. Ma langue est invinciblement collée à mon palais. On fait du bruit près de moi, mais je n'entends point. Je ne puis entreprendre rien, m'occuper à rien ; ni lire, ni écrire, si ce n'est à toi, ô mon doux ami ! Ce qui soutient ma raison, c'est l'idée que j'ai de tes bons sentiments ; c'est la foi en toi, force divine ! céleste lumière ! C'est la prière aussi, la prière si bonne à répandre, la prière bien dite, bien sentie, douce... comme toi ! le bien suprême ; car on parle à Dieu et on prie pour toi !

5 mai.

« Ta pauvre Olear est passée d'un extrême dans un autre. Pour tromper son isolement, elle vient de s'entourer de fées charmantes. Pour s'étourdir sur ton absence, elle a adopté cinq petits casse-tête, et de plus une bonne action à faire. Elle ne vit plus dans son sépulcre, mais dans une véritable ronde, un sabbat de petits démons. Oui, Edgard, la pauvre fille était trop malheureuse, elle s'est faite mère et nourrice. Tu souris et ne comprends pas? Écoute. Tu sais les cinq enfants de lady Marie Nightingale, cette nichée d'amours frais et blonds, les plus

beaux enfants d'Albion, la patrie des beaux enfants. Lord Asley, vient d'inviter lady Marie, sa fille, à venir passer quelque temps chez lui à Brighton, Buckingham-House. Le *post-scriptum* de sa lettre portait pour condition expresse de partir sans ses enfants. Lady Asley, la belle-mère, vieille et goutteuse, ne peut les souffrir. Lord Asley a-t-il bien pu tenter une telle épreuve sur le cœur d'une mère ! Dieu lui-même, dans le sacrifice d'Abraham, ne l'avait crue possible que sur un homme. Eh bien ! comme elle pouvait assurer, par ce voyage, l'avenir de ses enfants, cette bonne mère a eu le courage de partir sans eux. Puisque j'ai Olear pour compatriote, m'a-t-elle dit en venant me les confier, les larmes aux yeux, il me semble qu'en partant seule je ne les laisse pas derrière moi.

« Oh ! avec quel amour je cultive cette petite famille ! Combien cette pensée qu'elle est à moitié orpheline répand de tristesse et de religion autour de moi, d'ardeur sur tout mon courage, d'encouragement au milieu de ma tâche ; car c'en est une, mon ami, et dans toute l'étendue de ce titre, dans toute sa vérité, je veux être mère et nourrice.

« Je dis nourrice. J'ai bien Toinette, la bonne de lady Nightingale. Mais elle est Française. Ce n'est point tout à fait assez, pour moi surtout qui suis un peu exigeante. Les bonnes de ce pays, mon ami, elles ont la meilleure volonté ; il leur manque ce qu'ont

les nôtres, la tradition, et le génie de la *Nursery*[1].

« J'en remercie toutefois le ciel, car c'est à leur inexpérience que je dois mes plus douces joies en ce moment. Je garde la maison. Je dis que c'est par goût. Mais, au fait, c'est pour garder ma bonne, à son insu, la pauvre fille ! je ne voudrais pas la blesser ; ce n'est point de sa faute si elle ne comprend pas, ainsi que les nôtres, le Rhume ni l'Humidité. Deux choses immenses, qu'il m'est impossible de lui traduire. Qu'est-ce que tu veux ? cela n'est point dans le sang de la domesticité française. La nôtre a le sens inné de la mer, des chevaux et des petits enfants.

Veux-tu un tableau de ma vie ? le voici :

« A cinq heures et demie du matin commence, pour ne plus finir, le ramage de la plus petite, que nous appelons chez-nous, *Baby*. Je n'ai pas, à la lettre, une minute à moi dans la journée, et je t'écris la nuit. Mes jours étaient éternels.... Ils sont devenus trop courts. Te dire enfin que je ne puis trouver un intervalle pour m'habiller. Hier, je suis parvenue à mettre une de mes chaussures ; mais je suis restée de dix heures à quatre sans pouvoir mettre mon bas gauche.

« Pour la première fois de ma vie, je ne suis pas coiffée à l'heure du déjeuner.

[1] On entend en anglais, par *Nursery*, l'éducation matérielle des enfants ; ainsi que la chambre en haut de la maison où les enfants se tiennent le jour avec leur bonne (*Nurse*).

« Tu rirais de me voir, à sept heures du matin, les manches relevées, un petit tablier de taffetas gommé autour de ma taille, qu'enveloppe d'une façon irrésistiblement coquette un triple jupon de *welsh* [1] flanelle, ce qui l'amincit singulièrement, et me donne un peu l'air d'une bonne grosse laitière de *Hamersmith* [2]. Tu sais que nous autres nous n'allons jamais sans flanelle. Et nous avons deux craintes, celle de Dieu et du rhumatisme. Tu rirais de me voir, les cheveux noués négligemment, entourée de savons, de peignes, de cuvettes, de papier brouillard, de bouloirs et d'eau chaude. C'est que je fais leur toilette à fond, vois-tu, et non comme certaines de vos bonnes, qui craignent d'y toucher. La consommation d'eau est effrayante. Pas un petit recoin des tempes et des oreilles ne m'échappe; et je frotte profondément et doucement.

« Nous prenons les repas tous ensemble, en famille. C'est moi qui veux mettre leur serviette à chacun d'eux; ce sont d'abord leurs dix manches à relever (car lady Marie a renoncé à la mode anglaise des bras nus, et il y a gros à parier que ces deux actes préliminaires du repas seront imparfaitement accomplis par la bonne). Je les installe à table. Je les exhausse sur leurs chaises avec mes partitions de Mozart. Je les sers tous; je leur découpe leurs parts à chacun, et à ce jeu assez

[1] Flanelle du pays de Galles.

[2] Village près de Londres.

souvent je mange froid : interrompue cent fois, le morceau à la bouche, par leurs petites discussions interminables; car il faut te dire que les enfants de lady Neghtingale sont un peu gâtés. Mais le moyen de ne pas gâter jusqu'à deux ans ! Je me méfie un peu de celles qui élèvent bien leurs enfants, comme on dit. Bien est souvent synonyme de froidement ; à ce compte, je ne hais pas trop qu'on les élève mal. Les étrangers, les chefs d'institution élèvent très-bien. Mais la mère qui a conçu, qui a nourri, qu'on voit de près, qu'on touche à chaque instant, est-ce tout à fait sa faute si elle n'élève pas si bien? Donc, je commence quand tout est fini. Puis un accident survient toujours ; il faut se lever, et j'ai fini avant d'avoir commencé. Tu comprends : ce pauvre petit Robert fait ses dents, et à ce titre il a le droit de ne point quitter mes genoux. Or, je mange avec lui, comme je peux, et avec les quatre autres, quand je peux, et ce que je peux.

« Le mal, c'est qu'on ne sait pas assez, en général, tout ce que c'est que des enfants. La fille qui n'a rien vu, et ne sait rien, se présente bravement dans une maison pour être bonne d'enfants. C'est le conscrit qui veut commencer par être connétable de France.

« Ce sont ces choses simples, être douce envers tous ces devoirs infinis dont se compose le métier de mère, mérite silencieux, inconnu, de suite, de patience, et non d'éclats superbes, qui sont la vertu

en détail et sa petite monnaie. — Les longs dévouements, voilà les grands dévouements, ou plutôt la constance dans le bien, c'est le sublime. Ce sont, dis-je, ces petites choses matérielles, vulgaires pour les esprits forts et les cœurs mal faits, qui me plaisent, m'amusent, me ravissent, en quoi me semble consister l'amour maternel. Il ne faut pas croire qu'on puisse, quoiqu'on ait un nombreux domestique, ne pas payer de sa personne, et aimer ses enfants les bras croisés. Ces chers innocents veulent être chéris avec nos nerfs, nos poumons, nos mains, avec une pâleur continuelle au sujet de leur dangers. Il faut, chaque soir, visiter les draps humides; refaire le lit toujours si mal fait; refouler les plumes de l'oreiller qui laisse leur petite tête trop bas; il n'y a qu'une mère pour deviner un nourrisson, et le rendre confortable dans son berceau. Il faut, le jour, ne croire que ses yeux, à l'endroit de ses enfants; avoir le meilleur œil sur eux, et, subsidiairement, le moins bon sur leur Bonne; voir qu'elles ne laissent point ces chers ignorants aller le matin pieds nus sur ces vilains carreaux français; mettre à la bouche et manger tout ce qu'ils trouvent de sale et de malfaisant, jouer sur l'escalier, près du bassin, dans les pieds des chevaux, aux fenêtres; et surtout, quand un cher ange est trop petit pour parler et se plaindre, boire brûlant, et (ce que j'ai vu cent fois) manger sans boire! Il faut, la nuit, avoir le secret de leurs réveils subits; les compren-

dre, de loin, ces plaintes inarticulées que la mercenaire endormie à leurs côtés n'entend même pas : vite alors découvrir ces petits corps, visiter minutieusement leur couche, étudier chaque bois de leur berceau, interroger chaque partie du corps, depuis ces beaux cous si blancs jusqu'à la plante de leurs pieds si roses; pour leur rendre le calme, se livrer avec amour à ces chasses nocturnes pleines de délices et d'intérêt; poursuivre cet ennemi imperceptible qui a outragé cette peau si tendre et ce sommeil angélique; rester là des heures entières en arrêt, avec une patience inaltérable, jusqu'à ce que les premières lueurs du jour qui renaît rencontrent, ô spectacle digne de Dieu! la mère encore debout, la main sur le corps de l'enfant, l'œil fixé sur sa couche, le dos courbé sur son berceau, silencieuse et absorbée comme Archimède, oubliant et les heures et le sommeil, et sa nudité....

« J'entends dire, au-dessous de moi, qu'ils font un bruit insupportable. — J'entends dire, par les gens du monde, que ce bruit est la ruine de bien des époux; qu'un mari forcé par l'exiguité de son appartement d'assister aux deux grandes épreuves conjugales, la toilette du matin et le repas des marmots gâtés, n'y tient pas longtemps; que la félicité conjugale est, plus qu'on ne croit, une affaire de double porte; que plus d'une séparation pour incompatibilité d'humeur s'est vue, dans la classe malaisée, faute d'une chambre de plus dans l'ap-

partement ; que ces cris de douleur ou de joie, perçants, incessants, feraient éclater comme un verre le meilleur ménage, celui de Philémon et Baucis ; à les entendre, la Dentition serait le dieu Lare, et, trop souvent, le piége du foyer domestique. Eh bien ! je t'avoue que j'ai peine à comprendre ce déchaînement et cette médisance. Je t'assure, mon ami, que tout cela, pour moi, c'est la musique des anges, aussi douce à mon oreille, aussi mélodieuse que ces vers les plus doux de… qui dirai-je ? du plus doux de vos rêveurs, que nous répétions tous deux ce soir-là où tu t'en allas déchiré de mon âme… ces soupirs d'Assuérus près d'Esther, et de Titus à l'endroit de Bérénice.

« Hier, j'ai goûté un vif plaisir, mêlé d'un grand dépit. Que je te conte cela. Je m'étais promis de les faire bien beaux. Les montrer tous cinq aux Tuileries, dans tout leur éclat, me ravissait. Quelle fête pour le cœur d'une mère ! De grand matin, j'avais tout préparé pour le départ de la troupe, belle nichée d'hirondelles qui devaient partir ensemble au soleil de mai. Tout était à l'avance disposé sur mon lit : leurs petites collerettes brodées, que j'avais voulu repasser moi-même, pour être plus sûre de leur blancheur, les petits rubans bleus qui séparent et retiennent leurs cheveux d'or sur leurs tempes si pures, les petites vestes anglaises, si mignonnes à dix ans, si gauches à dix-sept, leurs robes surtout en mousseline brodée et toutes neuves, où

serpentent ces jolis dessins de soie, qu'on aime tant chez nous, j'y avais rêvé toute la nuit plus que la fiancée à sa robe de bal ; je m'étais mise avec plus de cœur encore qu'à l'ordinaire à la tâche de leurs cinq toilettes. Tu ne sais pas, mon ami, les joies et les longueurs infinies de la toilette. J'entends la toilette sérieuse. D'abord la tête frisée d'un blondin, c'est tout un long poëme : l'inspecter avec conscience, cette petite tête maussadement couchée sur vos genoux, ne prend pas moins de temps que d'étudier toutes les merveilles d'une fleur ; et j'en avais cinq, mon ami. Midi sonnant, j'achevais la cinquième ; puis après, les cinq ablutions, abondantes, complètes, qui n'ont point peur de l'eau, et de l'eau froide, ablutions anglaises pour les distinguer bien de celles de cette pauvre Toinette, qui coupe une goutte d'eau tiède en cinq parties, pour y noyer ses cinq nourrissons : enfin, l'étude de leurs pieds mignons, long et dernier épisode, salutaire pour eux, doux pour moi ! j'en étais venue à mon honneur : c'était fini ! Le cœur me battait d'aise. Aussi, comme la tête et tout le corps rafraîchis et soulagés, ces beaux amours, dont la beauté était décuplée, souriaient pour me remercier ! Quel feu lançaient ces dix prunelles ! Je me sentais défatiguée et payée à contempler toutes ces santés écloses de mes mains. C'était un si beau coup d'œil, le départ de ces cinq colibris. J'admirais, je dévorais des yeux ces petits mollets nus, ces petites faces limpides, rayonnantes, candi-

des, si heureuses de promenade et de jeu, que je n'ai jamais pu voir sans compassion, suave emblème de la douceur divine ; cette peau si tendre et veinée, si fraîche et si parfumée, cette haleine si douce des petits enfants, ces cous qui brillent à si peu de frais, dont un seul carré de batiste fait soudain des cous de cygnes, toute cette toilette enfin de l'enfance, qui ne sied complétement qu'à elle ! O saints ravissements ! ô fraîcheur inexprimable ! Venez, peintres, venez voir la toilette de mes cinq enfants : c'est un tableau d'Albane ou une page de Théocrite.

« Ils partaient.... Je m'enivrais penchée sur ces cinq bouquets de roses, qui sollicitent la bouche et égaient [1] l'odorat. J'imprimais le dernier baiser du départ sur le front du plus jeune, je baisais l'aîné sur la raie délicieuse de sa tête..... lui disant : « Si tu es sage, je te conterai, ce soir, avant de t'endormir, de longues histoires..... » La porte était ouverte, avec un frémissement universel..... je cours, je donne, avec peine et comme au vol, le dernier coup à la tête de Tom, qui recule, impatient et mutin, et se retire de la brosse, ainsi que des caresses du bouc une jolie biche... O désespoir ! A ce moment, Jack pousse exprès Robert, Robert pousse malgré lui Sarrah, qui fait la culbute et retombe en arrière sur la grande terrine, dont les éclaboussures.....

[1] Les Anglais ont le mot charmant *nose gay*, bouquet.

Aucun n'échappe! O coup de foudre! à recommencer!!! Tant de peines, tant de sueurs, mon lever avant l'aurore, ma laborieuse matinée! Adieu, mon beau Quintette en pleines Tuileries, dont l'exécution à grand effet, rêvée la nuit, me faisait pleurer de tendresse. Oter en un clin d'œil tous ces vêtements mouillés, si longs à mettre et à préparer! sécher toute la bande consternée, pomper sur leur corps cette eau si propre qu'il fallut laver de nouveau mes premières ablutions, mettre tout le monde au lit, par prudence plus que par punition, tout cela fut fait avec un gros soupir, avec un découragement profond, et, je te l'avoue, la main fut levée sur Jack, mais un souvenir la fit retomber. Oh! dans ce moment j'avais envie de pleurer.

« Et encore, quand un tel contre-temps m'arrive-t-il? Pour me reposer sans doute et me consoler de la nuit précédente. Ecoute, mon ami; car ton Olear a souffert cette nuit.

« Minuit sonnait. J'étais enfin parvenue, après deux heures d'efforts incroyables, à endormir sur mes genoux, et plus souvent à force de chants et de promenades, ce pauvre petit Robert, nouveau sevré de huit jours, qui souffrait de ses dents d'une façon inouïe. Après avoir fait ma ronde, et écouté avec délices les bruits de toute la maisonnée endormie, je tombais de fatigue et d'épuisement. Je sentais un bien-être inexprimable à dormir aussi a mon tour. Jamais peut-être le sommeil ne s'était glissé

aussi irrésistible... C'était ce premier sommeil, si doux et si profond, vrai don du ciel! si profond, que pour la première fois, les petits cris isolés et distincts de l'enfance qui se réveille en se retournant dans son berceau n'avaient pu m'éveiller! Des cris plus aigus me réveillèrent en sursaut. Oh! c'était bien pénible. Il fallut me résigner. Je pensai à toi, mon ami, et je fus douce envers le réveil.

« Et d'ailleurs, quand souffre l'enfance, il s'agit bien de penser à soi! Devant ces douleurs horribles, qui n'ont que le redoublement des pleurs et non la parole pour se faire comprendre, devant ces larmes brûlantes sillonnant ces pauvres joues, ces soupirs étouffés, ces sanglots incessants, ces gémissements dont rien ne peut donner l'idée, ces soulèvements d'une poitrine qui semble éclater, ces convulsions internes, ce roidissement douloureux de tout le corps, cette sueur qui l'inonde, devant ce tableau le plus déchirant qui soit, un mot, un geste d'impatience seraient un crime! Dieu me fit cette grâce, qu'il ne m'en échappa point. J'enfermai Robert dans un morceau de flanelle; je le berçai, sur mon séant sans m'arrêter, trois heures durant. Oh! c'est pour ce petit être que ces trois heures me semblaient longues. Pas un seul instant de calme pour lui, pas un seul éclair de soulagement. Un seul et même cri de trois heures. Comment sa voix n'en fut point éteinte, ses vaisseaux délicats rompus? je ne sais. Ma tête se fendait.

J'entendais les ruisseaux de mes sueurs retomber d'en haut de mes tempes sur ce cher front, qui n'était plus lui-même qu'une rivière brûlante roulant dans mon lit... Mon sang bouillait. Sous l'impression de ce bruit continu et formidable, ma raison se perdait. Ciel! que n'avais-je à lui offrir ce seul confort que Dieu a donné à ces petits êtres dans ces maux extrêmes! J'essayai toutefois, en lui présentant le sein, de le tromper et de l'endormir par cette fausse image de sa mère. Trois morsures de ses dents qui craquaient faillirent m'ôter la respiration. La douleur réveilla soudain en moi, avec une intensité extrême, un mal violent qui manqua de me coûter la vie, il y a un an, mes crampes de poitrine. Me voilà confondant mes pleurs avec ceux de cet innocent, baignant ses douces mains de larmes que son supplice arrachait encore plus que le mien. Les souffrances de sein inouïes que je ressentais, unies aux fatigues de cette lutte, faillirent un moment me laisser échapper ce petit martyr; mais Dieu eut pitié de moi. Je serais morte de douleur que je n'aurais pas lâché ce cher fardeau. Je pleurais de mon mal, je riais pour calmer le sien. Je fredonnais dans l'intervalle d'un de mes soupirs. J'élevais vers le ciel mes yeux suppliants; mes yeux, car mes mains étaient si doucement embarrassées! Bientôt je ne pleurai plus. Je souffrais davantage. Mais le redoublement des sanglots de Robert, trahissant chez cet être, plus faible que moi, des souffrances

inexprimables, j'avais honte de mes pleurs. Je priais avec ferveur pour la fin de cette double tempête. Ce que j'avais tant redouté arriva. Sa petite sœur Sarrah, la Benjamin de lady Marie, s'éveilla. Comment te dire mon crève-cœur? Ici je faillis perdre la force, la raison et la vie. Sarrah, la gâtée, voulut venir à moi. Je la confiai deux secondes à Toinette, qui l'emporta. Mais je la rappelai bientôt. J'aime mieux recevoir mille coups de poignard que d'entendre un enfant crier sans le prendre. Je la pris donc d'une main, tenant Robert de l'autre, toujours docile aux exigences du patient qui voulait être bercé. La voilà aussitôt faisant sur moi avec mille petites caresses, avec mille gentillesses irrésistibles, ses évolutions et ses trépignements sans fin. Trois fois, donnant sur mon sein ses coups de tête comme un chevreau, elle monta en riant à l'assaut, trois fois je la repoussai d'un bras faible; mais trois fois, en retombant, ses pieds et ses mains innocentes m'arrachèrent un cri de douleur. J'étais un peu, mon ami, comme Alexandre au siége d'Oxidraque, acculée et pressée d'ennemis de tous côtés, me défendant d'une main contre la joie pétulante de la sœur, soutenant avec l'autre et calmant le frère, dont l'exigence redoublait avec le redoublement de souffrance et peut-être un peu par l'attention que je donnais à sa sœur; entremêlant les reproches pour l'une et les consolations pour l'autre; donnant à ma voix épuisée tous les sons

les plus doux et les plus sévères, grondant à la fois et caressant, et pendant tout ce temps, tirée et coupée en deux par la douleur, comme je l'étais par mon double dialogue. Que pouvais-je faire à Sarrah désobéissante? La punir? O mon ami! la main est lente à châtier des enfants qui ne le furent jamais; qui ne sont pas les vôtres; qui sont un dépôt rendu sacré par l'absence et l'amitié; moi étrangère, moi commencer cette chose inouïe, cette chose aussi nouvelle et aussi étrange, bonne à crever ces pauvres cœurs, à dépayser ces petits êtres interdits, et ne se reconnaissant plus..., à les faire sangloter sans fin, et dans un pareil moment, et dans l'ombre de la nuit... Oh! il y a là quelque chose de traître et de cruel. Je ne le pus! — Et puis, comment résister à ces petites faces éveillées et rubicondes, si fraîches écloses de leur sommeil, si naïvement encadrées par leur blanc bonnet à double ruche. Comme une jolie fraise de nos *highlands*[1] enfouie sous la neige, Sarrah se penchait sur ma bouche... Je la mangeai de baisers! Imprudente, j'enhardis, j'exaltai, j'allumai la petite joueuse infatigable. J'avais manqué à la règle des mères fortes qui osent se vanter de n'embrasser jamais leurs enfants que dans leur sommeil. Je serais tentée de croire que je fis bien et que cela me porta bonheur. Car tout à coup Robert fut calme.

[1] Hautes-Terres, partie de l'Écosse opposée aux Basses-Terres.

Il s'endormit. Je n'oublierai jamais l'effet de ce silence! Au même instant aussi mes douleurs cessèrent, par enchantement. Je crois que c'était le bonheur de voir finir celles de Robert. De tous mes maux, il ne restait plus que Sarrah... J'avais retrouvé mes deux bras libres et je l'embrassai de tout mon cœur.

« Telle est, mon ami, la vie que je mène depuis quelques jours, et il n'y a pas d'instants que je n'en rende grâces à Dieu. Puisse-t-elle, ce que je n'ose espérer, durer tout le temps de ton absence, afin de me sauver de moi-même! Ce sont là des distractions bien innocentes pour ta fidèle, et dont tu ne seras pas jaloux. Ce que j'aime dans ces enfants, c'est qu'ils m'occupent sans m'empêcher de penser à toi, c'est qu'ils m'étourdissent sur ton absence, sans que je cesse pour cela de te voir ni de te parler. C'est pour toi, quelquefois, que je me prends à aimer toute la peine qu'ils me donnent : ils absorbent mon corps sans prendre sur mon âme; ils me laissent ma ressouvenance si douce, mes pleurs que j'aime; ils ne m'ont enlevé que l'immobilité fatale de ma solitude, ce venin qui était en elle et qui allait me tuer... Comme de petites vraies sangsues, ils prennent le mauvais de ton Olear, et lui laissent la vie, qui est de penser à toi et de te contempler. Ah! mon enfant, il ne fallait rien moins que ce charmant petit ramage qui ne se tait ni jour ni nuit pour m'arracher à cette vie morte qui a suivi les deux

premiers jours de notre déchirement. Quelle autre chose, ô mon doux espoir, que l'enfance à soigner, chérir, habiller, approprier, nourrir, veiller, pouvait opérer ce miracle! Pour un tel mal, il n'y avait qu'un tel remède. Pour me faire revenir d'une telle mort, Dieu me devait quelque chose qui ressemblât bien à la vie! Il y a pour moi moins de danger de devenir folle avec ces blonds visages qu'avec ma chambre noire; ma tête se perd moins à tout leur tapage qu'à ce silence fatal! Mon œil ne voyait que quatre murs, et toujours une ombre violemment arrachée un soir!... Ah! j'aime mieux remplir mes oreilles d'un tel bruit que mes yeux d'une telle image! Va, j'aime mieux ces cinq clochettes attachées à moi comme autant de pendants d'oreilles que ce glas de la mort qui résonnait toujours... Et s'il me faut mourir sans plus te voir, j'aime mieux mourir comme la Bonne Mère dans la peinture de *Greuse* que comme l'Ophélia dans Hamlet.

« Adieu, mon ami, que Dieu te bénisse! Aime-moi toujours comme je t'aime.

« *P. S.* Excuse les taches d'encre. Sarrah, la joueuse, qui est réveillée, m'a poussé la main.

6 mai

« Mon Edgard, j'ai à t'entretenir d'un sujet bien grave. Notre ami Rigny est venu chez moi ce matin

de la part de cet ami de ta famille, qui se dit ton fondé de pouvoirs, que je commence à aimer parce qu'on le peint comme dévoué à toi et à nos intérêts, en qui j'ai confiance aujourd'hui, et dont je t'envoie ci-incluse une lettre que Rigny m'a remise de sa part. Il se dit autorisé par toi à réclamer, en ton nom, tout ce qui peut se trouver chez moi, à toi appartenant, et, entre autres choses, les effets de corps que, par prévoyance, tu avais fait transporter de chez toi en mon hôtel; ton autorisation est-elle vraie, en ce qui concerne ce dernier article?

« Voici la première fois que je me sens intimidée, et que je cherche un exorde en te parlant. C'est qu'aussi voici la première fois que je te demande quelque chose. Mon ami, je ne t'ai jamais rien demandé, et même (à cent lieues de moi l'idée de te le reprocher), cela va bien t'étonner, quand je t'apprendrai que tu ne m'as jamais rien donné. Ton amour a eu là, mon bon Edgard, une singulière distraction. Pas même ce que se donnent entre eux les vulgaires amants, un bouquet, une simple fleur. Peut-être la force du sentiment t'enlevait-elle à ces petits soins des objets extérieurs qui sentent un peu leur galant; et comme je sais ton aversion pour tout ce qui ressemble aux amours mythologiques, il faut bien que je croie que tu as voulu, en cela, prendre le contre-pied du *Thyrcis* des poëtes.

« Eh bien, par cette discrétion de ma part, dont

je suis bien éloignée de vouloir me faire un mérite, mais dont on me force à parler, ne me refuse pas cette chère portion de toi-même. Laisse-moi ces objets aux formes gracieuses, ces témoins élégants de ta vie passée. Ils t'ont d'ailleurs tellement servi à faire des folies qu'ils n'ont plus aujourd'hui aucune valeur, si ce n'est pour moi. Ils en ont eu, sans nul doute, et tant pis : c'est là le mal, et tu le paies à présent! D'autres femmes que moi en ont eu l'honneur, l'intention, la responsabilité aussi. Ils ont brillé dans leur temps pour d'autres que pour moi : laisse-m'en les restes, à moi qui vaux bien aussi quelque chose, à moi qui n'aurais jamais consenti à te laisser faire ces folles dépenses, à moi pour qui elles n'eussent jamais été nécessaires. Ne fais pas le moins pour celle qui t'aime peut-être le plus.

« N'ordonne point encore cette nouvelle séparation. Qu'on vende les objets de quelque valeur qui sont ici dans l'armoire dont tu as la clef, mais qu'on épargne cette profanation à ce qui a touché mon Edgard. J'en donnerai à cet homme dix fois la valeur. Suppose qu'ils sont vendus, prends qu'ils n'existent plus, et laisse-moi les garder à son insu. Leur vue me délasse, le soir, du bruit et des fatigues de ma petite famille. Aussitôt qu'elle est endormie, c'est leur tour, c'est le tien. Je vais les chercher au lieu où ils sont serrés et pliés religieusement. Je les prends; je leur parle; je me fais une douce illusion; je trompe ma douleur; ils

m'entretiennent de toi ; ils sont l'âme de ma solitude, et comme la vie de mes froides murailles. Avec ces muets amis j'agis absolument, ô mon âme, comme j'avais accoutumé de faire avec toi. Nous avions un vocabulaire à nous, des mots compris de nous seuls, exprimant et résumant des sensations entières et des souvenirs à nous, un choix d'appellations douces et de diminutifs caressants. Eh bien, je les leur prodigue encore, et ce peu me console. Tous les matins, quand je me réveille, j'éprouve, en les voyant, comme avec toi, quand tu revenais me voir, l'émotion de dix ans d'absence. Le soir, comme avec toi, quand tu me quittais, je leur dis adieu : c'est ainsi que je ne t'ai jamais laissé partir une fois sans te recommander à Dieu, comme si la nuit allait me séparer à jamais de toi, et sans prier ton ange gardien de veiller sur toi et ton cher sommeil. Hélas même ! ô joie triste! ô bienfait de mon malheur ! quand sonne cette heure où nous nous séparions, je les préfère peut-être à toi..., car, eux, je les garde la nuit avec moi, près de moi, un œil sur eux, l'autre sur mes petits anges endormis, et je jouis ainsi de toi en eux plus complétement et plus longuement que je ne fis jamais de toi-même ! Ils me parlent de ton retour surtout. Laisse-les-moi comme un témoignage que tu reviendras, comme les avant-coureurs et les lieutenants de toi-même. Je les ai déjà refusés deux fois : et si l'on ne me croit pas la plus

aimante et la plus superstitieuse, on doit me croire la plus basse et la plus intéressée des femmes. Qu'importe, pourvu que je les conserve, qu'on suppose que je les recèle. Remets devant tes yeux ta pauvre Olear telle qu'elle était le soir du départ. Tu dois comprendre qu'il me reste bien peu de forces. Eh bien, ménage-les. Tu m'as quitté ce soir-là ; mais le jour où ces objets sortiraient de chez moi, il me semble que tu serais à jamais perdu pour moi. Tu n'es qu'absent, c'est déjà bien cruel, mais je te verrais mort. Assez d'un coup ! ne retire pas le fer de la blessure pour l'y rentrer, et y rechercher s'il reste encore quelque parcelle de sang non encore glacé, quelque reste de vie à éteindre. Je t'ai laissé partir, toi. Tes raisons de famille, ton intérêt, la pudeur m'y ont forcée : mais qui me forcerait à présent à laisser partir ces doux amis? On ne me les enlèverait pas aussi facilement de chez moi que l'on fit de toi, mon Edgard ; et comme je me sens cette fois dans mon droit, et qu'il y va de ma vie, je ne ferais pas une deuxième fois la faute que j'ai commise peut-être. Il faudrait passer par moi pour les obtenir. Et alors, après que je ne serai plus, que je serai morte à tes côtés, pour toi, toi sur mon cœur (chose si douce!), on me les laissera peut-être, on comprendra combien j'y tenais ; et en m'ensevelissant, ils ne penseront plus peut-être à faire argent de ces dépouilles et à desserrer les deux mains glacées qui les étrei-

gnent. Oh! par pitié, si jamais je fus bonne à toi, ne donne pas cet ordre barbare. Ne me quitte pas pour la deuxième fois. Ces objets sacrés, si souvent baignés de mes larmes, c'est toi imparfait, tronqué, mutilé, mais toujours si touchant! Il n'a donc jamais perdu, fût-ce une fois dans sa vie, ce qu'il aimait, celui qui veut me les enlever? Qui a jamais pensé à envier à une sœur, à une amante, à une mère, ces douces reliques, monuments et entretien de notre douleur? La Mort elle-même les laisse à ceux qui survivent. Elle ne prend que le meilleur de nous-mêmes. La victoire ne les refuse pas à l'ennemi. La haine elle-même s'attendrit jadis aux pleurs d'un vieillard; elle lui rendit non-seulement la dépouille, mais le corps lui-même. Et moi, je ne demande que l'ombre de ce qui fut toi, que le fantôme de ma félicité passée, que ces vêtements qui sont pour moi les restes inanimés de mon Hector.

« Réponds-moi vite. En attendant, mon ami, je t'apprends que je travaille sans relâche à ta délivrance, de mon côté, à l'insu de tous, de l'ami de ton père même. C'est un plaisir que je suis jalouse de voir qu'il partage avec moi. Ce bon Rigny est un intermédiaire utile et dévoué, entre moi et ces vilaines gens qui sont cause que tu es à Fontainebleau. Les négociations, dit Rigny, sont avancées : il ne tiendra pas à moi que tu ne sortes bientôt de ton exil. Que ne t'ai-je connu plus tôt! Tu n'y serais

pas en ce moment renfermé, loin de moi! Et au moins je ne verrais que la mort interposée pour un moment entre toi et ton Olear. J'espère réussir la première ; n'est-il pas juste que l'amour ait le pas sur tout autre? Et si quelqu'un doit t'aplanir la route de Fontainebleau à Paris, te rendre la jouissance de la liberté, de l'espace, du soleil, te donner enfin la clef de la ville où je suis, n'est-ce pas ton Olear? Va, Dieu aidant, je serai ton ange libérateur. C'est mon rêve ; c'est le bon génie de mes mauvais jours; et cette félicité me donne par avance de si fortes distractions, que parfois, en frisant mes cinq chérubins, il m'arrive de m'arrêter tout court, et de laisser tomber de mes genoux à mes pieds tout l'attirail de leur beauté! Nous sommes tellement l'un dans l'autre, sinon l'un avec l'autre, tellement unis, je ne te dirai pas comme deux becs de colombe ou la double valve des coquilles de la mer (je respecte ta répugnance pour les amours et le style de convention), mais unis et séparés comme l'écusson de mon père, qu'il ne me vient pas même à l'idée que tu puisses te sentir blessé de mon procédé. Ta dignité d'homme, je voudrais bien voir que tu t'avisasses de la revendiquer avec moi. Nos deux natures étant mêlées et confondues, tu es autant Olear que moi je suis Edgard, et en te délivrant, ce n'est point toi seul que je délivre, c'est moi, c'est toi, c'est tous deux, une espèce de centaure amoureux dont la partie supérieure c'est toi,

l'inférieure c'est moi, moi ton ange, ta servante, toujours avec toi, après toi, et autour de toi ! Je t'avoue qu'il me semble que je fais cela par devoir, que c'est une dette, une justice, une chose naturelle, simple, et que ce n'est que reconnaître un grand amour égal au mien. Un autre peut-être rougirait d'entendre, une autre de dire (mais sommes-nous comme les autres, et qui de nous deux oserait ne pas dire ou ne pas entendre?), que c'est ma pension que je cherche à engager en partie. Puisse aucun obstacle venu de ta famille ne me traverser ! Ne crains rien ; il m'en restera toujours assez pour vivre. Cette vie-là, matérielle et physique, qui n'est pas la vraie vie, est facile et accommodante. Peu lui suffit, il faut tant pour rassasier l'autre ! Heureux qui, avec l'amour, a le nécessaire pour vivre ! Le nécessaire, et rien de plus. Tout ce qu'il faut, c'est le strict nécessaire ; plus est superflu. Mais de l'amour, on n'en a jamais de trop, ni de superflu, mon doux séparé !

« Réponds-moi vite, et écris-moi souvent. Écris-moi toujours. Si, quand ma lettre part, la tienne m'arrive, de cette manière nous serons toujours ensemble : cette lettre est la chaîne qui renoue nos embrassements déchirés, continue nos adieux qui se retrouvent, et nos baisers si soudainement, si barbarement étranglés. Cette lettre, il me semble que c'est toi-même revenant, ce soir-là, pour la centième fois te jeter dans mes bras.....Écris-moi

donc sans cesse. Écris avec amour, libéralité, magnificence ; comme il convient à mon affection inépuisable qui ne lésine point avec toi. Songe que tu m'as enlevé ta présence ; on menace de m'enlever tes vêtements ; ne m'enlève pas au moins ton écriture. Ce serait tuer ton Olear une fois, deux fois, trois fois, et graduer mes morts avec un raffinement qui tiendrait du barbare. Le matin, à notre déjeuner, quand une lettre de toi m'arrive, douce, suave comme mes cinq petits compagnons de table ronde, non, je ne me crois pas sur la terre. De ce papier émané de toi s'exhale une senteur qui parfume ma chambre, comme le thym ou l'anet, ou le doux miel de l'Hybla, ou plutôt comme cette *fragrance* des foins coupés, par un beau lever de soleil, aux pâturages de mon pays. C'est pour ma bouche collée sur ces lignes un nectar, un dictame, qui console, qui réconforte, qui tient lieu de tout... comme le thé, cette seconde providence de quatre-vingts millions de malheureux. Ces caractères, qui me semblent de grandeur surnaturelle, ils apportent le jour dans ma chambre, la fraîcheur à mes membres épuisés de veillées, une secousse à mon abattement, un éclair dans mon œil. En eux je t'aperçois tout entier. Je sens ton cœur palpiter sous tes lignes ; cette écriture bien-aimée, qui est tienne, et comme ta substance que tu m'envoies, elle porte le trouble dans tout mon être, pénètre au plus profond de mes os ;

toutes les douceurs, toutes les grâces, toutes les délices sont en elle, et viennent d'elle. Ce n'est point à la superficie de mes yeux qu'elle borne son impression, mais elle semble entraîner toute mon âme du corps qui la lit. Et quand, retournant la dernière page, j'aperçois au bas ton nom..... cruelle illusion ! je cours dans tes bras pour t'embrasser en chair et en os.

« Adieu, mon doux trésor, âme de ma vie, mon doux espoir ! ma vie enfin vitale (car la seule respiration n'est pas la vie) ! Adieu. Rien ne peut désormais t'arracher du fond de ma pensée. La pensée, par qui les séparés se retrouvent toujours ; inviolable boulevard de leur âme ; et qui est le saint et spirituel attouchement de ceux qui s'aiment .Que Dieu te bénisse[1] !

« Olear.

« *P. S.* Je ne puis plier ma lettre. Je te dis adieu cent fois, et je m'aperçois que je ne quitte pas ta main ; cela me rappelle un peu nos deux amants du *Dépit amoureux*. Encore un mot, mon bien-aimé. Être ensemble est si doux. Ne t'en va pas ; causons encore. Parle-moi, que je te parle ; que tu me répondes. Que je recueille tes paroles, qui tombent de tes lèvres sur moi comme une rosée ; que je t'en-

[1] Appellation tendre, usitée dans le style épistolaire des Ecossais, et même dans leur conversation.

tende encore soupirer, respirer; que je voie encore toutes les grâces de ton sourire, cette ceinture de Vénus qui orne si bien à leur départ toutes tes paroles. — Ma lettre part, adieu. Elle vole à toi, à l'Edgard réel de Fontainebleau. Je donne cent baisers au papier heureux qui va te voir; mille baisers — mille millions de baisers — innombrables comme les sables de la mer, comme mes pensées pour toi, comme mes larmes pour toi; oui, innombrables : Olear ne comptera jamais avec Edgard — ou plutôt je t'en envoie un seul, sans fond et sans fin, comme mon amour. »

Pendant une première, pendant une seconde, pendant une troisième lecture de cette lettre, tant de larmes d'attendrissement et d'admiration avaient coulé des yeux d'Edgard, que lorsqu'il revint à lui de l'espèce d'extase où il était demeuré abîmé, il vit avec effroi l'altération de ce pieux monument tout humide et trempé de son bonheur. Il mit un soin religieux à le sécher, et cela fait, il l'enferma dans un de ses petits meubles les plus précieux. Oh! qu'il aurait voulu traiter un pareil trésor de sentiment et de tristesse, comme les anciens faisaient des doux et beaux vers, trempés d'huile de cèdre et gardés dans des coffres de cyprès!

Puis, il ouvrit la lettre de Lopès.

A EDGARD.

« Mon cher enfant, notre douleur et nos soins pieux et incessants m'ayant empêché, comme tu penses bien, de vaquer à l'arrangement de tes affaires, dont la liquidation est la seule et unique cause qui te retient à Fontainebleau, c'est un mois peut-être, au lieu de quinze jours, qu'il te faudra rester dans cette ville. Cette prolongation de séjour, ton cœur filial l'accordera sans peine, j'en suis bien sûr, à la force des choses, au retard inopiné du triste événement que nous attendons, et à nos prières réunies.

« Eh bien, mon pauvre et cher Lovelace émérite, comment vas-tu? et comment te trouves-tu de ton exil? commences-tu à t'apprivoiser au Châtelet de nouvelle espèce que nos précautions paternelles t'ont choisi, mon gracieux prisonnier, que tous les muguets de nos amis appellent déjà leur chère *élégance endettée,* et dont ils s'enquièrent à tout venant et en tous lieux. Hélas! oui, le surnom est mérité, mais il est un peu cher. Quelles folies, mon cher enfant!... fils d'un avocat au parlement de Paris, et endetté comme un chevalier de Saint-Georges! Signer d'avance et confier à Rigny, à un inconnu, pour en faire argent tel quel, vingt mille francs de papier! Mais ce qui est fait est fait, et je ne t'en ferai plus de reproche. Ton cœur est honnête, et tu fus plus

égaré que coupable. Mais au moins, mon enfant, commence-t-elle à se calmer dans le silence de la retraite, cette malheureuse tête, cette folle du logis dont j'ai été, depuis deux ans, par un excès de faiblesse et d'amitié mal entendue pour toi, le confident discret et coupable aux yeux de ton père? oui, coupable, mon cher enfant, quoiqu'à vrai dire, en ce moment, je me félicite peut-être d'avoir été pour toi jusqu'à ce jour un camarade véritable. Tu puiseras, en effet, je l'espère, dans cette heureuse faute, une confiance en moi illimitée. Tu m'aideras, en t'abandonnant sans réserve, dans la tâche difficile que mon dévouement s'est imposée.

« Si je ne me sentais pas pour toi des entrailles de père, je te gronderais ici sévèrement de débuter si mal à mon égard. J'ai vu ton homme de confiance, M. Rigny, il me paraît honnête homme, raisonnablement dévoué à tes intérêts. Tu paraissais sûr qu'il m'apporterait l'autorisation que je t'avais dit de m'envoyer. Je t'avais prévenu, moi, que sans doute je ne l'aurais pas, et ce n'est point moi qui me suis trompé.

« Du reste, je ne sais pas pourquoi, au lieu de répondre nettement à ma lettre, tu prends un détour pour m'envoyer ce que je te demandais et ce que je te demande encore. Je ne vois pas la nécessité d'aucun intermédiaire, pas plus M. Rigny que tout autre. Il n'y a rien de simple comme ce que je t'ai demandé. Donne-moi, envoie-moi sur-le-champ

l'autorisation de retirer du lieu où elles sont, toutes les affaires qui t'appartiennent, hardes, meubles, bijoux, etc., etc. J'en veux tout simplement faire de l'argent, les restituer ou les vendre, afin de servir à l'arrangement de tes affaires qui, depuis deux jours, sont plus embrouillées que jamais. Que veux-tu que je pense de ton refus, de tes lenteurs ou des moyens que tu emploies pour me donner satisfaction sur une chose qui t'importe autant et qui est aussi naturelle? Tu prétends que je dois avoir bonne opinion de cette femme avec laquelle tu vis, et je la rencontre partout comme un obstacle à ce qui peut être favorable à tes intérêts. C'est tout ce qui est chez elle que je veux avoir, et je sais bien tout ce qui s'y trouve. Tu essaierais en vain de le nier, et elle essaierait en vain d'en soustraire ou d'en distraire quelque chose. T'imagines-tu que je me sois mêlé de tes affaires sans être parvenu à les connaître dans le plus grand détail? Livres, linge, bijoux, gravures, tableaux, albums, plâtres, albâtres, et autres objets de quelque nature qu'ils soient, dont je sais le sujet et le prix mieux que toi, et qui sont chez elle, c'est là tout ce qu'il faut que j'aie. Je sais l'inventaire à livres, sous et deniers de toutes ces folies; elles ne pourront jamais te servir à rien, et j'en ferai quelque chose. Tu me mandes par ta lettre du 30 : « J'ai écrit à ce sujet, c'est M. Rigny qui doit vous donner la satisfaction que vous demandez et que je vous accorde, moi, pour

ma part, de bien bon cœur. » Comment se fait-il alors que M. Rigny, loin de me rapporter tous ces objets, me vienne conter à peu près des calembredaines qui, sur ce point, me feraient presque douter, sinon de sa probité, du moins de sa sincérité vis-à-vis de moi ? C'est donc contre ta volonté que ces objets sont retenus, et alors quelle idée veux-tu que je prenne de la détentrice ? Ou tu m'as menti en m'écrivant que tu consentais de bien bon cœur à ce que tout me fût remis, et en donnant contre-ordre en dessous main? Aussi, je te le répète, je n'accepte ni équivoque ni intermédiaire. Je te prie de nouveau de m'envoyer sans délai l'autorisation de reprendre partout où ils se trouvent tous les objets qui t'appartiennent, sans exception ni réserve. Je connais assez le monde, tu le sais, pour ne faire usage vis-à-vis de ta bonne foi que des moyens de l'honnêteté. Je me servirai ou ne me servirai pas de M. Rigny, selon que je le trouverai propre et disposé à cette démarche. C'est à moi qu'il faut que tu t'en rapportes sur tous les procédés de convenances. Des dénégations, des retards ou des refus, soit de ta part, soit de la part de cette dame, ne serviraient qu'à faire naître ou aggraver des soupçons qu'il est de ton intérêt et du sien d'éviter. C'est chez elle que sont tous ces objets. J'en ai la certitude et la preuve, malgré tout ce qu'on peut me dire de contraire. Je veux bien croire ce que tu m'écris, à savoir que la crainte de voir saisir tes gravures et tous ces

riens élégants dont se compose, nous le savons et comprenons aussi bien que personne, une chambre à coucher de garçon, te les a fait un jour porter enveloppées et encaissées chez cette dame, qu'elle ne les connaît pas, et que tu as eu toujours sur toi la clef de la caisse qui les renferme. Je veux bien croire cela, comme je veux bien croire, ainsi que tu me le mandes, quoique ce ne soit pas mal invraisemblable, qu'elle n'est pas la cause de tes dettes passées et de tes désordres. Peu m'importe ; ce qui m'importe, c'est qu'elle livre non-seulement la caisse mystérieuse à laquelle, du reste, elle n'a pas l'air de tenir beaucoup, mais encore la malle où se trouvent tes hardes et effets de corps[1], dont elle a la clef, et qu'elle semble le plus disposée à retenir. Tous les motifs de scrupule et de décence me paraîtraient louches et insuffisants, et je ne les considérerais que comme de l'hypocrisie de pudeur et de probité. Nous n'en sommes pas là ni les uns ni les autres. Ce sont tes affaires que je fais, *et non des romans dans lesquels je ne veux jamais entrer*. Je cherche à sauver mon pauvre enfant, quelque chose de l'affreux abîme où ces fripons l'ont plongé. Ils ne veulent entendre

[1] Il y a au Ier chant :

> Elle m'a trouvé nu. Peu s'en faut arrêté.
> Inquiet, me cachant, nuit et jour tourmenté;

mais il ne faut pas prendre trop au pied de la lettre ce qui est une forme poétique.

à rien aujourd'hui. Ils savent que tu es à Fontainebleau. Qui le leur a dit et comment cela s'est-il répandu? quelqu'un a rencontré ton ami Mirza ces jours-ci qui le lui a dit. Il semblerait même, d'après ce que cette personne a ajouté, que Mirza l'aurait su de cette femme. Il la connaît donc? j'en serais peu surpris; on dit même que, sortant l'autre soir un peu tard de chez elle, et s'étant heurté contre un meuble, il a réveillé et trahi involontairement une nichée de petits marmots qui dormaient incognito dans la chambre à coucher de ta Lucrèce. Au reste, cela est son affaire, et je n'ai point à m'en occuper; mais tu vois comme ces indiscrétions, que je t'avais prédites, ont relevé le ton et les prétentions de ces misérables, et s'ils ne s'adoucissent par la pitié ou par la peur, je vois que nous n'aurons pas assez de l'argent que je pouvais sur mes économies consacrer à te tirer d'embarras. Je n'en désespérerai que dans deux semaines; jusque-là, j'ai de l'espoir. Le courage et le dévouement, appuyés sur de bien chers souvenirs, ne manqueront à personne. Mais, je le dis encore, il faut que tu t'abandonnes et que tu m'aides. Cette autorisation, je l'attends complète et positive. Peut-être cette dame comptait-elle vendre peu à peu tous ces objets à son profit: car enfin il faut bien qu'elle vive; le logement, le vivre et le vêtement ne s'obtiennent pas pour rien à Paris, et ce n'est pas avec les deux mille francs que tu m'as dit, je crois, qu'on lui faisait, qu'elle peut

pourvoir à toutes ses charges. Tu ne peux ni ne veux l'entretenir, sans doute; avec quoi d'ailleurs? Si ce n'est pour toute ta vie que tu es ruiné, tu l'es complétement pour vingt ans au moins : et ce n'est qu'avec du temps, de l'énergie, de l'éloignement et une résolution convenable que tu peux espérer de réparer ce qui n'est pas encore entièrement irréparable. Avec quoi et de quoi donc cette dame peut-elle vivre? aujourd'hui surtout que cet Anglais qui l'a amenée à Paris, et qui avait eu soin d'elle les premiers jours, s'est lassé, un matin, du titre un peu cher, à ce qu'il paraît, de son bienfaiteur et s'est esquivé. Ah çà, puisque nous sommes incidemment sur ce chapitre, dis-moi donc un peu qui tu veux tromper ici, et si tu me prends pour une de tes maîtresses de prétendre me faire croire à ton amendement radical et complet, et surtout à l'innocence de celle qui te l'a, dis-tu, inspiré. Est-ce bien à moi que tu crois parler, à moi qui sais mon Paris sur le bout du doigt, qui ai fait trente années le métier auquel toi tu ne fais que naître, à moi qui ai de la corruption parisienne, comme on dit, à fond, à moi ton aîné, j'allais presque dire ton maître, en tout ce que tu crois savoir seul, à moi qui l'ai vue de mes deux yeux, dans un de ces lieux élégants où tout homme désœuvré, mais où tout homme seul, a le droit d'aller? Ne me connaissant pas, elle ne sait pas, elle, que je l'ai vue, et que je pourrais, pour preuve de ce que j'avance, te décliner depuis un bout

jusqu'à l'autre tous les gais propos qui se sont dits ce soir-là dans ce Lansquenet. Que tu ne m'en dises rien, c'est très-bien, moi je n'entends nullement t'empêcher d'être heureux où il te plaît ; mais que tu veuilles, à moi, me faire passer pour une Lucrèce une Cornélie de cinq bâtards, oh! alors je me souviens que je m'appelle Lopès, et que je ne cède ma part de vie élégante et d'expérience du monde à qui que ce soit.

« Il me semble même, en y songeant bien, que tu manques de probité vis-à-vis d'elle. Car elle ne peut exister à Paris que comme vivent toutes les femmes dont elle a pris l'existence, à moins qu'elle ne retourne dans son pays obtenir de sa famille un pardon qu'on ne refuse jamais à un vrai repentir. Si elle a, comme tu le prétends, des sentiments d'honnêteté, elle n'a pas autre chose à faire ; et si elle ne le fait pas, comme, encore une fois, il faut bien qu'elle vive, mets-toi cela dans la tête, c'est aux dépens de ceux qui le voudront et pourront, qu'elle doit pourvoir à son existence, et sa destinée est d'adorer tous ceux qui lui donneront des voitures, des robes ou du pain : et, sous ce double rapport, tu lui fais du tort et tu manques de délicatesse à son égard ; car, ou tu l'empêches de retourner en Angleterre, ce à quoi tu devrais l'exhorter, ou tu absorbes gratis le temps, la beauté, la jeunesse et l'esprit dont elle pourrait faire un usage indispensable. Toi qui aimes le positif, et qui te vantes d'être de ton siècle, voilà la vérité toute nue ; c'est une vérité corrompue,

une morale ignoble, mais c'est celle de votre position réciproque; car il n'y a de Manon Lescaut et de chevalier Des Grieux que dans le roman de l'abbé Prévost. — Tout cela vaut la peine que tu y penses sérieusement et sans exaltation. Mais cela m'est à peu près égal en même temps, et c'est de l'autorisation seule que je m'occupe; je l'attends et te rembrasse comme toujours.

« Lopès.

« *P. S.* Ainsi que je te l'ai promis, je tairai à ton malheureux père ta folle passion (pour laquelle, entre nous soit dit, je te défie de ne pas continuer à faire de nouvelles dettes.) Il vient d'apprendre tout d'un coup tous tes désordres, qu'il ignorait comme tu sais, et cette ignorance est une des fautes que je me reproche. Lui revéler encore ta dernière folie, ce serait trop de secousses en un jour. Il n'y résisterait pas. En ce moment même il est assez malade, et son changement physique n'est que trop visible. Au surplus, je me tairai dans l'intérêt même de cette jeune personne; car s'il était instruit de ton attachement, tout mon empire sur lui ne parviendrait pas à lui persuader que tes folies pécuniaires ne sont pas l'ouvrage de cette femme, et qu'elle n'est pas la suite banale et désastreuse de tes amours. Il faut être moi et connaître ta vie comme moi pour le croire et le dire. Adieu, compte sur mon entier dévouement. »

A cette seconde lettre, même anéantissement qu'à la première, mais d'une nature bien différente! C'est la rage, c'est la douleur, c'est le sombre désespoir. Un voile épais tombe de ses yeux; la foi en Lopès s'est envolée; le soupçon a foudroyé ce jeune homme; le doute est entré dans cette âme orageuse, mordue à la fois par tant de maux divers. Il a entrevu la guerre, la guerre horrible! un avenir de feu et de pleurs! Adieu repos! adieu sécurité du cœur! adieu larmes de sa mère, dont il commençait à s'abreuver, qu'on lui envie! adieu la belle unité de son âme, où il avait espéré fondre pieusement ses trois amours! adieu amour de son père, sans mélange, entier, doux et beau comme il est à vingt ans, dans sa première force, qui est une si grande faiblesse! Il tient ces deux lettres dans ses deux mains; l'une, qu'il baise et élève au ciel, dont elle est une émanation; l'autre, froissée convulsivement et abaissée vers la terre, et comme vers l'enfer d'où elle sort! Dans tous ses souvenirs, il cherche un contraste pareil, il n'en voit pas ni dans la vie commune, ni dans l'art! Jamais rien de si grand ne lui est apparu. — L'extrémité dans le bien comme dans le mal, dans le vice et dans la vertu, — fourberie, sincérité, innocence, corruption. Il avait donc lu, sans le savoir, la défense avant l'attaque : de l'un, la calomnie volontaire, en phrases artificieuses; de l'autre, l'apologie à son insu par les actes; il avait vu briller au ciel, avant l'orage, Marie, la douce

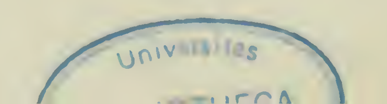
patronne des mariniers. Ces deux lettres, simultanées et si dissemblables, qui se touchent et se tiennent en quelque sorte; l'une si naïve et si pleine de biens, donnant la main, pour ainsi dire, à cette autre, si profonde et grosse de tant de maux, réveillèrent soudain dans son imagination exaltée et dressèrent en quelque façon devant lui, sous une forme réelle et matérielle, ces beaux vers si touchants du Cygne de Mantoue :

Scandit fatalis machina muros
Feta armis : — Pueri circum innuptæque puellæ
Sacra canunt, funemque manu contingere gaudent.

Puis il s'écria : «Je te remercie, Lopès; tu viens d'enfoncer encore un peu plus avant cette immortelle passion dans mon cœur. Tu as trouvé la route la plus sûre au plus profond de mon âme. Tu as découvert l'élément de toute pitié, la calomnie! La tienne est franche, je te remercie. Olear n'est point bonne ni Lopès mauvais à demi, je te remercie. Point de calomnie avortée, l'intérêt n'avortera pas. Point de demi-maux, point de demi-pleurs. Pour forcer et décider les cœurs ici-bas, il faut la vertu dans l'excès du malheur. Les grandes larmes ne se donnent point aux petites infortunes : et pour qu'elles sortent entières de leur orbite, laissez-moi voir sortir entier, de sa gaîne, le poignard d'Iago. C'est ce que tu as fait, Lopès : je te remercie. « Puis il se promène à grands pas, l'éclair dans les yeux, écumant de colère

et de joie. Tout à coup ces deux antipodes épistolaires lui semblent un précieux don du ciel : son imagination s'enivre un moment de cette magnifique antithèse : un milieu dans Olear et dans Lopès, et l'artiste amoureux eût été mal satisfait; pour un trône, il ne voudrait pas Lopès moins méprisant, Olear moins innocente. « La voilà donc, s'écrie-t-il, calomniée... pour ses qualités même ! Sa destinée est d'adorer tous ceux qui peuvent lui donner des voitures, des robes ou du pain, répétait-il dans un état presque voisin de la démence, entre le rire et les pleurs, — et elle n'a reçu de moi ni un brillant, ni une fleur ! Continuer de faire des dettes pour elle, disait-il en sanglottant, – et c'est elle qui les paie ! détourner mes effets à son profit..... oh ! j'étouffe, en lisant la lettre d'Olear. La suite banale et désastreuse de mes amours..... Elle en est la clôture salutaire et magnifique ! Une impudique..... un ange ! sous ses pieds... dans le ciel ! Ce qu'il y a de pis... ce qu'il y a de mieux, Olear !!!... »

Fuira-t-il ? restera-t-il ? « Ce n'est pas trop mal, se dit-il avec une fureur sourde, de m'avoir amené dans cet endroit avec le prétexte spécieux des créanciers, et la réalité de ma mère mourante ; d'avoir surpris mon départ par un tableau de deuil ; de m'avoir fait demander ce départ, impossible, par cette bouche chère et décolorée, à qui on ne peut rien refuser ; d'avoir mis cruellement à profit mes sanglots, abusant contre moi d'une nuit chère au-



tant que douloureuse, et se cachant à l'abri du chevet d'une mère; de m'avoir étourdi avec mes propres pleurs, et, comme on vous grise pour vous faire faire quelque lâche action, de m'avoir enivré avec la mort.» — « Puis soudain, une lueur d'espoir et de confiance lui rentrant au cœur, il lit et relit cent fois la lettre de Lopès, pour bien tâcher de pénétrer sa pensée intérieure et son esprit; tantôt le croyant de bonne foi dans cette assurance de neutralité; tantôt voyant un parti pris et arrêté de séparation; respirant avec cet espoir, étouffant avec cette crainte; se rappelant avec émotion, pour s'exciter à la confiance, tant de services réels rendus à lui par Lopès, depuis son enfance, tant de soins, de mots sentis et touchants; puis soudain frissonnant à l'idée de son orgueil! tantôt pensant manquer à ce qu'il doit à la défense d'Olear, tantôt accusant son imagination prévenue et sa folle tête de rêver toujours des chimères; et au milieu de tout cela s'interrompant pour demander pardon à sa mère, de ce qu'elle n'absorbe pas tous ses instants, toutes ses pensées! « Le traître, il vient changer ma filiale douleur en un débat obscur qui blesse la morale : j'étais venu en ces lieux pour pleurer ma mère, il fait rentrer mes larmes : le plus aimant des fils, il trouve le moyen de le rendre ingrat envers sa mère, non encore ensevelie! libertin, au moins aux yeux du monde, près de sa cendre encore chaude! Je souffrais retiré au fond de mon

âme : j'ensevelissais ici ma mère, par la pensée.... il vient interrompre et violer la sépulture ! et me voilà plaidant la cause d'une femme, la veille des funérailles de ma mère !

« Tant d'apparences accumulées sur Olear, et ne pas être là pour la défendre ! Oh ! cette idée me donne une fièvre dévorante. Une sueur froide court par tout mon corps, comme si moi, moi ! je l'abandonnais. Il me semble la voir, cette femme si bonne, près de périr, me tendant la main, et moi retirant la mienne.... Je vais partir. Bien. Je le dois ! Allons donner le commentaire de tant de dehors faux, expliquer ce qui semble inexplicable. Nul délai ; un seul jour de retard, pour un soulagement présent, enfante cent difficultés dans l'avenir. Ce qui est simple se complique : l'obscurité entre dans ce qui est net ; tout est changé. Tout est envenimé, grossi, obscurci, compliqué : on ne trouve plus les choses où on les a laissées. N'abandonnons pas cet être si cher aux rapports, aux propos infinis ; tout le temps que je perds ici, la calomnie s'établira : elle marchera, et moi je n'avancerai pas. Quand elle sera formidable, il ne sera plus temps. Les préventions seront invincibles, invétérées, endurcies, enracinées. Aujourd'hui, cinq minutes d'explication verbale feront plus que dix volumes de correspondance dans trois mois. N'adoptons pas ce système de non-réfutation et de silence dédaigneux ; quelque chose en moi me dit qu'il sera fa-

tal. D'ailleurs, ce père (c'est uniquement pour lui que je raisonne), ce père, le reverrai-je jamais froid, tranquille, à moi appartenant, vierge des impressions et des préventions premières, les plus fortes, les victorieuses! dans une disposition d'esprit à m'entendre? Le reverrai-je jamais seulement? Qui peut m'en répondre? Qui me dit que je ne serai pas emporté par les événements, ballotté, errant, jamais posé, et que ce mot, ce mot d'où dépend peut-être tout le drame de mon existence, le temps ne manquera pas pour le lâcher? Un éclaircissement verbal aujourd'hui, et je sauve l'avenir. — Mais quoi? j'arriverai dans quelque moment! débattre quel sujet! Ce débat, si saint qu'en soit l'objet, ce débat lui-même est cruel. Ces apparences, pour les détruire, il faudra bien les appeler, et c'est déjà trop, devant un lit de mort. Il est des noms propres, des lieux, des circonstances, des mots, interdits et sacriléges, à une telle heure! A la première entrevue avec Lopès, tout tombera, s'il est de bonne foi. Il sera temps alors de faire ce qui est un devoir aujourd'hui, mais un devoir mal séant et déplacé! — Mais un devoir d'honneur peut-il être jamais intempestif? Il faut partir.»

Un bruit de pas s'est fait entendre. On frappe à la porte. C'est une lettre de son père. Elle n'est pas encore entre ses mains, cent baisers ont déjà volé dessus... Il lit :

A MON FILS EDGARD.

« Mon cher enfant! tu n'as plus de mère! tu as perdu ce qu'il y a de meilleur dans la vie!

« Je ramasse toutes mes forces pour te parler de ton malheur. Je dis ton malheur, car c'est principalement pour toi que cette perte est affreuse; pour toi qui avais tant besoin de ses conseils et de son appui. Ah! mon cher enfant, si tu lui as donné des chagrins amers durant la dernière année de sa vie, je suis bien sûr qu'elle te les a pardonnés en mourant. Mais songe aux devoirs que ce pardon t'impose. Songe que, du séjour où Dieu l'a appelée, elle nous voit et nous entend! Songe que ta conduite future est la condition de son pardon. Voudras-tu le faire révoquer? Voudras-tu avancer les jours de ton père en lui refusant les seules consolations qu'il ait désormais à espérer sur la terre, la bonne conduite et le bonheur de son enfant? Hélas! mon fils, tes fautes me sont connues: elles sont immenses, envers Dieu, envers ta mère, envers moi! Mais rien n'est encore perdu si tu veux. Ton repentir peut tout effacer; tu peux retrouver le repos, le contentement de toi-même, qui est le premier des biens. Tu m'as fait bien du mal; mais si, malgré cela, je n'ai pas cessé de t'aimer, juge de ma tendresse, si tu en deviens digne! Mon enfant! mon cher enfant! fais à Dieu, fais au souve-

nir de ta pauvre mère, fais à ton malheureux père, qui ne vit plus que pour son enfant, le sacrifice des funestes liaisons qui t'ont égaré. Sois à moi, ton vieil ami, ton meilleur ami, comme au représentant de ta mère, comme à celui qu'elle a chargé en mourant de te ramener au bien, pour que tu ne sois plus malheureux !

« Reste chez mon bon ami M. Raguet, dont l'amitié est si vraie, jusqu'à ce que je t'écrive de revenir, ou que j'aille t'y chercher : on disait que tu voulais le quitter. N'écris à personne où tu es, à personne au monde. Tu me l'avais promis : j'aime à croire que tu n'as point violé cette promesse.

« Je te serre contre mon cœur paternel, déchiré de douleur, mais plein d'espérance en toi.

« Beyle. »

Après cette lettre, son parti est pris. Cette ignorance où est son père sur sa passion rafraîchit son âme et fixe ses irrésolutions. La lettre de Lopès le jetait hors de lui et de Fontainebleau ; la lettre du père lui rend son assiette et l'enchaîne au sol. Tant de mansuétude l'accable. Il s'attendait à une tempête aussitôt que son père aurait connaissance de ses erreurs, le silence et la paix de cette lettre l'attendrissent. Ce doux papier, sur lequel est couchée une pensée si tendre, il repose sa vue comme, au printemps, le premier vert des pre-

mières feuilles; il adopte un terme moyen : l'ajournement d'une explication verbale. Encore a-t-il l'espoir qu'elle ne sera pas nécessaire, si Lopès continue de lui tenir parole. «Je vois, se dit-il, qu'il est de bonne foi. Je l'accusais trop vite. Jusqu'à présent le mal se réduit donc à ceci : Lopès est abusé sur Olear. Et que m'importe, si son erreur ne s'étend pas jusqu'à mon père! Ce bon père! ne lui apprenons pas encore ce qu'il ignore. Répondons-lui par une lettre de baisers et non d'éclaircissements, ce qui est bien plus doux. Depuis que j'ai repris l'espoir de conserver Olear, j'aime mon père encore cent fois davantage! Les goûter tous les deux à la fois, c'est mon rêve! c'est la plus grande dose de bonheur qui ait été départi à un homme. » Puis saisissant une plume :

« O mon cher père, que votre lettre m'a fait de bien! quel bonheur inespéré cela est pour moi, que vous vouliez bien mettre à l'épreuve mon amour pour vous, et me fournir l'occasion de faire quelque chose en échange de votre bonté. Oh! qu'elle est grande cette bonté! Vous savez tout; et pas un mot de reproche! Si vous pouviez comprendre combien votre lettre a affermi les sentiments de fils dans mon cœur; combien vous m'êtes plus cher encore; combien je suis plus capable de sacrifices pour vous prouver cet amour! Vous m'avez dit souvent qu'on me citait dans le monde comme le modèle des fils : eh bien! mon père, il

me semble, après la lecture de votre lettre, que je ne méritais pas cette bonne renommée, et je ne m'en crois digne que depuis quelques instants.— Je me sens un nouvel homme, capable de tout pour vous complaire. Vous me demandez, mon père, de faire une chose qui est déjà faite depuis quelque temps, le sacrifice des funestes liaisons qui ont égaré ma jeunesse.

« Ces affreuses liaisons d'autrefois, seules elles ont fait les dettes qui viennent fondre sur vous aujourd'hui. Oh! avec quelle sincérité, avec quelle ardeur, avec quelle joie, quels transports, je puis vous annoncer que ce sacrifice est consommé! Mes folies remontent haut, bien que la date en soit nouvelle. Le résultat tombe aujourd'hui, mais leur accomplissement remonte à trois années. Je pourrais entrer dans quelques détails relativement à l'échéance de ces billets, mais je m'arrête effrayé. Vous reconnaîtrez une pudeur qui, dans un tel moment, ne sait parler de rien que de sa douleur. Elle est grande, elle est profonde, elle est éternelle, cette douleur, et j'espère bien qu'un fatal génie n'en détournera point le libre cours, en me forçant à me préoccuper de choses qui lui seraient étrangères. Qu'on n'abuse pas contre moi, contre vous, de la tendresse excessive de mon cœur; qu'on me laisse être fils tout à mon aise, entièrement : ce que j'éprouve pour vous, pour la meilleure des mères, est quelque chose de si doux, de si bon,

de si profond, de si senti, qu'il veut être exclusif, et qu'il n'admet point de partage. Voyez-vous, mon père, je me sens si léger, si dispos, si aimant, que je vous accorde de bien bon cœur, quoi qu'il puisse m'en coûter, la prolongation de mon séjour ici, si les circonstances et le retard de la liquidation de mes affaires la rendent nécessaire. Vous en serez le seul juge, le seul. — Heureux ceux qui sentent aussi bien que je fais toute la volupté de ce sentiment filial. La mort l'a excité encore et développé. Je n'avais jamais vu un être humain mourir. Je vis le premier spectacle de la mort sur le front d'une mère. C'est le bonheur suprême sur la terre que ce sentiment filial si pur, si noble, si élevé. Quand je pense à tous les chagrins et à tous les sacrifices dont chacun de mes jours a marqué votre honorable vie ; quand je songe à votre douleur en ce moment, quand je me représente ces yeux si doux, dont le pardon désarme et déchire, cette blanche tête si vénérable, cette bonne figure qui me sourit paternellement, que je me rappelle ces deux bras défaillants et bénissants qui m'étreignaient d'une façon inexprimable dans cette soirée solennelle, ô mon père ! je me sens bien faible alors pour vous, bien filial dans toute la la profondeur du mot ; voyons, mon père, ne pourrais-je point inventer quelque chose qui vous fît bien plaisir, et qui ne vous laissât aucun doute sur mon changement, et sur la grâce d'en haut qui

m'a touché. Je pleure de joie à l'idée seule de vous rendre heureux. Je vous ai si peu gâté à cet égard jusqu'à présent! Connaissez-vous quelque travail bien long, bien rude, bien ingrat, que je pourrais entreprendre pour achever, ou plutôt pour commencer mon instruction? Connaissez-vous quelque coin de province bien triste, bien pauvre en ressources frivoles ou seulement récréatives, bien éloigné de ce tourbillon où j'ai trop longtemps vécu? indiquez-moi-le; j'irai de moi-même, docile et obéissant, m'y confiner tout le temps qu'il vous plaira, et y mériter votre pardon. Oui, votre Edgard veut s'ennuyer pour vous! ou plutôt m'ennuirai-je quand je lirai vos lettres où vous me dites que vous êtes heureux?

« Qui a pu alarmer ainsi votre tendresse, en vous disant que je pensais à quitter ce lieu où je me suis rendu par pur amour pour vous? Ah! que si j'avais eu un moment une telle idée, votre bonne lettre m'en aurait tôt et à jamais guéri! Je la reçois à l'instant, cette chère lettre, et je fais la réponse sur-le-champ. Mais à quoi bon ma précipitation; elle ne partira que ce soir, et ne vous arrivera que demain. Demain! Vingt heures me séparent de ma justification, de votre tendresse et de votre estime! Quel siècle de tourments votre cœur et le mien vont parcourir! Je veux voler à Paris, pour vous dire ce que je vous écris, m'élancer dans vos bras, et je dois res-

ter ! O supplice pour un cœur innocent et ulcéré ! Je voudrais donner des ailes aux courriers, avancer les heures, et que cent voitures partissent d'ici par minute. O mon cher père, je suis ici, bien ici, avec d'excellentes gens que j'aime et qui me comprennent : je n'ai pas cessé un moment d'y être, parce que je l'avais juré devant le plus saint des autels, le lit d'une mère expirante. Aucune violation de serment à mon égard ne saurait même justifier la mienne à ce sujet. J'ai, Dieu merci, assez de respect pour celle qui m'a donné le jour, pour ne pas me croire dégagé de ma parole par le parjure d'un autre. Que m'importent les autres? Je ne vois que ma mère, ma mère sous la main de la mort : double puissance et double garantie de ma fidélité !

« On dit que vous êtes brisé par le chagrin, et que votre santé est altérée. Oh ! ceci est le dernier coup ; et le fils doit y regarder à deux fois avant de causer au père un déplaisir mortel. Non, pour une misérable impatience de quelques instants, je ne compromettrai pas les jours de ce que la nature m'a laissé de plus cher. Vivez, et que je souffre ici, éloigné de vous : cent jours de plus ici pour moi, pour un seul jour de vie de plus pour vous ! et la balance ne sera qu'égale ; vos précieux jours se comptent et les miens sont innombrables.

« Mais pour prix de ma condescendance sans

bornes, de mes sacrifices à venir, de mon éloignement présent, laissez-moi, ô mon bon père! vous demander une chose, une seule chose, à deux genoux et les mains jointes. Daignez, oh! daignez modifier un peu vos rapports habituels avec votre fils : mettons-y plus d'épanchement, moins de contrainte, plus de familiarité, elle ne blessera point le respect; un peu moins du père, un peu plus de l'ami; n'est-il pas bientôt temps que votre fils ait une part dans tous vos actes, une place dans tous vos conseils, son entrée, enfin, dans votre pensée intime? Honorez un amour illimité d'une confiance sans bornes. Elle fait ma joie et mon orgueil en espérance : m'agrandissant à mes propres yeux comme aux vôtres, elle mêlera à cette tendresse qui vous est connue, un peu de cette sagesse qu'on me conteste.... Les bons fils, si jeunes qu'ils soient, sont des Nestors dans les conseils des pères.

« Surtout, mon père, s'il arrivait jamais quelqu'une de ces occasions extraordinaires, imprévues, foudroyantes, où la foi elle-même en l'objet le plus pur chancelle un moment étonnée, où l'être en qui on a placé sa confiance paraît un moment accablé, mais non confondu, par les apparences, ces grandes et abominables faiseuses de dupes! au nom du ciel, mon père, droit à votre fils, droit à votre fils. Pas de jugement, au loin, et sans lui. Son cœur vous expliquera mieux

l'énigme que tout l'esprit du monde : l'argumentation d'un fils est si lucide et si lumineuse ; et c'est un si bon dialecticien que le cœur ! croyez en celui de votre Edgard, en lui seul : il ne vous trahira pas. Pour l'amour de Dieu et de ma mère, si vous vous sentez trop faible pour résister à ces apparences trop fortes, attendez, pour former un jugement sur moi, ou sur personne, que celui qui peut se défendre soit arrivé.

« Votre fils le plus affectionné.

« EDGARD »

A LOPES.

« Votre lettre est bien mal, monsieur. La mort qui est dans la maison n'a donc pu assombrir ni tempérer votre nature pétillante et moqueuse ? C'est bien de la légèreté pour une chose et des temps si graves ! Savez-vous bien que vous le prenez avec cette femme sur un ton qui n'est point séant. Vous parlez, vous tranchez, vous jugez, comme si vous saviez ! et vous ne savez rien ! Je brûlais, j'étouffais, monsieur, en lisant votre lettre. Je la tenais d'une main en frémissant ; mais il se trouva par bonheur que je tenais dans l'autre la réponse ! Et j'étais soulagé, rafraîchi : oui, la plus simple, la plus belle, la moins cherchée, la plus naturelle

des réponses, découlant d'elle-même et sans effort du seul et naïf récit des choses; éloquente, parce qu'elle n'a point la prétention de l'être; concluante, précisément parce qu'elle ne s'annonce pas pour conclure; convaincante, non par ce qu'elle articule, mais par ce qu'elle fait penser; et qu'elle s'insinue dans l'esprit, et ne s'y force pas de propos délibéré. Enfin, pour confondre tous vos raisonnements captieux, vos insinuations malhonnêtes, vos suppositions gratuites, je n'aurais, monsieur, qu'à la transcrire purement et simplement, qu'à la transcrire, cette noble lettre, au bas de la vôtre; je me trompe, monsieur, en tête, et bien au-dessus!

« Vous l'avez vue en courant, cette femme, de votre coup d'œil d'aigle, parisien, et présomptueux. Eh bien! je vous dis que votre mondanité élégante et corrompue vous tend un piége. Je vous dis que vos deux tiers de savoir sur les choses parisiennes ne suppléeront jamais à cet autre tiers que vous ignorez. Je vous dis que c'est là une histoire étrange; qu'il faut la savoir, et qu'on ne la peut supposer! qu'il ne s'agit point ici de crier à l'invraisemblance, quand cela est la vérité : que les suppositions, cette arme des malhonnêtes gens, que les règles connues, la convention, les points de comparaison, les précédents, sont ici traîtres et moqueurs! Avec tout cela, monsieur, on fait fausse route et on perd trois personnes! Je ne veux point

avec vous préciser, circonstancier, détailler : je ne veux point ravir à votre rare esprit le mérite, à votre curiosité l'attrait de trouver le reste. Sachez, une fois pour toutes, et généralement, que vous avez affaire, dans cette femme, à la vertu, à l'héroïsme, à l'amour ! Sachez qu'elle est à Paris, seule, et honnêtement ; que son père n'est pas celui que vous croyez être ; qu'elle est dans une position pécuniaire indépendante ; qu'elle n'a été, n'est et ne sera jamais à la charge de personne. Vous savez aussi bien que moi qu'elle n'est pour rien dans l'échéance générale de mes billets, signés depuis deux ans, et depuis deux ans renouvelés.

« Sachez surtout qu'elle est Anglaise, et que ce sont là des mœurs spéciales, uniques, distinctes, auxquelles vous ne pouvez rien comprendre ; qu'il faut en ceci vous laisser mener un peu par moi, et avoir foi en moi ; croire ce que je crois : parce que seul je sais ; parce que, d'une part, j'ai trop vécu pour être niais et dupe ; de l'autre, la mort sainte me met aux yeux trop de pleurs filials pour être fripon et menteur. Elle est Anglaise, et vous osez la juger en courant ! De votre point de vue français, avec vos idées françaises, étourdiment, de votre fauteuil parisien, de vos boulevards parisiens, vous exclusivement et seulement Parisien, excellent dans la connaissance de nos mœurs, si étranger aux mœurs étrangères, vous, vous voulez comprendre son père ! Je vous l'explique-

rais jusqu'à demain que vous ne le comprendriez pas, car vous n'êtes jamais de votre vie monté à cheval, et vous n'êtes ni un gentleman *rider*[1], ni un jockey. Savez-vous ce que c'est, monsieur, que cette nation, isolée au milieu de toutes, fondue dans l'univers sans s'y mêler, type primitif, judaïque, au moral comme au physique, et sous quelque point de vue qu'on l'envisage, toujours insulaire? Nation d'extrêmes; folle avec gravité et circonspection : en dehors de la civilisation ou au delà, sauvage ou raffinée, du pays des Hottentots ou de la cour polie de Louis XIV. Est-ce l'ennui qui leur fait perdre par instant la raison? Mais la moitié de cette nation de sages est en démence. Les actes les plus fous, les paris les plus extravagants, les boutades les plus burlesques, sont l'essence de cette terre grave, et comme l'air qu'on y respire. Les choses invraisemblables sont simples, les forcées naturelles, les extraordinaires ordinaires, les impossibles possibles. Ces choses-là n'ont rien qui la surprenne : aller à reculons; marcher sur la tête; mettre ses vêtements à l'envers; compter combien il peut tenir par terre d'écus de six francs de Paris à Calais; s'habiller toute l'année en carnaval, si cela est avantageux : porter des souliers ferrés, si cela est confortable, des haillons, si ces haillons ont encore de la tournure

[1] En anglais, signifie cavalier.

et n'ont pas perdu leur chaleur ; c'est pour les Anglais, surtout, qu'a été écrit le fameux *quoi qu'on die* du philosophe Poquelin. Rien pour les dehors, tout pour soi-même : l'appréciation personnelle, c'est le tout; le voisin, ce n'est rien : d'où il suit que l'honneur anglais n'est point du tout la décence française ; et qu'en France, la même peut blesser les convenances qui sera vertueuse pour son pays. Les jeunes filles, là-bas, agiront, parleront, iront au bal, comme leurs mères ; ici, cela est assez pour la supposition : et la supposition est assez pour la ruine ! Prendre le thé n'est pas plus commun chez elles, qu'il ne l'est de voyager, seules, des extrémités les plus éloignées, de traverser vingt fois, en se jouant et par plaisir, si l'on est fille ou femme, seule, entendez-vous bien, ce détroit de la Manche, qui fait frémir la Parisienne, et qui ne leur semble, à elles, que le dernier ruisseau de leur île. On a vu des pères, et des meilleurs et des plus rigides, expédier par le coche, du fond de l'Angleterre à Paris, deux belles filles de dix-sept ans, fraîches, blondes, veloutées, printanières, comme ils feraient de deux beaux ballots de laine blanche, et les voilà lancées sur le grand chemin, sans voir ni entendre malice, sans autre garde que leur honnêteté et celle des braves gens qui reçoivent à la descente de voiture ce blond et candide dépôt. — Mais les convenances ? — L'Anglais s'en soucie bien ! Il se soucie de sa conscience.

« Et voilà pourquoi cela est une chose effrayante, monsieur, pour vous, de porter un jugement précipité sur une Anglaise. — Mais cette dame est seule à Paris. Comment? Pourquoi? — Ah! vous y donnez donc dans ce travers du pays, dans cet asservissement aveugle aux apparences; vous aussi, vous flattez ce Minotaure des temps modernes, qui en dévore tant chaque année, de blondes filles d'Europe. Je vous y prends donc à descendre comme le vulgaire dans ces Abbruzes des comment et des pourquoi. Elle est seule, dites-vous. Et que savez-vous les motifs cachés des choses, les mystères et les caprices innombrables de l'esprit humain, et surtout de l'esprit anglais? Et ne vous lasserez-vous donc jamais de juger par les dehors? Elle est seule : et que savez-vous si cet homme, que vous croyez audacieusement son bienfaiteur, n'est pas son père! si ce père ne l'a pas laissée seule à la garde de son honneur, pour aller visiter quelque fleur adorée, quelque chêne vénérable, quelque partie intéressante du monde naturel, un chien de Terre-Neuve, un coq de... Vous souriez, moi je suis très-sérieux; oui, monsieur, ces êtres, ces végétaux, sont estimés, chéris, soignés par eux sur le même pied que les hommes; et que savez-vous si cet Anglais, qui peut être un bon père autant qu'un joueur ou tout homme passionné peut être un bon époux, n'a pas été subitement atteint de

cette maladie périodique qui sévit avec tant de fureur, aux approches du printemps, sur les populations britanniques, la maladie des courses, des chevaux de course, et en particulier d'un coursier vainqueur à Epsom ou à Ascot? si enfin il n'a pas la manie du cheval, comme vous avez, vous, la passion de l'esprit? — Eh bien, monsieur, cela est! Trouverez-vous encore inconvenant à elle d'être seule? Vous hochez la tête. Vous avez le front de trouver cela impossible. Je vous trouve, moi, bien audacieux d'oser dire que cela est invraisemblable, quand c'est un homme anglais qui l'a fait!

« Mais ce que j'ai écrit, tout le monde le dit. — On le dit, monsieur! J'entre en convulsion, ou le fou rire me prend quand j'entends un : On dit! Savez-vous bien ce que c'est qu'un on dit? C'est trop souvent un nom collectif sans valeur, une personnification abusive, un composé imposant de parties méprisables; comme un tas de poltrons, de laids ou de misérables fait quelquefois une belle et bonne armée. On dit, est un grand sot. On dit, est un fripon. — Quoi! vous ne savez pas? — Mais non. — C'est authentique, et vous seul l'ignorez. Tout le monde le dit. — Vraiment? mais qu'est-ce que tout le monde? Tout le monde, c'est un premier qui a commencé. Un sot, un éventé, un perfide, un méchant, croit voir et croit entendre : parce qu'il a vu une chose pour une au-

tre, entendu un mot pour un autre mot, tout le monde assure, affirme, jure, et l'on dit : Il l'a vu; il l'a entendu! On dit, de se répandre. Les trois grands quarts des bruits qui courent le monde sont des malentendus, ou des vus de travers : un nom propre estropié, par exemple : Esther pour : et se taire. Voilà ce qu'il y a au fond de l'opinion publique; traînée de poudre à laquelle la main d'un gamin de quatre ans ou d'un fou met le feu, et qui va faire sauter le temple d'Éphèse... ou Olear. — Mais il n'y a pas de feu sans fumée. — Oui, mais quelle fumée? tout est là. Il ne s'agit que de s'entendre. Tout était bien vrai sur cet homme, il n'y qu'un petit inconvénient; ce n'était pas lui. Erreur de nom propre. Il y avait bien de la fumée. Oui, mais les malheureux se sont imaginé que cette fumée sortait de la taverne... elle montait du temple voisin : ils ont pris pour la fumée d'un bouge ou d'un tripot (entendez-vous bien?) l'encens pur qui s'élevait de l'autel, agréable au Dieu de la vertu et de l'amour. Remontez-vous à la source de ce formidable : On dit? Piteuse dégringolade! honteuse défaite! Tout le monde se renie, s'explique ou se commente. Je n'ai pas dit exactement cela. J'ai dit le contraire de cela. Cet échafaudage de cartes et de scandale s'écroule un matin : cette force de médisance, évaporée, évanouie! On ne sait plus ce qu'est devenue cette redoutable foule d'hostilités... sans un ennemi.

« Je vous ai expliqué l'apparence de son isolement à Paris.

« Que cette explication, suffisante ou non, vous serve au moins à être sur vos gardes, et à ne pas être dupe des deux autres dont l'histoire de cette Anglaise se compose.

« Je vous ai sauvé d'un écueil.... deux autres vous attendent encore ; ma fierté, justement blessée dans l'opinion que vous avez de cette dame, répugne à les aborder. Qu'il me suffise de vous les indiquer, d'ouvrir vos yeux, de vous placer sur la défensive.

« Prenez garde à son nom ! Vous avez peut-être cherché étourdiment dans le *Court Guide,* et pris un nom propre pour un autre. C'est l'histoire de tout à l'heure. Et cette fausse certitude où vous êtes est précisément ce qui vous perd.

« Prenez garde à ce Lansquenet ! Quelle arme dans vos mains, monsieur, que cette apparence, si vous n'étiez pas un honnête homme ! Avec cela seul, qu'il vous serait facile de l'écraser, la pauvre femme ! Quelle massue d'Hercule, aux mains d'un Iago ! Familier de ces maisons, qui peut mieux que vous en connaître l'artifice et les mystères fatals à tous, à l'étrangère surtout, qui n'a pu rien deviner d'équivalent dans la maison respectable d'un père, ou plutôt que le luxe de ces maisons même peut tromper par une fausse analogie ! Arrêtez-vous ici, monsieur ; ne passez pas outre. Il y a ici un

grave enseignement : c'est là une infortune neuve et piquante. Il y a une chose actuelle, pratique, morale, applicable, qui touche profondément à notre expérience à tous, de tous les jours, et comme aux entrailles même des choses humaines, dans cette grande existence, dans ce grand nom social, égaré, perdu par les odieux raffinements de notre civilisation, espèce de barbarie retournée ; dans cette filleule, oui monsieur, d'un prince du sang royal d'Angleterre, fourvoyée dans un lansquenet de Paris, et jetée au bras d'une Saint-Edme ! Comment? Vous le saurez plus tard. Seulement, je vous dis : doucement ici ! Un lansquenet, c'est là une chose bien grave sous sa frivolité : c'est là une chose pleine de dangers, digne de votre attention sérieuse, et je puis dire de votre pitié. Car c'est un aspic sous les fleurs, invisible et inévitable ! Le lansquenet, monsieur, après ce que j'ai vu, c'est pour la femme, pour l'étrangère surtout, le démon tentateur des sociétés civilisées.

« Vous n'aurez de moi aujourd'hui que ce demi-éclaircissement ; votre probité, votre sagacité feront le reste. L'honnête homme comprend à demi-mot. Si vous cherchez la vérité de bonne foi, vous devez être convaincu de l'honnêteté de cette femme, et je vous tiens pour l'ami vrai de ma mère. Si vous ne l'êtes pas à cette heure, vous ne le serez jamais !

« Pour revenir à votre lettre, monsieur, elle m'a navré, indigné, effrayé pour vous plus peut-

être encore que pour moi. Oui, je vous vois sur une pente fatale : celle du persiflage. Vous faites d'un saint objet de cœur une affaire d'esprit. Vous êtes agréable, quand moi je suis triste et sérieux comme l'homme qui aurait perdu, le même jour, son père, sa mère et sa femme, ces trois choses humaines qui saignent le plus. Je sais que vous niez l'amour; je vous plains, monsieur, mais cela n'a rien qui m'étonne. L'amour! En cela chacun parle d'après son expérience ou sa jalousie. En cela les hommes sont tous ou ignorants ou envieux : ils ne peuvent pas, ou bien ils ne veulent pas croire. Ignorants, c'est tout simple. Le goujat s'y connaît-il en choses d'esprit? l'aveugle, en couleurs? On ne croit pas à ce qu'on n'a jamais vu. En cela, il faut que l'amour vienne en personne, comme Jésus-Christ dire à Thomas : « Touchez mon côté, et ne soyez plus incrédule. » Envieux, c'est naturel, tout privilége nous brûle; toute supériorité nous offusque. L'aristocratie de l'amour, qui est la mienne, ne trouve pas plus grâce chez la race envieuse que toutes les autres. En ne croyant pas à l'amour, vous partez d'une idée fausse et qui vous perdra, celle que j'ai des *caprices et non des passions*. Prenez-y garde.

« Sachez, monsieur, qu'il a droit à tous vos égards, cet amour qui m'est né profond, irrésistible, prédestiné, divin, car il vient de Dieu; terrible, si l'homme veut y toucher! Mais sachez

qu'elle a droit aussi à votre pitié, ma situation extraordinaire. Voyez, la mort d'une mère adorée a bouleversé ma jeunesse. Une nature, déjà exaltée, touche au délire et à la folie. Je puise dans la mort même des forces nouvelles, incroyables, pour aimer ma famille, et la jeune femme qui s'en va, et le vieillard qui reste. J'adore celui-ci plus que jamais. J'idolâtre la première! J'en aime une autre de tout mon cœur! Hamlet et Roméo ne sont point de trop pour moi. Ils furent des fils, des amants passionnés et forts. Mais ils furent isolés. Ils sont en moi, aussi forts, mais réunis! — Une mère. — Un père. — Une femme. Gardez-vous d'attiser cette trinité redoutable. Ne jouez pas avec le vase qui déborde. N'abusez pas contre moi de toutes ces forces juvéniles soulevées, en éveil, encore contenues, mais frémissantes. Ne lancez pas l'un sur l'autre, comme des lions dévorants et déchirants, ces trois plus grands sentiments qu'il y ait dans le monde. Vous devez, monsieur, en cette heure solennelle, respect à l'ébranlement de mes fibres et à l'excitation surhumaine de ma sensible nature. Ce qui va le moins à mon âme, présentement, c'est l'esprit! Ah! je vous en supplie, monsieur, faites-y trêve une fois, faites-m'en grâce pour l'amour de Dieu et de ma mère, une seule fois! Un peu d'honnête homme sied bien mieux, et me ferait tant de bien. Si vous pouviez savoir combien ma tragédie va mal avec vos épigrammes, mon cœur avec vo-

tre esprit, mes pleurs avec votre ricanement, mes circonstances[1] sérieuses, graves, passionnées, avec le vaudeville que vous me jouez ! J'enverrais au dernier supplice le baladin qui, au plus beau de la terreur de Garrick, à l'apparition de l'ombre de Banquo, à travers l'émotion frémissante, universelle, silencieuse, viendrait spirituellement jeter son quolibet! L'esprit! vous parviendriez à me le faire prendre en horreur. Savez-vous bien que rien n'est plus beau, bien placé ; plus odieux, hors de propos! plus exécrable, quand il ose attenter à la poésie : mêler ses éclats de rires vulgaires et voltairiens aux saintetés de la vierge qui combat et de la patrie qu'on délivre ; entrer ses formes bourgeoises et étriquées dans les vêtements amples et dignes des hommes du dix-septième siècle ; respirer dans l'air de Paris, non pas ces brises fortunées et vivifiantes qui ont fécondé tant de génies pieux et graves, mais les émanations satiriques et goguenardes de ses faubourgs, qui sont les parties basses et comme la lie et le dépôt du caractère national!

« L'esprit, monsieur, il en a tant perdu, et des plus galantes gens! Don fatal comme la beauté. Celle-ci, cause manifeste, vulgaire, physique, celui-là, secrète, élevée, morale, de la ruine des individus ; tout le monde sait qu'une ville héroïque

[1] *Mea tempora* en latin, *my circumstances* en anglais

est tombée par l'une, combien peu savent le nombre des hommes, des familles, des empires qui ont croulé par l'autre, et des grandes guerres qui sont nées dans le cerveau d'un fou présomptueux ; et quelle énorme place tient l'amour-propre, privé, dans les histoires publiques ! Ah ! monsieur, nos prétentions à l'esprit sont celles que nous abandonnons le plus tard. Illusion vivace ! Passion immortelle ! Nous aimons à la hâte ; nous haïssons longtemps ; nous ambitionnons une moitié de notre vie ; nous avons de l'esprit, toujours ! La meilleure et la pire des choses ! Arme sainte, dépôt d'honneur en de loyales mains ; embûche de bas étage, stylet de contrebandier, aux mains d'un malhonnête homme.

« Hélas ! monsieur, j'en ai connu un de ces malheureux hommes d'esprit ; né bon et honnête, il est pourtant mort bien coupable ! Tremnor était son nom. Homme du monde et homme d'esprit par excellence, dans une affaire grave il avait manqué de premier coup d'œil. Dès lors, malheur à lui ; malheur à ceux qui l'aiment ; malheur à tous. Tremnor n'est plus époux, ni père, ni ami, ni amant, ni artiste, ni savant, ni homme d'État, ni homme de lettres, ni joueur, ni ivrogne, ni dameret, ni chasseur, ni jockey. Tremnor est homme d'esprit, et c'est assez ! Dupe des dehors et de la promptitude même de son coup d'œil, Tremnor a, comme on dit, mal enfourné. Bref, il a fait en

écolier une balourdise profonde. Il va, il va toujours son train. Il fait le mal, il le fait faire aux autres ; il le comprend, il le sait, il se le dit à lui-même, mais pour un trône il ne le dirait à personne ! Meurtrissez-le, fouettez-le, il n'avouera pas sa campagne manquée. Son gosier est comme paralysé. Sa langue est paresseuse, et ses gencives ne peuvent se desserrer pour laisser passer l'aveu de sa faute! Plus il tarde à parler, plus il s'embarrasse, plus les fils se mêlent, se compliquent, s'entortillent, plus il se ferme le retour, mure les issues, avance, ses vaisseaux brûlés, dans une terre inconnue. L'affaire était un point ; elle est un monde. C'étaient trois mots honnêtes : c'est un dédale sans fin ; c'est un drame tout entier, un drame comme celui de Laïus... horrible et sans fond ! Il s'endurcit ; il se fait à la peine d'autrui ; il s'habitue à la douleur de la famille ; il est sec. Où est son âme ? perdue ! Son cœur ? desséché. Il ne lui reste plus que quelque chose qui vibre au cervelet. Un matin il s'est réveillé criminel. Une calomnie de plus, qu'importe ? L'esprit, c'eût été de voir le point juste où il pouvait encore s'arrêter ; mais la tête lui tourne, le vertige augmente. Pour soutenir jusqu'au bout sa faute, il ment en impudent, à toute heure, toujours prêt, facilement, simplement, comme un autre dit la vérité. L'heure a sonné pour l'aveu, il n'est plus temps. Voyez-le, il se trouble, il s'aveugle, il s'acharne,

il s'obstine; malheur à moi, son esprit en veut à ma vie !

« Alors, à cet engourdissement universel de la langue, du palais, de la gencive, de toute la partie haute de son être, succèdent des convulsions inouïes, et comme l'agonie d'une âme qui se débat. Son œil sort de son orbite. Il parle en furieux. Ses raisonnements sont des vociférations; sa discussion sans fin est embarrassée d'une écume sans nom ; il a le regard sinistre du fou de Bedlam; il devient de grandeur surnatuelle; il a toutes les laideurs. En lui remue quelque chose de la tempête; en lui brille une lueur des enfers. Il se roule, mais c'est en secret. Il roidit ses bras, mais devant les quatre murailles de sa chambre; car il aime la nuit, et ce qu'il craint le plus, c'est la lumière. Il mugit, mais dans son for intérieur; sa conscience seule fait écho : jamais l'oreille paternelle ! Nul ne voit les ulcères de son âme, n'entend les grincements de dents de cette existence qui se détraque. Il emporte aux enfers son secret avec lui. Il meurt en scélérat et en lâche. Muet. Et la famille en pleurs, entrant dans son réduit infect, ne voit dans toute cette sombre énigme qu'un cadavre ! Voilà, monsieur, voilà ce que j'ai vu. Vous n'êtes rien de semblable, je le sais; mais vous êtes sur une mauvaise pente. Revenez sur vos pas. Rejetez loin de vous, comme empoisonné, un rôle que vous semblez déjà prendre, celui de faiseur de

mariages. Hélas! monsieur, ce rôle-là est triste, et rarement heureux. On y perd son honnêteté. Ces sortes de missionnaires fanatiques n'ont désolé que trop de familles avec le despotisme inflexible de leurs mariages anticipés et préfixés dans leur cerveau.

« Mais j'aime à vous en croire. Vous ne vous mêlerez point de mes sentiments. S'il arrivait que mon père en fût instruit, qui puis-je mieux charger de me défendre que l'homme qui peut tout sur mon père, quand moi, son fils, hélas! je ne puis rien; que l'homme qui, depuis ma naissance, a arrangé lui seul toute mon existence, qui a toujours été entre mon père et moi un intermédiaire et un truchement? Quel obstacle si insurmontable que votre dextérité n'ait aplani? Quel cas grave où votre avis n'ait prédominé? Quelle chose difficile à annoncer, qui n'ait préalablement passé par votre bouche pour aller aux oreilles du père, difficile à enlever, où vous n'ayez été lancé en avant pour sonder et explorer le terrain? Toujours pour moi tour à tour dans les demandes délicates, ingénieux et bienveillant éclaireur; dans les causes ardues, orateur; dans les grands partis à prendre, l'oracle; dans les colères paternelles, le bouclier. Tout ceci, monsieur, en dépit de votre lettre, écrite dans l'ignorance des faits, me donne de l'espoir. Soyez vous-même, monsieur, et vous serez bien. Traitez cette affaire, s'il y avait lieu, à huis clos et non

sur un théâtre, comme une bonne action à faire, non comme une entreprise à mener à bien. Il faudra ici, pour toute habileté, un peu de droiture, jusqu'au moment où je me déclarerai.

« Mais plutôt, monsieur, jusqu'au moment où je me déclarerai, que le plus noble père ignore tout. Je sais que cela ne tient qu'à vous. Ah! monsieur, si j'ai eu le malheur, bien jeune et sans expérience, d'avoir un tort grave envers vous, mettez-vous noblement au-dessus de la tentation d'une revanche. J'ai torturé votre cœur. Dédaignez de me rendre un supplice pareil; je serais trop puni; car, je le sens, vous avez dû bien souffrir. Je mesure, à la profondeur de ma plaie, toute l'étendue de la vôtre! Je vous en demande humblement pardon devant Dieu et ce cercueil qui se ferme. Si vous aimiez dignement ma mère, ce n'est pas seulement sur ses mains défaillantes qu'il faut vous jeter trois fois : jetez-vous une noble fois dans les bras de son fils. Pendant qu'il en est temps encore, je vous en prie, monsieur, pas d'humeur, pas d'entêtement, pas de ressentiment, pas de rivalité personnelle. Le moi humain sous vos pieds, et la générosité humaine dans votre cœur. Vous êtes en face d'un jeune et bon fils, qui tient à son père! d'une jeune femme, qui est l'honneur de son temps et de sa nation; d'un vieux père, dont le cœur déchiré se sépare en ce moment d'une moitié de lui-même : trois choses sa-

crées, monsieur ! — Éloignez, éloignez tout débat pénible et fâcheux de ces oreilles vénérées, dans lesquelles tinte encore le glas de la mort. Que cette mort vous inspire; c'est un touchant moniteur, quand on est digne de l'entendre! Allez, allez chaque jour, allez chaque heure du soir, verser sur les blessures fraîches de l'époux et du père le baume adoucissant de l'amitié véritable. Conseillez-le dignement ; conduisez-le droitement. Soyez une noble exception. On en a trop vu d'amis perdus par leurs amis. Les femmes ont Œnone, et les hommes Narcisse. C'est une vue à toucher votre âme que le vieux père. Un peu de pitié, monsieur, pour celui auquel la mort vient de prendre à la fois et son épouse qui est au-dessous, et son enfant qui est au loin. Gardez-lui l'un, ne pouvant lui rendre l'autre. Répétez-lui mon nom, ce nom qu'il aime ; ne le lui faites pas oublier. Soyez l'ange consolateur de Tobie..... Tremblez d'être le Satan des enfers domestiques. Deux rôles s'offrent à vous, choisissez !

CHANT III.

LE SONGE.

—•◊•—

Un vent de mort sifflait dans les longs corridors;
Un déluge de pluie inondait les murailles.
Edgard de tous ses pleurs répandait les trésors :
C'était la nuit des funérailles.

La Nature, exhalant tous ses sinistres bruits,
Faisait Fontainebleau triste comme Paris.

La Foudre officiait, comme un Chantre éternel.
La Nuit, portant au front un crêpe noir immense,
Semblait l'homme des Morts, qui lentement s'avance,
Et mène le deuil maternel.

Tout est noir, tout est sombre, au cœur et sur la terre.
Le Dégoût est assis sur la lèvre sévère.
Tout pleure, et tout est morne et se donne la main;
Le Désespoir mugit sur la cythare amère :
Et l'Hymne du malheur jaillit d'un noble sein
Trempé de pleurs et de colère.

De ses pleurs fatigué, le plus aimant des fils
Venait de s'assoupir, bercé par tous ces bruits.
Trois jours auparavant il avait lu le Dante;
Et son Enfer, si noir, où tant d'horreur fermente,

Semblait, devant ses yeux passant, passant sans fin,
Comme un lourd cauchemar retomber sur son sein :
Mais la scène changeait... Il voyait d'autres formes
Errant également, également informes,
Grandes également, et terribles à voir,
Pleurant en flots de sang des larmes sans espoir!
Ce n'était plus le Dante, à sa proie attaché
Et comme un grand vautour sur son grabat couché,
C'était un autre Enfer. Dans cette foule d'âmes,
Devant son œil surpris passaient surtout des femmes.

Un témoin importun de tout ce qu'il voyait
De force, a ses pensers toujours s'associait.
Puis, liant entretien : « Vois les AMIS INTIMES.
Même au sein des enfers on distingue leurs crimes.
Ils souffrent doublement : leur double lâcheté
A trahi le bonheur et l'hospitalité!
Comme de leur vivant, sur le seuil d'une Eglise,
Leur foule mielleuse est tout le jour assise.
L'Agnès ou la gazelle a des regards moins doux.
Tout saints, et tout confits, jamais ils n'ont dit : Vous.
Ils faisaient dès longtemps sentinelle en avance;
Car ils s'étaient liés à l'epoux dès l'enfance.

Alors qu'il apprenait les premiers éléments
De toute chose, hormis du monde et des méchants.
Ils attendent, postés, l'épouse à sa sortie.
Car l'épouse est leur bien. Pour eux elle est bénie.
Le cierge sur l'autel est encore allumé.
Le saint livre de Dieu n'est point encor fermé;
De l'orgue harmonieux meurt la dernière plainte;
L'anneau n'a point encore au doigt formé d'empreinte;
Et dans l'église enfin étincelante d'or
La bénédiction du prêtre dure encor...
Vite, un d'eux, à l'air tendre, à la voix caressante,
Avec des pleurs d'amour au mari se présente,
Et comme un don du ciel, ce bon, ce cher ami
Est des deux innocents avec joie accueilli.
Tendant ses bras lui-même au malheur de sa vie,
L'époux amarre au port cette chère infamie.
Hélas! pour lui le ciel, bienfaisant à moitié,
En lui donnant l'amour lui reprit l'amitié!
Le riche ne peut plus être aimé pour lui-même;
Les rois ont des amis de leur beau diadème;
L'épouse a des archers toujours battant ses murs!
L'époux a, sous son toit, des reptiles impurs!
Conseil, puis compagnon, le protée a su plaire.
Du cœur et du foyer c'est l'homme nécessaire.

Il dispense alentour la joie ou le tourment.
Et souvent même, au père il vole son enfant!
Chaque heure, il s'insinue : et par la patience,
En pesant tous les jours, emporte la balance!
Vois : le traître, à l'époux quand il serre la main,
Derrière, en baise une autre! Et l'époux est serein!...
Mais pour l'aveugle, un jour, vient l'heure d'agonie,
Heure qui laisse en l'âme éternelle insomnie;
Où l'on est séparé d'aveeque les vivants;
Le sang s'arrête : on a des éblouissements :
Et les yeux ne voient plus, et la langue est glacée,
Et, trois frissons courant, la tête est hérissée :
Quand, sans être attendu, revenant dans la nuit,
Il surprend son épouse et l'intime en son lit!

Cette forme de guide, à ses côtés assise,
Le suivait en tous lieux... Hideuse tête grise,
Boucher, aux traits d'ami, cachant un noir couteau.
Sur le cou d'un vautour une tête d'agneau.
Face d'Inquisiteur sur ses actes penchée,
Irrésistiblement à sa vue attachée.
Une ombre arrive, à l'air doux, tendre, insinuant,

Qui prévient tout de suite et qui prend le devant.
Il demanda son nom. C'est la triste APPARENCE.
Violant doucement l'humaine conscience,
Comme une aube de mai, comme un ver sous les fleurs,
Tout insensiblement elle glissait aux cœurs!
Soudain, comme un faucheur moissonnant sans relâche,
Il la vit, les bras nus, toute à sa triste tâche
Accumuler autour de son immense faux
De vertus et d'honneurs d'innombrables monceaux!
Plus la tâche avançait, plus elle en voulait faire,
Et, ramenant sa faux de trois pas en arrière,
Pâmée en son carnage, et reprenant essor,
Fatale Messaline, en demandait encor!

L'Éternité, planant sur cette terre affreuse,
Trouvait, fauchant toujours, la noire Ravageuse!
Près d'elle, est son enfant, la Supposition :
Se formant d'après elle à la destruction.
Une faucille noire aux mains de l'écolière
Avec l'énorme faux rivalise. La mère
D'un ample tour de bras déracine les forts.
Avec ces petits coups, et ses petits efforts,

Elle, coupe les fleurs de toute belle fille,
Et sourit [1]. Chaque instant joue avec la faucille.

Un essaim de Beautés, purs et touchants débris,
Tout frais du fer, gisait, comme de blonds épis.
Soudain, il vit un être, au pâle et doux visage
(Doux comme si la Vierge avait pris son image !),
Qu'elle tenait pleurant, enchaînée à ses pieds,
Déshonorant d'un fer ses beaux membres liés.
D'en bas, on lui jetait de la boue au visage.
Quelques-uns se voilaient... Un seul criait de rage.
Elle, blanche et sereine, avait tant de douceurs,
Qu'il croyait voir Jésus au milieu des voleurs.
Mais, deux vierges, tout près, souriaient en silence,
Avec tant de douceur et tant de bienveillance,
Que leur face ineffable attendrit tout son cœur.

[1] Each moment plays
His little weapon in the narrow sphere
Of sweet domestic comfort, and cuts down
The fairest bloom of sublunary bliss.

YOUNG. *Nights*.

Elles, lui faisaient signe, et l'appelaient leur sœur.
L'une semblait encor vers la France tournée,
Beau Lys de la montagne à l'échafaud fanée.
L'autre portait encor la trace de la main,
Qu'appesantit sur elle un jaloux Africain!
Elle exhalait encore, une chanson amère.
Comme se rappelant une figure chère,
La sœur sur lui fixait un regard caressant.
Elle sembla parler. A son récit touchant
Il se sentait ému d'une pitié si tendre....
Le cœur ne pouvait pas se lasser de l'entendre.
Son œil limpide avait de ces secrets pieux,
Tels que les chérubins en murmurent entre eux:
Et comme le duvet d'une plume soyeuse,
Ses mots adoucissants rendaient son âme heureuse...
Soudain il aperçut d'autres ombres surgir:
Même il crut entrevoir l'ombre d'un Roi martyr.
Puis tout à coup des feux sur leur front descendirent,
Comme des diamants leurs têtes resplendirent,
Et toutes, ô prodige! en grand chœur s'unissant,
Élevant en leurs bras la sœur et la berçant,
Échappaient aux regards de leur sombre marâtre,
Comme de blancs agneaux à l'œil perçant du pâtre;
Et la troupe sereine avec des chants pieux,

Se tenant par la main, s'envola dans les cieux.

Mais, s'avançant, il vit la foule des COQUETTES,
Abandonnant leur vie à leur rage des fêtes.
L'une hésitait encore à trahir son mari.
Un joli compliment survint : tout fut fini !
Comme Esaü vendant son droit pour des lentilles,
L'autre perdant la tête à contempler mantilles,
Bonnets, fleurs, blondes, nœuds, gazes, dessins charmants,
Immolait son époux à l'aune de rubans :
Au bal, à l'opéra, dans le salon, la rue,
Toujours voyant un homme et croyant être vue,
Elle n'a fait jamais un petit mouvement
D'une façon aisée et naturellement :
Trottant et trémoussant de la hanche en arrière,
Comme ayant un œil là qui regardait pour plaire !
Toute beauté lui cause un effroyable ennui.
Elle sort, pâlissant, à l'éloge d'autrui.
Sa taille était ainsi que ses pieds au martyre.
Sa vie entière fut un éternel sourire
Pour étaler ses dents, pour animer ses traits :
Elle pinçait sa peau pour avoir le teint frais.

Mais le jeu devint grave ; à la coquinerie
Elle ne fit qu'un pas de la coquetterie,
Et consumant sa vie en face du miroir,
En vint au déshonneur un jour sans le savoir.

Une autre était gisant sur un lit de souffrance ;
Elle portait au front la Mort sans espérance.
Un jeune homme était là : pas un mot pour l'époux,
Qui, lui baisant la main, priait à deux genoux.
Un soin plus important obsède sa pensée :
Ses cheveux ! plaire encor ! La mort venait glacée,
Et les vers l'entraînant, se disputaient son bras,
Disant : Tu songeras à ta frisure en bas !...

Deux, assises à table, et causant de toilette,
Jeûnaient, pour conserver leur taille de squelette.
La faim, l'intempérance ébranlaient leur cerveau :
Elles se macéraient, comptant chaque morceau.
Et caressant tout bas quelque pensée impure,
Un ruban dans leurs mains, mesuraient leur ceinture.

Une enfin, plus hideuse encore entre ses sœurs,
Une mère, altérée encor d'adorateurs,
Valsait en intrépide, et, cavale en démence,
Tourbillonnait sans fin dans une ronde immense !
Ma luronne commère avait cinquante-un ans;
Sur elle, rien de vrai, faux cheveux, fausses dents,
Fausse gorge, faux reins, faux dos, et fausses hanches,
Lèvre faussement rouge et mains faussement blanches,
Mollets faux, un faux œil enfin, et cætera.
Véritable Vénus enfin de l'opéra.
Lui, qui l'avait connue et savait son histoire,
Il la considérait, muet, à n'y pas croire.
Elle avait eu dix fils, cinq morts loin de Paris
En nourrice (jamais les eût-elle nourris ?).
Grâce à ce doux métier, sa taille était restée
Des inconvénients des autres exemptée,
Jusqu'à cinquante-un ans. Trois autres, à six ans
Au collége jetés, lui laissaient du bon temps.

Deux seuls étaient restés. Une sœur et son frère.
Êtres purs, trop charmants pour une telle mère !
Ils bégayaient encor. Par prudence, un anneau,

Les attachait tous deux dans un même berceau.
Déjà par doux instinct ils s'aimaient d'amour tendre.
Comme si chacun d'eux à l'autre eût voulu rendre
Et cet œil sans rival et ces soins adorés
Qu'on n'obtient qu'une fois ! dont ils étaient sevrés !
Le lendemain, tous deux, ensemble, s'éveillèrent
En riant, et sans fin tout d'abord gazouillèrent.
Se contant à l'oreille un millier de secrets...
Oh ! c'était un tableau si suave et si frais
Que ces deux Chérubins, dont les têtes bouclées
Comme deux écheveaux de soie étaient mêlées...
Luttant si chastement de leurs pieds si jolis,
De leurs petits bras nus si blancs et si polis,
Que leurs anges gardiens s'ébattre les ouïrent
Et deux heures plus tard, le jour levé, s'enfuirent !
Dans leurs jeux, du berceau la sœur se détachant
Après de longs efforts, arrive en trébuchant
Jusqu'aux bords du foyer. Resté tout seul, le frère
S'efforce à détacher le lien qui le serre,
Se relève et retombe épuisé dans son lit.
Inquiet de n'entendre en la chambre aucun bruit.
De surveiller sa sœur l'aimable accoutumance
S'éveille en lui plus forte.... il veut à sa défense
S'élancer, en aîné de sept mois, doux Mentor

Tout frais de la mamelle et vagissant encor !
Le lien se détache.... ô joie inespérée ,
De quels transports il vole à sa sœur adorée....
Par terre était du sucre.... il ne se baisse pas.
Elle était immobile. Il la prend dans ses bras,
Puis voyant de la cendre à son front, de la suie ,
Doucement, de sa main avec soin il l'essuie.
Chère petite sœur, lui disait-il, tu dors ;
Alors, il la berçait, mais avec tant d'efforts....
Si doux... pour l'endormir chantant sa Chansonnette,
Et si pieusement lui soutenant la tête...
—Et la mère loin d'eux, dansait, dansait toujours !
Et la Coquetterie enragée, en son cours
Irrésistible et fort comme un torrent du Dante,
Aux quatre bouts du bal l'emportait haletante !
Plus s'efforçant, parfois, de penser à ses fils,
Elle veut un instant reprendre ses esprits,
Plus le Démon du Bal, se glissant en silence,
La saisit à la gorge et lui dit : Danse, danse !
Et l'horloge au foyer de la mère sonnait
Midi.... La Chansonnette encor continuait.
Tant, qu'au bruit monotone, un doux sommeil se glisse,
Ainsi qu'au nourrisson aux yeux de la nourrice.
Entendant un soupir plaintif, faible, confus,

Le frère soudain crie. On ne répondit plus !
Dans la chambre trois fois il appelle sa mère !...
Elle ne répond pas !... Alors, comme en prière,
Ses innocentes mains sanglottant il joignait,
Et sa sœur de baisers et de pleurs il baignait !...
Baisers doux et petits... mais de telle manière,
Tellement attentive, et si particulière,
De si tendre façon que, craignant de lutter,
Un sylphe, un ange, un dieu n'eût osé l'imiter !
On vit alors, on vit... spectacle à fendre l'âme !
Tout ce qui peut couler d'une mère, une femme,
De tendresses, d'amours, délicats, infinis,
Et de douceurs, de soins, immenses et petits,
S'échappa sans effort de cet aimable frère,
Formé par Dieu sans doute au métier d'une mère.
Mais la flamme le prit. Il sentait la douleur...
Toujours sous ses baisers il réchauffait sa sœur.
Et sa main l'étreignant, faible, mais non lassée,
De peur qu'on ne lui prît, la tenait embrassée !...
La consumant lui-même... immobile il brûla.
Comme un soupir de Dieu son âme s'exhala.
Puis soudain dans la chambre il se fit grand silence.
Les Anges écoutaient expirer l'innocence.
Devant l'enfant Jésus ces deux petits amis

Sur les bras l'un de l'autre abordaient endormis :
Lui, la berçant encor d'une main caressante,
Une lèvre collée à sa lèvre expirante,
Soutenant son cher col, une main sur son cœur,
Dans la mort, paraissait encor son défenseur.
— Elle, valsait toujours! Rouge comme une ivrogne!
L'œil en feu! poursuivant sa lubrique besogne!
La luxure éclatait dans ses pieds délirants!
La mère n'était pas à la mort des enfants.
Puis soudain, en valsant, trop occupée à plaire,
Elle butta. Son œil vitré tomba par terre.
Puis son sein, puis ses dents, tout son luxe maudit!
Pain de mille indigents sur un corps décrépit!
Mais il n'aperçut plus, pour une femme borgne,
O spectacle d'effroi! qu'une horrible carogne,
Dont les membres épars en putréfaction,
Ainsi qu'une poupée, éparpillaient du son!...
Puis toutes ces catins se changèrent en grues,
Ulcères, lèpres, cors, chauves-souris, morues!

D'horreur et de degoût tout son corps fut saisi.
Deux femmes aussitôt surgissent devant lui.

A leur droite, un ruisseau sur une molle arène
En contours gracieux lentement se promène.
Tous les petits oiseaux, fuyant le Paradis,
Gazouillaient sur ses bords mille harmonieux bruits.
Et le colibri svelte et la colombe amie
Chantaient en ces beaux lieux d'amour tendre, infinie.
A leur gauche, mais loin, bien loin dans l'horizon,
Une hideuse mare étend son noir limon.
Admirant du ruisseau les rives fortunées
A l'abri de la mare, à l'amour destinées,
Il écoutait ces chœurs, de tendresse pleurant.
Le doux cristal de l'onde allait en murmurant
Sur une pente douce, innocente, insensible,
Aux yeux distraits d'abord, au départ, invisible;
Toutefois il semblait que lorsqu'elle avançait,
Imperceptiblement l'azur se ternissait.
Cette onde, non encor troublée, était moins claire :
Et sur son sable d'or commençait le mystère.
Tel, un regret montant sur un beau front serein
Y laisserait à peine un pli vague, incertain :
Ou comme la beauté qui dans nos bras soupire,
Couve un léger secret qu'elle n'ose point dire,
Sent qu'elle perd du cœur l'aimable pureté,
Et sans mentir encor, ternit la vérité!

Mais lui ne voyait rien. Contemplant ces deux femmes,
Il demandait en vain quelles étaient ces âmes,
Toujours, dans le milieu, debout, comme un Mont-Blanc
(Toutefois leur air faux ne disait rien de franc).
Mais pendant que son œil les scrutait en silence,
O stupeur ! le ruisseau, c'était un fleuve immense !
Et plus prompt que l'éclair, précipitant son cours,
Dans la mare il alla s'abîmer pour toujours.
En lettres, aussitôt, sombres, prodigieuses,
Il fut écrit au front des deux femmes : « MENTEUSES. »

Puis, plus noirs mille fois que le noir élément,
Leurs fronts avec la bourbe allaient se confondant
Tant qu'à la fin au fond toutes deux s'engloutirent
Et sur leurs corps infects cent mille oiseaux périrent
Zéphire ne vint plus rider le flot d'azur
Ni la molle Phébé caresser son front pur ;
Plus d'innocents ramiers, de blanche tourterelle.
En place, y descendit la sinistre hirondelle,
Le Vautour tout sanglant sur la mare chanta.
La Désolation hideuse l'habita.
Et les Chauves-Souris l'eau croupissante burent.

Et du cloaque infect les hiboux se repurent.
Tel, du Mensonge est né le Désenchantement!
Il était déjà né dans le Déguisement :
Et de la Confiance une fois effeuillée
La tige inodorante est morte en la vallée.
Du moment où l'on voit les deux époux mentir,
On les voit, se fuyant, l'un de l'autre rougir.
Comme on voit la rougeur au front d'Ève éperdue
Remplacer l'innocence aussitôt que perdue.

Tel Satan, en déroute, et du ciel exilé,
Parcourt un Océan de glace désolé :
Telle, blessée aussi, sur l'Océan du Doute
Notre âme incessamment poursuit sa triste route!
Adieu Bonheur! adieu les chants de Paradis,
Qui, pour les deux époux, résonnaient jours et nuits!
Adieu du Rossignol la plainte enchanteresse,
Qui remplissait leurs cœurs d'une éternelle ivresse!
Le Baiser conjugal, incrédule, glacé,
Ne découlera plus de lui-même, empressé :
Ainsi qu'Aurore cède à l'amoureuse étreinte
Du déplaisant Tithon, taciturne, et contrainte!

Le cher Enfant Prodigue au père fut rendu :
Et le fidèle Ulysse, un jour, est revenu ;
Mais du toit conjugal une fois disparue,
La Foi n'y revint pas : on ne l'a plus revue !...

Alors on l'entendit se consoler tout bas :
« Du Chameau qui gravit le Col j'aime le pas.
Chanteur aventureux, j'aime ta certitude
Qui ne fait point, au ciel, frémir ma quiétude.

Il est si doux de croire avec sécurité !
Comme au Léman, au cœur transparent pouvoir lire !
Comme on croit une mère, un enfant, pouvoir dire :
Elle a parlé. C'est vrai. Tout est dit. — Volupté !

Oh ! laisse-moi toujours me mirer en ta glace !
Garde l'azur serein de ta sincérité.

Et si tout doit périr, ah! sauve-moi de grâce
Ton beau Lac argenté! »

Étranges, au milieu de pioches et de sable,
Dans un abîme immense, obscur, impénétrable,
D'autres enfouissaient, seules, à tout moment,
Je ne sais quoi de noir, silencieusement!
A quelques pas de là, comme dans un théâtre,
Une foule roulant ondulait, idolâtre,
Faisant retentir l'air d'immenses battements
Et de pieds et de mains et d'applaudissements.
Leurs noms, qu'il entendit, volaient de bouche en bouche;
Elles, remerciaient. Mais, soudain, l'œil farouche,
Plus pour elles sonnaient les vivats et les chants,
Plus elles poursuivaient leurs enfouissements!
Et le monde à genoux bruissait dans l'ivresse!
Et ce n'était que cris d'amour et d'allégresse!
O miracle, soudain il planait curieux,
Au-dessus de leur tête, invisible à leurs yeux.
Il vit alors, il vit des choses inouïes,

Lamentables à voir ! Ces femmes tant bénies
N'étaient que vil mensonge et que déception,
Voleuses sans pudeur d'hymnes et de renom !
L'une, sobre et modeste en son ignominie,
(Artisan qui surfait avec parcimonie
Et fait grâce du reste en honnête voleur),
Au milieu des bons fruits, glissait un fruit menteur.
Une autre, tout le jour, ainsi qu'une sorcière,
Confiait sans relâche une chose à la terre,
Une chose hideuse, et cachée en son sein,
Que son œil effrayé distinguait mal... Soudain
Visibles pour lui seul, ces noirs fruits du mystère
Se succédaient... Féconds comme une fourmilière.
Les uns, escamotés comme par un expert :
Les autres déposés en lieu sûr et couvert :
D'autres, prenant naissance en des tombeaux flétris,
Périssaient avortons et par l'abus détruits !
Un Dieu, dans sa bonté, leur interdisait l'être.
Ils ne naissaient pas tous... mais tous auraient dû naître !...
Quand ses yeux, ô terreur ! virent, en se baissant,
Au fond du tablier de la femme... du sang !...
« Je vous prends ! sans pitié pour les erreurs des autres,
Belles Dames du monde, ah ! voilà donc des vôtres !...
Arsinoés-Laïs au gosier vertueux,

Mais à l'âme impudique, au cœur incestueux!
Les merveilleux effets des nœuds de convenance!
Dont rien n'égale, après la noce, l'indécence.
Venez voir, venez tous! Tirons-la de la nuit
Qui l'enhardit au crime et fait qu'elle trahit.
Quoi! je la laisserai trancher de vertueuse!
On ne voit rien, sait rien. Est-elle Bienheureuse
Entre l'alcôve sûre et le discret galant!
Deux honneurs à la fois, au lit, assassinant!
Sommes-nous insensés! quoi! du respect pour elle!
De la discrétion pour cette criminelle!
Ah! je sens dans mon cœur un bouleversement
De voir pour un tel vice un tel ménagement!
C'est convenu, c'est dit! l'Adultère approuvée
A les honneurs du monde et va tête levée!
Ainsi qu'à la Vertu son œil est pur, limpide:
Et ce Vice est si beau qu'il n'a jamais de ride!
Je vois entrer au bal l'épouse et son amant!
Et chacun la salue et lui fait compliment,
L'accable de hauts soins, et de zèle, et d'hommage,
Et de civilités, et de respects... j'enrage!
D'Adultère en douceur cette tranquillité,
De prostitution cette sérénité
Ne trouve nulle part, ni bouche vertueuse,

Ni sifflets indignés, ni verge vigoureuse !
Ni fer chaud appliqué sur ses affreux appas
Toute sa flétrissure est qu'on en rit, tout bas.
La Justice de France est la plaisanterie.
Morbleu ! n'est-il pas temps que cette moquerie
Finisse, et que terrible et réelle équité
Des plus sacrés devoirs venge la majesté !
Du vice marié brisons ce monopole,
Qui de trois ans de mœurs quarante ans se console :
Privilége cruel de respects insultants ;
Quittance de vertus et brevet de bon temps.
Au grand jour, tirons-la par le bras du repaire
Impitoyablement, cette infâme adultère !
Venez voir une épouse au criminel désir
Palpitant sous mes yeux et suant le plaisir ! »

Appelant tout l'Enfer avec des cris de rage,
Alors, en ricanant, il fixe son visage :
Aime à le voir baissé sous sa confusion ;
Et comme de la boue il lui jette son nom !
Tout à coup ces amours effrénés de mystère,

Quand du fond d'une alcôve ils abusaient la terre,
Un Dieu, dans sa colère et dans son équité,
Les châtie, à la fin, par la publicité !
Il envoie aussitôt une vive lumière,
Qui toujours sur leurs fronts passant, les désespère !
Suppliantes, en pleurs, elles poussent des cris....
Mais le jour, redoublant, brûle leurs fronts maudits!
Renouvelant leur crime, aux regards exposées,
Elles souffrent, en proie aux publiques risées !
Renaissant pour mourir de honte et de remords :
Vertus chez les vivants, horreur parmi les morts !
Sur leur face livide est écrit : HYPOCRITE !...
Toute leur vie autour de leurs corps est inscrite !
Leurs millions d'amants serpentent sur leurs fronts !
Elles ne peuvent plus marcher sans leurs affronts !
Voyant sans cesse au ciel, par les Anges bercée,
La Vertu bienheureuse et d'elles délaissée [1] !

Dans l'horrible phalange il aperçoit soudain

[1] Virtutem videant, intabescantque relictâ ! (Perse.)

Une femme... Est-il vrai ! dit-il ; ô grand larcin !...
Quoi ! cet air si pudique... exemple de tout blâme
Elle vivait, si prude!... Elle n'était qu'infâme !...
Amèrement, un jour, elle me plaisanta :
Du haut de sa vertu mon amour insulta !. .
Au seul mot : Lansquenet ! tombant en défaillance :
Refusant de descendre au fond de l'apparence :
Ne sachant pas pourquoi, l'impudique qu'elle est,
Sur l'Astre pur des nuits un nuage passait !
« Ah! quand notre bonheur n'est plus qu'un vil négoce,
Quand la seule Étiquette assiste à notre noce ;
Grande déception ! masque de Carnaval!
Lors, l'Agnès, à l'abri du bandeau nuptial,
Intrépide à la honte, amèrement nous raille !
Comme un lâche, accroupi derrière une muraille !
Quand l'Amour n'ouvre point le quadrille du Bal,
Escorté de l'Honneur, pour Cérémonial,
Appuyé sur de bons et de loyaux services,
Au loin, mœurs de hasard! au loin, vaines prémices!
Pitié, dérision, qu'une virginité
Qui meurt dans le ménage et dans l'impunité ! »
Ces mots, entre ses dents sourdement il murmure
Ainsi qu'un baume amer qui calme sa blessure !
Mais il n'est plus content d'un sourd mugissement,

Comme un Lion blessé patiente en grondant.

Du trépas de sa mère un souvenir cruel,
Remontant à son sein pour le gorger de fiel,
Venait d'aiguillonner ce cœur las de souffrance :
L'enfer ne parlait point à ses yeux d'indulgence !
Ainsi qu'un tigre en proie aux traits d'un moucheron,
Il tourne, en frémissant, sous ce double aiguillon !
Comme une lave, il sent bouillonner sa colère,
Battre son enveloppe, enfin monter, altière,
Au-dessus d'un front pâle et d'un cœur déchiré
Comme sur Laocon le châtiment sacré!...
Elle échappe en discours ! Pour comble de souffrance,
Du monstre il voit son guide entonner la défense !
S'exaspérant au choc de cet horrible Argus,
Haï plus que l'enfer, il ne se connaît plus!
(Le malheur hors du vrai démesuré s'élance) :
Sa parole bondit bien plus loin qu'il ne pense.
Par contradiction outrant son sentiment,
Et trouvant à le faire un long ravissement!...
Un grand souffle d'amour, de mort, et de colère,
Par degré l'animant le soulevait de terre!

De l'Inspiration le Dieu le tourmentait !
Tout son corps ne parlait déjà plus.... il chantait !
Comme l'Archange ailé du fond du tabernacle :

« Oh! s'il est sous les cieux un grand et beau spectacle,
Où Dieu lui-même, ému, dans sa gloire apparaît!
Digne de notre amour et digne du respect!
C'est ce moment suprême où l'Épouse fidèle
Prête à prendre son vol comme un Ange étincelle!
Je ne sais quel parfum d'ineffable vertu
Le cœur respire en elle, et se sent tout ému!
Elle prie.... et soudain chaque ride s'efface
De sa joue où renaît la fraîcheur et la grâce :
Un tendre azur remonte à son œil velouté :
La sainte resplendit d'amour et de beauté!
Chaque bonne action, dont elle est couronnée,
Semble de son beau front emporter une année :
Le cercle noir a fui sa tempe de satin,
Et sa vieille enveloppe a disparu soudain...
Et l'Ange à tout son corps qui frémit d'allégresse,
Comme un signe d'Honneur attache la Jeunesse !
Sa belle conscience illumine ses traits!

Autour imprime à tout sa douceur et sa paix!
Oh! ce qui fait couler de tous les yeux des larmes
C'est qu'à son seul époux elle a gardé ses charmes!
C'est qu'elle fut, voyant les juges indulgents,
Douce envers tout le monde, inflexible à ses sens!
Que toujours par le choc tumultueux pressée,
Du combat de la vie elle sort, non blessée!
Sa main pieusement dans la main de l'époux,
Elle tourne vers lui son air tranquille et doux.
Elle lui jure encore une amour éternelle;
Éternité banale, en sa bouche si belle!
Pure avant l'hyménée et pure encore après,
Il semble qu'elle soit redevenue Agnès!
Car de ses beaux enfants la matrone entourée
Sort, vierge encor de tous, et de tous adorée:
Et toute fraîche encor de l'autel nuptial,
Avec l'empreinte au doigt de l'anneau conjugal,
De bénédiction encore parfumée
Monte, de Dieu chérie et de l'époux aimée!

Voilà, voilà pour moi la véritable Agnès!
A celle-là nos chants, nos fleurs, et nos respects!

Mais comme je pâlis soudain, si mon pied glisse
Et ma main se rattrape au bord d'un précipice,
Tel mon œil se retire et fuit épouvanté
De ces plâtrés dehors de la virginité.
Voyez cette autre Agnès! On ne l'a jamais vue :
On la prend pour épouse. O chose grave, ardue!
Elle ne connait rien : et ne le connait pas!
Et ne sait rien des mœurs ni des tours d'ici-bas!
Chasteté de verrous, mais au vrai, faim canine,
Des dortoirs d'un couvent, tombée à sa ruine,
Dans la joie enivrante et la félicité
De la toute-puissance et de la liberté!
D'un gilet évasé fade et sotte conquête!
Honneur Provincial, dont va tourner la tête
Dans nos jardins publics le premier éventé,
Bien dansant, bien marchant, bien mis, bien cravaté.
Au parler doucereux, à voix luxurieuse,
Aux gestes enivrants, à la taille amoureuse!
Qui par le ridicule et l'esprit décevants
Sans relâche, s'en va saper ses dix-sept ans :
Ne lui montrant partout qu'indécence publique,
Maris en cheveux blancs au boulet domestique!
Étayant sa morale et ses discours trompeurs
Des amours de romans et d'opéras menteurs!

Ah ! dupe de la ruse et de l'effronterie,
Immolant son honneur à la plaisanterie,
Son époux au langage élégant et malin,
Que vite mon Agnès devient une Aigrefin !
La doucette, après coup, trouve plaisir à choir :
Et la vierge au couvent se fait homme au boudoir !

De nos lits, prudemment, plaçons aux sanctuaires
De la virginité ces traîtresses faussaires.
Imitons l'Allemagne et les pays du Nord :
Osons ne plus tirer notre avenir au sort.
Là, la fille à quinze ans, libre dans sa conduite,
Et non par des romans, mais par le monde instruite,
Apprend des faux plaisirs et l'usage et l'abus.
Mais quand elle est épouse, elle ne danse plus !
Et femme de foyer, de trousseau, de famille,
Elle a pour ses plaisirs ou son fils ou sa fille,
Ne craint pas de gâter sa taille ou son maintien ;
Allaite un cher enfant que l'on peut dire sien !...
Envions ces climats en bonheur si fertiles.
Formons des nœuds heureux avant des nœuds utiles.
Qu'au sortir de l'autel d'un Dieu, la liberté

Ne soit plus la licence avec l'impunité !
Qu'un nœud saint ne soit plus une ironie amère :
Qu'on ne pâlisse plus en se réveillant père :
Qu'on ne rougisse plus en menant à l'autel
Son opprobre futur, son affront solennel :
Choisissons mûrement. Rendons au mariage,
Pour la dérision, les respects de notre âge.
Et son charme ineffable et sa félicité ;
Et nous serons bénis dans la postérité ! »

Il dit. Une Ombre épaisse aussitôt l'environne :
Dominant tous les fronts, gigantesque Matrone,
Deux colossales tours sur sa tête portant.
Il croyait la connaître et l'avoir vue avant.
O prodige ! il découvre en elle deux natures :
L'une, resplendissant des grâces les plus pures,
Mais lui tournant le dos, se cachant à ses yeux,
Et comme entretenant commerce avec les cieux,
Lui laissant entrevoir des chairs pleines de vie....
L'autre, hideusement décharnée et flétrie,
S'étalait aux regards, et cet horrible aspect
Les affligeait sans cesse et les persécutait.

Ouvrant les profondeurs d'une gueule édentée
Que le libertinage entière avait gâtée,
Sa voix de Vivandière, éraillée, et d'airain
(Ainsi qu'un cor qui crie, et rate sous la main),
Fait un immense appel à toutes ces armées
De vices si divers, en ces lieux enfermées :
Vices tous aimés d'elle, et par elle enfantés ;
Les pressant dans ses bras osseux et dévastés,
Hideuse, elle leva son œil creux et farouche,
Et ces mots effrayants sortirent de sa bouche :
« A moi, les plus pervers ! et les plus corrompus !
Inventeurs de trésors de cynisme inconnus !
Je vous appelle tous ! venez au sein immense,
Où vous vous nourrirez d'estime.... ou de silence.
S'il est parmi les siens homme déshonoré,
Perdu de mœurs, sans foi, pour qui rien n'est sacré,
N'osant lever les yeux, sans un ami ! — Qu'il vienne,
Il sentira bien vite une main dans la sienne !
Dans son pays natal l'être le plus taré,
Dans mon sein, ne se peut sentir déshonoré :
Et là, chacun étant au niveau de chacune,
Trouve son propre honneur dans la honte commune. »
Puis, d'un air de filou, caustique et goguenard,
Elle les inspecta de ses yeux sans regard.

Il voyait défiler tous ces vices difformes,
Nouveaux, civilisés, et de modernes formes.
Comme devant quelqu'un qu'on connait, en passant
Chaque monstre baissait les yeux en rougissant :
Lui, semblait, savourant je ne sais quel dictame
Remercier bien Dieu du profond de son âme :
Et tout pieusement presser avec bonheur
Quelque chose de tendre et de doux sur son cœur.
Puis, la joie éclairant alors ce front farouche,
Un nom mystérieux s'échappa de sa bouche . .
Soudain il se débat... avec d'horribles cris,
S'éveille ... il avait vu le Spectre de Paris.

CHANT IV.

Le lendemain matin, on vint lui apporter, dans son lit, une lettre de Lopès. Il l'ouvrit avec vivacité, croyant qu'elle était une réponse à la sienne, c'est-à-dire une réparation envers Olear... Pas du tout. Lopès fidèle, disait-il, à son système de ne se point mêler de ses amours, n'ouvrait pas la bouche sur elle. Le premier mouvement d'Edgard fut de parcourir d'abord d'un coup d'œil toute la lettre, impatient d'y trouver ce nom propre si cher, dont il aurait voulu que la lettre tout entière fût remplie : c'eût été un passe-temps si doux pour lui de causer d'elle avec Lopès. C'eût été une joie suprême, pour laquelle il eût donné six ans de sa vie, de voir qu'il lui rendait justice. Pour un éloge feint ou sincère, que n'eût-il pas donné? Rien de

tout cela ! Son œil rapide n'aperçut pas, dans ces huit grandes pages pleines, mais si vides à ses yeux, ce nom qu'il y cherchait. O exigence des amants ! il se sentit blessé de ce silence, comme d'une insulte personnelle, quand il aurait dû plutôt s'en réjouir. Toutefois, après réflexion, il trouva que ce silence, dont il ne soupçonnait pas en ce moment l'habileté, ne laissait pas que d'avoir son côté rassurant. Il procéda alors tranquillement et avec ordre à la lecture de cette lettre. Lopès l'y remerciait de lui avoir envoyé la clef de la caisse. Mais il lui demandait, pour couronner, disait-il, sa complaisance, la clef de la malle. Pour celle-là, se dit Edgard, je ne la retirerai certes pas des mains de cette bonne Olear. Qu'elle la garde et en use comme elle l'entendra. C'est bien le moins que je puisse faire pour elle, que de lui donner ce faible plaisir, et d'accéder à un de ses vœux, si pur et si tendrement exprimé. Mais à peine était-il parvenu à la deuxième page, qu'il sentit dans tout son corps un saisissement : il avait vu surgir une idée et un nom maudits. Je ne sais quel instinct lui avait révélé, tout d'un coup, toute la portée d'une telle idée et d'un tel nom. Comme il avait marché en peu de temps ! quel pas il avait fait ! On lui parlait d'un voyage à New-York !

Mais avec quel art on touchait à cette idée ! avec quelle douceur, quels ménagements, quelles préparations oratoires, quels circuits on y arrivait ! On

ne faisait que l'indiquer, on la lui soumettait : on était à cent lieues de la proposer. Il fallait voir quelle transformation dans le ton de Lopès, comme son style se faisait bon, humble et petit ; quelle amitié touchante il respirait ; avec quelle réserve il demandait un avis, ses idées, ses conseils... On n'était qu'humilité, soumission, componction, tout sucre et tout miel. La forme avait amorti le coup : mais le coup était porté. Et, dès ce moment, la fièvre dévorante était venue habiter ce corps qu'elle ne devait plus quitter...

Impossible de dire quel flot d'idées tristes et touchantes vinrent assaillir ce jeune homme à l'idée de mettre les mers entre elle et lui ! Elle, si naïve, si confiante, si innocente, la tromper de la sorte ! Il versa tout à coup un torrent de larmes. Ah ! ne méprisez pas cet homme qui verse des pleurs. Aimez plutôt ces pleurs : ils sont le signe qu'il conserve encore quelque chose de l'homme. Heureux ces amours, trempés de larmes, qui nous rendent meilleurs ! ces amours qui donnent les bonnes pensées, les nobles remords, toutes les délicatesses du sentiment, toutes les belles susceptibilités du cœur ! ces amours qui, à la seule idée de l'amante, émeuvent d'abord et sans cesse, comme à l'aspect sacré de la vieillesse et de l'enfance ! Heureux trois fois celui qui pleure à la seule pensée d'un tort envers ce qu'il aime ; qui ne peut dormir tranquille avec la conscience d'un mensonge, d'un

simple déguisement de vérité, d'une perfidie! qui sanglote à l'idée d'un abandon immérité! O bel âge de vingt ans, trop passager, où l'on aime ainsi! où le cœur jaillit, comme une eau vive, à la première sonde! où le cœur a son honneur à lui, honneur primitif, dans sa première fleur et dans sa plus vive sensibilité! Ah! ceux qui n'ont point ressenti tout cela quand ils aimaient, soyez sûr qu'ils n'ont jamais aimé.

Cette lettre fatale, elle était une ombre, comme disent les Anglais, un *gloom* jeté sur sa vie. Il descendit chez madame Raguet pour lui confier ses inquiétudes; il trouva dans tout son air quelque chose de plus froid et de plus réservé qu'à l'ordinaire. Nul étonnement de sa part à la nouvelle d'une idée de voyage aussi extraordinaire. Il conçut un fâcheux présage de ce changement de dispositions. Mais ses soupçons prirent une nouvelle force quand il vit, de jour en jour, les précautions, à son égard, redoubler à mesure qu'il semblait devoir être plus rassuré à l'égard d'Olear. Il remarquait sur les visages et dans toutes les actions de M. et madame Raguet un air de mystère inaccoutumé. Les visites du capitaine de la maréchaussée devenaient plus fréquentes; on se parlait bas; on chuchotait à l'oreille; on s'éloignait de lui pour causer plus à l'aise; les absences de Raguet étaient devenues plus rares; il n'était pas sorti depuis quinze jours; il écrivait beaucoup trop à Paris pour

que sa correspondance fût innocente : la domestique n'ouvrait jamais la porte de la rue sans la refermer bien vite sur elle, avec un certain air qui n'était point naturel : et souvent, dans ces moments-là, quand il se trouvait près de la porte, il apercevait aussitôt Raguet qui venait derrière, comme par hasard, et feignait d'aller inspecter le pigeonnier, qui était dans la cour, non loin de la porte. Un jour, croyant Raguet sorti, il voulut savoir au juste à quoi s'en tenir sur sa liberté, et feignit d'aller à l'église, qui n'était pas loin, prier pour sa mère. Il n'était pas à dix pas de la maison qu'il vit soudain Raguet accourir à lui, tout effaré, l'accuser d'imprudence, et insister, avec des formes si mielleuses a la fois et si vives, pour l'accompagner et lui montrer la route, qu'il ne put s'y refuser, et qu'il accepta, sans avoir l'air de s'apercevoir du motif véritable et caché de cette instance.

Il faut dire que, depuis son arrivée, Raguet avait pris l'habitude, tous les jours à cinq heures, avant le départ de la poste de Paris, de cacheter devant lui sa volumineuse correspondance. Il lui avait demandé, dès les premiers jours, s'il voulait qu'il portât ses lettres avec les siennes, toujours sous prétexte de ses créanciers... Edgard y avait consenti : et depuis lors cette confiance de sa part était devenue une habitude, une règle, une sorte de devoir obligatoire auquel il ne croyait pas, dans son excès de délicatesse, pou-

voir faire une infraction, sans blesser celui qui en serait l'objet. Un jour, à la même heure, croyant Raguet absent, il se hasarda à porter sa lettre à la poste. Il vit aussitôt Raguet s'élancer dans la rue, le suivre par derrière, et arriver en même temps que lui au bureau, sous prétexte de parler à la maîtresse de poste, à qui il parla en effet longtemps, avec une intimité dont il se sentit effrayé.

Raguet avait un fils de dix-sept ans, qu'il tenait dans une étroite surveillance. Occupé toute la journée dans un bureau de la ville, ce fils se levait de très-bonne heure, prenait ses repas à d'autres heures que celles de la maison; on le faisait passer par un côté différent de celui où logeait Edgard, afin qu'ils ne se vissent jamais, et n'eussent aucune communication ensemble. Un jour, sur l'escalier, Edgard aperçut ce fils; il s'approcha de lui pour lui parler: que vit-il aussitôt en se retournant? Derrière lui, le père qui se trouvait là, encore par hasard, et qui affecta de rudoyer son fils, et de le presser dans la vue de rompre brusquement toute envie de conversation. Il se sentit humilié et indigné de cette espèce d'isolement où il vit qu'on le tenait, mais il n'en témoigna rien par une sorte d'instinct prudent dont il eut lieu de s'applaudir plus tard, comme on le verra; car, en voyant tout sans avoir l'air de ne rien voir, il facilita plus tard la réalisation d'un grand projet.

Une autre fois enfin, il avait passé une partie de la journée sur un banc de gazon qui était dans la cour, et qu'il affectionnait particulièrement : il y jouait avec deux pigeons ramiers qu'il avait pris en vive amitié, et à qui il faisait, tous les jours, mille sortes de caresses. Il se croyait seul : il fredonnait ses airs favoris. Tout à coup, il lève les yeux ; qu'aperçoit-il ? A travers les vitraux d'une lucarne qui donnait sur son banc de gazon favori, précisément en face de la porte d'entrée, son argus, se croyant invisible, et qui l'observait de tous ses yeux. A cette vue, il fut saisi d'indignation. Il rougit, il fit semblant de ne rien voir. Alors, il s'aperçut qu'il était tombé dans une véritable geôle ; que cette maison hospitalière n'était autre qu'une citadelle, et qu'il était, lui, dans cette ville, sous la clef de deux gouverneurs militaires. Il ne pouvait plus faire un pas, dans la maison, dans la cour, sans avoir à tout moment les yeux de la femme ou du mari attachés sur lui comme autant de meurtrières de la forteresse où on l'avait si habilement écroué. Alors, tout ce qu'il avait pu, dans les premiers jours, attribuer à une surveillance bienveillante pour lui-même, lui apparut, pour la première fois, comme un espionnage organisé contre Olear. Alors, ce fatal projet d'Amérique, en le rattachant à tout ce qu'il voit autour de lui, lui apparait gros de tout ce qu'il recèle en effet ; le silence même sur Olear.

dans la lettre de Lopès, perd ce qu'il a de rassurant, et ne devient plus à ses yeux qu'une adresse qui lui cause une inquiétude de plus.

Il crut s'apercevoir alors qu'on avait deux correspondances distinctes; l'une, ostensible, pour faire parade de bonne foi vis-à-vis de lui, que Raguet ne manquait pas de venir lui lire amicalement et confidentiellement tous les jours; et l'autre, secrète, à son usage particulier. Deux ou trois fois même déjà, pour lui donner le change, il lui avait laissé dans les mains quelques lettres insignifiantes, reçues de son père, afin qu'il vît bien de ses propres yeux qu'il n'y était nullement question de lui.

Une fois sur la route du soupçon, on va vite, et tout devient matière à éclaircissement. Il lui prit alors fantaisie de monter dans sa chambre pour y rechercher de nouveaux indices de la machination infernale dont il se voyait l'objet. Sa conviction se raffermit en voyant ses commodes, ses armoires qui ne fermaient pas. Les serrures allaient mal, et faisaient semblant d'aller bien. C'était sur les murs et dans les meubles de la geôle la même hypocrisie et la même parade que de la part des geôliers : vrais meubles, vraie chambre, vraie porte d'hôtel garni, où rien ne ferme, et où tout a l'air de fermer.

Une chose toutefois le confondait, c'est qu'avec une telle rigidité de surveillance, on lui eût

laissé jusqu'à ce jour sa chambre sur la forêt. Cette circonstance, très-grave, revenait de temps à autre lui rendre sa confiance : il croyait quelquefois encore que ce rétrécissement de captivité n'avait pour but que son intérêt, et d'autre objet que la crainte assez naturelle qu'en ne s'échappant il ne compromît l'arrangement de ses affaires. Si on en voulait, disait-il, à ses amours, on ne lui laisserait pas, avec sa fenêtre, la faculté de s'évader la nuit ! Mais bientôt le silence de plus en plus inquiétant d'Olear le rendait à toute sa méfiance et à son indignation. Il n'avait reçu d'elle, depuis un mois, que deux lettres, et la dernière avait quinze jours de date. L'idée qu'on pouvait intercepter sa correspondance le mit hors de lui ; il se promit bien d'envoyer la première par une voie sûre, et de savoir d'Olear elle-même si son silence, comme on le lui insinuait bassement, était volontaire, ou s'il était l'effet du plus lâche abus de confiance.

Un jour, avant de se mettre à table, Raguet lui dit : « Eh bien ! mon ami, vos affaires sont sur le point de se terminer, voici une lettre de Lopès que j'ai reçue hier au soir, et qui m'en donne la nouvelle ; mais voici en même temps une lettre de votre excellent père, qui témoigne des craintes les plus vives sur votre sûreté : et je crains bien, mon pauvre ami, qu'il ne nous faille bientôt renoncer, au moins cinq ou six fois par

semaine, à nos promenades du soir dans la forêt, car on est de nouveau et plus que jamais sur vos traces, et sourd à tout arrangement. C'est du moins ce que me mande sa lettre. Tenez, voici sa dernière phrase : « Surtout, mon cher ami, priez mon fils, « de ma part, de sortir bien rarement même le « soir, après le coucher du soleil, ainsi qu'il en « a pris l'habitude. Il ne faut pas qu'on puisse « l'apercevoir ; il serait perdu ! et j'en serais in- « consolable. Cachez ce pauvre, ce cher enfant, « cachez-le bien, mon bon ami ; on cherche à « me le prendre, afin d'obtenir ainsi, au moyen « de sa captivité, des conditions pécuniaires plus « favorables. Dites-lui bien de s'armer de cou- « rage et de résignation : et de prendre soin de « lui, pour l'amour de moi ! »

En lisant, ou plutôt en faisant semblant de lire cette phrase, il lui montrait habilement l'écriture de son père : mais il avait soin de se tenir à distance ; et surtout il se garda bien de lui confier la lettre entre les mains. Edgard, par discrétion, et dans la crainte de le blesser par un signe de méfiance, se contenta de regarder l'écriture et l'adresse, et n'en demanda pas davantage. Il ne put retenir son émotion ni ses larmes à l'expression de ces touchantes sollicitudes ; et il accorda, non sans soupirer, ce qu'on lui demandait. Après quoi on se mit à table.

Le déjeuner fut, comme tous les repas avaient

été jusqu'à ce jour, triste et silencieux. Jamais aucune instance de madame Raguet n'avait pu, jusqu'à présent, décider Edgard à prendre quelque aliment. La force de son amour et de son chagrin lui inspirait une aversion insurmontable pour toutes les délicatesses servies devant ses yeux. Il repassait dans son esprit, et pesait les paroles paternelles qu'il venait d'entendre; elles le désolaient par la privation qu'elles lui imposaient, mais elles le rassuraient, toutefois, sur la sincérité de la surveillance dont il était l'objet; car il lui était impossible de douter de son père qui ne l'avait jamais trompé. Le voilà donc, pour le moment, replongé dans sa confiance, et rendu à la tranquillité. Car tout avait été perfidement calculé pour établir dans son esprit une balance presque égale entre les soupçons et la méfiance : et si, d'un côté, tant d'indices graves lui disaient de trembler, de l'autre, le maintien de sa fenêtre sur la forêt, et la petite scène pathétique qu'on venait de jouer, étaient admirablement imaginés pour faire contre-poids. O puissance du premier amour filial! Ces paroles émouvantes venaient démentir à chaque instant le témoignage de ses sens et de sa raison, qui lui criaient qu'il était joué; elles faisaient, pour le retenir à Fontainebleau, plus que toutes ses découvertes immorales n'avaient encore fait pour l'en éloigner : et chaque fois que son sang bouillonnait trop fort, que ses soupçons pre-

naient le dessus, et qu'il allait éclater, cette phrase lui revenait au cœur, et frappait toujours, ses oreilles : « Cachez ce pauvre enfant! » Et le cœur enchaînait l'imagination.

Un incident inattendu survint tout à coup au milieu du repas, pour pencher de nouveau son malheureux esprit du côté des soupçons. Ce jour-là le fils Raguet, par extraordinaire, était à table avec lui. On était au dessert, quand une altercation assez vive s'éleva entre le père et le fils. Le fils se plaignait de la surveillance exercée en ville sur tous ses pas et toutes ses actions par le chef de la maréchaussée. Dans un moment de vivacité, il alla même jusqu'à lâcher : « Qu'on faisait sur lui une sorte de répétition générale de la comédie qu'on jouait avec un autre. » Les deux partis s'échauffaient, la querelle prenait de la gravité; elle était pour Edgard une révélation du caractère de Raguet, une leçon véritable de psychologie domestique ; il fit la sourde oreille, et se garda bien d'envenimer, par son intervention, une scène de famille aussi pénible; mais il se dit à lui-même avec joie : « Mettons soigneusement en réserve ce précieux levain de discorde ; un moment viendra peut-être où il servira mes amours ; il n'est pas mal qu'il y ait deux prisonniers et deux malheureux ici. C'est Dieu qui m'envoie peut-être ce père brutal et ce fils indocile, comme un rayon de sa bonté et de sa miséricorde. »

A peine s'était-il levé de table qu'une lettre de Lopès arriva. Il l'ouvre. La première chose qui frappe ses yeux, c'est ce monstre d'Amérique, dont la seule vue d'abord l'avait glacé d'effroi, mais cette fois, non plus à l'état d'embryon, mais devenu grand et formidable. Lopès, toujours caressant, discutait ce voyage avec lui tout du long et dans les règles ; il s'épuisait en sophismes pour lui en démontrer tous les avantages ; c'était un camarade, un ami jaloux de persuader, et qui s'adressait au cœur et au raisonnement ; ce n'était plus un projet en l'air, c'était une idée fixe. Il n'avait garde de l'imposer avec violence, il le conseillait avec prière ; il ne parlait pas d'Olear, mais il parlait toujours de l'Amérique ; il n'attaquait point l'une, mais il plaidait chaudement pour l'autre, ce qui était effrayant de réticence ; mais ce qui l'était cent fois plus encore, c'est ce qui suivait : il avait sondé adroitement son père sur ses vues à son égard ; à son grand étonnement, il s'était rencontré avec lui dans cette idée ; la seule différence, c'est qu'elle était cent fois plus arrêtée chez son père que chez lui-même ; c'était chez lui une conviction profonde et qui remontait à plus d'une année. Il insinuait même que son parti, à cet égard, lui avait semblé si bien pris, qu'il ne doutait nullement de l'intention où il était d'obtenir la réalisation de son idée par tous les moyens possibles ; qu'il voulait la devoir à sa raison, à sa tendresse, à son libre con-

sentement, mais qu'il paraissait bien décidé à lui en faire une condition, *sine quâ non*, du maintien de son amitié. Enfin, il le suppliait, comme son ami, de s'exécuter de bonne grâce, avant que son père se vît forcé peut-être à le mettre en demeure d'opter entre lui et ce départ. »

Oh! pour le coup, son parti est pris. « Partons, s'écrie-t-il avec transport. Droit à mon père. Sortons de ces ténèbres fatales à mon esprit, et bientôt peut-être à mon cœur. Partons : ou plutôt qu'une lettre de moi lui annonce mon arrivée immédiate à Paris. Une heure, une heure seule d'explication, et je reprends gaiement le poste où il m'a placé. Ne lui célons pas plus longtemps ce qu'il sera fier d'apprendre : il est temps, il est séant aujourd'hui de parler d'Olear, le cœur heureux et la tête haute; qu'il sache mon inébranlable détermination de l'aimer; il y a là un devoir d'honnête homme qui ne souffre point de retard. » Et déjà il a saisi sa plume brûlante, avant-coureuse d'un départ certain et irrévocable... quand il aperçoit ce post-scriptum : « Les médecins ont conseillé à ton père, pour rétablir sa santé, un voyage de quelques jours dans le Midi, chez un de ses amis, je ne sais pas encore au juste le lieu précis. Il est parti malade, bien malade, en me chargeant de t'embrasser. Il t'écrira à son arrivée là-bas; en tout cas, nous attendons son retour avant trois semaines. »

Il demeure atterré. Non, la stupeur d'Orosmane

et de Tancrède, tenant en main la preuve présumée de la trahison d'Aménaïde et de Zaïre; non, la stupeur d'Oreste assassin, par ordre d'Hermione, et qui s'entend dire par elle le fameux : Qui te l'a dit? non, la stupeur d'Orgon sortant de dessous sa table et de son aveuglement; non, ces trois types de stupeur dramatique ne sont rien auprès de l'anéantissement dans lequel ce malheureux resta plusieurs secondes enseveli.

Son père parti! que de douleur pour lui dans ce seul mot! Une sueur froide parcourt tout son corps. Quelque chose lui dit qu'Olear et lui étaient perdus. Son père parti! ce seul mot change tout. Une explication verbale sur Olear, la seule effective, devenue impossible! Plus de milieu : ou rester aux dépens de son amour, ou fuir contre son devoir. Mais quel surcroît de gravité n'acquérait pas une fuite en l'absence de son père? Elle faisait plus d'éclat; elle mettait les formes contre lui, chose fâcheuse quand on a pour soi le fond et le bon droit. Son père absent pour entendre ses explications, quitter Fontainebleau, c'eût été une rupture définitive, une fuite véritable; une fuite avec une femme, pour une femme, sans retour possible, car son père ne lui pardonnerait pas, et d'ailleurs Lopès y mettrait bon ordre; enfin, c'était un abandon véritable de son père, dont il prenait l'initiative! D'ailleurs, pour un parti aussi décisif, cette lettre elle-même, cette lettre était-

elle assez décisive? Cette lettre, c'était assez pour s'inquiéter, ce n'était point encore assez pour éclater ! Son premier mouvement qui le pousse dehors, il est arrêté, glacé par un je ne sais quel doute affreux, infernal, sur le fond de la pensée secrète de Lopès. Et, de bonne foi, un tel doute après d'aussi positives, d'aussi solennelles assurances de sa part, n'était-il pas permis? Jeune et loyal, le moyen de supposer la plus noire des perfidies! Il pouvait encore, jusqu'à un certain point, croire Lopès de bonne foi. Cette proposition de voyage, elle pouvait être, de sa part, une erreur de jugement, et non une perversité de cœur; un aveuglement, non pas un crime. — Ainsi, cette lettre machiavélique le poignardait du même coup et le désarmait!

« Ce qui me désole, se disait-il, c'est que Lopès ne menace pas, mais négocie; n'impose rien, mais supplie. Combien je préférerais la violence et la menace! comme elles me mettraient plus à l'aise! qu'il rompe donc franchement, dignement; je lui opposerais franchise et dignité. Cette lettre, si cruelle au fond par le fait, si véritablement tendre dans les formes et peut-être dans l'intention, elle m'ôte toute l'énergie de la résistance et toute la virilité du refus! Oh! c'est une cruelle situation que celle où est mon âme! C'est un état affreux que ce milieu entre la paix et la guerre; que ces demi-hostilités qui n'enfantent qu'une indignation

bâtarde ; ces insultes entortillées, où les formes énervent et étouffent l'intention ; où il y a tout à la fois et le pour et le contre ; où il y a une porte ouverte au doute, au raisonnement, aux subtilités, aux illusions, à l'espoir d'un arrangement pacifique, à la recherche des intentions secrètes ; où on ne distingue pas clairement son affront ! où, sous les traits d'un perfide, l'œil aperçoit encore un ami ! Malheur, quand la conviction fait défaut à l'offensé ! la conviction, cette âme de tout ce qui est grand et décisif, dans les arts comme dans les résolutions humaines ! Alors la délibération démoralise ; alors la dignité de l'homme se consume à attendre, s'échappe, pour ainsi parler, en détail et en lambeaux..., et approche, en capitulant jour par jour, à deux doigts du déshonneur.

« Et cette fuite, cette fuite elle-même, elle était nécessaire, impérieuse, mon père présent à Paris ; la voilà devenue inutile, mon père absent. Qu'irai-je faire ? Tout à l'heure, c'est par un juste sentiment d'honneur que je partais ; à présent, ce ne serait que pour la puérile satisfaction de revoir Olear un peu plus tôt. Ce serait gratuitement manquer à la foi jurée ; ce ne serait point là de la virilité ; ce serait de l'enfantillage.

« Est-elle malade ? non. Est-elle souffrante ? non, je l'espère du moins malgré son silence. Est-elle menacée auprès de mon père, dans son honneur ou dans son amour ? non. Pourquoi donc fuir,

puisqu'il n'y va plus de ses plus chers intérêts ; puisque je ne puis la servir en fuyant ; puisqu'il n'y a que moi qui souffre ici, restons ; attendons le retour prochain de mon père. Inutile, cette fuite serait en outre dangereuse ; car mes affaires ne sont point terminées. En supposant même, de la part de Lopès, le parti pris de rompre nos amours (ce qu'aucun acte décisif de sa part n'est venu encore prouver manifestement), je serais pris et incarcéré par ses soins charitables; je lui prêterais ainsi, contre mes amours , l'arme de l'officier du commerce.

« Cette fuite, enfin, elle serait odieuse. S'il y a trahison à mon égard , ce père , il en est innocent, entièrement innocent, je le crois, je dois le croire ! Oh ! pour celui-là, je suis sûr de lui. Il ne m'a jamais trompé (et voilà pourquoi je l'aime sans mesure et sans mélange); il ne commencerait pas aujourd'hui ce triste rôle, pour une chose aussi grave et sous l'impression d'aussi douloureuses circonstances. Cette idée de départ qu'on lui prête, elle lui aura été inspirée par Lopès. Il ne me l'a pas d'ailleurs, lui-même, directement notifiée ; et moi, quand il me frappe par Lopès, indirectement, de seconde main, aussi vaguement, mensongèrement peut-être, j'irais le frapper au cœur moi-même, sûrement et tout de bon ! Moi, ce cher bon père, le fuir, le fuir innocent de tout ce que je vois ici ! Le fuir, malheureux, malade, près de le perdre peut-être! Le fuir absent , en

traître, par derrière, sans le prévenir ! La loi accorde trois sommations respectueuses au père avant le mariage du fils ; la force publique fait aux citoyens trois sommations avant de frapper : serai-je, moi, son fils bien-aimé, plus inexorable que la force publique et que la loi ? Cette fuite, si elle doit avoir lieu plus tard, aujourd'hui ajournons-la. Plus je dois être bientôt, peut-être, un amant passionné, plus je dois être, aujourd'hui, un fils modéré. Dans ces choses-là la modération est une force : en différant de fuir, d'avance je me justifie ; il faut avoir quatre fois raison contre son père pour s'en apercevoir ; contre lui, précipitation vaut toujours moins que lenteur ; et j'aime encore mieux passer aux yeux du monde pour un homme faible, qu'aux yeux de ma conscience pour un mauvais fils.

« Mais... cette idée terrible de New-York qui me tient à la gorge, à laquelle je ne puis plus penser avec un esprit tranquille, avant que ma parole la fasse tomber devant mon père, employons son absence à la faire tomber par un autre moyen... Oui, c'est une révélation pour moi que ce moyen imprévu dont je sens mon âme illuminée, et déjà presque réconfortée. Oui... faisons le mort ! Feignons l'oubli d'Olear. Cette idée d'Amérique, quand Lopès me verra guéri de mon amour (si c'est réellement à mon amour qu'il en veut), elle tombera d'elle-même avec la nécessité qui l'a fait

naître. Cette feinte, à coup sûr indigne de moi, elle me soulage le cœur, et voici comment : elle me dispense d'un choix immédiat entre deux abandons également impossibles ! celui d'Olear ou de mon père. En effet, supposons Lopès le plus faux des hommes, et instigateur d'un projet de voyage qui ne masque en réalité qu'un parti pris de séparation, autant vaut tout de suite poser la question, non plus entre mon père et l'Amérique, mais entre Olear et mon père. Eh bien, ce choix terrible entre l'un ou l'autre, en ce moment, je ne puis le faire ! Ceux qui ont vingt ans, et qui idolâtrent leur père, me comprendront. Ce choix, je le pourrais, et en faveur d'Olear, à la dernière extrémité, poussé à bout, après que j'aurais atteint la dernière limite des concessions possibles, après que j'aurais épuisé tout le trésor de sentiment filial que la main de Dieu a mis dans le cœur de l'homme ; je le pourrais, lui présent, mais lui absent, jamais ! Eh bien, par cette feinte (si elle réussit), je conserve réuni ce que je n'ai pas, je le confesse humblement ou plutôt non sans fierté peut être, l'âme assez ferme ni assez rassise pour séparer, Olear et mon père. Par elle, j'obtiens par degré l'élargissement de ce cercle de fer, qui, tous les jours rétréci, m'enveloppe et me dégrade. Par elle, ma surveillance est relâchée ; cette croisée sur mon adorable forêt ; cette croisée, seul charme de ma captivité, seul garant qui me reste de leur bonne foi et de

ma réunion à Olear, cette croisée, je m'en assure la conservation! Ainsi, d'une part, je prends, en fils loyal, tout mon temps avant de fuir mon père, de l'autre, j'assure cette fuite même, quand elle sera reconnue indispensable : oui, je l'assure; car en continuant de paraître aussi amoureux, cette croisée, je m'avance tous les jours un peu plus sur la voie de la perdre. La perdre, ô mon Dieu! elle est la chère, la faible, la dernière lueur d'Olear qui me reste! Je suis gardé, surveillé, enveloppé de regards et de soins injurieux, aux trois quarts et demi enchaîné, bâillonné, embastillé! Par cette croisée seule je touche encore à Olear. Descendant tous les jours au fond d'un souterrain affreux, je n'ai que ce soupirail pour recevoir la douce lumière: cette croisée charmante, c'est Olear en espérance, que je respire soir et matin! Aujourd'hui pour demain, dans un jour, une heure, un moment, qu'elle me soit ravie, et je tombe dans la cour sombre de derrière, dans la captivité complète, dans la nuit pleine et sans espoir!... Je tombe, pieds et poings liés, aux genoux de la force brutale, cette reine du monde; le poignet, voilà mon maître devant lequel il ne faut point s'abuser, il n'y a plus d'intelligence, ni de grand cœur, ni de courage, ni de victorieux, ni de Bajazet! Je tombe dans les mains larges et calleuses de cet homme roux qui n'aura pas d'entrailles pour l'étranger, quand il n'en a pas pour son enfant. Ici Edgard

parut terrassé et comme épuisé par cette idée. Il pâlit; il était baigné de sueur. Alors, pour la première fois de sa vie, il porta les yeux et la main avec effroi sur sa chétive organisation. Il s'aperçut de ses petites mains et de ses frêles articulations... Il se vit seul contre deux, deux militaires! deux enfin, dont la moitié d'un seul en valait dix comme lui. Alors commença en lui, pour ne plus le quitter, le frisson qui mine et qui dévore, le décousu dans les idées, l'état voisin de la folie, un feu brûlant dans la poitrine, joint aux ardeurs du printemps qui renaît, et de la nature tout entière en travail comme son âme; alors lui apparut l'image de la séparation, pâle, hideuse, et suivie de la mort; alors il se rappela, il vit en idée, sous une forme réelle et matérielle, clairement, distinctement, une anecdote qui avait frappé son enfance, un avare s'enfermant lui-même, par mégarde, et mourant seul, et sans secours, dans l'affreux souterrain qu'il s'était choisi pour enfouir son trésor! Il lui semblait être cet avare, et ses cheveux se dressèrent sur sa tête!...

« N'importe, s'écria-t-il tout à coup, en se relevant, j'en brave la chance! Il sera beau, pour conserver un père, de courir un tel risque! Dieu, qui voit mon cœur et mes combats, accordera le succès à ma ruse..., ou sinon, si ma croisée m'est ravie, il est bon et juste, et il me donnera tôt ou tard un autre moyen d'évasion.

« Acceptons donc, dès ce jour, avec joie, toutes les conséquences de cet acte, c'est-à-dire la nécessité de tout voir sans avoir l'air de rien voir ; d'entendre les compliments qu'ils ne vont pas manquer de me faire sur mon détachement d'Olear ; de souffrir, sans éclater, les malins propos qu'ils croiront alors pouvoir se permettre ouvertement devant moi sur son compte ; de rire désormais à tout, comme un homme léger et libre d'amour ; car le succès de ma feinte va désormais dépendre du plus ou moins de gaieté qu'ils remarqueront sur mon visage souffrant. Olear et mon père, quel noble but ! que m'importent les moyens ? Un homme qui ne fut pas, que je sache, un enfant ; un homme, le plus mâle de toute une nation d'hommes, n'a eu longtemps devant ses yeux que sa chère Rome, comme moi je n'aurai que mon Olear. Il est arrivé, par sa dégradation, à un ennoblissement immortel ; et moi aussi, dégradé volontaire, je veux être ici, avant de le quitter peut-être, le martyr de ce bon père, comme cet homme le fut de la liberté !... Que me fait leur espionnage continuel ? Pour Olear, je souffre avec volupté. Je la rejoindrai bientôt dans Paris, et nous serons heureux et tranquilles. Ils vont m'observer à table avec plus de curiosité encore que de coutume, me pressant de manger, comme ils font toujours, et cette fois avec bien plus de fondement encore qu'auparavant, puisque je serai sans amour... Eh bien, je m'efforcerai ;

j'accepterai tout, moi qui n'acceptais rien ; car ils mesureront l'état de mon cœur à l'état de mon assiette, et mon âme leur semblera d'autant plus guérie que je remplirai mon corps davantage. Quand je les surprendrai à me guetter à la petite lucarne de la cour, je leur sourirai comme si de rien n'était; j'affecterai de leur parler de mes créanciers et de l'arrangement dérisoire de mes affaires, avec le plus grand sérieux. Je leur dirai : Je fais ceci, ou je ne fais pas cela à cause d'eux... Je feindrai de croire, plus que jamais, que je ne suis ici que pour eux seuls ; en feignant de ne point voir mes humiliations, je sauverai ainsi à demi ma dignité d'homme, et je me relèverai, sinon à mes propres yeux, du moins aux leurs... C'est assez d'un seul abaissement Quand je m'approcherai trop de la porte, et que je verrai cette bête fauve, par l'effet d'une frayeur instinctive, s'élancer au-devant de moi, je tâcherai de ne point fixer ses vilains yeux rouges, que je voudrais arracher de leur orbite... Je me détournerai et je regarderai les yeux bleus d'Olear, et je souffrirai avec douceur. »

Il dit, et son parti est pris. Il monte aussitôt à la chambre de Raguet, et lui annonce, d'un air leste et dégagé sa miraculeuse conversion. Il s'y prit avec tant d'art à la fois et de naturel, que Raguet fut pleinement dupe de l'artifice. Mais à peine eut-il vu le succès de sa ruse que, n'y te-

nant plus, honteux et frémissant, sentant depuis quelques minutes un océan de pleurs qu'il refoulait, il s'échappa dans sa chambre, et, y tombant à genoux, demanda pardon à Dieu et à Olear de ce qu'il venait de faire. La raison naturelle qu'il avait donnée de son oubli, c'était le silence obstiné d'Olear depuis quinze jours : et il avait eu d'autant moins de peine à faire croire à sa sincérité, que Raguet abusé par la précédente longanimité de son prisonnier, était convaincu de sa parfaite ignorance du véritable motif de son séjour à Fontainebleau, et partant ne soupçonnait pas qu'il eût le moindre intérêt à jouer un pareil jeu. Toutefois quinze jours se passèrent, sans que l'homme roux se relâchât de son étroite surveillance : il y fit cependant un jour une légère infraction, dans une intention généreuse et charitable ; il crut qu'une promenade dans sa forêt chérie ferait du bien à ce pauvre jeune homme qu'il s'étonnait de voir dépérir d'autant plus qu'il était plus censé guéri de sa passion.

Huit jours se passèrent encore, et pas de nouvelles de sa chère Olear. Abîmé sous le poids du chagrin, de l'anxiété, de l'indignation, du désespoir, Edgard sentit alors tout son courage sur le point de l'abandonner. Pour rendre sa douleur encore plus poignante, la fête de madame Raguet vint donner à la prison un air de joie inaccoutumé, et forcer le malheureux jeune homme

à un effort de gaieté plus déchirant encore que tout le reste. Un bal fut donné, et, comme on pense bien, ce fut lui qui fut obligé d'en faire les honneurs. Le bruit de son amour et de ses brillantes folies s'était répandu dans la ville, toutes les femmes voulurent le voir; et elles ne lui épargnèrent ni les flatteries, ni les contredanses. Il lui fallut en danser quinze consécutives; après quoi, il sortit un moment pour verser des pleurs, qu'il dut prendre encore le temps de sécher. Quand il rentra, Raguet s'aperçut qu'il avait pleuré, et lui demanda le motif. Il fut obligé de mentir, de dire que c'était un souvenir de sa mère; aveu dont Raguet parut touché. Mais lui, il avait le cœur doublement navré de se servir ainsi de sa mère comme d'un manteau, et, en déplaçant ces pleurs qu'il lui attribuait faussement, de se faire d'une chose blâmable en soi un titre à l'estime, et en quelque sorte de se parer de son tort.

« Fête barbare! se disait-il en soupirant à la dérobée. Moi danser! dans quel moment! le cœur gonflé, navré, déchiré! Elles tiennent ma main ces belles femmes si rieuses et si animées, elles touchent mes gants, mais elles n'ont ni mon cœur ni mon esprit. Ils sont hors de leur cercle et plus haut qu'elles. Je tourne avec elles, mais je suis à cent lieues de ces femmes auxquelles il faut que je donne la main, plus isolé au milieu de cette foule que seul avec mon guide le soir

au milieu de la grande forêt. Madame Raguet valse avec moi; elle me fait mille agaceries horribles; mais quand on respire l'haleine aimée, celle d'une autre femme est méphitique; elle semble vouloir se substituer à l'Écossaise oubliée: mais portée sur l'aile de la pensée, mon âme vole dans les bras d'Olear! c'est elle qui me rend, en dépit de tous mes efforts, distrait, sourd, oublieux des formalités d'usage; elle ne fait tomber de mes lèvres que des phrases imparfaites et sans suite, et, quand les derniers sons de la musique expirent, ne laisse aux bras de cette catin étonnée qu'un fantôme de danseur....

« Je suis vieux par les pleurs, et non point par les années. Je suis tel qu'à me voir on ne peut retenir ses larmes. Le seul avantage de ma position, jusqu'à ce jour, c'est que j'avais au moins la solitude où je pouvais m'occuper d'elle; mais ce soir, ce mouvement odieux, cet orchestre funèbre, cet enivrement universel, ce bonheur général qui n'est point le mien, tout cela me distrait d'Olear, et, en ôtant la liberté à ma pensée, m'arrache violemment d'elle pour la deuxième fois, et fait encore une séparation dans la séparation même. Il faut donner la main à celle-ci, sourire à celle-là, paraître auprès de Raguet d'autant plus dégagé d'amour, que j'en ai au fond du cœur un plus grand que je cache; il faut savoir ce qu'on dit à toutes ces femmes, quand on parle du cœur

à une autre ; être à tout le monde, quand on appartient à une seule ; se laisser flétrir de compliments, qui sont un vol fait à elle et une insulte faite à moi ; converser, quand on fait sa volupté de la rêverie ; rire de tant de bouffonnerie, quand on sent remuer en soi quelque chose de si sérieux ; être aux sens, à la galanterie, épanoui et radieux, quand le cœur est sombre et souffrant ; grimacer le paillasse, quand on ressemble à un sépulcre ; et jouer, par force, sa comédie jusqu'au bout, comme un acteur forcé de rire le jour de la mort de sa fille ! »

Soudain, malgré le bruit de l'orchestre, un nom a frappé son oreille et fait tressaillir tout son corps. Il aperçoit, dans l'embrasure d'une fenêtre, un groupe de jeunes gens qui ricanaient. Il s'approche : il entend distinctement un Italien, dont il avait déjà remarqué depuis une heure les coups d'œil insolents, livrer ce nom sacré en pâture aux plaisanteries de la troupe.... Il faut renoncer à dépeindre le sentiment d'horreur à la fois et de joie qu'il éprouva ; son explosion contenue, le jeu muet indéfinissable de sa physionomie, le feu de ses regards, son ivresse surhumaine, toute la résurrection de son être . . . . Quand il vit enfin un homme à qui parler ! contre qui il lui était enfin donné d'être homme en liberté ! Son cœur, il étouffait dans une fournaise... Il respire à l'aise ! Son amour, il peut donc écla-

ter! Plus de barrière entre lui et ce qu'il hait! Plus de mère, à peine ensevelie, s'interposant dans ses justes colères... Plus de père en cheveux blancs, étouffant l'homme sous le fils; mais là, seule, devant lui, une tête chauve, grisonnante et libertine, une face blême où la débauche et la mort sont écrites, à bien détester et à bien punir!... Il s'avance doucement vers l'Italien, et le conduisant par le bras à l'embrasure de l'autre croisée : « Vous êtes l'écho de bruits aussi odieux que ridicules; vous parlez en sot et vous pensez en lâche. A quand, monsieur? — A cette nuit, au sortir du bal; un de mes amis, habitant de la ville, se charge des armes. — Lesquelles? — Toutes, pourvu que nous épuisions d'abord chacune d'elles, et jusqu'au fleuret inclusivement. — Votre témoin? — Mon témoin à moi, c'est elle. Elle est toujours à mes côtés, devant mes yeux, en moi; elle verra si je suis digne d'elle et fais bien mon devoir. — Le lieu? — Le premier taillis à droite dans la forêt. »

De la part d'Edgard, pas un geste, pas un cri forcené. La vérité, dans la joie comme dans la douleur, n'a point d'emportement. C'était en lui un contentement calme et serein; le bonheur étouffait sa voix. Il prend simplement la main de cet homme, la serre avec gravité; puis, levant au ciel un œil où brille une larme de joie, lui dit : « A cette nuit, monsieur, je vous remercie. »

Le bal devait finir avant minuit. Il s'échappa, bien avant cette heure, pour donner libre carrière à tous les sentiments divers qui l'agitaient et qu'il ne pouvait plus contenir. Il monte dans sa chambre, et, saisissant une plume, il écrit à Olear cette lettre, qu'un danseur, qui regagne Paris cette nuit même, lui a juré de porter fidèlement à son adresse.

UNE NUIT A OLEAR.

UNE NUIT A OLEAR.

Il me fallait quitter unet ête si chère,
Ou, peut-être, à jamais renoncer à mon père.
J'ai voulu conserver mon père et mon amour.
Pour un tel But, j'ai pris la ruse et le détour.
Pardonne! pour tromper, ici, leurs surveillances,
Leur faisant sur mes feux d'indignes confidences,

De croire à mon oubli je les ai suppliés !
Ce que je porte au cœur, je l'ai mis sous mes pieds !

O ciel ! qui vois ma couardise,
O douce Olear, pardonne à mon déguisement !
Pour sa Léda Jupiter se déguise,
Quand son tonnerre est impuissant.
De rage et de remords mon cœur est transporté.
Pardonne à la nécessité,
Qui pour te conserver veut que je m'humilie !
Nos amours inquiets font notre âme avilie.
Les amours heureux sont vaillants :
Les malheureux sont chancelants.
Ils sont prudents ceux qui sont idolâtres.
Et quand on a tout mis dans un être enchanté,
On tremble de tout perdre... Amour, comme tu châtres
Notre virilité !

J'étouffe mes soupirs. J'étouffe mes alarmes.
Tout le jour, dans mon cœur je refoule mes larmes.

Je garde, renfermé dans mon sein, mon amour,
Et je pleure, la nuit, mes nombreux pleurs du jour.
Je n'ai pour confident, pour ami, que ma couche.
O jour, ne trahis pas les serments de ma bouche!
Je vois mille espions qu'il me faut ignorer.
Je souffre des affronts que je dois endurer :
Le manquement de foi qui sèche et qui dévore,
La parade de foi, plus révoltante encore !
Quand il s'agit d'un père, on doit patienter.
On balance longtemps avant de le quitter !
Quand on n'a plus de mère, et si près de sa tombe,
Notre âme, plus aimante, et s'affaisse et succombe :
On craint de profaner sa bénédiction.
De mêler à sa mort la fuite d'Absalon.
Douce Olear, je suis sûr de ne te point déplaire
En te disant combien encor j'aime mon père !
Avec idolâtrie, avec soumission,
Jusqu'à souffrir pour lui ma propre abjection :
Comme on aime à mon âge, en n'osant lui déplaire,
Franchir le Rubicon, briser, entrer en guerre.

De nos deux cœurs lequel est le plus malheureux ?

Tu n'as qu'un grand amour, Olear, moi j'en ai deux!...
Si tu savais quel feu je porte en ma poitrine!
Ma double passion me dévore et me mine.
Plus de nuit. Le sommeil n'entre plus dans mes yeux,
Et mon corps se dessèche, et mon visage est creux,
Et ma bouche est rebelle à toute nourriture,
Et ma raison se perd devant tant d'imposture!...

Qui! moi! de n'aimer plus il m'a donc fallu feindre,
Moi le plus fortuné qui fut jamais aimé!
Cet amour saint, moi-même il m'a fallu l'éteindre,
Que tant de millions [1] voudraient voir allumé!...

Il ne faut pas qu'au tronc des arbres je l'écrive!
—Mais il est sur leur cime! et dans l'air! et partout!
Non gravé, mais visible en ma forêt pensive!
On n'y peut faire un pas sans l'admirer debout!

[1] Pour que tant de millions d'hommes. Anglicisme. Byron appelle la princesse Charlotte : *the love of millions*.

Vous surtout, de Constance Écossais pur symbole !
Chêne compatriote ! il va sur vous vieillir.
Qu'on étouffe nos voix.... Vous prendrez la parole !
On sentira toujours l'atmosphère d'Olear

Le jour, quand la Nature est indigne de toi,
Quand des feux du soleil la terre est embrasée,
Cachant pieusement ton nom à leur risée,
Je ne t'appelle plus, mais toujours je te voi !

Le jour, rien n'est pareil, Olear, à ma misère.
Mais, doux consolateur, mon Astre enfin reluit :
Qu'importe qu'à midi je dessèche sur terre !
Va, laissons-leur le jour, mais à nous deux la nuit !

La nuit, elle a pour moi d'inexprimables charmes !
La nuit, elle me venge ! et je vis à mon tour.
Sans craindre un noir témoin je goûte en paix mes larmes.
Je jouis de mon deuil amassé tout le jour.

Quand l'Astre qui m'est cher a dit : Le ciel est prêt !
Ton nom éclate alors !... aux regards je t'étale !
Sur le trône des airs radieux je t'installe !
Et te montre, en triomphe, à toute ma forêt !...

Son antique crinière en jouant te salue.
Entends-tu tressaillir les Plantes.... et les Pins,
Par de sublimes bruits fêtant ta bienvenue
Tendre amoureusement leurs séculaires mains !

Je te présente en pleurs à la Reine des nuits.
Vois les hôtes des bois qui savent ma misère,
Reconnaissant soudain ton nom qu'ils ont appris,
Adorer, en bramant, l'idole de leur frère.

J'écoute avec transport le Rossignol qui chante.
La brise qui gémit amoureuse m'enchante.
Tout mon cœur suspendu boit avec volupté
La nuit dans son silence et dans sa majesté.

Mais quelque chose encore et m'attire et m'enflamme,
Plus doux, plus beau, plus grand que tout cet appareil.
De l'immortel tableau de la Terre et du Ciel
Je me détourne, Olcar, pour contempler ton âme.

Des astres de ton Ciel comment nombrer la foule?
Ceux-là fiers et brillants, ceux-ci doux et discrets.
L'un comme un char en feu magnifiquement roule.
D'autres vont à mon cœur par des chemins secrets.

Ton âme est une Source impossible à tarir!
Que mille ans passeront sans jamais appauvrir!
En flots harmonieux, infinis, elle coule
Sur un lit toujours vert, dans des bois toujours frais,
Qu'habitent l'innocence et l'éternelle paix.
D'Anges et de Vertus une invisible foule
Joue amoureusement au fond de l'Urne d'or,
Qu'elle remplit sans cesse et qu'elle vide encor :
Plus elle donne, et plus elle garde en réserve.
Et sa munificence, en prodiguant, conserve!

Et la Bonté de l'Urne incessamment découle,
Comme l'être du sein de Dieu coule à jamais !
Ah ! dans mon cœur saignant coule donc, coule en paix,
Ineffable Fontaine... Éternellement coule !...

Par saint Vincent de Paule et l'ange Michaël,
Pétri d'un limon fin, exquis, et plein de miel,
Ton amour se délecte où tous les autres pleurent.
Et se retrempe et vit où les vulgaires meurent.
Par tout ce qui fait fuir il est vite tenté !
Il respire aisément l'air de la pauvreté.
Et comme au Saint-Bernard, cet être charitable,
S'en va, grattant les morts sous la neige et le sable :
Tel, il cherche, et partout, épanchant son ardeur,
Flaire pieusement et lèche le malheur !

Et j'ai pu, jusque-là, blasphémer et mentir !
Ma langue ne s'est point dans mon palais séchée !

Et Dieu qui m'entendait ne l'a point arrachée !
J'ai pu dire ces mots : Je n'aime plus Olear !

Toi qui m'as vu pleurer, ô Nuit, démens ma voix !
Lacs, étoiles, rochers, parlez, Nature entière.
O vous à qui j'ai dit mille fois le contraire,
Dites-lui si je l'aime, échos sacrés des bois !

Forêt ! Reine-forêt, admirable séjour
D'ombre et de paix ! profonde autant que mon amour !
Vous qui l'avez chantée, et mille et mille fois. . .
Pour le nom le plus doux, forêt la plus sonore !
Témoins retentissants, d'Olear vibrant encore. .
Dites-lui si je l'aime, échos sacrés des bois !

Parle surtout, ô Nuit, doux témoin de ma peine.
Qui t'oserait tromper, confident solennel !
Mentir pendant la nuit est deux fois criminel ;
Car Dieu lui-même écoute et retient son haleine.

Eh ! comment ne pas boire à la source si pure !
Comment ne t'aimer pas, ô douce créature !

Un soir, t'en souvient-il ?... ineffaçable nuit !
Amère et si suave !... Et l'une des dernières !
Où, Cygne Messager, des lèvres les plus chères,
L'Amour à tout jamais dans mon cœur s'abattit !

Les cœurs sont affaissés. L'amour de la famille
Chancelle, exténué par vingt jours de combats.
Du tison oublié le pâle rayon brille.
Plus de Garde. Les bras mercenaires sont las.

Les sanglots étouffés commencent de s'entendre.
A chaque heure on s'attend à la voir expirer.
Et plus libres, déjà les pleurs vont se répandre ..
Chacun retient son souffle et n'ose respirer.

L'œil est de verre, et fixe. Et le pouls bat plus rare.
On suit le noir Cadran, indicateur du sort.

Et la main, sans espoir, est de boisson avare.
Il se fait dans la chambre un silence de mort.

Une Sœur se présente, avec timidité,
Suppliante : « Acceptez mes soins, par charité ! »
Son pas svelte et léger semble effleurer la mousse.
Sa voix est si touchante, et sa robe si douce,
Que mon front croit sentir l'aile du séraphin
Quand du chretien fidele il visite la fin…
Pour une vision je fus près de la prendre.
Et je croyais l'ouïr… Car on ne peut l'entendre !

Et la voilà qui soigne, avec quelle ferveur !
Tendant pour bien servir tous les fils de son cœur.
Elle regarde, autour déjà tout est moins sombre.
Elle parle. sa voix est le souffle d'une ombre.
Elle a l'instinct si sûr, si prompt, si maternel !
Pour écouter surtout on n'a rien vu de tel !
Elle sait les moyens, avec tant de finesse,
Et tant d'intelligence et de délicatesse,
De toucher, de mouvoir ce corps endolori,

Que l'œil la remercie et que la bouche a ri !
Elle sait des secrets dont l'étonnant mystère
Endort, et rafraîchit, et calme, et désaltère.
Sur cette faible oreille elle sait se pencher.
Parfois même on la voit de plus près s'approcher,
On dirait que ma mère, au cou de sa nourrice,
Demande et reçoit d'elle un nom... avec délice !

Ce qu'elle puise au cœur, comment le définir?
Tous les sucs qu'elle mêle un Dieu semble bénir.
Sous cette chaude haleine, ô prodige! la vie
Remonte, obéissante, à sa source tarie!...

Et la morte disait : « Quels sont donc ces accents
Si doux à mon oreille et si compatissants !
Et ce pas si léger!... qu'il semble le silence
Du chérubin qui prie au séjour d'innocence!...
Comme de mes sommeils son souffle est ménager !
Elle a dans son regard le don de soulager !
Et son œil voit si bien tout ce qui peut vous plaire,
Qu'on ne se sent point d'aise... O toi qui viens me faire

Un chemin parfumé de silence et de paix,
De repos si choisis, de parlers si discrets,
Vers ce dernier asile où ta douceur m'attire,
Sans secousse et sans bruit... comme l'enfant respire ;
Et dont l'art de soigner qui semble appris au ciel,
N'a rien de douloureux, de gênant, de cruel !
Douce Sœur, douce Sœur, oh ! je te remercie,
Sois cent fois sur la terre et dans le ciel bénie !... »

Elle veilla cinq jours et cinq nuits. Mais jamais
Je ne pus réussir à surprendre ses traits.
Une fois, j'aperçus une main arrondie,
Blanche, et comme à dessein par le fer enlaidie !
Je crus me rappeler, à certain mouvement,
Avoir vu cette taille une fois seulement,
Aux bras d'un doux vieillard qui me semblait son père...
Mon œil, plus attentif alors, la voyant faire,
Trouva qu'elle célait bien plus heureusement
De son cœur déchiré le filial tourment,
Que la distinction d'un corps, dont l'excellence
Laissait percer, par plus d'un endroit, la Naissance !

Enfin elle partit, émue et pâlissant

Et je me sentais pauvre, elle disparaissant.
Elle avait, en sortant, d'inexprimables charmes.
Je surpris, qui coulaient abondamment, des larmes! ..
Je demandais, ému, ce nom et.... d'un soupir
Ma mère le laissait échapper : douce Olear!...

LE DUEL.

LE DUEL.

Il va venir, cet homme à ma honte envoyé,
Comme un contre-poids salutaire !
Levez-vous, mon Honneur, trop bas humilié
Aux genoux de mon père !

Sur un seul, déchargeant mon âme bouillonnante,
Sur un seul, de mes pleurs déversant les trésors,
J'appesantirai lourde, et sans peur ni remords,
Ma virilité renaissante !

Viens ! quels que soient les vents qu'on entend retentir !
Non moins que cette nuit mon cœur en bruits abonde.
Viens ! point de bas retards pour la foudre qui gronde.
J'en sens une autre en moi qui gronde et veut sortir.

Pour mes geôliers, ma haine est d'une trempe bonne.
Toutefois, indécise, un père la contient.
L'impuissance d'un choix, un moment, l'emprisonne
Et l'affreux doute enfin l'enchaîne et la retient.

Mais ma haine pour toi, tu n'en as pas idée !
Elle a l'œil sur ton cœur et ne peut le quitter !
Elle est une, elle est claire, et nette, et décidée !
Et libre d'éclater !

Elle a toute l'horreur de mes maux inouïs.
Elle venge, en un seul, tant d'affronts impunis!
Malheur à toi! — Contraint de souffrir et me taire,
Tu paîras l'arriéré de haine et de colere
Dans ma tête et mon cœur chaque jour insulté
(Ces deux plus nobles parts de ma virilité!),
Sur un lit de Procuste étendu je m'agite
En vain contre une main qui m'attise et m'irrite.
Comme un vivant, cru mort, souffrirait sans bouger
Les convives hideux qui viendraient le manger :
Tel un reptile impur posé en mon cœur saignant,
Sans pouvoir écarter le long ver qui m'enlace,
Je sens l'affront rongeur incessamment qui passe
Sur mon cadavre aimant!

Comme une belle haine est une belle chose!
Comme elle rafraichit mon âme et la repose!
Courant dans tout mon être épanoui, dispos,
Un feu vivifiant anime tous mes os!
On hait bien quand l'Amour à la Haine est mêlée!
Dans un vieux Rhum tonique, eau de Miel distillée
Sais tu que cette haine, elle vient de l'amour?

Forte œuvre de Vulcain, plus pure que le jour,
Te doutes-tu combien cette épée est solide,
Et ne frappera pas à coup sûr dans le vide !
Avance donc, en garde ! et puisque c'est ton sort.
Eh bien, malheur à toi. Mon amour est ta mort.

— C'est une chose grave, au moins, et solennelle,
Et pleine de respects, qu'une juste querelle !
Ta tâche est commencée, interromps-la. Demain,
A tout ce qu'on adore, à tout ce qu'on révère,
T'échappant sans murmure, entre dans la carrière,
Ponctuel Régulus, simple, calme et serein !

Là, fais bien ton devoir afin que l'on t'estime.
Montre un noble sein nu, sans reproche et sans peur.
Descente volontaire, à la voix de l'Honneur,
En un linceul sublime !

—Mais est-ce bien l'Honneur qui veut que j'y descende ?.

Mystérieuse horreur! question noire et grande!
Dès la Création née et debout encor!
Nœud gordien qui veut, mon Dieu, ton glaive d'or!

Olear, mon diamant splendide! impénétrable!
J'irai donc la commettre avec ce misérable!..

Donner ma vie à deux, et mon bleu firmament
Pour ce ciel noir et froid, et cet isolement!
Son regard, pour cet œil faux, hypocrite, et fauve!
Ses boucles de vingt ans, pour ce chef gris et chauve!
Changer mon beau louis d'or pur de sept schellings[1],
Pour ces gros sous rouillés et ces douteux florins!
Troquer de l'Angleterre et l'honneur et la tête,
Pour un bout de fœtus malsain et malhonnête!...
Le troc est frauduleux, pas de ces marchés-là!
Non, non, mon bon Normand! tu veux Olear... Oui-dà!
J'ai dégainé jadis pour des cœurs de théâtre,
Pour une jambe, un œil, un bras! un teint de plâtre!

[1] Monnaie très-précieuse et devenue très-rare en Angleterre.

Mais je vois clair! l'Amour est un grand dessilleur,
Et rien n'ouvre l'esprit ainsi que le Bonheur.
Il plante en nous de vivre une incroyable envie.
Fi du Jeu de Hasard! arrière, duperie!
Je voudrais bien, parbleu! savoir, osé vaurien,
Quel don tu mets sur table en échange du mien!
De nos jours, si mêlés, la trame fortunée,
Quoi! je la risquerais pour ton âme damnée!
— Mais pour en disposer, Edgard, est-elle à toi?
Ne suis-je pas Olear? Edgard est-ce encor moi?

Ces sanglots paternels qui tourneront en joie;
Ces pures voluptés où mon âme se noie;
Cette Imitation, livre incompris, divin,
Trésor pour qui sait lire et délicieux pain,
Qu'ils veulent m'arracher!... Cette plainte fidèle,
Qui toujours redemande, ainsi que Philomèle...
Et mes nuits sans sommeil et mes jours sans repos,
D'un avenir d'amour mes horizons si beaux!
Et ma verte jeunesse en les pleurs écoulée,
Mais si pieusement bénie et consolée!...
Quoi! tout cela n'est plus! quoi! tout cela vendu,

Tout, à ce faux Honneur! quoi! pour jamais perdu!
Tout cela, lâchement la gorge viendra tendre
A ce premier gredin venu qui veut le prendre!
Va-t'en Honneur bancal! fuis, rentre dans la nuit,
Suborneur des humains, coupe-jarret maudit!...
Je ne vois plus qu'un gueux, à ténébreuse mine,
Qui déloyalement me trousse et m'assassine!...
Mon bonheur n'entend rien à tous vos sales tours.
Une pareille vie ici-bas n'a pas cours,
Mes maîtres! la monnaie en est trop bien frappée!
Les bienheureux, au ciel, ne croisent pas l'épée.
Le bonheur, à tel point, dispense du combat!
Qui descend, de si haut, n'est plus qu'un vil goujat!
—Silence, ô mon esprit! et que me fait ton blâme?
Ne s'agit-il donc plus de l'âme de mon âme?
Trouverai-je jamais une plus belle mort?
Quand on l'a vue, on meurt pour elle avec transport!
Un félon l'outragea. Bien laver cette tache,
Edgard, c'est là l'honneur! la laisser est d'un lâche!
Lâche, on vit peu. La mort n'a jamais respecté
Le déshonneur plein de santé:
Et qui peut vivre au prix de quelque vilenie,
Perd ses droits à la vie!
Allons! un souffle impur t'a ternie, ô ma fleur!

Refleuris arrosée au pur sang de mon cœur !
Réveillez-vous, statuts de la Chevalerie !
Coulez, coulez d'honneur, vieille source tarie !
Sentiments généreux trop longtemps enfouis,
Sublimes mouvements, vous serez obéis !
Je te vois, je te vois, chère âme ! il faut t'en croire !
Tu mets mon éperon et sonnes la victoire,
Tu m'apportes ma lance et ceins mon baudrier.
Hérauts, ouvrez la lice, et place au chevalier ! »

Et déjà, l'œil en feu, glissant par la croisée,
Edgard s'était laissé choir, comète embrasée !

L'orage redoublant bouleverse les cieux.
Tous les deux ils sont là, se mesurant des yeux :
Noirs Tantales, le sang l'un de l'autre ils respirent.

Comme deux fiers vautours de près s'entre-déchirent ;
La manche retroussée, on entendit longtemps

Des cliquetis de fer, horribles, discordants.
Le vent affreux qui siffle en la forêt entière,
Gênant leur action, irrite leur colère.

Deux fers déjà se sont brisés avec grand bruit.
Leur prunelle de feu seule éclaire la nuit !
Leurs cheveux, inondés par les battantes pluies,
Sont encor hérissés comme ceux des furies!
Déjà le glaive a vu deux assauts. Frémissant,
De la pointe à la garde il est rouge de sang !
Quand on aime à ce point, le poignet fait merveille :
Et le bras est nerveux, et le cœur sans oreille !
Les coups ne blessent pas. Tout est intérieur.
Le corps est insensible au sang extérieur...

Cette âme a soupiré si fortement trempée.
Une larme, soudain, arrête son épée.
Il recule. On le voit mentalement prier :
Songeant à ce qu'il porte au bout de son acier !
Sans pouvoir l'avouer, il n'ose plus poursuivre

Sa rage de tuer change en rage de vivre.
Il se ménage. Il sent sa droite s'énerver.
Et pour aimer toujours il veut se conserver !
Le poing, qu'il croit fermer, malgré lui se desserre.
Puis, brisant son épée, il la jette par terre !
Plus élevé que tout, dans son sein, son bonheur,
Comme un Lis radieux... a surmonté l'honneur !

Son rival qui le voit, saisit cet avantage.
Dans le nom le plus cher il irrite sa rage.
Un sourire infernal alors éclaire Edgard.
Et Prométhée aux Dieux lance un moins noir regard!

Ressaisissant un fer : « Il faudra que tu sortes,
Ame d'un vil brigand! — Triste honneur, tu l'emportes!

Si tu savais sur quoi !... Mais va, lâche tyran,
Pour être le vainqueur, tu n'es pas le plus grand.
Amour-propre, malgré tout ce que je te cède,

La Pièce, c'est l'amour ! Tu n'es qu'un Intermède !
Va, l'amour est ton maître ! Il est meilleur que toi !
Tu n'es qu'un Roi bâtard, mais lui, c'est le vrai Roi ! ..
— Et toi, que de mourir un tel besoin tourmente,
Écoute : quand j'étreins dans mes bras mon amante,
Je mets tant d'énergie en ce grand sentiment,
Que je me trouve mal, de serrer seulement !...
Eh bien, ce n'est point là la millième partie
Du serrement que va te montrer ma furie !
Tu ne me verras plus un seul instant faiblir.
Et mes doigts lâcheront quand mon cœur lâche Olear !

Pour la troisième fois le duel recommence.
De son acharnement qui peindra la démence ?
Parfois, l'éclair donnant sur ce visage amer,
Tout livide, et tout noir, semble éclairer l'enfer !
Ivre de sang, un bras sans relâche travaille.
L'autre, pour s'appuyer, se prend à la muraille :
Car l'ouragan, plus fort, les soulève tous deux !
Tel Achille, vengeur, horrible, égal aux dieux,
S'enivre de Patrocle au milieu du carnage,
Le sent dans chaque corps, et respire avec rage,

Dans le sang des Troyens un parfum d'amitié!
Tel, combattant de l'œil, et du bras, et du pied.
Edgard, de la tempête et d'Olear formidable,
Enfonce son épée entière au sein coupable !
Et puis avec l'acier il lui plonge ce mot :
« Quand il s'agit d'un père, aimé peut-être trop,
Je puis avoir le foie un peu blanc [1] : mais, en somme,
Si j'aime en jouvenceau, je meurs ou tue en homme! »

Morne, penché longtemps, il but sa soif immense !
Mais quand le glaive en l'air, impassible, il porta,
Du sang qu'il avait pris [2] lors, il vit l'abondance.
Un quart d'heure durant la lame dégoutta !...

[1] Les Anglais disent d'un homme qu'il est *white livered.*

[2] On voit une tempête en forme de bourrasque,
Et..... *lors*..... un certain vent.....
MOLIÈRE.

Et d'autres exemples du même auteur.

LA CASCADE.

LA CASCADE.

« D'un rêve affreux mon cœur est déchiré.
Je l'ai vu cette nuit, pâle et décoloré,
Et me tendant les bras dans un adieu suprême,
En me disant : je t'aime !
Vit-on jamais amour plus sincère et plus fort ?
Il n'écrit pas, donc il est mort !

Adieu, nourrice [1], adieu, je pars : sois douce fille
A cette innocente famille :
Pauvres enfants deux fois quittés !
Par nos orages ballottés !
Dont je n'ose embrasser en face
Les petits fronts si pleins de grâce !
Et qui de lui m'ont tenu place !
Moins que leurs mères agités !

Je sais ce que tu vaux, bonne fille, et je t'aime !
Pour ce gentil dépôt sois un autre moi-même !
Si je fus quelquefois un peu vive envers toi,
Songe aux difficultés d'être mère... et plains-moi.
Tout pardon se doit à la mère.
Métier plein d'exigence, et parfois de colère,
Qui, ne tombant jamais sur les petits enfants,
Atteint parfois les voisins qui sont grands !

Séparons-nous amies.
Faisons la paix sur les Berceaux
De ces Colombes endormies.

[1] Les Anglais appellent la bonne d'enfants *nurse*, nourrice.

Pour tous les cinq que tes soins soient égaux.
Voici Sarrah ! — Voici Robert ! – Comme il sommeille !
— Nourrice, cette nuit si Robert se réveille,
Baise-le. De ton mieux déguise-toi.
Et que ta bouche et ta main le caressent.
Souris d'abord... il te prendra pour moi.
Par le sourire ils me connaissent.

De leurs jeux enfantins sois l'âme et le milieu.
Être douce aux enfants, c'est ressembler à Dieu.
Gronde peu ; mais reprends beaucoup. Sois indulgente,
Et patiente !
Et ne te lasse point d'avertir mille fois
Ces étourdis sourds à nos voix !
Souris toujours à toutes leurs fanfares.
Chéris surtout l'aimable propreté,
Et que leur pur essaim reluise autour des Lares :
C'est leur joie, et c'est leur santé ! »

Et pour Fontainebleau, de pleurs toute baignée,
Elle partait, d'un Guide accompagnée.

La foudre au loin grondait dans le ciel incertain.
« Galopons : hâtons-nous, disait-elle en chemin,
Pour arriver bien avant l'alouette
De mon frère à la maisonnette.
Car je tremble, et ne sais, Guide, quel est son sort,
S'il est vivant ou s'il est mort! »

Jamais sous un maintien plus doux et plus paisible,
Amour plus inquiet ne fut mieux étouffé :
Jamais autour d'un sein plus noble et plus sensible,
Plus gracieusement, Plaid ne fut agrafé.
Elle fend l'air comme une fée,
Ou semble sur les cœurs glisser comme Morphée.
Aux temps des Marmions, jamais preux Chevalier
Ne caressa d'un pied plus ferme l'étrier ;
Diane, aux murs Troyens, moins légère résonne [1];
Jamais dans Albion plus touchante Amazone,
Au port plus noble, au pied plus fin et plus mignon,
N'éclata dans un jour de Course aux champs d'Epsom !

Chemin faisant trottaient dans sa pensée

[1] *Tela sonant humeris,*

Contes et fabliaux dont elle fut bercée.
Elle entendait tout près mille sortes de bruits :
Voyait danser en rond urisks [1], lutins, esprits,
Larves et revenants... Et superstitieuse,
Ainsi qu'une Écossaise, Olear était peureuse.
Affectant un air brave, et le cœur déchiré,
Elle chantait très-haut d'un ton mal assuré.
Pour le corps, elle était de son sexe et son âge :
De l'âme toute seule elle avait le courage.

A peine elle aperçut le bout de la forêt,
  Que déjà son cœur murmurait :
« J'ai vu Windsor et sa forêt magique,
Son carré d'ombre aux pieds du vieux palais,
Rempli le soir de si tristes attraits,
  Soupire bien mélancolique :
J'ai vu Windsor, mais c'est Fontainebleau
    Le plus beau !

J'ai vu Windsor, et sa forêt magique

[1] Esprit des montagnes d'Écosse.

Soupire bien mélancolique ;
Mais ces Chênes sont bien plus grands,
Emblèmes de cœurs plus constants !
La pelouse n'est pas moins verte,
Ni de diamants moins couverte.
Aussi touffus sont ces ormeaux.
Le saule y pleure aussi mélancolique,
Et les cyprès sont bien plus beaux,
Remplis de plus triste musique !
Oh ! si je te perdais,
Tout bas, dit-elle, je serais
Semblable à ce cyprès
Toujours noir et portant le deuil toute sa vie,
Comme la veuve aux Clans de l'Écosse chérie [1].
J'ai vu Windsor, je vois Fontainebleau
Encor plus beau !

Dans les forêts s'est écoulée
Une part de mes premiers ans ;
Mais que mes jours de chasse ont été différents
De cette lugubre veillée !

[1] Les veuves Écossaises portent toute la vie le deuil de l'époux.

Au lieu d'un père ou d'une sœur,
Un Guide sombre et dont j'ai peur!
Ah! ce n'est plus le Cerf que j'invoque et j'appelle.
Je n'ai plus qu'un penser : Verrai-je mon Edgard !
L'Alouette, au matin, chantait notre départ.
Mais, cette nuit, hélas ! c'est Philomèle !

Tout est changé, le temps, le cortége, et le cœur !
Mais si mon Edgard vit, ce temps est le meilleur !
Plus d'air de fête : Et de la Chasseresse
Aujourd'hui l'âme est pleine de tristesse.
Mais le bonheur que je viens savourer,
Mais le but où je touche, est-il à comparer!
Combien la récompense est plus douce et plus belle !
Et la plainte du Cerf qui meurt forcé, vaut-elle
De mon Edgard,
Un seul regard ! »
Et son beau sein fut inondé de larmes.
L'Astre amoureux brille moins que ses charmes.
Et l'air est embaumé par les fleurs de la nuit
Bien moins encor que par ce qu'elle a dit !

Tout à coup le ciel brille, un grand coup de tonnerre

Vient d'échos en échos roulant tomber à terre...
Les coursiers sont épouvantés,
Et s'élancent de tous côtés.
L'horrible Tempête,
Toute pleine de bruit,
Agite sa tête,
Plonge tout dans la nuit.
La Mouette sauvage,
Siffle dans l'orage,
S'attache aux coursiers,
S'abat dans leurs pieds.
Ils se cabrent, s'élancent,
L'un sur l'autre s'avancent :
Les vents déchaînés,
Se faisant la guerre,
Battent la crinière
De leurs cous mutinés.
Quand l'éclair resplendit sur le Plaid écarlate,
Le Guide croit sur lui que le tonnerre éclate,
Et que le ciel en feux,
S'entr'ouvre à ses yeux !

Dans ce déchaînement de toute la nature,

Le Guide à peine étouffe son murmure,
Aveuglé par la foudre, et la chute du ciel :
Elle, douce, à cheval ainsi que dans sa chaise,
Sourit aux Vents, comme au Thé paternel,
Et soupire tout bas quelque plainte Ecossaise...

La fougue de l'orage enfin se ralentit.
Mais en tâtonnements une heure se perdit.
Plus on cherche la route et plus on s'embarrasse.
« Dans ces mille sentiers je ne me connais plus,
Dit le Guide, j'en ai perdu la trace,
Et mes efforts sont superflus. »

L'entendant dire,
Elle soupire :
« Petits sentiers par lui seul visités !
Vestiges de ses pas par ses pleurs humectés !
Douce aspiration de celui que je pleure !
Senteurs de lui, dont ces bois sont remplis !
Et toi surtout qu'il aime, Astre amoureux des nuits,
Guidez mes pas vers sa demeure !

— Pour arriver, dit l'homme des campagnes,
Avant le jour, il faut couper par les montagnes :
Et tantôt à cheval, et tantôt sur les pieds,
Gravir de tortueux sentiers :
Et je n'ai nulle envie
D'aventurer ma vie,
Pour arriver pendant la nuit. »
Le jour, la nuit, qu'importe? — Olear pâlit.
« Je crois voir un Ravin... plus court d'une grande heure...
Route affreuse... mais courte, et partant la meilleure ;
Mais je n'ai plus le jarret assez fort. »
Elle, à genoux tombant : « Le Ravin... ou la mort !
—Peut-être tous les deux ! — Ne sois pas insensible !
— Tu perds l'esprit, sais-tu quel est ce lieu terrible ?
Il faut être deux fois ferme sur l'étrier....
— Je fus bercée enfant par le limier.
Lorsqu'à la Chasse on sautait les Bruyères,
Et les torrents et puis les fondrières,
Portant aux pieds Brodequins de chamois,
Contre les vents et la pluie et les froids,
Doux havre-sac, cher Bagage de Guerre,
On m'emportait ballottant par derrière :
Et je naquis sur un Coursier !
Et c'est mon père, Ecuyer qu'on renomme,

Qui m'apprit avec passion,
Ces deux choses d'un Gentilhomme :
L'Honneur et l'Equitation....
— Si tu tombes, c'est là ta dernière demeure.
Te sens-tu le courage?... — Il abrége d'une heure.
— Aucune femme encor n'en gravit les sommets....
— Une femme aima-t-elle autant que je le fais!
— Plus d'une tête d'homme à voir ces précipices....
— Les Montagnes d'Ecosse ont été mes nourrices.
—Tu le veux? — As-tu peur! — Traversons ce Ravin.
A part. Haut.
Si douce! Et tant de cœur! Ne quitte pas ma main.
Tu roulerais au fond la tête la première,
Ne le regarde pas! — Je regarde mon frère. »

Et les voilà l'un et l'autre engagés.
Lui frissonnait pour elle,
Faisant autour de ses pas sentinelle :
Elle, sentait son cœur et ses sens soulagés.
Disant : « Les Pics sont hauts, le torrent est rapide.
N'arrête pas, n'arrête pas, bon Guide!
Vole, vole toujours
A mes amours!

Quand dans les Basses-Terres,
A mon enfance chères,
Douce Patrie est en danger.
Un Patriote Messager,
Vole partout sonner le cri de guerre :
Portant toujours allumée, en tout lieu,
L'infatigable Croix de Feu.
N'arrêter pas, c'est la vertu première !
A qui prend haleine malheur !
Toujours voler c'est là l'honneur !

Ainsi de moi, point de halte infidèle :
Edgard peut-être en expirant m'appelle.
Je suis d'amour ce messager.
Et ma patrie est en danger.
Je porte, en moi, ma Croix inextinguible,
Un cœur toujours inquiet et sensible !
Il faut gravir sans respirer.
Il faut franchir sans murmurer.
Les Pics sont hauts, le torrent est rapide,
N'arrête pas, n'arrête pas, bon Guide !
Vole, vole toujours,
A mes amours ! »

Tantôt sur le revers ardu d'un précipice,
Ils suivent un sentier étroit où le pied glisse...
Et gravissent des Pics escarpés et sans fin,
Où le pied a besoin du secours de la main :
Se servant du genêt ainsi que d'une échelle ;
Se prenant aux rameaux du saule qui ruisselle !...
Tantôt en démêlant les taillis des forêts,
Elle blesse ces doigts si délicats et frais,
Qui n'ont touché jamais que les plus douces choses,
Et qui n'ont démêlé que des rênes de roses...
Mais depuis quelque temps le Pâtre soucieux,
A toute question restait silencieux.
Puis tout à coup, balbutiant, confus :
« J'ai cru longtemps pouvoir poursuivre,
Sylphe, et dans ton élan te suivre.
Mais franchement je n'en puis plus !
Sur la mousse, devant cette belle Cascade,
Je veux de l'Aube attendre le retour.
Demain le reste, au point du jour,
Ne sera qu'une promenade.
Toi, va seule : tu n'es pas très-loin de la ville.
Je ne sais pas quel bras d'airain
Te tient debout ! Adieu. Jusqu'à demain matin ! »

Alors il eût fallu voir les yeux de la fille !
Et pour cette fois
Entendre sa voix !

« Guide, je suis si peureuse !
Si malheureuse !
Oh ! ne me quitte pas ! »
Puis, avec tant de grâce,
Avec ses deux beaux bras,
Pieusement elle l'embrasse,
Lui disant à genoux,
D'un œil si doux,
Et qui supplie
Avec génie :
« Va jusqu'au bout !
Veux-tu que je te chante
Une chanson touchante
Sur un vieil air bien Écossais,
Nouveau toujours et toujours frais !
Douce Ballade
Au cœur malade !
Écoute-bien : Et souviens-toi,
Que pas n'est question de moi.

BALLADE.

C'était une Ecossaise. Elle s'était unie
Au Français pauvre, et pour sa vie !
Ils étaient deux,
Bien amoureux !

Noble elle était,
Mais lui n'avait
Pour sa naissance,
Pour tout attrait
Qu'un cœur bien fait,
Et sa souffrance.
Elle vint dans ce grand Paris,
Avec son père, et sans amis.

Comment il se fit
Que leur cœur se prit,
De si douce chose
Qui sait la cause ?

Prompt cela fut. Mais leurs amours
Sont pour toujours !

Mais les deux pères,
A leurs amours
Furent sévères !
Eux s'aimaient toujours.

Pas loin n'est Londres de Paris ,
Et ce sont deux voisins pays ;
Mais de leurs mœurs la différence ,
Et des coutumes l'ignorance ,
Et les préjugés ennemis...
Faisaient de Londre et de Paris
Lointains pays.

La demoiselle
Lui fut fidèle ;
Son père elle perdit ;
Car il la maudit.
La malheureuse ,
Plus amoureuse,

Pleura beaucoup seule à Paris,
Sans père et sans amis!

Sur ces deux infortunés pères
Ont plané d'horribles mystères.
L'un avait trop de vanité!
L'autre ignorait la vérité!
Si l'un ne voulait rien entendre,
L'autre ne pouvait rien apprendre!
De l'un on dit qu'un faux ami
Fut un bien cruel ennemi.

Ils étaient deux,
Bien amoureux!

O Dieu! sois leur famille.
Viens au secours
De leurs amours.
Sans toi la pauvre fille
Peut mourir de souci
Sans son ami.... »

Comme ces soupirs langoureux
Charmaient l'écho de la Cascade,
On l'eût prise pour la Naïade
Protectrice de ces beaux lieux.

Et le pâtre à ses yeux porta sa main calleuse,
Plus d'une fois durant la plainte harmonieuse,
Attendri de pitié par cet aveu charmant,
Si transparent.

« Moi, qu'en ces bois je t'abandonne
Toute seule, ô sainte Madone!
Je te porterais sur mes bras !
Je sens la force en moi descendre.
Dans un moment je veux te rendre
A ton doux frère de là-bas... »

Alors, dans les taillis épais ils s'enfoncèrent ;
Mais dans les mêmes lieux trois fois ils repassèrent,
Et trois fois égarés, revenant sur leurs pas,
Montant en haut, glissant en bas,

Ils retombent dans la Cascade,
Témoin charmant de la Ballade.

Mais de la fille enfin la force s'épuisa ;
Olear, et non son amour, se lassa !
Elle se trouble, et fermant sa paupière,
Laisse choir vers la terre,
Son pauvre corps transi.

La voyant ainsi
Sur elle couchée,
La triste Forêt,
Qui la connaît,
En fut touchée.
Du sommeil à la fois chaque hôte s'éveilla.
De pleurs reconnaissants chaque Arbre se mouilla.
Tous ses rocs se brisèrent.
Les longs Pins suèrent.
Et les Bruyères
A l'Écossaise chères,
Même en pleurèrent..[1]

[1] Illum etiam lauri, illum etiam flevere myricæ. Virg.

« Ami, qu'ici je viens chercher,
Que je touchais, et dont je ne puis approcher !
O part de moi, de beaucoup la meilleure !
Murmura-t-elle, ô toi, qu'amèrement je pleure !
Ma tête tourne et mes yeux sont confus....
Je t'aimais tant.... Je ne te verrai plus.
De ton enfant affectueuse et chère,
Reçois ce faible embrassement, mon père....
Adieu, Montagnes du Pays,
Adieu, mes bons petits amis. »

On pouvait lire
Sur son sourire,
Empreint de lassitude et voisin du tombeau,
Si tranquillement doux, si mortellement beau,
Tout ce qui fait notre âme épanouie,
Tout ce qui plaît, et tout ce qui convient,
Et tous les bons pensers : et la Mélancolie
En le voyant, eût dit : « Celui-là m'appartient ! »

Mais ce divin sourire
Où Dieu même se mire,

Mais du dehors ces attraits caressants
N'étaient que l'ombre du dedans.

Elle est là. Dans les fleurs, immobile et couchée,
Par les Marguerites cachée.
Blanche Fleur qu'un Orage un soir a fait germer,
Épanouie au souffle de l'Automne,
Si suave, modeste, et bonne,
Qu'on ne peut la voir sans l'aimer!
Le Pâtre la réchauffe et sur son sein la presse.
Elle retombe; alors, avec tendresse,
La relevant doucement par son Plaid,
L'heureux homme de la campagne,
La respire en croyant qu'elle est
Une Marguerite [1] de Montagne!

Au-dessus d'elle, autour, au-dessous, ô merveille!
Soudain la jeune fille ouït en son oreille
Soupirer mollement d'inexprimables sons,

[1] La Marguerite (*Daisy*) est la fleur aimée des poëtes Anglais. On connait les vers charmants de Robert Burns, l'Écossais, adressés à une Marguerite.

Plus doux que des oiseaux les plus douces chansons;
Que nulle expression humaine ne peut rendre;
Modulés sur la harpe la plus tendre!
Un de ces airs si suaves et doux,
Qu'ils versent le délice et jamais le dégoût:
Miracle que ne saurait faire,
Semant les fleurs dans le saint lieu,
La jeune fille à la voix la plus claire,
Un jour doré de Fête-Dieu!
Et ces tendresses infinies,
Ces indicibles harmonies,
Dont ses forces sont rajeunies,
Nouveaux prestiges d'Ariel,
L'enveloppaient partout, et descendaient du Ciel
Rafraîchissantes comme un miel!

« Reprends tes forces et ta vie;
Relève-toi, fille chérie,
Dit une voix, car avec toi je suis,
Douce Innocence, âme de mon doux fils!
Tu peux bien être appréciée,
Et mille fois remerciée;
Mais louée, ô jamais! Je ne puis qu'adorer

Et t'admirer.

Oui, près de toi languiraient les louanges

Même des Anges !

Et pour te bien récompenser,

Un Dieu seul peut les prononcer !

O douce Innocence,

Selon ta conscience,

Tu marches en avant,

Et loin, bien loin suivant

La Louange traîne derrière.

Ton Éloge est de te voir faire !

Vos amours, publiques envies,

Seront encore poursuivies.

Dans le combat ne va pas défaillir,

Mon fils, car du combat la palme, c'est Olear !

A tes beaux yeux voilés j'apporte la lumière,

Et l'Espérance à ta misère.

Que de bien-être et de fraîcheur,

Sur les gazons ton corps s'épanouisse :

Je te rends tes douceurs, ô suave nourrice,
Nourrice, ma Sœur! »

A sa vue encor trouble, éblouie, étonnée,
Se déploie une scène unique, fortunée!
O quels transports!
Sous ce beau corps
Avaient germé des forêts odorantes
De Tulipes et d'Amarantes,
Et le Myrte entourait, aux bords des frais ruisseaux,
Son front de ses plus gracieux Berceaux!

Les meilleurs vents et les plus doux,
Accourus à ce rendez-vous,
Berçaient ses cheveux d'or pleins de mille ambroisies
Et des brises les plus choisies[1].
Iris a secoué sur le front des Forêts
Son Écharpe aux mille lumières;
Et verse sur cette heure et sur ces doux aspects
Ses influences les plus chères!

Alors une Naïade,

[1] Milton.

Sortant de la Cascade,
Des calices du Nénuphar,
En riant extrait un nectar,
Dont sa charmante main essuie,
Et rafraîchit et vivifie
Ces deux beaux pieds si blancs et si polis,
Qui jamais ne se fatiguèrent,
Et gâtés, jamais ne foulèrent
Qu'étriers d'or, et satins et tapis,
Mais que l'Amour a rendus si hardis!
Pieds de Sylphide, et si petits,
Que dans cette bouche
Qui les réchauffe et qui les touche
Avec un soin pieux,
Ils tiendraient au mieux
Tous deux !

De Sylphes une Myriade,
Avec leurs guirlandes de jonc,
Accourent pour danser en rond
Autour de la belle Cascade.
Son Edgard même est avec eux!
Tout le ciel resplendit de feux !

Puis ce grand chœur mélodieux
Fêtait leur Noce avec mille murmures,
Des Hymnes de toutes natures,
Et des parfums de to us pays,
Soudainement épanouis
Pour leurs fiançailles futures!

Puis tout cela s'enfuit; et de tous ces amis
Il ne lui resta plus que la Reine des nuits.
A sa clarté sereine et bienfaisante,
Apparaît une vieille, infirme, sanglotante.
Son œil tout rouge atteste un désespoir profond.
A tout ce qu'on lui dit, son fils elle répond.
« Amis, vous n'êtes pas dans le chemin, dit-elle;
Suivez-moi. — Puis pleurant: « Mon fils, mon Jean fidèle,
Au Châtelet
Il est!
Et je viens du fond de la Nièvre,
Avec la faim, avec la fièvre,
Le soigner... car il est malade... Cher garçon!
L'an dernier pour six louis il fut mis en prison.... »

La plainte n'était pas finie,

Qu'avec une grâce infinie
Débarrassant du Plaid sa bourse, doucement
Olear entre ses doigts la glisse en rougissant.
« Sois heureuse! ma part, ô vieille, est limitée,
Et bien comptée.
Prends ces louis d'or. C'est un acte pieux,
Pour être, jeune fille, à cette heure, en ces lieux.
Pour si peu qu'on donne,
Dieu beaucoup pardonne! »

La mère se signant, attendrie, arrosant
De baisers et de pleurs la main et le présent,
Tombant à deux genoux, dit : « Vous m'avez sauvée! »

« Prends courage, ma bonne.. Et sitôt arrivée,
Apporte à tes Geôliers cet or libérateur.
Mets quelque aliment chaud sur ta froide poitrine.
Mets un bon linge blanc sur ce corps en ruine,
Et ton fils sur ton cœur!

Il a souffert, captif, loin de ta vue.
Donne-lui ce baiser aussi pour l'inconnue.

Tu m'as montré ma route...Adieu, femme de bien !
Va voir ton prisonnier, et moi je vole au mien ! »

Puis soupirant : « Adieu, mes dernières guinées,
Données !...
Je ne regrette pas ce peu... Vaut-il d'Edgard
Un seul regard! »

Et son œil caressant suivait encor la mère,
Qui disparaît vers la Clairière.

Et bientôt elle entrait en ville : les Bienfaits
Sont par leur prix suivis de près.

Elle fut tellement heureuse et consolée,
Qu'on l'entendit tout bas son Dieu remercier.
Mais elle fut tellement ébranlée,
Que sur le Guide il fallut s'appuyer.

Qui peindra son premier coup d'œil sur la Fenêtre?
La terreur et l'espoir luttant dans son regard?

Vient-elle à temps, ou vient-elle trop tard ?
Ou va-t-elle mourir, ou va-t-elle renaître ?

Il est là ! — D'un torrent de larmes arrosé,
Le mur par elle est mille et mille fois baisé !

Il dormait là. — Depuis qu'il est dans cette ville,
Pour la première fois il repose tranquille :
Dans son lit, non debout ! calme, non agité !
Par aucun rêve affreux épouvanté !
Sur ce cœur ulcéré, qui donc a mis du Baume ?
Pourquoi plus d'insomnie ? et pourquoi nul fantôme ?
Soit que le long effort d'un combat sans pareil
A ses sens épuisés apportât le sommeil ;
Soit plutôt qu'il sentît cette ivresse suprême,
D'un affront bien lavé sur le front que l'on aime !
Il goûtait longuement ce bonheur si parfait,
Que donne aux cœurs un grand devoir bien fait !

Elle alors : « Je me suis en chemin dépouillée :
Mais tu vis, mon Edgard ! et je suis trop payée !

Vide est mon Plaid ; mais je vois ton sommeil :
Mon cœur est plein d'un bonheur sans pareil !...

Si le sort me réserve un jour quelque souffrance,
Te voir une heure emporte la balance !
Sous tes yeux, cher, j'ai pu venir.
Un tel présent ne craint nul avenir !
Joie inespérée !
Sur sa joue adorée,
Dans la pourpre se glisse un reste de pâleur,
Assez pour mon Bonheur,
O suprême Béatitude !
Et pas assez pour mon inquiétude !

O sommeil ineffable ! ô suave veillée !
Astre amoureux par qui mon cœur jouit !
Nuit qui dores son front, belle nuit étoilée,
Toute mon âme vous bénit !

Il m'appelle.... Je suis dans sa pensée !
Sa pauvre Olear n'est donc pas délaissée !

Rayon charmant, ma consolation,
Promène-toi longtemps à cette même place !
Je le vois de si près, et si bien, doux Rayon,
Qu'il me semble que je l'embrasse !

Que la crainte de voir s'envoler nos amours,
Dans ton sommeil profond ne jette point d'alarmes !
Dors, dors, ô mon enfant ! Je t'aimerai toujours !
Te voir si bien dormir a pour moi tant de charmes !

Dors. Mon cœur est un jour de Printemps sans déclin,
Sans nuage, limpide, harmonieux, serein !
Tant mon affection est inouïe et vraie,
Lépreux, je lécherais avec amour ta plaie !
Infirme, tu serais le Dieu de la beauté !
Ridicule, je sens redoubler ma fierté !
Aveugle, je suis là ! né pauvre et misérable,
Oh ! prends mes vêtements.... ô chose délectable,
T'abriter ! du travail de mes mains te couvrir,
Et toujours là, tout près, souriant, te nourrir !...

Un jour, oui, j'entendis près de moi quelqu'un dire :
« L'Amour ainsi que tout s'use, languit, expire ! »
Je sentis trois frissons soudain en moi courir,
Une sueur couler froide... Je crus mourir !
Et les yeux pleins de pleurs, tombant sur une pierre,
Je fis mentalement à Dieu cette Prière :
« Oh ! si je dois un jour, comme ce méchant dit,
Me réveiller, mon cher enchantement détruit,
Cherchant autour de moi mon âme évanouie,
Et ce par quoi je vis, l'amour, l'amour tarie !
Mort, mon doux Oranger au jardin dépeuplé,
Et mon beau Rossignol de sa cage envolé !...
Plutôt que cette nuit d'amour soit la dernière,
Frappe, anéantis-moi, mon Dieu, sur cette pierre ! »
Depuis ce temps, je couve en mon sein tout le jour,
Tremblant qu'il ne s'échappe et fonde... mon amour !
Comme en haut d'un Balcon d'un trouble involontaire
Son enfant dans les bras, on voit frémir la mère !
Et je fais quelquefois un mouvement soudain,
Comme sur son trésor l'avare porte sa main !
Mais non ! Dors. En naissant notre amour fut bénie.
Dors, elle est immortelle, ineffable, infinie !...

Ainsi le long du mur, douce à fendre les cœurs,
Soupirait la voix dans les fleurs.

Ton Olear, disent-ils, avide de conquêtes,
De diamants parée est toujours dans les fêtes :
Je suis à ta fenêtre, humide et les pieds froids.
L'amour tout seul soutient ma voix.
Et tous les diamants qui mouillent ta croisée,
Je ne les dois qu'à la rosée.

Je te trompe... Et voici ma réponse : Je t'aime !
Je t'aime, et par l'amour tout mon cœur ébranlé
Saigne toujours inconsolé,
Toujours Edgard sera mon bien suprême !

Impression toujours présente !
O soir, toujours debout dans mon esprit troublé !
Soir où de notre amour, par une mort vivante,
Tout le trésor me fut révélé !

Comme un petit ruisseau que rien ne peut ternir,
Creuse, en coulant, son lit tous les jours davantage :
    Loin d'effacer ta douce image,
L'heure en coulant te creuse au pauvre cœur d'Olear.

Elle chantait toujours immobile et penchée
  Entre une treille et deux rosiers cachée.

Et cette tête blonde, au teint déjà moins blanc,
Par le chagrin jaunie et déjà moins vermeille,
Perdue en ces raisins comme un oiseau chantant,
Semble un trésor de plus souriant dans la treille.

Telle, la Rose pâle, ô fortuné Sussex [1],
Escalade en festons tes *Cottages* si frais [2],
Et jusque dans la Chambre entrant en indiscrète,
Fait éternellement rire la Maisonnette.

« Aimons-nous, ô ma vie ! Eh ! que me fait le vent,

[1] Comté d'Angleterre.
[2] Maisons de campagne en Angleterre

S'il me ballotte et jette au sein qui me comprend !
Que me fait l'Ouragan déchaîné sur ma tête,
Si je trouve en toi-même un Port dans la Tempête !
Crains-tu que le méchant ne me lasse, ô mon cœur ?
Son fiel n'aura jamais pour moi d'impure odeur,
Pourvu, comme autrefois, que tu veuilles me dire
Que mon nom est si doux quand ton cœur le respire!
Qu'ils me fassent, là-bas, noire comme un charbon,
Si, toujours blanche, ici, tu soupires mon nom !
Qu'importe que je sois, dans Paris, la dernière,
Si des lieux où tu vis Olear est la première !

Ah ! que de ta jeunesse ils m'imputent les torts,
Pourvu qu'entrelacés nous restions les plus forts !
Laissons-les donc cent fois m'appeler mercenaire,
Si ton amour me dit tous les jours le contraire !
Je n'ai qu'à contempler tes regards satisfaits.
Ils sont mon bouclier. Ils parent tous leurs traits.
Comme les Dieux sauvaient avec leur caducée,
Sous tes regards Olear ne se sent pas blessée.

Toute ma renommee enfin et mon honneur,

Les ai-je pas placés dès longtemps dans ton cœur ?
Edgard, si dans ce peu que pour toi j'ai pu faire,
Quelque chose de simple et de vrai t'a su plaire,
Si de toi j'ai jamais quelque peu mérité,
Là, mon ange, est ma vie et ma félicité !...

Je suis en bas, jeune homme, où toi tu devrais être.
C'est mal. De ses frayeurs mais le cœur est-il maître?
Je choisis une nuit pour venir près de toi,
Afin que ta douleur n'ait point honte de moi.
Donne, donne un instant ta voix et ta présence,
Pour ces deux mois passés de mortelle souffrance !
Pour avoir, si timide, et craintive à l'excès,
Passé, sans respirer, tes si longues forêts ! »

Elle frappe.... et soudain se tait, l'œil arrêté,
Sur cette belle nudité !
Qu'êtes-vous devenue, Amazone intrépide ?
En face des rochers plus forte que le Guide,
Elle est faible comme un enfant,
En face de cette croisée !
La voilà l'âme brisée.

Elle respire faiblement.
Contre la Mort, c'était une grande âme.
Contre la Décence, elle est femme.
Défaillante, prête à pleurer,
On l'entendit tout bas prier :

« O Pudeur, toi que ma présence,
A cette heure, en ces lieux offense,
Telle j'y vins, telle j'en puis sortir.
Je ne veux rien qui te fasse mentir,
Snood[1] Écossais qui ceins ma chevelure :
Non moins que toi décente et pure. »

Alors, de ses deux bras, si beaux, si caressants,
Rassemblant les Rosiers joyeux, obéissants :
« Je veux envelopper d'un nuage de roses
Les lieux sacrés, dit-elle, où tu reposes ! »
D'une pluie odorante inondant ses cheveux,
Elle se fait un lit des Rosiers amoureux :

[1] Ruban qui attache la chevelure des filles écossaises, emblème de la virginité.

Sous ses doigts d'or animant chaque tige,
Où le Zéphire en murmurant voltige,
Les caresse, les prend, les baise tour à tour,
S'y plonge avec amour,
Comme un Cygne altéré se plonge au Lac limpide,
Pas un heureux Bouton ne fuit sa lèvre avide.
Autant d'embrassements nouveaux,
Autant de Boutons frais éclos !
Et dans ses baisers de femme,
A son aise, invisible, elle exhale son âme...

Le Coursier de plaisir qui tressaille soudain.
Sentant sur son beau cou l'incomparable main,
Abaissant mille fois et relevant l'oreille,
Piaffe amoureusement sous sa blanche merveille.
Comme, aux temps de nos Preux, dans les tournois divins
Des soldats Troubadours et des gais Paladins,
On voyait le Héraut porter en caducée
La tige d'un beau Lys mollement balancée !...

Qui dira de cette âme et mâle et féminine
Les intrépides douceurs !

De cette passion la chasteté divine
Aux plus cruels arracherait des pleurs !
D'amour honnête et décente furie,
Que le respect, le devoir, déifie !

O Fleur immortelle du cœur !
Qui peut dire tes grâces,
Toi qui jamais ne lasses.
O délicieuse Pudeur !

D'aimer, ô modèle suprême,
Ta manière n'a rien d'humain.
J'en ai vu mille aimer, doux Séraphin,
C'est comme toi qu'il faut qu'on aime !

Telle est ta Danse, ô Diane légère,
Aérienne, imaginaire !
On en a vu sauter et mille et mille fois ;
Mais on n'a vu danser que Diane des Bois !

Oh ! comme avec délice elle le contempla !

Ce cher Endymion !
Et comme une tendre nourrice
Amoureusement le veilla,
Et, jusqu'au bout, goûta son sacrifice !
Idéale communion !
Qu'elle lui dit longtemps de douces choses !...
Et que de fois elle baisa les roses !...

Adieu ! dit-elle ! adieu ! sois béni ! de la nuit
Tout mon bonheur s'évanouit !

Tu reviendras ? Je crois encor t'entendre,
Disant en pleurs : Bientôt, ô mon amour,
Je reviendrai ! — Cet adieu fut si tendre,
Qu'il semblait doux comme un Retour !

Le Pèlerin venu pour visiter,
Rosaire en main, une pieuse Châsse :
S'il peut seulement emporter
Quelqu'objet saint de cette sainte place,
Il est heureux !

Et moi, j'emporte au sein l'espoir comme Relique :
Et comme un Baume à mon cœur je l'applique,
Et je suis mieux !

Et l'Aube blanchissait déjà la Maisonnette,
Et la Fauvette.

Une seconde fois il fallut s'exiler.
Dans ses beaux yeux on vit trembler,
Aux Perles du matin suspendue et semblable,
Une larme adorable !
Et puis, elle partit lentement, et sans voix,
Se détourna plus d'une fois.

CHANT V.

LES TROIS AMIS.

Triste, et l'œil attaché sur les portes fermées,
Priant Dieu pour la fuite... un jour le Prisonnier,
Dans la cour, partageait à son cher Pigeonnier
Ses caresses accoutumées.

Deux beaux Ramiers étaient son unique souci.
En les voyant prisonniers comme lui
Pour eux il s'était pris d'une amitié de frère,
Tout à fait profonde et sincère.

Leurs mouvements avaient cette molle douceur,
Qui rappelait Olear... ils avaient sa blancheur.
Depuis qu'on lui ravit son seul bien, sa croisée
Sur sa chère Forêt, eux seuls de sa pensée,
De son amour étouffé, de ses plans,
Surtout de son espoir étaient les confidents!

Ce jour, donc, ils étaient plus gais que de coutume;
Rien n'égalait leurs transports répétés;
Sur leurs beaux cous tressaillait chaque plume,
Et tout était soupirs, amours, félicités.

Tout à coup, par derrière,
Une traîtresse pierre,
Frappe l'un, et l'envoie à cent pas déchiré,

Dans un Buisson, remplit l'autre d'alarmes.
Voilà le couple séparé.

Ses yeux se mouillèrent de larmes.

Dès ce jour, il sentit son amour redoubler,
Pour le cher survivant : et pour le consoler,
Chaque matin forçait son cœur mélancolique,
A lui chanter quelque musique.

Un remords surtout l'agitait.
Il avait recherché le mort dans la verdure.
Mais en vain ! Ce penser toujours le tourmentait,
Qu'il n'avait pu lui faire une humble sépulture.

Le survivant dépérissait.
Plus tristement le caressait.
Refusait toute nourriture.
Soupirait le jour et la nuit

Et de son frère on aurait dit
Qu'il avait reçu la blessure.

De l'homme et de l'oiseau qui peindra l'union,
Dans cette tristesse commune !
Se dérobant à ses Argus,
Chaque soir, l'un cédait à la tentation,
A l'heure sombre où l'œil mouillé ne se voit plus,
D'aller pleurer chez l'autre aux rayons de la Lune.
Où l'on voyait le langoureux Ramier,
On était sûr de voir le prisonnier.
La semaine passa dans cette amitié sainte !
Dans ce parfait accord de plainte !

Un jour, c'était un Dimanche, un matin,
Le jour était clair et serein.
Après le Déjeuner, il court, selon l'usage,
Porter son dessert dans la cage,
Dessert de Roi, qui, devant le Ramier,
Comme devant Edgard, restait toujours entier.

Il approche... O terreur! la cage était deserte.
Et la porte d'osier était restée ouverte...
Son compagnon, son frère est-il parti?
Tout au fond, dans un coin, il le trouve blotti.
Il écarte la paille, et quelques brins de plume,
Tout couverts d'une fraîche écume.
Que voit-il? dessous lui, dans son sein réchauffé,
Roucoulant, becquetant, de tendresse étouffé,
Son frère de retour et vivant... quelle ivresse!
Son frère épanoui... tout brillant de jeunesse...
Moments filés de soie et d'or!
Leurs doux ébats, c'est vraisemblable,
Commencés quand on vint à table,
Leurs doux transports duraient encor!
Les siens à son tour commencèrent!
En le voyant, les leurs se réveillèrent!
Et tous les trois, étroitement unis,
Ivres d'amour, s'embrassaient réunis!
Vous n'étiez rien, beaux transports de la Grèce,
Auprès de leurs pleurs d'allegresse,
Quand Oreste reconnaissant
Electre se mourait sur son sein caressant!
Et dans cette douce embrassade,
Il était, lui troisième, heureux comme Pylade!...

Mais lorsque l'admirant, lui parlant, le prenant,
Il baisait sur son col le petit revenant,
Il aperçoit un collier de Pensées
Artistement, avec âme enlacées.

« Oh ! Béni soit le charmant ouvrier,
Dit-il, qui si bien aime, et ne peut oublier!
Quelle main triste et belle
A caché sous ton aile,
Ce petit brin,
De Romarin !

Oiseau luisant, ton fortuné plumage,
Est-ce elle aussi qui l'a voulu polir?
Ton col, mouillé, dans mille parfums ñage.
Sont-ce des pleurs?... ah ! tu me viens d'Olear !

Tu l'as donc vue ! heureux oiseau... Vit-elle?.....
Au sortir de ses mains qu'elle est douce ton aile!...
Laisse-moi la baiser... Oh! n'omets rien... dis-moi...
Conte-moi tout... quel air plus pur descend de toi!...

Que vois-je!... un Billet blanc, et roulé sous ton aile!
Lisons-le. « Viens me voir : il est temps. Ta fidèle. »

Oh vite! ami, retourne d'où tu viens.
De mes embrassements retourne vite aux siens!
Revole, Oiseau, sur sa lèvre chérie.
Porte-lui ces baisers et nombreux et brûlants,
Que je confie à toi... Prends mes pleurs ruisselants;
Et sur ton aile aussi prends mon âme flétrie.

Dis-lui qu'au prisonnier les murs sont hauts encor.
Mais l'Amour, plus subtil que ceux qui me regardent,
L'Amour ne dort jamais... Ils dorment ceux qui gardent,
L'Amour est la clef d'or! »

O miracle! agitant son aile parfumée,
L'oiseau charmant retourne à la demeure aimée...
Car deux de ses petits
Etaient au colombier... mais quatre dans Paris.

L'oiseau, fuyant la bouche qui le baise,
Si bien reçu là-bas, revole à l'Écossaise...
Voyageur amoureux,
Aux perpétuelles ivresses !
Accapareur de toutes les caresses !
Petit voluptueux,
Cueillant baisers sur deux seins tour à tour !

Comment se fit cela... Demandez à l'Amour.

LA MORTE PAR AMOUR.

Un soir, par la contrainte et l'amour épuisé,
Sur le banc de gazon de ses pleurs arrosé,
Il s'était endormi. De femme un doux visage
Se montre, et rafraîchit sa vue, et la soulage.

Par sa croisée, ouverte, on voit à l'horizon,
Un amas de rubis, haut comme une maison.
Autour, des diamants, des champs de pierreries.
Tels qu'Aladin en fait verdir dans ses féeries.
Assis à ses côtés, un homme lui montrait
D'innombrables vallons, une immense forêt,
Trois cents coursiers paissant dans un beau pâturage;
Elle, tournant le dos, embrassait une image.
Sa lèvre, que contracte un modeste dédain,
A sa beauté si triste imprime un sceau divin.
Toujours propre, toujours décente en sa misère,
Ses cheveux, mal tressés, ne traînent point à terre ;
Mais simples, sans apprêt, d'amour seul parfumés,
Ils brillent, attendant toujours les yeux aimés.
Son front est mort, son œil divinement humide,
Terne, à force d'attendre, et de fixer le vide !
Charmes qui l'animiez qu'êtes-vous devenus ?
Qui vous reconnaîtrait ? De tant d'attraits perdus,
Seule, la Grâce encor erre autour de sa lèvre,
Comme autour du Cythise une amoureuse chèvre.
Mais ce teint, il n'est plus! Ses beaux bras blancs, flétris!
Le Chagrin, prenant tout, lui laissa son souris.
Tel, frappé de respect, le Vainqueur de l'Asie,
Saccageant la Cité, sauva la Poésie.

Triste et touchante fille, attendant un retour.
Portrait de Jeanne Shore, embelli par l'Amour!

Une fleur, au Balcon ouvert, une Pensée,
Est d'eau pure par elle et de soins caressée.
Quand elle ne tient pas le médaillon aimé,
Par les pleurs qu'elle verse obscurci, déformé,
Sa main est à sa fleur. Pour ranimer sa sève,
Son bras nu, languissant, vers le ciel elle lève,
Si pâle et diaphane, ainsi qu'un peuplier,
Qu'au travers il voyait tous les objets briller.

Soudain, il voit la fleur avec peine arrachée.
Puis se croyant de tous, sous son voile, cachée,
Comme pour assouvir une cruelle faim,
Elle porte à la bouche et la fleur et la main!
Cette vue en ses yeux précipite les larmes.
Sa figure amaigrie et douce a de ces charmes.
Qui fouillent dans le cœur jusques au fondement.
« Demeure. Laisse-moi savourer doucement
Ton œil fixe rempli de larmes sans pareilles!
Vision ineffable, oh! prends-moi sur tes ailes.

Un Baiser, un Baiser sur tes lèvres de miel!
Un Baiser! Char d'Elie emportant l'âme au Ciel. »
De m'élever à toi, dit l'Ombre, je m'efforce.
J'ai toujours même cœur, mais non plus même force..
Viens me parler. Je t'ai si longtemps espéré.
Oh! ne t'éloigne pas si tôt, mon Désiré!
Je me sentais languir, inoffensive femme,
Sous l'injuste mépris, consomption de l'âme.
Du toit qui m'abritait ils m'ont voulu chasser...
Et de ce qui fait vivre il fallut me passer... »
Puis, se baissant vers lui si pénétrante : « Écoute...
Pardonne à ce bon père : il l'ignorait sans doute!
Par ses dons mensuels rassuré pleinement,
Il n'eût jamais laissé mourir sa pauvre enfant!... »

Soudain, sévèrement elle le considère
(Autant qu'elle peut prendre un visage sévère);
Puis, attachant sur lui des regards douloureux,
Elle sembla vouloir s'échapper de ces lieux...
« Grâce, ne me fuis pas, Ombre chère et touchante,
Disait le malheureux d'une voix déchirante!..,
Ne te détourne pas quand je veux t'embrasser.
Ne me refuse pas ta main pour la presser.

L'aisse-moi l'arroser de pleurs inextinguibles.
Ne me fais pas mourir sous tes yeux insensibles...
Qui tout à l'heure encore étaient si caressants :
Sens mon cœur battre. Entends mes longs gémissements!
Vois la terre de flots de larmes arrosée,
Qui reverdit déjà sous moi fertilisée!...
C'est moi, c'est ton ami. Ne me connais-tu plus?
Souris-moi. Parle-moi. Ne crains pas mon Argus...
Il va savoir que j'aime...il n'est plus temps de feindre.
En signe de pardon, oh! laisse-moi t'étreindre...
Tu repousses mon bras... tu fuis mon entretien...
Tu ne me réponds pas .. que vois-je? Tu n'es rien!
C'était toi. J'en suis sûr. Et je t'ai reconnue,
A ta rouge paupiere, à ton œil de statue!
Je n'ose te parler. J'étouffe de remords.
Si j'osais... nous unis si bien!... parmi les morts.
Séparés!... Attends-moi! Je te suis... ombre chere
Impitoyablement immolée a mon pere!
C'est bien lâche. — Ils t'ont dit que je me mariais,
Et toi, tu seras morte. — O féroces et niais!
Vous avez cru possible un oubli si coupable!
Vous m'insultiez encore en m'en croyant capable!
L'oublier! pauvre gens!... oh! desabusez-vous
Je l'aime! Je le crie! Entendez-moi donc tous!

Entendez bien cela distinctement : Je l'aime !
Et je cours la rejoindre à son heure suprême !
Puis, il n'aperçut plus le Portrait vénéré !
Il la vit embrasser un autre objet sacré !...
Il croyait démêler comme une forme d'homme...
Quelque chose de lui, son ombre, son fantôme...
Qu'elle portait toujours, pâle, à ses blanches dents.
Il se reconnaissait dans ses bras caressants...
Et puis il la vit choir. Mais sa lèvre glacée
Baisait toujours, ses bras tenaient l'ombre embrassée.
Son beau corps seul touchait tristement le carreau,
Faible contre la mort, fort pour son cher fardeau.
Ce combat vertueux, plein de douloureux charmes,
Lui rappelant Robert, vint redoubler ses larmes.
Un nom seul, un nom seul, froide, elle prononçait.
Pain ineffable, un nom, seule chose ! emplissait
La bouche famélique et la voix défaillante.
Edgard ! Elle appelait Edgard! encor mourante!...
Puis il ne vit plus rien, dans un réduit forcé,
Qu'un pauvre petit bois de cercueil délaissé !

Alors il n'entend plus. Ne voit plus. Sans parole,
Il semble contempler un Ange qui s'envole !...

Il ne retrouve plus ses pleurs obéissants,
Et toujours prêts, au seul souvenir jaillissants.
Cette douleur est douce, et forcément tranquille.
Sombre comme l'Enfer, taciturne, immobile.

Puis, délicatement la levant du cercueil,
Longtemps il la contemple, et s'abreuve de deuil;
Respectueusement la chérit [1], la caresse;
Lui dit ces petits mots que trouve la jeunesse;
La couvre de baisers si chastes, si charmants,
Que le Désir s'enfuit devant ces deux amants.

Retrouvant, par degré, sa voix si pénétrante,
Près d'elle se posant de façon si touchante :

« Des deux objets aimés par moi si fortement,
Ma main n'aura donc pu fermer l'œil seulement!

[1] Le mot anglais *cherish* a une grâce et une expression singulières, un sens de caresse. « Do, Kiss me well and cherish! » dira une mère à son enfant.

I Should Kill thee with much cherishing. (Shak., *Romeo.*)

I could have taken her into my arms, and cherished her. (Sterne.)

Oh ! je ne t'ai point vue. Oh ! je n'ai pu t'entendre.
Je n'ai pu dans mes bras te soulever, te prendre,
Sous mes ardents baisers te couver [1], te chérir,
Dans mes embrassements te sauver ou mourir !...
Heure, où celle qu'on perd apparaît plus touchante !
Où mon regard confus, obscurci d'épouvante,
Comme au bruit du Tartare, aux lueurs des Enfers ,
Découvre, en son entier, le trésor que je perds !

Avoir une famille, aimée, en son pays !
Sans père, sans amis, seule ! morte orpheline !
Avec l'espionnage, avec les noirs soucis,
Pour couronne d'épine !

Avant que dans ta chair, morte dans ton honneur !
Morte calomniée ! à ton âge ! ô malheur !
Et toujours souriant d'une douceur extrême,
Morte, en disant : Je t'aime !...

[1] Même note que plus haut.

Toujours moi ! Se priver, fut son contentement.
Son nom était si doux : Désintéressement [1].

C'était une bien noble et bien honnête femme.
Oh ! c'est si beau cela, pour Edgard nuit et jour
T'oublier ! — Et c'est là ce qui navre mon âme.
Washington [2] de l'Amour !

(Posant la main sur son cœur.)

O sanctuaire saint de foi, de sacrifice,
Que les Anges, au ciel, encensaient comme moi :
Mère du dévoûment ! ma chère Bienfaitrice,
Comment vivre sans toi !

Sentir toute ma vie autour de moi qui passe,
Ton ombre, qui sourit, et la voir repasser ;
Respirer ton odeur, toujours voir là ta place...
Ne jamais t'embrasser !...

[1] Frailty, thy name is woman. (Shakespeare.)

[2] Indépendamment de la justesse caractéristique de ce mot, il faut se rappeler que les esprits d'alors étaient préoccupés des événements d'Amérique.

Savourer des détails, chers, de moi seul connus;
Toucher l'âme... Jamais le doux corps qui n'est plus!
Y découvrir alors cent beautés ignorées!
Y voir, plus clairement, tes vertus adorées!
Bonheur toujours muet, souffrant, inabreuvé,
De ta chair, de tes os chéris toujours privé!...
Oh! ne vous hâtez pas de porter à la terre,
Celle qui fut ma sœur, et ma femme, et ma mère!
Laissez-moi me pencher... je crois l'entendre encor
C'était si doux, si simple, et si pur. Quel trésor!

Si l'aspect d'un enfant, vivant, brise et console :
Qu'est-ce donc, lui parti, quand le charme s'envole?
C'est la Naïveté qui fait couler nos pleurs;
Qui fait saigner en nous les vivaces douleurs.
Du petit nouveau-né nous pleurons l'innocence,
Qui jamais ne fait mal, et jamais mal ne pense.
Nulle imperfection ne vient rider, ternir
Du Blondin qui n'est plus l'enfantin souvenir!
Le temps! Il ne peut rien aux pleurs inconsolables,
Dont remplissent nos yeux ces trépassés aimables!
Le barbare! Il peut bien tous les autres tarir!

Mais, ceux-là, je les puis à mon aise chérir !
Dieu, seul, peut quelque chose à des blessures telles :
Il donne les langueurs... et la mort après elles !

Il ne voulait plus voir ses chagrins emportés.
Menaçant, et priant : « Inhumains, arrêtez !
Malheureuse en sa vie, oh ! que sa mort soit douce !
Oh ! qu'on lui fasse un lit d'ambroisie et de mousse !
Pour elle, le velours ! les Lys et les chansons !
Loin, vos cercueils grossiers et vos rudes façons !
Avec vos dures mains osez-vous bien la prendre !
Elle est à moi, cet être et si frêle et si tendre
Douce Albion ! c'est toi qui sais ensevelir !
J'aime la piété de votre sépulture,
Peuple respectueux ! oh ! sur votre verdure,
Couchez, couchez Olear !

Vos lits de mort, parés, ne nous font point pâlir :
Si doux, adoucissant la pente de la tombe,
Que l'on s'y sent glisser bien plutôt qu'on n'y tombe ;
Où le Ver entre tard ! seuls lits dignes d'Olear !

Petit meuble, où l'Anglais grave a mis son génie !
Le plus beau meuble de sa vie !

Un vil sapin, étroit, fait sans soin, sans amour,
Emboîter de ce corps l'harmonieux contour !
De ses piquants hideux elle sera frottée,
Cette joue angélique, et non encor goûtée !
Non. Faites une Bière exprès pour sa douceur.
Un oreiller ! dont rien n'égale la blancheur !
Un beau linge, brodé, comme une Nef gothique !
Et le petit clou d'or, qui jamais ne la pique [1] !
Que le duvet, dessous [2], la console... plus bas.
De ce côté. Là. Bien. Grâce ! ne frappez pas !
Vissez... à deux genoux ! Soigneusement portée,
Que, jusque dans la mort, elle soit bien traitée !
Que droite, et du côté qui sied à la vertu,
Sans secousse, en silence, en pleurs, sa bière aimable,

[1] On reconnaîtra dans ces détails la peinture exacte des cercueils anglais (*Coffins*).

[2] Anglicisme. Le mot *console* a une force particulière.

Nothing consoles the stomachas a good cup of tea !

(Lady Mary Montagu)

Selon son cher pays parée et confortable [1],
Descende, avec décence, ainsi qu'Elle a vécu !...

Il se crut transporté dans une Basilique.
Grave sonnait sa voix, sombre et mélancolique.
Puis de toute son âme et de tous ses efforts,
Il entonna, trois fois, la prière des morts
« Chante, s'écriait-il, pleurant à deux genoux,
Pour ceux qui n'y sont pas ! Chante, chante pour tous
Elle en vaut cent, ma voix forte, profonde, aimante
Chante, bien, pour le Père ! Et la famille absente !
Simule des respects nombreux... signale-toi !
Fais à ta solitaire un superbe Convoi !
Jette l'eau, mille fois, sur son drap mortuaire.
Donne aussi, cette fois, une goutte à ta mère !
Accompagne et soutiens ma voix, Voix des Bienfaits !
Sens d'élite de l'âme, instinct des cœurs bien faits,
O ma Reconnaissance, autre amour qui m'animes ;
Tire de mes accents, des sons, des pleurs sublimes ! »

Mais pendant qu'il chantait seul le *De profundis*,

[1] *Comfortable* s'emploie en anglais dans le style noble aussi bien que dans le style familier. On dirait parfaitement *comfortable Coffin*. On a osé le risquer en français.

Un cri sortit de terre, ou bien du Paradis;
Par trois fois élevant le ton de la prière,
Il voulut étouffer la voix poignante et chère,
Trois fois, mystérieuse, ô prodige! ô terreur!
Infatigable poids retombant sur son cœur,
Dominant l'air, la voix compatissante et bonne,
Partie on ne sait d'où, murmura : « Je pardonne ! »

Quelque chose d'affreux, de jaune, d'infernal,
En cercle trois fois tourne en son œil sépulcral.
Bondissant à cinq pas, ainsi qu'une Panthère,
Il saisit son Argus à la gorge... il le serre,
Lui redemande Olear, avec d'horribles cris,
L'accable avec fureur des noms les plus maudits,
Et puis à ses transports, éveillé, faisant trêve,
Tombe, et rend grâce à Dieu, reconnaissant son rêve!.

CHANT VI.

(La scène est à Paris. — Appartement d'Olear. — Une table près d'elle. — Sur cette table est posé un *Desk* (encrier anglais). — A sa gauche, sur une autre table, une urne à Thé. — Une Boîte à thé, son *confort* inséparable, une Théière, etc. — Trois mois sont passés depuis le départ d'Edgard de Paris pour Fontainebleau.)

SCÈNE PREMIÈRE.

OLEAR, LORD HALTON.

LORD HALTON.

Pour la dernière fois, ma fille, voulez-vous
Me suivre à Londres?

OLEAR.

J'aime.

LORD HALTON.

Ah! craignez mon courroux
Si vous accomplissez cette mésalliance.

OLEAR, à ses genoux.

Mais il a des vertus...

LORD HALTON.

Un vilain! sans naissance!

OLEAR.

Son père...

LORD HALTON.

Laissez-moi! ne m'en parlez jamais.
Ah! fi! ma fille. — Encor, si c'était un Anglais!...
Je ne veux point savoir son nom, ni sa demeure,
Ni son père, ni rien... Suivez-moi dans une heure.

OLEAR.

Il est fils d'Avocat honorable...

LORD HALTON.

Et point né.
Que me faut-il de plus? tout est examiné.
C'est un Français, ma fille! Union téméraire!
Orageuse toujours, et rarement prospère.

Vous manquez hautement à la vieille Albion.
Ah! moi si je m'épris de folle passion,
Ce fut pour un Coursier... Et si je fus coupable,

(S'attendrissant.)

Je l'ai bien cher payé, je perds ma fille aimable!
Pour avoir, un moment, démérité de toi,
Tu dis : Ce n'est point là comme on est père en France;
Mais d'un esprit tranquille et juste écoute-moi.
Des Français et de nous connais la différence :

Eux, ma fille, en amour séants, réguliers,
Aimant sans contre-poids, ils aiment tout entiers.
Étant sans passion, sans écart on est père.
Du culte filial rien ne vient les distraire.
La Nature jamais ne les créant cochers,
De nos tentations leur sauva les dangers
Nous, malheureux! d'Epsom [1] subissant l'influence,
Nous avons certains mois... certains moments d'absence...
Les bons pères, chez nous, sont plus ou moins Jockeys.
Et ce terrible Ascot [2] nous rend parfois distraits!

[1] Courses célèbres en Angleterre à l'époque du printemps.
[2] Idem.

Mais aussi revenus vite à résipiscence,
Nous vous aimons le double... à raison de l'absence.
Notre âme repentante est si bonne, au retour,

(Lui prenant les mains avec affection.)

Que le Français jamais ne sentit plus d'amour!...
— J'arrive, et je repars ce soir pour l'Angleterre.
Je viens pour vous chercher, ô fille encor trop chère.
D'un père malheureux prenez compassion.
Il retire... ou maintient sa malédiction.
C'est la dernière fois qu'il vous parle, ma fille.
Sauvez de cet affront l'honneur de la famille.
Ce Français, sans naissance, il me remplit d'effroi.
Resterez-vous pour lui? Partirez-vous pour moi?...

OLEAR.

Adieu, mon père.

LORD HALTON, se retirant.

Adieu.

SCÈNE II.

OLEAR, *seule.*

Maudite! — Et méconnue!
— Il me laisse, il l'ignore, en ces lieux, dépourvue,
Même de ce qu'à Londre à ses trente valets,

D'une main libérale il prodigue à souhaits...

(Allant à sa fenêtre dans une vive agitation.)

Faut-il le rappeler?... Il est temps. Ce bon père,
Il descend lentement... exprès... car il espère...

(Tout à coup, saisissant sur sa table et baisant le billet d'Edgard apporté par le pigeon ramier.)

(Avec force.)

Non, il ne trahit pas. Non. Je crois à l'honneur
De la nature humaine. Attends encor, mon cœur!

(Baisant le billet et un médaillon qu'elle tient à la main.)

Non, il ne trahit pas. Non, sa foi m'est donnée.
Je suis dans mon amour entière, enracinée

(Tout à coup elle entend dans la cour le bruit de la voiture qui s'éloigne. Elle reste anéantie. On lui apporte un billet.)

Je vous destinais à lord Harber, le plus riche héritier d'Essex, mon digne ami, le vôtre, un Anglais enfin.

Vous ne voulez pas me suivre. Je ne vous y contraindrai pas. Mais je saurai mettre obstacle à votre union et maintenir mes droits de père. Toutefois je sens que je vous aime encore. La pension mensuelle que je vous fais, vous sera continuée. J'espère qu'elle n'est point arriérée, et je vous quitte tranquille. Mais n'attendez pas un shelling de plus de moi.

Signé, votre Père.

SCÈNE III.

OLEAR, MADAME DE SAINT-EDME.

MADAME DE SAINT-EDME (Olear, à son entrée, demeure interdite).

Bonjour, Pompadourette.

(Lui serrant la main que celle-ci retire étonnée.)

Ah ça, chère, je viens
Te gronder... Mes Bijoux, toute belle, sont tiens.

(Olear témoigne son étonnement de s'entendre tutoyer.)

(Bas à son oreille et la rassurant.)

Allons, je sais tout.—Quoi! se laisser sans ressource,
Pour un individu qui n'a rien dans sa bourse...
Qu'un amour, incertain, au moins fort négligent,
Car voici trois grands mois enfin qu'il est absent.

OLEAR.

Il reviendra, madame.

MADAME DE SAINT-EDME, avec un rire de grande dame.

Au pays où nous sommes!...
En quatre-vingt-sept, fi! dépenser pour les hommes.
Ils soldent nos sergents, c'est dit, c'est convenu.
Prendre, bien ; leur donner, c'est un terme inconnu.
Mais à votre banquier que tardez-vous d'écrire

Votre horrible embarras, si vous n'osez lui dire ?

OLEAR.

Madame, ce banquier d'abord n'est pas le mien ;
C'est celui de mon père. Il ne me doit donc rien,
Que de payer ma rente avec exactitude ;
Si de me l'avancer il a pris l'habitude,
C'est contre la défense et l'ordre paternel.
Et, cette fois, il m'a fait un refus formel
Tout m'abandonne, et pour ma visite dernière
A mon Edgard, je suis de trois mois en arrière.

MADAME DE SAINT-EDME.

N'avez-vous dans Paris gens à vous adresser ?

OLEAR, avec embarras.

Je n'y connais personne. Il n'y faut pas penser.

MADAME DE SAINT-EDME.

Mais il faut, au plus tôt, faire une connaissance
Qui puisse s'ajuster à votre conscience...
Il est plus d'un seigneur généreux, riche, humain.
Tout le monde l'ignore... et l'amour va son train.
C'est un usage admis, et ce sont les pratiques
De nos salons d'amour...

OLEAR, avec mépris.

Dites de vos fabriques.
De grâce, rappelez par quelle trahison
J'y vins, et fis, Madame, avec vous liaison.
Vous vous trouviez un jour chez le propriétaire
De cet hôtel (pendant l'absence de mon père);
Cet homme, sans façon, vous présenta chez moi,
Vous donnant pour comtesse... et du meilleur aloi,
Et déjà par calcul, pour finir l'imposture,
Vous m'invitiez au bal... non moi, mais ma figure.
Etrangère, ignorant vos guet-apens français,
Votre lettre, imprimée, eut un entier succès.
Votre train, votre ton, le chasseur, l'équipage...
(Tout comme chez mon père enfin il est d'usage),
Par trahison j'y fus... Mais aussi mon mépris
Frappa d'étonnement vos *roués* de Paris ;
Livre en main, dos au bal, pieds à la cheminée,
J'y fis à vos galants visage de damnée.
Le mal est pour toujours. J'y fus un seul moment.
On m'a vue. Il suffit pour faire un jugement.
Oh ! c'est un grand malheur quand une jeune femme
A touché seulement du pied ce seuil infâme.
Le Français, né moqueur, méprisant et léger,

Des réputations n'est pas si ménager.
Qu'il aille s'enquérir quelle y fut sa conduite
Et comment elle y vint, et quelle en fut la suite.

(Avec ironie amère.)

Ces vices de grand ton, ces femmes de haut prix,
Qu'on se passe de main en main avec mepris,
Pour avoir un instant entrevu son visage,
De leur intimité lui font un grand outrage.
Ces harems de Paris, Bazars civilisés
Et de cynisme haut et de trafics aisés,
J'en dois à vous, Madame, à vous la connaissance!
Cette heure me vaudra bien des jours de souffrance.
Ah! ne m'appelez pas à l'imitation
De vos bureaux d'intrigue et de corruption;
Dans la légèreté de notre caractère
Nous formons tel lien qui nous déconsidère :
Puis par faiblesse, après, quelquefois par pitié,
On persiste à se voir, sur tel pied d'amitié,
Qu'à moins d'occasion qui chauffe notre bile,
De secouer ces jougs il est fort difficile.....
Entendez-vous, Madame?

MADAME DE SAINT-EDME, avec tous les signes d'une grande émotion et d'un vif intérêt pour elle.

Ah! j'ai surpris vos pleurs.

Et vos traits convulsifs trahissent vos douleurs.
Vous les déguisez mal. Et vous serez forcée
D'en venir tôt ou tard à plus sage pensée.
Ah ! fuyez l'impossible. Entrez dans le réel,
Votre idéal est faux, décevant, et cruel.
(Bas à son oreille.)
Vous savez, le duc d'Air : des roués c'est la fleur ;
Sans rival au menuet!..... il aime à la fureur.
Mais il tremble à vos yeux de déclarer sa flamme ;
Pour un garde du corps, avouez, c'est infâme.
Si vous pouviez le voir d'un œil moins inhumain,
(Le posant sur la table.)
Une heure seulement... Le magnifique écrin !
Pour un petit vilain sans nom, et sans fortune,
Vous laisserez-vous donc mourir dans l'infortune?
Eh bien?

OLEAR, muette et pâle de colère.

Puisqu'apportant vos usages ici,
Vous me traitez d'égale en me parlant ainsi;
Puisque vous m'abaissez au rang d'une coquine,
Vous me faites songer quelle est mon origine.
Mon père, lord Halton, loyal comte écossais,
S'est ruiné trois fois... s'est avili jamais!...
Si je suis descendue, un jour, en vos soirées ;

Enfin si je les ai, par surprise, honorées,
Je porte un nom sans tache, et je suis d'un tel sang
A faire rien de bas et rien d'avilissant.
Croyez qu'en vos salons on voit très-peu... de fille
Qui soit de plus ancienne et meilleure famille.
Mon parrain, duc d'York, en jouant me portait
Toute petite aux bras. Un noble temps c'était !
J'ai vendu pour Edgard ma dernière parure,
Mon dernier vêtement... mais jamais de souillure !
Nièce d'un Liverpool, je n'ai point pris leçons
A tendre, comme vous, des piéges aux garçons ;
Me faire, en Pisistrate, une menteuse plaie
Pour émouvoir leurs yeux et pour battre monnaie ;
M'habiller tout le jour ; ne rentrer ni sortir
Que pour chercher fortune ; à toute heure mentir ;
Faire de tout ruban spéculation pure,
Et de toute modiste instrument d'imposture ;
Et la nuit et le jour grimaçant des douleurs,
Au premier arrivant prostituer mes pleurs !...
Ah ! pour de tels calculs mon âme est bien trop grande.
Je conçois qu'on se donne, et jamais qu'on se vende !...
Sortez !...

SCÈNE IV.

OLEAR, seule, allant à la fenêtre.

Que vois-je en bas?... C'est lui!... c'est lord Harber!
Cette femme descend. . Il va la rencontrer!...

SCÈNE V.

OLEAR, LORD HARBER.

OLEAR.

C'est vous, Milord...

LORD HARBER.

J'ai vu du balcon la figure
D'un ange... Je rends grâce au ciel de l'aventure ..
Vous, Honorable Miss Olear, vous à Paris?...

OLEAR, interdite.

Depuis cinq mois...

LORD HARBER.

C'est donc aussitôt que j'ai pris
Congé de vous, après Epsom, chez votre père...
Anglais, jusqu'au talon! compacte, un caractère
Entre mille... adorant, surtout, je m'en souviens,

Les Français... Un John Bull du bon vieux temps d'Hastings.
Comment est-il ?

OLEAR, embarrassée.

Très-bien...

LORD HARBER, riant pour s'enhardir.

Olear... Il est bien drôle.

(A part.)

Je tremble... et je ne sais comment jouer mon rôle.

(Haut.)

Vous serez confortable, après lui. Tenez bien,
Et ne le fâchez pas surtout...

OLEAR, bas.

Il ne sait rien.

LORD HARBER.

Sorti? — Quel voyageur ! Toujours hors d'Angleterre,
Visitant tous les coins et recoins de la terre?
Je jouai de bonheur de l'avoir, en Essex,
Pour mon hôte, un grand mois!... Chaque soir j'adressais

(S'animant insensiblement. D'un ton sentimental.)

A l'Honorable Miss le *Good night* .. Ah ! nos fêtes
De chaque jour... Jeux, bals, *picknics*[1], paris, toilettes.

[1] Parties de campagne, diners sur l'herbe.

Je me rappelle tout... Nos chasses au Renard
(S'enthousiasmant.)
Surtout, dont vous étiez... le signal du départ,
Dès l'aube, au son du cor; et le soir, au village,
Les battements de mains des chasseurs, le tapage...
Puis (tous les chiens en cercle), en haut du chêne creux,
De la mort du Renard l'instant délicieux!...
C'est comme un rêve...

OLEAR.

(A part.)
Oh! oui... Faut-il?... S'il pouvait lire
Sur mes traits, dans mes yeux, ce que je n'ose dire!...
Que je manque... Oh! Dieu, non!...

LORD HARBER, prenant la faiblesse de la voix d'Olear pour de l'indifférence.

D'un aussi doux momen
Vous n'avez pas gardé souvenir seulement!
Mais quand je vous perdis, ce jour dans ma mémoire
Est gravé, je vous vis dans toute votre gloire!...
Oui... aux courses d'Epsom l'immortel... le premier
Après Ascot!... Epsom, qu'on ne peut oublier!...
Au grand *Stand* [1], rendez-vous fameux de la Noblesse,

[1] Grand Amphithéâtre, au centre des courses, où se tient la fleur de l'Angleterre.

Où règnent la *fashion*, Vénus, et la richesse,
Des belles d'Albion, pays de la beauté,
Vous étiez la plus belle... On était transporté ! ..
Et vos longs cheveux d'or, tournant toutes les têtes,
Rendaient les lords bavards, et les ladys muettes.

(A ses genoux)

Gardant mes feux secrets, rêvant votre retour,
Triste, du continent alors je fis *mon tour*
Je ne vous dirai pas, moi, que je vous adore,
Copiant des Français la façon matamore !
Je vous aime : brûlant après, et toujours! froid d'abord.
Un cœur anglais ressemble à ce passage-Nord [1]
Qui mène à l'Inde.

OLEAR, avec embarras.

J'aime un Français...

LORD HARBER, stupéfait.

Votre père...
Vous perdez mille louis de rente, nette et claire

OLEAR, le suppliant

Quittez ces lieux...

LORD HARBER, avec les signes du plus vif amour.

Olear, si j'étais votre époux,

[1] Byron.

Je passerais ma vie à vos sacrés genoux,
Nous ferions de l'année un si savant partage,
Et de notre fortune un si parfait usage...
Juillet à Bath, Chelthnam, et novembre à Brighton :
Berline, Vis-à-vis, Coquille[1], Phaéton,
Tous vos petits *conforts* vous les aurez... à Londre,
En mai, pour visiter, aux visites répondre...
A mon château d'Essex, tous les jeux... à souhait...
Chasse et combats de coqs, la pêche et le *Cricket ;*
Pour nos distractions du dehors... cent ressources!...
Doncaster, New-Market, Ascot... toutes les courses!. .
Vous les aimez... eh bien, vos chevaux, tout ornés
De bleus rubans, toujours tout caparaçonnés,
Et la rose à l'oreille élégamment tournée,
Ils henniront d'amour pendant toute l'année!...
Si j'ai bon souvenir... vous n'aimez aucun vin :
Mon Rhum de Jamaïque et mon Porto divin,
J'y renonce...

OLEAR, l'interrompant. Avec douceur et fermeté.

Je suis... Je reste indépendante.

(Bas.) (Haut.)

Engagée, il est vrai, je conserve une rente.

[1] Le nec plus ultrà des véhicules à cette époque.

ROGER DE BEAUVOIR.

Non, jamais de lien ; mais, pour d'autres amours
Que les siens, non, jamais ! Je l'aimerai toujours.

LORD HARBER, avec flegme. Tirant sa montre.

Quelle heure est-il ? Je pars pour Calais ce soir même.
Résigné, vous aimant, d'un amour pur, extrême.
Londres, prenant son Thé, lira mardi matin :
« Hier, à Hyde-Parck, près Kensington Garden,
Lord Harber a plongé, sans bruit, dans la rivière
Serpentine. »

(Tirant de sa poche un papier.)

Voici l'Acte testamentaire[1].

(Avec intention.)

Good nigth, Olear.

OLEAR.

(Bas.)

Vivez, lord Harber ! — Moi, je meurs.

SCÈNE VI.

OLEAR, RIGNY.

OLEAR, à Rigny qui entre.

Une lettre ?...

RIGNY, regardant adroitement si personne n'est caché chez elle.

Non.

[1] Il n'est pas rare de voir des Anglais, et des plus jeunes, porter habituellement sur eux leur testament.

OLEAR.

Rien, depuis un mois !!

RIGNY, à part, regardant ses yeux.

Des pleurs.

OLEAR, avec accent.

Impossible ! il faut bien que nos lettres saisies...

RIGNY.

Ah ! loin de votre esprit de telles frénésies...

OLEAR.

Ecoutez sa dernière et croyez tout après.

RIGNY, prenant un siége comme un homme exténué de sommeil et de fatigue.

Permettez... J'ai battu tout le jour le Marais...

(Olear lui lit le commencement de la lettre écrite la nuit du bal, et envoyée par un ami. Puis, après, le regardant :)

OLEAR, à Rigny.

Eh bien ?...

RIGNY, un peu troublé.

A mon avis, Madame, il vous abuse.

OLEAR.

Osez-vous bien ?...

RIGNY.

Ce qu'il vous dit est une ruse.
Son obstination à vous garder ici,
Ce grand mois de silence, et puis enfin aussi...
Le volage, on le sait, a d'autres fantaisies...

(Avec intention marquée.)

Non. Ses lettres n'ont point, Madame, été saisies.

OLEAR, avec conviction.

J'ai reçu son serment. Je suis forte, je croi.
Rien ne peut, dans mon cœur, anéantir la Foi.
C'est un Dieu qui nous tient de son bras tutélaire,
Et ne nous donne pas un courage vulgaire.
Forte d'un tel appui, qui pourra m'ébranler?...
Il affermit mon corps tout près de chanceler...

(S'apercevant que Rigny est assoupi.)

Il ne m'écoute plus. Est-ce que je m'abuse?
Il dort. Est-ce un sommeil réel? Est-ce une ruse?...

(Avec indignation.)

Vient-il espionner ma couche, par hasard?

(On entend sonner minuit.)

Mais pour un soin si bas, il s'y prend un peu tard.
Sa visite nocturne et domiciliaire
Me prive d'un sommeil rendu bien nécessaire!...
Minuit! — Quelle faiblesse! Ah! je ne puis dormir.

Je sens de plus en plus mes entrailles frémir.

(Tout bas.) (Versant des pleurs devant Rigny qu'elle croit endormi.)

Non. Ma fidélité n'est point une imposture.

Mon corps, depuis trois jours ! brûle sans nourriture.

Mes pleurs sont vrais... sont seuls... pour moi... cher Edgard

Viens... Songe à tes serments, comme je songe aux miens !...

(S'agenouillant. En prière.)

Grand Dieu ! toi, qui lis seul aux replis de nos âmes,

Juste appréciateur des dévouements des femmes,

(Se soutenant, près de faillir.)

Tu souffris comme moi. Ne me laisse pas choir.

Accorde-moi de vivre assez pour le revoir !

(Tournant ses regards vers son balcon, elle aperçoit par terre du pain.)

Du pain !... Ce Dieu regarde en pitié ma détresse,

Aux cœurs calomniés sa bonté s'intéresse.

(Elle saisit cette croûte ; fait des efforts pour la briser avec ses mains ; elle ne peut y parvenir. Elle cherche alors partout quelque instrument pour la casser. Elle ouvre alors sa boite à thé, prend un petit marteau à sucre et va pour frapper)

Brisons ce pain...

(Puis s'arrêtant tout à coup.)

Sans bruit !... pour qu'il ne sache pas

Entre la faim et moi ces douloureux combats.

Renfermons bien en nous ces horribles mystères ;

Ils traîneraient d'Edgard en longueur les affaires,

Et leur méchanceté redoublerait d'effort
Pourqu'il n'arrive ici, grand Dieu! qu'après ma mort!..
Ne le réveillons pas. Dévorons en silence. .

(Montrant le pain.)

Ce fer!...

(Apercevant Rigny qui se réveille.)

Et ne montrons, tout haut, que l'espérance!...

SCÈNE VII.

MIRZA, OLEAR.

(Olear, d'abord, n'aperçoit pas Mirza; elle est dans un état voisin de la folie; moitié pour donner le change à Rigny sur sa position, moitié par un effet de son délire, la voilà qui chante sa romance favorite.)

C'était un soir : il fallait fuir;
Quitter sa mère et son Olear!
Il était là... tout près de moi...
Sa voix douce était si touchante!
Et sa douleur si déchirante!
Puis il me dit : Sois confiante
Il a promis. Voilà pourquoi
Je suis bien heureuse et je chante.

Il m'avait dit bien souvent : Chère,
Si Dieu la prend, oh! sois ma mère!

Puis quand cet homme, entrant, nous désunit,
Il s'attachait à mon cou... quelle nuit!
Il me nommait, oui... sa mère vivante!
Il appelait, tout haut, l'autre expirante!
Et lui parlant, il la prenait pour moi :
Divine erreur, qui me glaçait d'effroi!
Puis il pria d'amour fervente.
En celui qui prie, ayons foi.
Il est bon fils... Voilà pourquoi
Je suis bien heureuse et je chante.

(Son chant fini, elle reconnait Mirza ; et, courant au-devant de lui.)

Vous, vous, l'ami d'Edgard...

MIRZA, consterné.

Une triste nouvelle...
Que je tiens de Lopès... à l'Opéra....

OLEAR.

Laquelle?

MIRZA.

Pour ses dettes, dit-il, pour plus de sûreté...
Loin de Fontainebleau notre Edgard transporté...

(Olear perd connaissance ; Mirza s'efforce de la rappeler à elle ; elle se ranime peu à peu.)

Oui... vous le reverrez... Si je puis... à son père

Je cours parler...

OLEAR, rassemblant ses forces.

Voici ma supplique dernière :
« Pas d'hymen. Dites-lui. Je n'en veux point. Edgard,
C'est tout ce qu'il me faut... Je lui fais belle part.
Voici la mienne : Paix, repos, amour tranquille. »

MIRZA.

Je vole...

(Il sort.)

SCENE VIII.

OLEAR, seule.

Plus jamais d'Edgard. Soin inutile!...

(Ayant perdu tout espoir, et sentant ses forces tout à fait l'abandonner, elle monte péniblement sur la fenêtre. Elle s'y balance quelque temps, et pense à se précipiter. Tout à coup, ramenant sa vue en arrière, elle jette un cri à la vue d'Edgard, et retombe à demi mourante dans ses bras.) (Il est petit jour.)

SCENE IX.

OLEAR, EDGARD.

OLEAR.

Ici! toi! toi, c'est toi!... Je te trouve... te tiens...

Mon cœur est sur ton cœur, mes bras autour des tiens...

EDGARD, déguisé.

Ils sont à ma poursuite... Et c'est toi que je touche!...

OLEAR.

Mon âme s'en allait... et revient sur ta bouche!...
Je mourais de chagrin, attendant ton départ...

EDGARD.

Ciel! que vois-je?... et de faim!...

OLEAR.

Il n'était pas trop tard.

EDGARD, la main sur sa bouche.

Quel souffle faible et froid... et quelle défaillance!
(La main sur son cœur.)
Ton cœur...

OLEAR.

Il se réchauffe au feu de ta présence!...

EDGARD.

Qu'ont-ils fait de mon ange et de mon teint de lis?
Au souffle de Lopès... mes Bouquets sont flétris!...
(Promenant les mains sur elle.)
Assurez-vous, mes mains, touchez ce cher fantôme,

Touchez avec respect... Tant que je suis un homme,
Je jure ici devant ce visage détruit,
Sur ces os que je sens..., et sur ce chaste lit,
D'être digne, en tout temps, de celle qui m'écoute ;
De lui donner mon sang et sa dernière goutte!...
Je suis méconnaissable aussi... sens ma maigreur ;
Fixe mes yeux éteints ; regarde ma pâleur.

OLEAR, dans ses bras

Qu'en nos bras décharnés nos deux cœurs se confondent.

(Avec accent de joie amoureuse.)

Viens, oh! viens plus avant!... Nos pâleurs se répondent.

EDGARD, dans le ravissement.

Donc à moi, chaque jour, écoutant chaque pas,
Tu pensais?...

OLEAR, simplement.

Quelquefois, cher, je n'y pensais pas.

EDGARD, la couvrant de caresses.

Nous ne sommes donc pas de ceux que l'on sépare,
Sans que leur corps s'épuise... et leur raison s'égare!

OLEAR, entrelaçant divinement ses deux mains autour de son cou.

Au fond de notre amour nous vivions retirés.

Sans pouvoir être une heure, un instant séparés.
Quand la première fois Dieu t'offrit à ma vue,
(Je m'en souviens encor) défaillante, éperdue,
Soudain, dans tout mon être, une lumière a lui;
Une voix dans mon cœur a murmuré : c'est lui!
Et dans moi, j'ai senti soudain une tendresse
Sans fond, sans premier jour, ainsi que sans vieillesse...
Toute faite en naissant, sans dégoût, sans progrès,
Car, au comble montée, elle ne croît jamais...
Comme celle du juste au séjour de lumière...
Qui ressemblait, de loin, à l'amour d'une mère...
Non cet amour qu'elle a pour un fils de quinze ans
Qui veut marcher tout seul, aux pas indépendants,
Mais cet amour divin qu'on sent au premier âge,
Entier, de chaque jour, chaque instant, sans partage,
Quand elle veille en pleurs sur chacun de ses pas,
Et qu'à chaque secousse elle craint son trépas!...

EDGARD, d'une voix brisée, la serrant sur son cœur.

Va, rien n'étreint deux cœurs comme la calomnie!
Loin d'abattre l'amour, elle le fortifie.
Plus il te poursuivait de cris diffamateurs,
Plus me serrant à toi je te baignais de pleurs :
Et plus il veut te perdre, et plus je sens mon âme

(Sachant ce que tu vaux!) qui s'irrite et s'enflamme;
Et tant d'acharnement, piédestal glorieux,
Te grandissant encor te fait monter aux cieux!
Tu n'avais, disait-il, ni tendresse, ni zèle.
Avec Mirza, oui, toi... tu m'étais infidele!...

OLEAR, indignée.

Oh Dieu! quoi! jusque-là tu retins ton courroux.
Tu ne l'as pas fait taire et fait mettre à genoux!...
Tu n'as...

EDGARD.

Ma mere etait à peine ensevelie.
Et mon malheureux pere en eût perdu la vie.

OLEAR.

Embrasse-moi. Quel cœur! et qu'il avait d'amour!

EDGARD.

Ils ont tout dépensé. Deux jours de plus, la Tour!!
Ah! grâce au ciel, ma fuite est juste et légitime,
Et je puis te serrer et t'embrasser sans crime.
On trahit ses serments: on a brisé les miens.
On m'avait enchaîné: je n'ai plus de liens.
Ce Lopès, en un piege il jeta ma tendresse.
Dans une nuit de pleurs il vola ma promesse.

Il surprit mon départ par un tableau de deuil.
Il m'aveugla les yeux par un bien cher cerceuil...
Pour me faire partir, son adroite imposture,
Des doux bras maternels me poussant en voiture,
Sans pouvoir me connaître... il lança les chevaux!...
J'ai parcouru du cœur, depuis lors, tous les maux...

SCÈNE X.

LES MÊMES, MIRZA.

OLEAR, à Mirza qui entre et ferme après lui la porte au verrou.

Eh bien?...

MIRZA, à Edgard.

J'ai vu ton père. Il ne veut point se rendre.
Nulle transaction. Il ne veut rien entendre.
Lopès était chez lui. Sa fureur m'a surpris.
Trois fois il a rempli la chambre de ses cris,
L'excitant à te perdre et poussant sa colère.
« L'Amérique, a-t-il dit trois fois, ou plus de père. »
(Abattement d'Edgard et d'Olear.)

OLEAR, après quelques instants de silence.

Pars, pars, je t'y suivrai.

EDGARD.

Jamais. C'est trop d'amour.

OLEAR.

Être avec toi, c'est tout. Quel que soit le séjour,
Dans quelque coin bien sûr, quelque nuit bien profonde,
Dans un hameau, l'hiver, n'importe... au bout du monde!..

(On entend frapper.)

MIRZA.

Fuis les soldats du guet à ta porte apostés...
Le brouillard est épais... glissez-vous et partez.
Par Boulogne-sur-Mer atteignez l'Angleterre.

(On frappe de nouveau. Il les déguise, les presse, leur fait violence.)

J'ai longtemps habité cet hôtel... laissez faire...
Sauvez-vous...

OLEAR.

Non... l'honneur...

MIRZA.

De l'audace surtout...

OLEAR.

Je ne puis...

MIRZA.

Il le faut.

OLEAR.

Et mais, comment?

MIRZA.

Au bout
De ce balcon... venez... une secrète issue
Chez le voisin vous met... et de là dans la rue!...

(A peine sortis, la porte, enfoncée, s'ouvre, et le rideau baisse sur les gardes interdits.)

CHANT VII.

La scène représente une maison d'arrêt à Boulogne-sur-Mer.

SCÈNE PREMIÈRE.

EDGARD, UN COMMISSAIRE DU ROI.

EDGARD.

Je suis, depuis cinq jours, captif en votre ville :
J'ai trois témoins connus, pour moi.

LE COMMISSAIRE DU ROI.

C'est inutile.

EDGARD.

Votre vœu personnel à la loi doit fléchir.
Je vous somme, Monsieur, de me faire élargir.

Vous dépassez ici le ministre lui-même,
Son droit fut rigoureux ; mais le vôtre est extrême.

LE COMMISSAIRE DU ROI.

Un ordre souverain à Boulogne apporté
Nous signalait vos traits : vous fûtes arrêté.

EDGARD.

De quel droit avez-vous fait prévenir mon père ?

LE COMMISSAIRE DU ROI.

Votre interrogatoire est au moins téméraire.
Vous êtes sans papiers ; sous la prévention
D'un homme sans aveu, sans état, vagabond.

EDGARD.

Quand je suis réclamé de la sœur de Madame,
(Désignant une personne de la ville.)
Cette détention est illégale, infâme.

LE COMMISSAIRE DU ROI.

Plus de respects ! Je suis commissaire du roi.

EDGARD.

Si vous l'êtes, Monsieur, respectez donc la loi.

LE COMMISSAIRE DU ROI, ironiquement.

Une seconde fois, si vous quittez la France,
Soyez en règle. Ayez vos papiers, par prudence.

(Il se retire à l'arrivee de M. Beyle.)

SCÈNE II.

M. BEYLE, EDGARD.

LE PÈRE, se jetant dans les bras de son fils.

Ah! je sens qu'on est père en de pareils moments,
Et mon courroux s'éteint dans tes embrassements!
Depuis trois mois, mon fils, chaque jour je t'appelle.
L'étrangère a ton cœur. Tu m'as quitté pour elle.
Le même jour qui mit mon épouse au tombeau
J'ai perdu mon enfant, mon guide, mon flambeau.
O ma femme! ô mon fils! ô souvenir funeste!
(Lui presentant les cheveux de sa mere.)
De tout ce que j'aimais voilà ce qui me reste!

EDGARD, avec tous les signes de la douleur la plus profonde.

Ma mère!!! que j'embrasse .. Il a de ses cheveux,
Mais moi je n'en ai pas. Je suis bien malheureux!

Mon père, dites-moi par quelle destinée
Mon âme en sens divers fut loin d'elle entraînée.
Moi qui l'ai tant aimée, oh! pourquoi suis-je seul
Qui n'ai point en pleurant escorté son linceul;
Ni pour ses restes dit la messe sépulcrale,
Ni jeté l'eau trois fois sur la fosse fatale?
(Apercevant son habit, qui n'est pas de deuil et qui est sans crêpe.)
O ciel! il ne m'a point encore été donné
De porter à loisir son deuil... Moi, premier né,
Je n'ai point pris ma part du funèbre partage,
Ni reçu d'elle enfin ni souvenir ni gage!
De me laisser mes pleurs j'eus beau le conjurer,
Le traître!... il m'a ravi le temps de la pleurer!
Donnez-moi ses cheveux, en signe d'indulgence...
Mon père, ayez pitié d'une telle indigence!

LE PÈRE, avec tendresse.

Sois-en digne. Suis-moi. Tu m'as humilié.
Suis-moi, mon cher enfant, et tout est oublié.

EDGARD.

Qui! moi! l'abandonner! moi, trahir mon Elène!...

LE PÈRE.

Qu'as-tu dit?... A ce nom je me contiens à peine.

Une autre Elène avait autrefois tes amours,
Tu profanes son nom.

EDGARD, avec la sensibilité la plus profonde, se rappelant que sa mère portait ce nom.

Pour ma mère toujours
Le Dieu qui voit mon cœur sait quelle est ma tendresse.
Sa vie entière fut une longue caresse.
Eh bien, te le dirai-je? et puisses-tu m'ouïr!
Et loin de s'indigner, sa cendre en tressaillir!
Le soir que dans ses bras nous pleurâmes si bien,
(Désignant Olear par le geste et l'accent, sans la nommer.)
De son cou maternel je passai sur le sien !...
Et pour combler mon vide et ma douleur amère,
Cet ange m'apparut au tombeau de ma mère!
Je ne l'ai point pleurée autant que je le dois;
Car j'avais trop de pleurs et de joie à la fois!...
C'est le premier trépas d'une mère adorée
Qui n'aura point été, comme il le faut, pleurée!
La gloire et non la faute en est au noble cœur
Qui par tant de tendresse étourdit mon malheur.
Un dévoûment finit .. un dévoûment commence
Qui, digne remplaçant de cet amour immense,
(Juge de sa grandeur!) loin d'être criminel,
Veut être un contre-poids au trépas maternel !...

LE PÈRE.

Tu me nommes ton père... et tes vives tendresses
Ne peuvent me céder une de tes maîtresses!...

EDGARD, l'interrompant à ce mot.

Maîtresses! qu'as-tu dit?...

LE PÈRE.

Quoi!...

EDGARD.

Quand il apparaît
Tant d'abnégation sur ce sol d'intérêt!
Quand viennent nous saisir ces âmes passagères,
Se jetant au travers des enfants et des pères!
Il faut des mots nouveaux pour ces géants d'amour
Luttant avec celui qui nous donna le jour!
Ne les profanez pas du vil nom de maîtresses.
Jouissez bien plutôt de leurs saintes tendresses.
C'est l'Honneur qui chez moi produit ces grands combats!
Mon père, il est là haut un Dieu pour les ingrats!
C'est la Reconnaissance... implacable martyre
Qu'on ne peut secouer, qui brise et qui déchire,
Haletants, éperdus, à la chaîne nous tient,

Et se cramponne au cœur, le dévore, et l'étreint.

(S'approchant de lui, avec un accent inexprimable.)

Tu n'as pas vu ces pleurs, si beaux, si véritables!
Des hypocrites yeux ces pleurs inimitables !
Alors que par honneur, sans devoir, libre enfin,
Devant des monceaux d'or, Elle brisait son pain !...
La Faim, aux crocs de fer, labourant ses entrailles
A sa fidélité montrait ses funérailles!...
Elle ne broncha pas. Prise de toute part,
Elle dura, fidèle... invincible rempart...
Mais à la fin, cédant, vaincue en sa tendresse,

(Avec ironie.)

Elle mourait!... J'arrive... Elle était ma maitresse!..

LE PÈRE, avec ironie.

Et Mirza!... Je souris de ta crédulité
De prendre au sérieux cette fidélité.
Si jeune, on est trompé. Crois-moi, cette muraille
N'est qu'un Protée adroit qui te joue et te raille.

EDGARD, avec fureur.

Je reconnais Lopès, le grand diffamateur.
Et dans ta voix j'entends la voix de l'imposteur!
S'il était sous ma main!!..

LE PÈRE.

Prouve donc le contraire.

EDGARD, avec désespoir.

Oh ! je ne pourrai pas persuader mon père !

LE PÈRE.

Qui te l'a dit?

EDGARD, simplement.

C'est elle.

LE PÈRE.

Étrange égarement!

EDGARD, avec religion.

C'est un contrat sacré que sa voix seulement.
Qui n'a menti jamais en est cru sur parole,
Et sa seule assurance est un bien qui console!

LE PÈRE.

Ses vils projets d'hymen par bonheur sont manqués.
—Et pourquoi dans ce port étiez-vous embarqués?...

EDGARD, avec simplicité.

L'Amérique! avait dit trois fois dans sa colère
L'homme à l'orgueil de fer qui me privait d'un père.
Point de transaction, ni pitié, disait-il,

L'immensité des mers... J'ai pris un autre exil.
L'orgueil à notre amour interdisait la France.
A Londres nous allions... où l'on aime en silence :
En enfants amoureux, et non pas en époux ;
Pour être ensemble, en paix, tous les deux : voilà tout.

LE PÈRE.

Eh ! ne voyais-tu pas le but d'un tel manége ?

EDGARD.

Oh Dieu !...

LE PÈRE.

Que cet amour si fidèle est un piége?
Illusion funeste !

EDGARD.

Aveuglement fatal !

(Le suppliant.)

Mon père !...

LE PÈRE, avec mépris.

Elle a besoin du bandeau nuptial.

EDGARD, avec mépris et dignité.

Elle n'a qu'à choisir dans toute l'Angleterre !

LE PÈRE, avec sanglots.

Auprès de mon enfant que venait-elle faire ?

EDGARD.

Elle venait le voir, le vaincre et le sauver.

LE PÈRE, avec indignation.

Elle venait briser mon cœur et me braver.

EDGARD, à ses genoux, humblement.

Pour me justifier, plaise à Dieu qu'il la voie !...

LE PÈRE.

Elle ferait ma mort.

EDGARD.

Elle ferait ta joie !...

LE PÈRE.

Avilissant amour !

EDGARD.

Nœud saint et vertueux !

LE PÈRE, hors de lui.

Je la mets sous mes pieds.

EDGARD.

Et je la mets aux cieux !...

LE PÈRE.

Mon malheureux enfant, ah ! combien tu m'irrites
De croire à ses maux feints et ses pleurs hypocrites!
Trop d'abnégation trahit son intérêt :
Et ces grands dévoûments manquent tout leur effet ;
Et pareil abandon, et fidélité telle,
Est trop invraisemblable et n'est pas naturelle !
(Hors de lui.)
L'intrigante te joue et ne t'aima jamais.

EDGARD, transporté de fureur.

Mon père !!...

LE PÈRE, lui coupant la parole.

Si tu peux, tu répondras après.
Elle te trompe, enfant. La preuve est sans réplique
Dans les yeux, qui l'ont vue... et dans la voix publique.
(Reprenant avec plus de véhémence.)
La preuve est dans sa vile et basse liaison ;
Dans son goût pour les jeux de hasard...

EDGARD.

Trahison !...

LE PÈRE.

Dans ces vingt mille francs d'effets, que la perverse
Te soutirant, allait jeter dans le commerce ;

Tes hardes, sûrs garants de sa cupidité ;
Ses tableaux, attestant son impudicité ;
Sa demeure en hôtel ; dans la coïncidence
Avec ta liaison de ta grande échéance.
(Ironie amère.)
Son noble père... est un marchand de la Cité.
Elle t'a, de tout point, cruellement traité:
Forgeuse, sans pudeur, de nom et de noblesse,
Et d'amour, et d'honneur, et de délicatesse !...

EDGARD, interdit, stupéfait.

Pour la justifier, ciel ! par où commencer ?
J'ai trop de mots... Je sens ma langue se glacer.
Elle prend sous tes coups une force nouvelle.
Mes pleurs, changeant de cours, se retirent vers elle.
J'avais un double amour, implacable, importun :
J'avais deux poids au cœur : tu m'en délivres d'un.
Ainsi, de tant d'amour voilà les commentaires !
Son crime est de sortir des bornes ordinaires !
L'excès de sa grandeur inspire le soupçon !
Elle paraît rouée... à force d'abandon !
Comme tu t'affaiblis par ta grande injustice !
Que tu serais plus fort en lui rendant justice !...
Edgard reconnaissant... facile à contenter...

Donne tout... jusqu'au ciel quand il la voit porter!...
Reprends, reprends ton cœur, rentre vite en tes larmes.
C'est là, là, ton terrain, là tes plus sûres armes;
Là, que tu peux me voir et pleurer et faiblir.
(Effraye de ce qu'il a dit.)
Le fils t'en donne avis en trahissant Olear!...

LE PERE.

O cœur trop généreux!

EDGARD.

Le sien l'est plus encore!

LE PERE.

Quel luxe de tendresse!

EDGARD.

Et la sienne!

LE PERE, se modifiant, d'un ton plus doux.

J'ignore.

Noble enfant!

EDGARD.

(Haut.) (A part, le cœur brisé.)

Noble femme! — Il ne la louera pas!

(A ses genoux.)

Laisse-la dans Paris, près de moi...

LE PÈRE, avec tendresse.

Suis mes pas.

Je veux ton seul bonheur.

EDGARD.

Tu veux mon infamie.

LE PÈRE.

M'aimes-tu?

EDGARD.

Tu le sais.

LE PÈRE.

Prouve-le.

EDGARD.

Si ta vie

Courait quelque hasard, ainsi que ton honneur,
Je te la céderais du profond de mon cœur.

LE PÈRE, le suppliant.

Fuis-la pour ton vieux père.

EDGARD, abattu.

Elle mourra.

LE PÈRE.

Folie!

EDGARD.

Moi! faire un homicide... horrible!...

LE PÈRE, à part.

Je l'envie!

(A Edgard.)

Quitte-la...

EDGARD.

Moi! quitter qui ne vit que pour moi!

LE PÈRE.

Pense, pense à mes pleurs...

EDGARD, le même calme d'abattement.

Je pense à tant de foi!

LE PÈRE, le quittant.

Tu me perds.

EDGARD.

Tu le veux!

LE PÈRE, l'observant.

Souviens-toi de ta mère.

EDGARD, attendri.

Si je pouvais garder mon Olear et mon père!...

LE PÈRE, redoublant de tendresse.

Viens, mon fils...

EDGARD.

Il est nuit.

LE PÈRE.

J'attends.

EDGARD.

Olear en pleurs

Attend... seule... en la rue!

LE PÈRE.

Échappe-toi.

EDGARD.

Je meurs.

LE PÈRE, ironiquement.

Quel amour filial!

EDGARD, s'approchant de lui.

Juge de sa puissance...

Reconnais un amour inouï... Je balance!...

LE PÈRE, redoublant alors d'instances.

Un riche emploi t'attend... libre... heureux... honoré

EDGARD.

Le remords!...

LE PÈRE, de même.

A Paris... tes dettes... je paierai.

EDGARD, avec redoublement d'accent.

Elle mourra.

LE PÈRE, l'entraînant.

Viens, viens, mon fils, mon sang... ma vie...

EDGARD, sortant de son abattement. Avec transport et se retirant des bras paternels.

Quand nous délibérons elle est à l'agonie!...
Moi venir! que dis-tu? Juste Dieu! Je verrai, —
Et sans mourir soudain voir cela je pourrai! —
Dans l'ombre... et sans haleine... et pâle, échevelée,
Sous les pieds des chevaux mon Élène foulée...
S'attacher à leurs pas... en sa haine du jour...
Mon Élène, mon tout, mon âme, mon amour...
Et ce peu de vigueur que tant d'amour lui laisse,
En épuiser le reste en luttant de vitesse...
Me suivant... m'appelant par mon nom dans la nuit...
Et ses cris de tendresse étouffant tout le bruit...
Et moi fuir... dédaignant sa douleur si profonde...

De mes rebuts d'amour épouvantant le monde...

(Avec fermeté.)

Non.

LE PÈRE, sans espoir. Sanglotant, à la porte, près de partir.

Quand pour bien élever ce fils j'ai tout donné,
Je suis bien malheureux d'en être abandonné!
Sait-il combien de soins coûta son existence!
Que de crainte d'abord signala sa naissance,
Quand son enfantement (ô souvenir cruel!)
Pensa coûter la vie à l'amour maternel!
Tout petit... aux douleurs de ses chères entrailles
Je pleurais... redoutant ses jeunes funérailles...
Tremblant, au moindre vent, pour ce frêle roseau...
Ma raison se perdait autour de son berceau...
Pour ses dents... je changeai de tourments et de peines :
Cent fois, le jour, mon sang se glaçait dans mes veines ;
Je sentais à ses cris mes entrailles frémir.
La nuit, me réveillant, je l'écoutais dormir.

(Se retournant vers son fils qui s'attendrit par degrés.)

Mais quand vinrent les jours, mon fils, de ta croissance,
Ce fut bien autre crainte, autres pleurs de souffrance...
Tu survécus ; j'étais heureux, ravi, charmé :
L'État me demanda ton sang, mon bien-aimé.
Pour disputer ce sang aux horreurs de la guerre

Rien ne coûta, tu sais, à ton trop heureux père.

(Le couvrant de baisers.)

Tu restas près de moi. Pour conserver tes jours
De quelle ardeur des miens j'aurais tari le cours!...
Enfin ce fils, sujet de craintes sans pareilles,
Ce fils, dès sa naissance, objet constant de veilles,
De larmes, de soucis, de labeurs, de tourments,
Cilice paternel... toucha ses vingt-deux ans!...
Ainsi que l'artisan au bout de sa journée
Contemple avec transport sa tâche terminée...
De joie et d'aise enfin, poussant un long soupir,
Quand on dit : Je le tiens, et je vais en jouir...
Qu'essuyant notre front et nos pleurs d'allégresse,

(Le serrant dans ses bras.)

Nous pressons sur nos cœurs cet appui de vieillesse...
Alors, l'Amour cruel, qui fait les fils ingrats,
L'Amour, notre Ennemi, vient le prendre en nos bras!!...

(Il le couvre de caresses et l'entoure avec amour des cheveux de sa mère.)

EDGARD

O ma mère! ô douleur! — mon cœur, quelle lacune!...

(Précipitamment. Les yeux fermés.)

Fuyons!... vous l'emportez. Vous êtes deux contre une!...

(Il sort en suivant de la main les cheveux de sa mère, que son père tient suspendus sur sa tête.)

(A mi-voix, en tremblant.)

Cache-moi de ton mieux, et me serre en tes bras
Afin qu'Olear en pleurs ne m'aperçoive pas.

(Le suppliant.)

Tiens bien ton fils, mon père! Il est à toi sur l'heure ;
Mais il tremble de voir ta Rivale qui pleure...
Et si son grand regard me vient envelopper,
Je ne te réponds point de ne pas t'échapper!...
Tiens bien ton fils, mon père!...

LE PÈRE, en sortant.

O fils soumis et tendre,
Le Dieu des pères va contre elle me défendre.

(Le serrant affectueusement et le cachant.)

Il est là. Oui, c'est juste... Oui, tu dois bien souffrir...
Mais contre elle ce Dieu saura te maintenir.

EDGARD, blessé, se relevant.

Entre deux nobles cœurs partageant sa défense,
Croyez, en tel moment, que ce grand Dieu balance!...

SCÈNE III.

(La scène précédente s'est passée dans la cour de la maison d'arrêt. Une immense grille, au fond du théâtre, en face du spectateur, s'ouvre, gardée par un factionnaire, de manière qu'on puisse apercevoir parfaitement, sans changer de décoration, ce qui va suivre. — On aperçoit la campagne et trois routes différentes avec leurs trois poteaux, indiquant : Paris, — Calais, — Dunkerque. — D'un autre côté du théâtre une chaise de poste, visible seulement par derrière, est entourée par les gens du roi et des hommes de police. — Des amis du père y sont montés d'avance. — Il est minuit.)

LES MÊMES, OLEAR.

OLEAR, en sanglots, arrivant de loin et criant dans l'ombre.

(Pas de reponse.) (De même.)

Edgard ! — Edgard ! — Edgard !

EDGARD, à son père, qu'il a regardé à chaque cri : Edgard.

Élène ! je la vois.

(A part.)

Dieu ! je n'ai répondu qu'à la troisième fois !...

OLEAR, perçant la foule et s'attachant à lui.

Laissez-moi l'embrasser...

LE PÈRE, prenant Olear à part.

Vous m'avez percé l'âme.

Mais je vous le pardonne...

OLEAR, s'attachant à Edgard d'une façon déchirante.

Encor!...

LE PÈRE, à Olear.

Eh bien, Madame,

Nous allons à Paris... où vous joindrez ses pas...

(A part.)

Pour son bonheur, trompons.

EDGARD.

Adieu !

OLEAR, avec recommandation.

Tu m'attendras!

(On a monté Edgard dans la chaise de poste, sans connaissance. Les fouets retentissent ; les quatre chevaux, tournant derrière le théâtre, sont lancés au grand galop, et font la plus grande diligence, dans la vue d'arriver à Paris avec la plus grande avance possible sur elle.)

SCÈNE IV.

OLEAR, seule.

(Par un instinct soudain d'amour.)

On me trompe peut-être!... Où vont-ils!...On l'emmène
A quelque port de mer !... et sa perte est certaine...
J'ai vu des gens monter... et s'asseoir près de lui...

Quelle route ont-ils prise? Est-ce là ?... Non. Ici..
Il me semble... là-bas... voir poindre une lumière...
Mon œil se trouble... Non ! rien que la nuit... Que faire?

(Se couchant à terre, l'oreille sur la route d'un des ports voisins.)

Interrogeons la terre... et le pas des chevaux...
Écoutons !... Rien.

(Quittant cette route et allant à une autre.)

Et là. —

(Avec transport.)

Paris !... c'est leur galop!

(Après quelques instants de silence.)

Qu'entends-je?... une voiture approchant... Dieu! c'est celle
De Boulogne-sur-Mer à Paris... Je chancelle
De bonheur... et de crainte à la fois...

(Une voiture publique, non visible sur la scène, est arrêtée. Le conducteur est descendu.)

SCÈNE V.

LE CONDUCTEUR, OLEAR.

OLEAR, s'attachant à ses bras.

Vous ici!...

(Dans la plus grande exaltation.)

Mon sauveur... mon espoir!... — Je l'aimais!... Ils ont fui. .

Ils ont arrangé tout pour traverser ma fuite...
Pour retarder d'un jour, s'ils peuvent, ma poursuite!...
Vous n'êtes qu'un courrier... mais vous êtes heureux
Plus qu'un roi... vous l'ami, l'appui des malheureux...
Que votre sort est beau!... quelle est votre puissance!...
L'amour ne connaît point avec vous de distance!...

(Pleurs déchirants.)

Prenez-moi... prenez-moi... prenez-moi!... Voulez-vous
En paiement, mes cheveux?... (J'embrasse vos genoux.)

(Relevant ses longs cheveux épars, et plaidant leur cause.)

Ils sont longs!... les plus beaux de toute l'Angleterre...
Ils n'ont pu se blanchir par mes pleurs, ma misère...

(Elle entoure, avec pudeur, de ses cheveux la tête du vieux conducteur, avec de chastes supplications.)

Ils vous couvrent entier... Ils enchaînent vos pas...
Grâce, grâce... un instant!... sans moi ne partez pas!..

LE CONDUCTEUR.

Je ne puis... et mon nombre est complet... impossible!...

OLEAR, s'attachant à lui.

Monsieur!...

LE CONDUCTEUR.

Le règlement est formel... inflexible!...

OLEAR, avec menace.

Pitié!... de vos chevaux... oui... je m'attache aux pieds,
Et je donne du front sur les brûlants pavés...
(Les mains jointes.)
S'il est dans quelque coin... quelque place ignorée...
Sous la paille... aux effets, aux malles consacrée...
Montez-moi... montez-moi... dans Paris je pairai...

LE CONDUCTEUR, essuyant ses pleurs, l'enlève dans ses bras. Les fouets retentissent.

Je vous prends... vous m'avez vaincu...

OLEAR.

J'arriverai!...

CHANT VIII.

(La scène est à Paris, chez le père. — Même décoration qu'au premier acte.)

SCÈNE PREMIÈRE.

LOPÈS, LE DOMESTIQUE.

LOPÈS.

Eh bien, François, eh bien! la lettre?

LE DOMESTIQUE.

La voici.

LOPÈS, la décachetant.

Son passeport!... c'est bien, mon François, bien; merci.

(Il lui donne une pièce de monnaie.)

(Resté seul.)

Quand à Fontainebleau j'allai faire visite
A ce fou... (sa parole ardente encor m'irrite),
Comme il me parlait haut! — Je m'indigne d'ouïr
La contradiction! Je ne puis voir grandir
Ce que j'ai vu marmot, et grand de deux coudées.
Il cesse, un beau matin, d'épeler mes idées!...
— Dès le commencement j'ai résolu pour lui

(Regardant à la fenêtre.)

L'Amérique; il ira. Je l'ai dit. Ciel! voici
Sur la route... là-bas... une chaise... C'est elle!
Edgard arrive!.... — Non. Ce n'est pas le vol d'aile,
Le degré de galop dont je suis convenu!
Non, non, mon homme à moi, mon courrier bien venu
Il porte haut, non bas, sa main droite! .. L'écume
Est au mors du cheval magnifique!... et tout fume...
Comme moi... sur sa selle... il bouillonne aux relais.
A cette heure, en volant, il entre dans Beauvais!...

(Il sonne.)

François! — Les deux porteurs?

LE DOMESTIQUE.

Bien forts, une carrure...

LOPÈS.

(Déployant une carte de France.) (Riant.)

La Rochelle vaut mieux... et la rade est plus sûre.

Un très-bon capitaine... ami mien... cœur de fer,
Manœuvrant à merveille, adroit, un loup de mer.

(Bruit. Précipitation. M. Beyle et son fils sont de retour. Lopès remet avec mystère à M. Beyle le passeport d'Edgard. Il se glisse et disparaît en évitant la vue d'Edgard.)

SCÈNE II.

MONSIEUR BEYLE, EDGARD.

LE PÈRE, à Edgard, le tenant affectueusement embrassé.

Je ne puis te garder à Paris. L'Amérique,
Après un tel éclat, est ton refuge unique.

EDGARD, lui rappelant sa promesse.

Mais un emploi...

LE PÈRE, avec vivacité.

Ton nom est en tel discrédit
Que de te le trouver je n'ai plus de crédit.
(Redoublant de caresses.)
Je veux que ton départ soit libre et volontaire.
Je pourrais te forcer... car enfin je suis père.
(Le lui montrant pour l'intimider.)
Ton passeport est prêt... Mais fais-moi ce plaisir.
Tes créanciers, demain, mon fils, vont te saisir.

Fuis-la, de loin, fuis-la. N'attends pas qu'elle vienne.
N'attends pas que sa vue en ses replis te tienne...
Sois mon fils jusqu'au bout. Comble, oh! comble mes vœux :
Va, ce sont de vrais pleurs qui coulent de mes yeux.

UN DOMESTIQUE.

Monsieur, quelqu'un en bas...

LE PÈRE, vivement.

N'ouvrez pas... qu'il attende...
Dans ma chambre à coucher dites-lui qu'il se rende.

(Il entre dans la chambre voisine, dont il laisse la porte entr'ouverte, faisant signe à son fils d'attendre une minute.)

SCÈNE III.

EDGARD, seul, morne.

Ah! qu'on soit inflexible envers son déshonneur;
Qu'on paie en abandon un amour suborneur;
Mais quitter qui se livre à vous avec délice...
Dont chaque heure du jour est un nouveau service...
Mais la faire, à ses frais, arriver... le cœur plein,
Heureuse, confiante... et vous tendant la main!...

Mais se jouer ainsi d'une innocente femme...
Mais la faire courir après soi... c'est infâme!...
Ce seul penser déchire, est exécrable... affreux.
Il me semble voler le pain d'un malheureux!...
Il me semble, en trompant sa naïve tendresse,
Abuser de l'enfance ou jouer la vieillesse!...
Les remords sont affreux de telles actions.
Les pleurs sont éternels pour de tels abandons.
Grâce au ciel, je n'ai point la fermeté stoïque
De trahir une foi tellement héroïque!...
(Dans le plus grand désordre.)
Malheureux! qu'ai-je dit? Je n'ai plus seulement
Le choix de la trahir... Dans une heure, un moment...
Les amis convoqués chez mon père m'attendent.
Lopes est avec eux, et leurs cris me demandent...
De leurs bras forcenés je suis enveloppé.
O mon père, est-il vrai! vous m'avez donc trompé!
Si je reste chez vous... plus d'espoir! La nuit sombre
Pour mon enlèvement va leur prêter son ombre...
D'une part, bonne foi; de l'autre, trahison.
Lequel choisir? Je sens s'égarer ma raison.
Il n'en faut plus douter!... dans les yeux de mon père
Au milieu des vrais pleurs j'ai surpris la colère.
Élène! Le temps court!... Cher auteur de mes jours!...

Vous me pressez tous deux. Maudit, c'est pour toujours!
Mes cheveux sur mon front se dressent... Je frissonne.
Dans une heure, la mort, l'Océan m'environne...
Hier, j'ai dû ma fuite à qui m'a mis au jour...
Mais je dois aujourd'hui ma fuite à mon amour.
De vous deux, mon Olear est la plus pitoyable,
Et je suis du parti de la plus misérable!

(Il s'échappe.)

SCÈNE IV.

LOPÈS, entrant par une autre porte. Montrant le cabinet.

(Se frottant les mains.)

Il est là! — Dès ce jour j'engage mon honneur.
Faut-il pousser l'affaire à l'extrême rigueur?
J'ai brusqué cet enfant par trop de violence.
J'étais sur plus d'un point dupe de l'apparence.
Faut-il calmer un père, et le dissuader?
— Mais à ce morveux-là je ne puis pas céder.
Non, non. Si je rendais cet enfant à son père,
Cette femme à sa haine ouvrant une carrière,
Pourrait à ma ruine, à son tour, s'acharner,
Et m'arracher céans et me déraciner...

Elle l'aime!... — Mon sang se glace quand je pense
A ce qu'il a fait, lui, de mes amours... Vengeance!...
Après tout, je le traite encor trop en ami ;
Qu'il épouse ma fille... en emportant d'ici

(Il tient l'arrêté de sa nomination.)

Pour dot, un consulat... qui, beau, solide, utile,
Me délivrant du fils... enrichisse ma fille!
— Aussi bien je me suis avancé trop avant.
J'ai tant dit. Je ne puis reculer maintenant.
Armé d'un plein pouvoir j'ai remué la France.
J'ai pris des grands moyens l'extrême violence.
J'ai sali cette femme. Au sujet de son fils
J'ai fait pâlir le père aux yeux de ses amis,
Se plaindre, en soupirant, de sa honte profonde,
Et d'un scandale faux informer tout le monde!
— Après Fontainebleau j'aurais dû m'arrêter.
Mais l'Amour-propre alors est venu me tenter! —
J'ai fait jurer le père en Conseil de famille
Qu'il ne verrait jamais pareille belle-fille.
Après l'avoir jeté dans cet engagement
D'une façon si haute et si publiquement :
L'avoir fait brusquement voyager à Boulogne!
Suer... à fonds perdus faire tant de besogne,
Et remué pour elle, et le gouvernement

Et la police, à faux, et ridiculement!...
Et d'erreur en erreur, de mesure en mesure,
Brisé brutalement les nœuds de la nature ;
Après tel compromis, il n'est plus de retour.
Plutôt que moi, perdons fils et père en ce jour ;
Mon titre d'habile homme et qui connaît le monde
Recevrait d'un tel coup une atteinte profonde ;
Et plutôt que de voir tomber tout mon crédit,
J'aime mieux mettre bas mon cœur que mon esprit!..
L'Amérique!

(Le père sort de la chambre.)

SCÈNE V.

LOPÈS, M. BEYLE.

LOPÈS, au père.

Il est là ?

LE PÈRE, jetant un cri.

Plus de fils!... Téméraire,
Je te maudis! crains tout du courroux de ton père.

(Il tombe dans un fauteuil.)

Je suis anéanti.

LOPES.

Je cours sans plus tarder
Instruire le Ministre et le redemander.

LE PÈRE.

L'ingrat! il m'embrassait, m'accablait de caresses..
Il jurait de m'aimer... et j'ai cru ses promesses!

LOPES, à part.

Dans son empressement à quitter son hôtel
Sans payer, pour rejoindre un enfant criminel,
Cette femme, après soi, laissa sa garde-robe;
Pour vêtement unique elle n'a qu'une robe.
Rien n'égale, dit-on, son affreux dénûment:
Faisons un allié de son délabrement.
Gagnons des jours... le temps est notre auxiliaire.
Pourra-t-elle, pieds nus, regagner l'Angleterre?
Il faut la retenir ici... dans nos lieux...
Par l'hôtel de la Force... et par tous les moyens!...

(Il court au ministère.)

SCÈNE VI.

M. Beyle est rentré dans la chambre voisine. Lopès est arrêté par Mirza sur le seuil de la porte.)

M. BEYLE, LOPÈS, MIRZA.

MIRZA.

Monsieur Lopès?...

LOPÈS.

C'est moi

MIRZA.

J'ai deux mots à vous dire.

LOPÈS.

Je ne suis point ici chez moi...

MIRZA.

Vous voulez rire.

LOPÈS.

Non.

MIRZA.

Vous êtes, Monsieur, vous dis-je, ici chez vous.
Et malheureusement!

LOPÈS

Monsieur, un ton plus doux...
Faites vite...

MIRZA, le toisant.

On dit que grande est votre influence
Sur le père d'Edgard.

LOPÈS.

Moi ! grande en apparence;
Nulle en réalité.

MIRZA, d'un ton ferme

Je vis, un jour, très-bien
Le contraire.

LOPÈS.

En ceci, moi, je ne suis pour rien.

MIRZA, de même.

On dit, que prolongeant sa fatale ignorance,
A tous, autour de lui, vous imposez silence...

LOPÈS.

Monsieur Beyle, en ce point, n'a pas besoin d'avis.
L'autre jour, devant vous, comme un de ses amis,

Consulté, j'ai donné mon conseil : et, je pense,
Avec quelque sang-froid et quelque tolérance.

MIRZA, sur le même ton.

On dit qu'un être à moi cher, vénéré,
Miss Olear par vos traits sanglants est déchiré ;
Qu'une femme s'est vue (au pays où nous sommes!)
Qui cent jours est entrée en lice avec des hommes :
Répondant aux assauts de chaque lâcheté
Par des assauts d'honneur et de sublimité ;
De ces nains cette femme affrontant la tempête,
Tout naturellement les passait de la tête ;
Mais sans jamais pouvoir, luttant à bras-le-corps,
A force de courage ébranler leurs remords!
— Vous lui disputez tout... Oui, tout, jusqu'à son père.
Car vous savez très-bien, et ne pouvez plus taire,
Et vous devez tenir d'un fidèle espion
Homme ou femme... qu'elle est fille de lord Halton!

LOPÈS.

Je n'accepterai point une pareille enquête.
D'ailleurs, ce que l'on dit partout je le répète.

MIRZA.

Ce que l'on dit! — On dit que sur moi-même enfin

Vous avez étendu, Monsieur, votre venin.
Que cet objet (si grand, qu'à mon idolâtrie,
Il semble aller de pair avecque la patrie!...)
Vous m'avez accusé, vous, d'en être l'amant.
Vous m'avez honoré comme un prince, en mentant!!

LOPES

(Bas.)

Je manque, si je reste ici, le Ministère,

(S'en allant.) (Revenant.)

Je perds mon Amérique... Et si je sors, son père!!!

(A Mirza.)

Parlez plus bas.

MIRZA.

(Elevant la voix pour être entendu de M. Beyle.)

Plus haut, vous voulez dire. Eh bien!

(Baissant la voix.)

Par pitié! je m'arrête, et je ne dirai rien
Qui puisse vous perdre... Oui, mais venez là...

(Il l'entraîne au cabinet du père.)

LOPES pale.

Quoi faire?

MIRZA

Vous réhabiliter tous deux devant le père,

Olear et moi. Venez, suivez-moi... Vous n'osez !..

(Avec indignation.)

Personne n'ose ici !... Les amis sont glacés.
Osez donc le premier.

LOPÈS.

Moi ! seul ?

MIRZA.

Oui, c'est facile.
Commencez, et chacun suivra le chef de file.
Si pour détruire un jour un Régime éhonté,
Règne du bon plaisir et de l'impureté,
Quelques hommes épars, sans chef, seuls dans la France,
Se levaient un matin à la mâle assurance,
Et réveillant les morts couchés dans leur tombeau,
Appelaient les cœurs fiers à leur jour le plus beau !
Que diriez-vous alors de cette entreprenance
Enterrant dans le sang le vieux lis de la France ?
Vous suivriez, ravi, les cent audacieux
Qui, les premiers, levant leurs bras contre les cieux,
N'auraient point attendu, pour délivrer la France,
Que quelqu'un les conduise ou que quelqu'un commence !
— Commencez donc vous-même ; et ce que dans son cœur

Chacun pense tout bas, exprimez-le sans peur!

(Il l'entraîne au cabinet.) (Le domestique en sort.)

Venez donc! — Monsieur Beyle?

LE DOMESTIQUE.

Est sorti.

LOPÈS, à part.

Je respire.

(Haut, reprenant un ton d'assurance)

Franchement, je n'ai rien que je puisse lui dire.
J'ai besoin de sortir. Adieu. Je vous ai dit
Que je n'ai sur l'esprit du père nul crédit.

(Il va pour sortir, Mirza le retient.)

MIRZA, froidement.

(Comptant sur ses doigts, et désignant du geste le cabinet de M. Beyle.)

Nous sommes bien du monde à venger ici... quatre!
— Sur le terrain, Monsieur. Sans tarder!

LOPES, haussant les épaules.

Moi me battre!

MIRZA.

Pourquoi non!

LOPES.

J'attendais de Boulogne un courrier.
Il est venu! c'est bien des coureurs le premier!...

MIRZA.

Eh bien !

LOPÈS.

Je suis le plus heureux homme de France!

MIRZA.

Après?

LOPÈS.

Si je me bats ce soir, je cours la chance,
De mourir sans goûter la satisfaction
De me dire ce mot magique : « J'ai raison ! »

MIRZA.

Monsieur, ce persiflage est inintelligible
(Levant la main sur lui.)
Et du plus mauvais goût. Cessez, ou…

LOPÈS, froidement.

C'est possible.
Autant qu'il vous plaira, Monsieur, insultez-moi,
Mettez-moi sous vos pieds. J'engage ici ma foi
De ne point dégaîner ce soir. Tout à votre aise.
Demain.

MIRZA, en fureur.

Ce soir, morbleu !

LOPES, le persiflant.

Demain, ne vous déplaise!

(Ils sortent.)

SCENE VII.

(Le père est rentré de son cabinet sur la scène.)

UN DOMESTIQUE.

Un inconnu, Monsieur, à vous voir demandant...

LE PERE.

Je voulais être seul... Laisse entrer cependant.

(Le domestique sort.)

(Dans l'abattement.)

—Hymen, indigne hymen!—Volant vers l'Angleterre,
Peut-être, en ce moment, l'ingrat brave son père!

SCENE VIII.

LE PERE, LORD HALTON.

LORD HALTON, entrant.

Pour affaire, Monsieur, je viens. Je suis Anglais.
Vous êtes avocat, et je sais vos succès

A Paris. Du Collier l'affaire mémorable
A rendu votre nom, entre tous, respectable...

LE PÈRE, l'interrompant, restant assis.

Depuis trente-cinq ans, Monsieur, j'exerce ici.
J'ai pris à cœur la Cause et les malheurs d'autrui,
Ceux du pauvre, souvent, quand ce pauvre était père;
Mais les temps sont changés. Et mort à toute affaire,
Je suis, hélas! contraint, vieillissant dans mes pleurs,
De garder ma pitié pour mes propres malheurs.

LORD HALTON, bas.

(Haut.)

Toujours leur égoïsme!—Alors, que Monsieur daigne
Me désigner quelque autre avocat qui me plaigne,
Fasse parler les lois, et m'aide à rompre enfin
Un odieux, secret, et flétrissant hymen.

LE PÈRE, sortant de son abattement.

Hymen!! Ce mot me rend mes forces tout entières.
Parlez, Monsieur, je suis encore homme d'affaires!...
Vous êtes malheureux... vous plaindrez mon ennui.

LORD HALTON, bas.

Je visite cet homme, ayant besoin de lui,
Pour mon argent. Je cherche, entier à ma souffrance,
Sa consultation et non sa confidence.

LE PÈRE.

Pardonnez, si mes maux s'épanchent de mon sein ..
J'avais un fils, Monsieur. D'un déplorable hymen,
D'une femme sans cœur il devenait victime...
Je l'arrache à ses mains... je le rends à l'estime,
Le rapporte en triomphe... A peine reconquis
Il fuit... Je perds deux fois mon honneur et mon fils!
Vous m'en voyez encor l'âme toute saisie,
Car, ce fils, je l'aimais jusqu'à l'idolâtrie..
Ah! ne retenez pas votre douleur ainsi.
Vous soupirez, Monsieur, seriez-vous père aussi?

LORD HALTON.

Votre profond savoir qu'en tous lieux on renomme...
(Bas.)
Anglais, garde pour toi tes chagrins et sois homme :
Et ne te livre pas à ce peuple pleureur
A l'excès, ou rieur, — convulsif, embrasseur
(Haut.)
Sans dignité. — Je sens le coup qui vous déchire,
Monsieur, et je connais ce douloureux martyre.
Je goûte un certain charme à vous...

LE PÈRE remarquant son émotion.

Qu'avez-vous?..

LORD HALTON, se remettant.

Rien.

LE PÈRE.

Je lui disais : Mon fils, prends-moi femme de bien,
Qu'elle soit au comptoir... mais qu'elle soit sans tache.
Les mœurs sont tout !

LORD HALTON, vivement.

Le nom. S'encanailler est lâche !
Pas un *farthing* en poche, un noble habit troué,
Mais qu'on soit gentilhomme et de la tête au pied !

LE PÈRE.

J'aimerais mieux qu'il m'eût, oui... sans pudeur aucune,
Forçant mon secrétaire, emporté ma fortune !
Mais qu'à mes cheveux blancs il n'eût pas attenté !

LORD HALTON, frappant dans sa main, à part.

Très-bien !

LE PÈRE, se levant alors, et avec feu.

J'aime l'Honneur et non la Vanité !
Celui de ma maison fut entier, fier, rigide,
Il se fait vieux aussi... mais il n'a pas de ride,
Serein, inaltérable, et tenant lieu d'aïeux...
Tous les miens furent grands : nul traître au milieu d'eux ;

Dans notre Parlement avec joie on les compte.
Ils se sont tenus haut. Antipodes de honte,
Proverbes de l'honneur!

LORD HALTON, bas.

Ce petit avocat
A de hauts sentiments. C'est là ce Tiers-État...

(Haut.)

Sa douleur plébéienne est bien belle. — Je pense,
Oui, sur ma foi, que vous valez la confidence
D'un Anglais. Nos douleurs nous font concitoyens.

LE PÈRE.

Vous êtes père!

LORD HALTON.

Hélas!

LE PÈRE.

Vos soupirs sont les miens!
La démarcation entre nous est précise;
La mer, les préjugés, les mœurs... tout nous divise;
Mais nous nous retrouvons enfin par un côté,
Par les sacrés malheurs de la paternité!

(Il se jette dans ses bras. Lord Halton s'y prête, mais se retire légèrement.)

LORD HALTON, bas.

Son indiscrétion tant soit peu familière
Ne vient point d'un cœur bas, mais d'excès de misère.
S'il est Français enfin... Il est père, et parfait.

(Haut, se livrant tout à fait.)

Avocat, donnez-moi votre main, s'il vous plaît!
— Moi j'avais une enfant aussi... je l'ai perdue...

LE PÈRE.

Où?... comment?... dites-moi...

LORD HALTON.

Ce souvenir me tue.
De mes dix-sept enfants, oui... c'était le plus beau!...
Aux Courses tous disaient : C'est la fleur du troupeau.
Greuze, un jour, dans son cœur cherchait une peinture...
Sur l'épaule d'un ange il jeta sa figure!...
Avec elle je vins en hôtel : un hôtel,
Monsieur, pour nous n'a rien que de très-naturel
(Vu notre humeur nomade) et de très-respectable,
Et que nos premiers lords ne trouvent confortable.
Surtout pour n'être point, comme un lord, écorché;
Puis, un peu, pour avoir vos vins meilleur marché,
J'y vins incognito, sous mon nom de famille.

(Poussant un soupir.)

Un jour, hélas! un jour, l'air est pur, le ciel brille...

(Ton solennel.)

C'était en mai. D'Ascot les courses approchaient :
Et tous les parieurs, mes amis, me cherchaient.
Ascot, mon bon Monsieur, c'est toute l'Angleterre.
Les pleurs viennent, ce jour, à l'anglaise paupière!
Et cent mille Cockneys[1], comme un homme, debout,
Parlent en furieux et s'agitent partout!...
Pardonnez... A ce bruit de toute l'Angleterre,
Ma nature de groom l'emporta sur le père...
Ma tête se perdit... ma fille persistait
A me laisser partir seul... Ascot me tentait!...
Je pars... et mon retour la trouve mutinée,
Et dans un fol amour follement obstinée. .
Je la maudis, l'ingrate, et la fuis pour jamais...
Mais toujours on est père, et je reviens après,
La cherchant, la pleurant, ma chère et pauvre fille,
La demandant à tous les échos de la ville. .
Et je m'adresse à vous... pour savoir le moyen
De rompre son attache à cet homme de rien ..
De la sauver du crime et la rendre à son père.

[1] On appelle ainsi les habitants de Londres

SCÈNE IX.

(Ici Lopès rentre, et se tient par derrière, sans être vu.)

LES MÊMES, LOPÈS.

LE PÈRE.

Je prends en main, avec grand plaisir, votre affaire.
Je m'intéresse... Quel est, Monsieur, votre nom ?
Je l'écris au dossier.

LORD HALTON.

Mon titre est lord Halton.
Faites-le précéder de mon nom de famille
Que je porte à Paris... de celui de ma fille
Miss O...

LOPÈS, jetant avec violence son chapeau sur une table et renversant un fauteuil sur le pied de lord Halton.

Damnation !

LORD HALTON.

Goddam !

LOPÈS.

Tout est perdu !

LE PÈRE

Qu'est-ce ?

LOPES.

Si vous voulez qu'Edgard vous soit rendu,

(Entraînant le père.)

Venez !...

LE PÈRE, lui présentant lord Halton.

Monsieur...

LOPES, prenant lord Halton à part avec vivacité.

Je sais parfaitement l'affaire
De lord Halton... Il faut qu'il coure en Angleterre
Vite... Il est encor temps de prévenir le fait...
Pour épouser, sa fille est partie... On le sait

(Entraînant le père.)

Dans tout Paris... Venez !... Calonne dans une heure
Sort !...

LE PÈRE, montrant lord Halton et témoignant avec politesse son embarras et sa répugnance à le quitter.

Mais...

LOPES.

Il veut vous voir !...

LE PÈRE, de même.

Il faut que je demeure...

(A lord Halton.)

Un fils !...

LORD HALTON, prenant par le bras le père et insistant lui-même pour le faire sortir.

Comment ! c'est juste !... Et c'est moi qui vous

Courez... A cette femme arrachez votre fils !...

Il faut se rappeler qu'à la première scène, avec Olear, au commencement du sixième chant, lord Halton n'a pas voulu entendre prononcer le nom d'Edgard Beyle.

CHANT IX.

(La scène représente l'appartement d'Olear. — Elle est en proie à une fièvre intense, résultat d'un si long voyage entrepris au plus fort des chaleurs d'août, dans cette place obscure qui est devenue, avec elle, *la place d'honneur de la place la moins honorée* (CHATEAUBRIAND). — Elle est sur une chaise-fauteuil, en simple peignoir blanc.)

SCÈNE PREMIÈRE.

OLEAR, MIRZA.

MIRZA, attendri, lui serrant respectueusement la main.

La fièvre deviendrait cérébrale... des soins !...
Et du repos surtout.

(Il sort.)

SCÈNE II.

OLEAR, UN HOMME.

OLEAR, apercevant l'homme qu'elle a envoyé chez le père d'Edgard.

C'est lui ! je souffre moins.

(Ramassant ses forces pour s'élancer au-devant de lui.)

L'as-tu vu ? l'as-tu vu ?...

L'HOMME.

J'ai vu le domestique,
Qui m'a dit qu'il était parti pour l'Amérique.

OLEAR, dans un état affreux d'immobilité et de silence.

Je ne sais d'où je viens ; je ne sais où je suis.
Edgard ! il est donc vrai, c'est toi qui me trahis !
Je n'avais rien à moi, rien qui ne t'appartienne !
Mon âme, à chaque poste, approchait de la tienne ;
Je comptais les relais... je poussais les chevaux...
Je souffrais... J'approchais ! j'arrive... les bourreaux !
J'en mourrai... Non, non, non, je ne suis point trahie,
Je ne croirai jamais que mon Edgard me fuie.
—Qu'ai-je donc fait, cruels, pour me tant diffamer ?
Qu'ai-je donc fait, grand Dieu ! pour ne pouvoir l'aimer !

Mon amour souille donc!... ma tendresse est un crime?

(Se levant de sa chaise, avec force.)

O mer! je saurai bien affronter ton abime!

Il me faut mon Edgard! Que me fait ton courroux?

(Retombant.)

Mon corps ne se peut pas tenir sur mes genoux!...

(Se relevant.)

J'irai... j'irai... n'importe... Oh! rends-moi l'espérance...

(Les mains jointes.)

O mon ami, dis-moi, quels sont les ports de France!...

(Bas.)

—Dieu! mais l'argent me vient dans son cercle enfermer.

Il me faut de l'argent pour le pouvoir aimer!...

J'en aurai... quelque place... un métier... tout... l'aumône,

Oui, l'aumône plutôt... Ma force m'abandonne.

SCÈNE III.

OLEAR, EDGARD.

OLEAR, se retournant, aperçoit Edgard et jette un cri. Ils restent quelque temps sans voix dans les bras l'un de l'autre.

EDGARD, encore hors de lui, comme un homme qui raconte un rêve.

J'étais sur l'Ocean... j'entendais les clameurs...

Des affreux matelots insultant mes douleurs...

Et je versais des pleurs sanglants... inépuisables...
Nombreux... comme les flots de ces mers détestables !
(Reconnaissant Olear.)
En t'appelant toujours, je te tendais les bras,
Te couvrant de baisers... que tu n'entendais pas...
Et le navire allait... Plus de sainte caresse!
L'horrible isolement, la mort et la détresse.
Oh ! combien l'Océan est triste et douloureux,
Qu'amer est son abîme et son silence affreux,
Quand on est emporté loin de celle qu'on aime!...
Qu'elle vous croit ingrat... qu'elle en meurt elle-même...
J'invoquais ton pardon... mais tu n'entendais pas...
Et nous mourions tous deux, mais non pas dans nos bras!...

OLEAR.

Que ta peinture est vraie et ta voix me déchire !...
Comme en traçant le tien, tu traces mon martyre !
Comme toi, j'ai senti se perdre ma raison
A cet affreux penser de séparation...
J'étais morte... Ce feu qui brûlait ta poitrine,
Je l'avais comme toi. Cette fièvre divine
M'incendiait aussi... Ce rocher intestin
Qui pesait sur ton cœur... je l'avais dans mon sein.
Délire que la langue est impuissante à rendre,

Qu'il faut avoir senti pour le pouvoir comprendre...
Va, tes émotions je les ai là... nos maux
Sont pareils, pareils pleurs. Nos amours sont jumeaux.

EDGARD, s'agenouillant.

A genoux, à genoux, comme je le mérite...
Laisse-moi demander le pardon de ma fuite.
Ta tendresse a bien lieu de me désavouer;
Tu me connais encor : moi! j'ai pu t'oublier.
O nuit d'égarement, de pleurs, nuit de démence...
Qui jamais à tes yeux m'absoudra?

OLEAR, le relevant ; accent de douceur indicible.

Ta présence.
Si mon amour eut lieu d'être, un soir, mecontent,
Il bénit aujourd'hui ton amour repentant.
Quand je vois ton regard qui de joie étincelle,
Quand je vois mon Edgard, de retour, et fidele.
Quand d'un bonheur si prompt tremblent tous mes genoux,
Ta fuite est oubliée en des moments si doux!...

(Entre Mirza.)

SCÈNE IV.

LES MÊMES, MIRZA.

MIRZA.

Sauve-toi, mon ami. J'ai vu, non loin d'Élène,
Plusieurs Exempts, suivis d'un Dragon de la Reine...
(Lui remettant une bourse.)
Voici le seul argent dont je puis disposer ;
Pars vite à Londres, pars, pars sans plus t'exposer...
Deux heures ont passé, c'est déjà trop ! ton père
Monte, dans ce moment, l'Hôtel du Ministère.

OLEAR, le regardant avec un regard de reproche.

Un remords filial a retenu tes pas.
Deux heures loin de moi! deux heures! sais-tu pas
Que je mourais?...

EDGARD, repoussant le reproche avec vivacité.

Non, non. Un remords qui t'offense
Ne tint pas si longtemps mon amour en balance ;
Je ne voyais que toi. Juge de mon effort,
M'élançant dans tes bras, j'arrêtai mon transport :
Et je fus malheureux, impatient, deux heures,

Pour qu'heureuse toujours, plus jamais tu ne pleures!...
Et contenant mon cœur pendant quelques moments,
J'assurais l'avenir de nos embrassements!...

(Il lui présente son passeport.)

OLEAR, s'en saisissant avec transport.

Le voilà! mon ami! le vengeur de ma peine!...

EDGARD, montrant le passeport.

Quel autre eût si longtemps pu m'éloigner d'Élène!...

OLEAR, l'examinant.

Laisse-moi respirer... afin de le bien voir...
(Avec anxiété.)
Tout est bien?...

EDGARD, le reprenant.

Cachons-le.

OLEAR, le lui redemandant.

Laisse-moi le revoir!
(Examinant de nouveau si aucune formalité n'est oubliée.)
L'amour n'a point troublé ni tes sens ni ta tête?...

EDGARD.

Je songeais moins à voir qu'à garder ma conquête!...

OLEAR, se jetant dans ses bras, ne pouvant croire à son bonheur.

Te voilà donc à moi ! c'est donc toi ! Dans mes bras
Cache-toi, cache-toi... qu'on ne t'enlève pas !...
Comprendront-ils enfin de quoi je suis capable?...
Que de t'en imposer mon cœur est incapable...
Et qu'il ne triche pas... et qu'il est sans détour,
(Avec force.)
Et ce qu'il sent pour toi .. que c'est bien de l'amour ..
Que sa force avec toi m'a fait digne de vivre...
Et que je veux t'aimer... et qué je veux te suivre !...

EDGARD.

Merci, Lopès, merci. Pris, repris, tour à tour,
Tu nous as fait monter au faîte de l'amour !...
Oui, tu n'as jamais, toi, savouré dans les larmes
(La serrant dans ses bras avec ravissement.)
La séparation aux ineffables charmes !...
Il faut le plaindre, amie. Il n'a jamais senti
Tout ce bonheur d'en haut qúi nous fut départi !...

OLEAR, continuant ses paroles.

Que recommander bien, avec ardeur extrême,
A Dieu, jusqu'au matin, chaque soir ce qu'on aime,
Que veiller sur ses jours est un enchantement...
Que pour lui se priver est un ravissement...

D'avoir double plaisir et double jouissance,
Deux cœurs et double crainte... et puis double espérance...
De sentir, chaque fois, au retour bien-aimé,
Dans son corps tout tremblant, et de joie abîmé,
Et ce saisissement de la béatitude,
Et les mêmes transports mêlés d'inquiétude,
La même volupté d'une mère... embrassant
Son fils qu'elle a cru mort, et le reconnaissant!..
Que tout cela... s'aimer... est une bonne chose...
Que de nos plus beaux jours l'amour seul est la cause...
Qu'on ne vit que par lui... qu'on se passe de pain
Et non jamais d'amour... hors l'amour, tout est vain!..

MIRZA, pressant le départ d'Edgard.

(Avec recommandation.)

Sauve-toi. Par Bruxelle!.. et cours l'attendre à Londre:
D'un seul instant de plus je ne puis pas répondre..

(Les séparant.)

Par pitié! faites trêve à vos félicités...

(Bas à Edgard, lui témoignant son inquiétude.)

Tu la reverras... oui... mais pour vivre...

OLEAR, ayant entendu.

Arrêtez...

(Vivement à Edgard, le prenant à part.)

En te voyant enfin hors d'atteinte, et ton maître,
Ton père écoutera la justice peut-être...
Écris-lui, de là-bas, « que, maîtresse de toi,

(Avec un sentiment de fierté blessée.)

« Je ne sais point surprendre ou mendier ta foi.
« Que s'il me veut laisser avec toi... je pardonne
« Tout, oui, tout... qu'à lui-même encor je m'abandonne..
« Qu'il me tolère en France... et t'envoie un secours. »

Désignant la bourse de Mirza.)

En attendant, tu peux vivre encor quinze jours...
Mais, plutôt que te voir expirer de la sorte,
Nul chemin n'est trop long, nulle peine trop forte,
Tant qu'il reste du sang dans ce corps... il est tien.
Me remettre en chemin pour toi, cher, fait du bien...
Dans Ostende, il me reste un vieil ami d'enfance...
J'irai lui demander, si je vis!... assistance.
Tu me verras toujours me remuer, courir,

(Montrant sa personne exténuée.)

Quand il s'agit de toi, s'il faut même mourir...
Et ce m'est un devoir et jouissance pure
De te chercher, par mer, ta douce nourriture!...
Pour rester ta servante et ne t'épouser pas,
Je ferais tout, oui, tout...

MIRZA, les séparant.

Sauve-toi de ses bras !...

(Il embrasse Edgard et sort avec lui. — Entre le conducteur de la voiture de Boulogne-sur-Mer.)

SCÈNE V.

OLEAR, à lui.

N'étant pas en argent comptant, je vais vous faire
(Tremblant d'essuyer un refus.)
Un billet à trois mois... si cela peut vous plaire...
Sur mon banquier.
(Elle écrit.)

LE CONDUCTEUR, avec un respect profond.

Très-bien, Madame, à vos souhaits.
Pour vous servir. Que Dieu bénisse vos attraits.
(Il sort.)

SCÈNE VI.

UN PROPRIÉTAIRE D'HOTEL, OLEAR.

LE PROPRIÉTAIRE.

Malgré tous vos efforts, Madame, et votre adresse,
Vous voyez que j'ai su découvrir votre adresse ;

Vous avez, sans payer, déserté mon hôtel :
Voici votre mémoire, authentique et formel.

OLEAR, avec dignité.

Mon cœur est bien trop pur pour en rougir de honte ;
Dieu sait si je pouvais penser à votre compte !
L'amour seul, croyez-moi, fit ma fuite. Et depuis
On ne m'a pas laissé recueillir mes esprits !
Les cruels ! ils m'ont fait dépenser, à poursuivre.
Cinq fois la pension dont j'ai besoin pour vivre.
Elle m'est, sur la route, un précieux soutien ;

(Avec grâce.)

Mais sitôt arrivée en ville... on n'a plus rien !

LE PROPRIÉTAIRE, lui présente un billet qu'elle signe.

Signez... Payez lundi ! car, sinon, je vous force
A solder votre compte au guichet de la Force.

(Il sort.)

SCÈNE VII.

OLEAR, UN GARDE, entrant avec trois autres.

LE GARDE.

Vous recelez quelqu'un, Madame, dans ce lieu.

OLEAR, lui montrant du geste sa chambre.

Vous vous trompez; cherchez sans bruit, au nom de Dieu!

LE GARDE.

Rien!

(Ils sortent.)

SCÈNE VIII.

OLEAR, seule. On entend frapper à la porte.

Ah! pas un laquais pour défendre l'entrée!
Ne serai-je jamais à moi seule livrée?...
Qui vient me fatiguer encor?...

SCÈNE IX.

LOPÈS, OLEAR.

LOPÈS, entrant déguisé. Humilité pateline et affectée

Pardonnez-moi
Si j'entre, dans l'état, Madame, où je vous voi.
Je suis de votre Edgard l'ami depuis l'enfance,
Je désire à son sort mêler quelque allégeance :
Et si vous le souffrez, je viendrai dans deux jours

Vous apporter pour lui quelque léger secours :
Sans argent, sans ami, seul ! loin de sa patrie...

OLEAR, avec vivacité.

Je le suivrai de près si Dieu me donne vie.
(Très-vivement émue.)
O vous, l'ami d'Edgard, dans des moments si doux...
Pardonnez... si mes yeux se mouillent devant vous.
(S'épanchant avec lui.)
Si vous pouviez savoir jusqu'où va ma misère,
Et que de pleurs me coûte une tête si chère !
Au nom d'un mariage (auquel il ne croit pas),
Un homme... un inconnu, s'acharne à mon trépas :
Et je suis devenue, hier tranquille, heureuse,
La plus calomniée et la plus malheureuse !
Il me traite en tout lieu comme une vagabonde ;
Il centuple mes torts auprès de tout le monde,
(Par illumination soudaine.)
Mais pour le déjouer... devant vous, en ce lieu,
En face de la France, et sous les yeux de Dieu,
Je les veux appeler ! et j'en dirai le compte...
Et sur lui, non sur moi, rejaillira la honte...
Car jamais à l'honneur je n'ai désobéi,
Et je m'appartenais ; et n'ai jamais trahi.

Mon tort... c'est d'avoir pu sacrifier mon père
Qui m'aimait tant... au lieu de fuir en Angleterre.
Mon tort, d'avoir été surprise dans ces lieux
Nouveaux pour une enfant, et si fallacieux!...
Mon tort, d'avoir connu cette intrigante impure...
Mon tort, d'avoir aimé sans raison ni mesure.

(Dans un mouvement sublime de moralité et d'inspiration religieuse.)

J'ai tout dit. J'en appelle au juge souverain
Qui pèse au jour dernier les femmes dans sa main!
Qui, portant doigt hardi sur toute couverture,
Dira sa vie, en face, à toute créature :
Aujourd'hui qui voit clair aux endroits les plus noirs,
Et dont l'œil éternel plonge aux plus sûrs boudoirs...
Et qui, lisant tout haut celles qui doivent vivre,
Des réputations ouvrira le grand livre...
Voilà toute ma vie. Et voilà les seuls torts
Pour qui je suis foulée aux pieds... sans nul remords;
Pour qui je suis gisant sur ce lit de souffrance
Morte déjà, Monsieur, cent fois, sans l'espérance!...
De lui je n'attends plus ni trêve ni pardon,
Malgré mon repentir et ma contrition...

(Ramassant ses forces.)

Vous ne croirez jamais à quel point obsédée...
De tant d'acharnement vous n'avez pas d'idée.

(Avec vivacité.)

Mais le mien tenait tête et valait bien le leur!
Plus ils avaient de haine... et plus j'avais de cœur.
Enfin pour arrêter ma fuite en Angleterre,
Il met devant mes pas une double barrière :
Je n'avais dans Paris qu'un seul créancier,
Il osa sur mes pas, tout d'abord, l'envoyer !
Le barbare ! Il ajoute au bout de ma souffrance
(Tant il craint le retour de ma convalescence!)
La honte de la Force... et ne s'assure pas

(Avec un sourire pitoyable.)

En mes frissons... de mort... pour arrêter mes pas!. .

(Montrant la fenêtre et les gens apostés.)

On me suit, m'espionne : à me perdre on s'obstine ;
On m'entoure, on me cerne... enfin on m'assassine!...

(Le suppliant.)

J'ai juré. Vous avez mes aveux, mes serments.
Instruisez-en le monde, il en est encor temps...
O vous, l'ami d'Edgard, oh ! je vous en supplie,
Garrottez, bâillonnez, brisez la calomnie ;
J'invoque la lumière et la publicité.
Je crains l'indéfini... non pas la vérité !

(A ses pieds.)

Oh ! rendez-moi l'honneur, oh ! prenez ma défense...
En brave homme, étouffez ma honte à sa naissance...

En faisant en champ clos descendre le menteur,
Le forçant à jurer, comme moi, sur l'honneur!

LOPES.

D'horreur et de pitié vous saisissez mon âme.
(Avec respect.)
Comptez sur mon secours et sur ma voix, Madame.
(S'approchant d'elle, d'un ton suppliant.)
Miss Olear pour Edgard, dit-on, a tout quitté.
Rien n'égale aujourd'hui sa noble pauvreté.
(Les mains jointes.)
De grâce... montrez-moi cette robe fameuse,
A tout homme de cœur cent fois plus précieuse
Que le long cachemire en ses plis sans pudeur
Recelant le trésor conquis au déshonneur.

OLEAR, avec une douceur modeste, pleine de grâce, la déployant devant lui.

C'est un bien vieux témoin d'un horrible courage,
De ma faim, de ma soif, de mon pèlerinage. .
Partout de mon amour elle a suivi l'essor...
Elle n'est plus mettable...

LOPES, avec un dépit mal dissimulé.

Elle est bien neuve encor!

(Puis, laissant échapper le cri de sa conscience, le vrai Lopès parle. — Le Lopès de l'amour-propre disparait.)

(A part.)

Qu'ils sont beaux les haillons de la femme fidèle !
Qu'elle me paraît grande, et qu'elle semble belle !...

(Haut, à elle.)

Du calme. Redoutez les suites de tels coups,
Madame... ils sont mortels. Des soins. Ménagez-vous.

(Ému, à part.)

Que n'est-elle en jeu seule! ah! je pourrais me rendre,
Mais j'y suis tout entier, et je dois me défendre.
— Si je pouvais encor revenir sur mes pas...

(Poussant un soupir.)

Mais non. Ses propres torts on ne pardonne pas !

(Olear s'est assoupie épuisée.)

LOPES, se penchant sur elle.

Dieu! son épuisement est complet. — Pauvre femme!...
Je suis vain, non méchant, et j'ai la mort dans l'âme ;
Je suis venu t'offrir ici de faux secours ;
Eh bien! j'en veux donner de vrais!... J'ai mis tes jours

(S'agenouillant.)

En péril... je te fais, tout bas, amende haute.

(Il dépose une bourse sur la table.)

L'or, je puis le donner. Non l'aveu de ma faute !...
Épargnons-lui, laissant cette bourse en ce lieu,

La Force !... pour sa vie, à la grâce de Dieu !...

(Versant une larme.)

Je suis ému ; fuyons... Ce soir, ma conscience.

Demain, l'homme public, et l'Orgueil recommence !...

(Il s'échappe.)

CHANT X.

Une femme était assise devant lui : les yeux fixés sur son visage, elle l'écoutait parler avec tous les signes de l'émotion la plus profonde. Puisqu'il le faut, lui dit-il, je ferai le récit de tout ce qui m'arriva et de tout ce que je ressentis, à partir du moment où je quittai Paris et m'échappai des bras de ma bien aimée sur la route de Bruxelles. Pardon seulement pour les négligences du récit, en faveur de l'intérêt ; et pour ce qui sera mal dit par moi, en mémoire de ce qui a été si bien fait par elle.

Une fois sur la grande route, je m'abandonnai alors à toute la joie de mon éloignement, joie fortifiée encore de toute la colère que je n'avais pas lors de mon premier départ de Paris avec Olear,

et du sentiment enivrant des dangers auxquels j'échappais par miracle. Que cette route de Bruxelles, par un soleil magnifique qui applaudissait à l'heureux fugitif, me sembla différente de cette route par Beauvais, à mon retour de Boulogne, route silencieuse, noire et marquée par la tristesse d'une pluie d'orage continuelle! surtout que cet acheminement progressif et par relais à la liberté plénière et au bonheur me semblait doux auprès de cet enlèvement vers un port de mer dont j'avais failli être la victime! A Senlis, où nous déjeunâmes, une figure mystérieuse qui s'avança au-devant de notre conducteur, et lui demanda à voir la liste de ses voyageurs, me fit battre un instant le cœur, mais ce ne fut qu'un éclair. Je poursuivis ma route jusqu'aux frontières, en cherchant à lier connaissance avec un jeune militaire belge, qui avait toutes les allures d'un franc mauvais sujet, et qui, à ce titre, pouvait m'être singulièrement utile. Je ne tardai pas à lui faire part du but et des causes de mon voyage. Je ne m'approchais pas sans inquiétude de Valenciennes, la ville frontière, où il eût été dans les idées de rancune de Lopès de me faire arrêter et emprisonner aux portes de la liberté, comme pour rendre la vengeance plus poignante et plus satirique! Il gagnait à cela de me faire détenir pour dettes ailleurs qu'à Paris, où était ma prison légale et naturelle, puisque j'y étais domicilié, et, partant,

d'intercepter plus facilement, le gouvernement aidant, toute espèce de communication entre Olear, mes amis et moi. Cette appréhension très-rationnelle frappa tellement mon compagnon de route qu'il en fit part à notre conducteur. Celui-ci entra parfaitement dans mes amours, tant il est vrai que, dans quelque coin du globe qu'on se trouve, on intéresse quand on est convaincu et amoureux. Ce brave homme répondit de moi, et me montra une cachette derrière lui, où il avait coutume de faire de la contrebande de débiteurs, car cette route de Bruxelles est celle du malheur ; et on conçoit qu'un conducteur puisse avoir sur une route pareille ses cachettes mystérieuses et inconnues : c'est une manière de faire la charité à son prochain comme une autre. Nous entrâmes à Valenciennes sans difficulté, et sur l'exhibition de sa feuille de route, le conducteur montra mon nom rayé, en ajoutant que j'étais descendu à moitié route avec d'autres voyageurs. Nous prîmes à l'auberge de cette ville la voiture de Bruxelles, dont les armes belges, peintes sur la portière, me firent battre le cœur de joie. Nous gagnâmes au galop la ligne de frontière limitrophe, et quand nous arrivâmes à Quiévrain, je remerciai Dieu, et chantai l'hymne de délivrance ! Je m'assis à cheval, d'un air triomphant, un pied dans la France et l'autre dans la Belgique, et rejetant l'une d'un pied dédaigneux, je foulai avec enthousiasme le

sol libérateur ! Nous nous arrêtâmes pour relayer, et j'eus le temps de dater de Quiévrain un bout de lettre à Mirza et à Olear ! Nous nous enfonçâmes avec délice dans ces routes de la Belgique, où le charbon de terre abonde ; mais je trouvai son odeur moins désagréable que les essences du premier parfumeur de Paris, qui demeurait rue de Richelieu, en face de mon père, et que j'avais respirées en revenant de Boulogne avec lui. Nous entrâmes dans Bruxelles à la nuit tombante. Mon premier soin fut de me rendre au café de l'Amitié, chez Léopold Darcy, un de mes anciens et bons amis. Il était absent. Je m'inscrivis sur l'ardoise, et j'allai souper aux environs. A peine avais-je fini que je vis arriver Léopold ! il m'embrassa affectueusement, car il avait été plusieurs années pour moi un ami véritable. Il ne put revenir, lui accoutumé à ses aises, de ma philosophie, ni concevoir qu'on fît tant pour une femme, et qu'on bravât les hasards des voyages avec un pantalon blanc, une chemise de couleur dans son habit, pour toute garderobe, et avec dix écus dans sa poche pour toute richesse ; car c'était là tout ce qui me restait de la bourse de Mirza, que j'avais eu le malheur de perdre entre Valenciennes et Quiévrain. Etant, de sa nature, excessivement gai, et tout aussi incapable de vivre ainsi au jour le jour dans l'imprévoyance du lendemain que d'aimer de la sorte, il ne pouvait tarir en bons mots

et en éclats de rire, à la vue de mon encolure. Je retrouvai son cœur d'autrefois, et je vis que le temps et le malheur ne l'avaient pas changé. Il mit à ma disposition tout ce qu'il possédait, il me donna une chambre de son appartement, ses effets, sa table et sa bourse : tout fut commun entre nous. Je m'attendais à retrouver à Bruxelles toutes mes anciennes connaissances brillantes, exilées de Paris depuis quelques années ; mes maîtres, mes guides, mes signaux, dans cette carrière enivrante de vanité où j'avais perdu délicieusement les premières années de ma jeunesse. Nous fîmes connaissance avec la ville : bientôt nous fûmes rejoints par un brave garçon, le chevalier de Saint-Simon, dont la vie se passait entre Londres, Paris et Bruxelles ; nous renouâmes les liens de notre amitié, et le spirituel exilé n'épargna ni les épigrammes à mon père, ni l'hyperbole à son conseiller, ni le dithyrambe à Olear. Deux jours se passèrent dans les reconnaissances et la joie. Je retrouvai là toutes mes figures de jeunesse. En nous promenant sur les boulevards, Darcy me montra la maison de Riesky, un Polonais, que j'avais vu à Paris, chez lui, une fois ou deux. Et bien me prit d'y faire une croix et de m'en souvenir, comme on verra. Nous allions au Parc, les soirs, et à la sortie, prendre des rafraîchissements. Rien n'était changé, c'était un petit Paris de consolation à l'usage de l'exilé. Le surlendemain de mon arrivée,

je m'empressai de faire viser d'avance mon passe-port pour Londres, comme par instinct de ce qui devait avoir lieu. Dans l'après-midi de ce jour, je m'aperçus d'un changement dans les idées et la manière de voir de Léopold, au sujet de mon amour et de mon voyage ; ce n'était plus cette sympathie de l'avant-veille. Je vis que, par le canal de son père, les mensonges de Lopès étaient parvenus jusqu'à lui : « Qu'allais-je faire et que prétendais-« je? Pourquoi aller à Londres et ne pas rester à « Bruxelles avec lui ? Il aurait soin de moi et même « d'Olear. Qu'allais-je faire seul à Londres, dans « une ville si chère, ne sachant pas un mot d'an-« glais, sans argent, sans connaissance? Puisqu'elle « s'était brouillée pour moi avec son père, je n'avais « aucune ressource à prétendre de sa famille. » A cela je répondais qu'elle avait sa pension; qu'absorbée d'abord par les frais de route, nous serions en arrière, mais que nous la retrouverions bientôt : que je tâcherais de trouver une place par les connaissances de la famille d'Olear, de travailler et de gagner honorablement ma vie : que vivre d'ailleurs était secondaire, que l'important était d'être ensemble, à l'abri de toute nouvelle tentative; que je ne pouvais trouver cette sécurité qu'à Londres; que Lopès, qui connaissait son père, devait savoir déjà que j'étais chez lui à Bruxelles, qu'il pouvait faire jouer de Paris tous ses ressorts, et qu'à Londres, ignorant mon adresse, il ne le

pouvait pas. La nuit tombait, et insensiblement la conversation prenait un caractère plus aigre et plus emporté. Enfin, abusant de ma position qui me mettait à sa merci et à sa discrétion jusqu'à un certain point, et du droit de Mentor que lui donnaient dix ans de plus que moi et son ancienne amitié, il me menaça de ne point me laisser partir à Londres, que j'allais tête baissée dans la misère. A cela je lui répondais : A qui sera la faute, à moi qui ai bataillé avec Lopès trois mois, pendant mon séjour à Fontainebleau, pour qu'on me laissât tranquille avec mes amours, dans le coin le plus reculé et le plus sombre d'une ville de province ; ou à Lopès, dont l'entêtement absurde m'avait poussé violemment hors de France, pour échapper à l'Amérique? Il convenait des torts de Lopès, mais la manière emportée dont il attaqua Olear sans la connaître, et le ton impérieux qu'il prit avec moi, glacèrent ma tendresse pour lui. Son obstination à accabler une femme inconnue de tous les quolibets que pouvait lui suggérer l'habitude de vivre dans la dissipation et la mauvaise compagnie, m'indigna surtout. Nous eûmes jusqu'à minuit une scène affreuse, mêlée de cris, à entendre jusque sur la place, de tendresse, de menaces, d'amitié, de calme et de fureur. Il me donna connaissance d'une lettre qu'il avait reçue de son père, où celui-ci le rendait responsable de l'hospitalité et des secours pécuniaires qu'il me don-

nerait et de mon départ pour Londres, le suppliant d'y mettre obstacle par tous les moyens imaginables. Là-dessus il me dit que j'étais bienheureux que mon passeport fût signé; que j'avais agi prudemment de prendre le devant, car le chef de la légation belge, jeune homme et son ami intime, ne me l'eût pas donné si facilement; qu'au surplus je n'avais que dix écus, que je ne pouvais partir sans argent, et que je n'aurais pas un sou à Bruxelles. Cet argument, le plus terrible de tous, était malheureusement sans réplique et me fit frissonner. Et Léopold me paraissait décidé à remplir ce qu'il croyait les devoirs d'un fils autant que d'un ami.

Il assista à mon déshabillé, comptant sans doute emporter mon habit et se saisir de mon passeport, le tout amicalement et pour le plus grand bien de mon père et de moi. Nos liens anciens et étroits d'amitié, son hospitalité si cordiale et si franche, rendaient ma position vis-à-vis de lui extrêmement délicate et nullement nette et tranchée. Je ne pouvais briser avec lui comme avec un étranger; il avait le bénéfice ainsi d'une attaque plus forte et moi l'inconvénient d'une défensive plus faible. Il était une heure du matin et il s'obstinait à ne point me quitter que je ne me fusse mis au lit, ce que je différais toujours jusqu'à ce qu'il eût évacué la chambre et que j'eusse fermé la porte sur lui. Il s'y décida enfin, voyant que j'étais sur mes gardes, et

remit sans doute intérieurement au lendemain les moyens de me fermer toute ressource à Bruxelles. Je passai la nuit couché sur mon bienheureux passeport, si chèrement acheté! Je retrouvai cette nuit les fièvres convulsives de Fontainebleau et de la prison de Boulogne, et de la chambre à coucher de mon père. Quoi! venu jusqu'ici, me disais-je à moi-même, à travers tant d'obstacles et par miracle, et me voir arrêté, cloué, sur le point d'être repris, et cela par un Raguet de nouvelle espèce, d'autant plus dangereux qu'il connaissait toutes les autorités de la ville intimement, et que je ne connaissais personne! Cette nuit fut peut-être la plus terrible de toutes celles que je passai : je me rappelais avec frayeur un exemple récent d'extradition nocturne, et que rien n'avait empêché! Je ne savais pas la langue du pays et toute résistance eût été impossible. Je devais m'attendre à toute espèce d'excès, car Lopès se trouvait dans une de ces positions désespérées où l'amour propre bouleversé est mis en jeu violemment, et où il faut coûte que coûte vaincre ou mourir. A peine le jour levé, sur les cinq heures du matin, je m'échappai doucement de l'hôtel et je courus à toutes jambes au boulevard frapper à la porte de Riesky. En vérité, l'amour élève les forces humaines au-dessus d'elles-mêmes et donne bien de la hardiesse. Réveiller à pareille heure un jeune homme de bonne famille, qui ne m'était connu que pour l'avoir vu une fois ou deux,

sans avoir jamais engagé longue conversation avec lui, qui n'était même pas mon compatriote, et le réveiller pour lui emprunter trois louis! Eh bien, je ne pensais pas à mon indiscrétion, et je frappais de toutes mes forces à la porte cochère, comme en plein midi. L'amour ose tout et vit dans sa sphère élevée, sans voir rien de ce qui se passe alentour et plus bas que lui. Je réveillai en sursaut mon brave Polonais, qui à ma vue ne fit aucune de ces grimaces si ordinaires en pareil dérangement, et me demanda ce que je voulais.

Je lui racontai en deux mots l'objet de mon voyage à Bruxelles, l'espèce de persécution dont me poursuivait Léopold, et faisant un appel au souvenir d'une femme qu'il avait beaucoup aimée, quoique d'une autre façon que j'aimais Olear, je ne pus me défendre d'une larme et de la plus vive émotion. Il la partagea, me prit les mains affectueusement et me dit : « Je n'ai pas les trois louis, mais je me les procurerai; revenez à onze heures précises devant mes fenêtres sur le boulevard. » Je lui dis qu'il allait vraisemblablement recevoir la visite de Léopold furieux, qui allait tout employer pour le mettre contre moi. Il me répondit avec émotion qu'il était touché de ma position, qu'il avait été à même de juger de l'amour d'Olear, qu'il en avait, lui personnellement, des preuves irrécusables, et qu'il était charmé de pouvoir nous être utile; je le remerciai en larmes et hors de moi. Une

générosité si prompte, si franche, si vraie, si désintéressée et si délicate, avec la presque certitude de perdre ces trois louis, m'attendrit à un point difficile à rendre. Je pris congé de lui, et je m'en retournai chez Léopold, en pensant que je ne devais qu'à l'amour, depuis deux mois, des services pécuniaires qui, en toute autre circonstance, auraient été refusés cent fois pour une, et en admirant la Providence qui me faisait trouver à point nommé, dans une crise désespérée, à cent lieues de mon pays, sans amis, sans ressource, un cœur généreux. Chemin faisant, je rencontrai Léopold, à peine habillé, qui se rendait en toute hâte chez Riesky. Il fut surpris de voir que je l'avais devancé, mais je lui dis pour le rassurer que j'avais été chez de Saint-Simon et chez un autre de ses connaissances, mais que personne n'était levé et que j'en étais pour mes pas. Je feignis de ne pas m'apercevoir qu'il allait chez Riesky, ni surtout dans quel but : nous nous donnâmes la main et nous poursuivîmes notre route en sens opposé. J'attendis avec une vive impatience onze heures, et je me rendis ponctuellement au rendez-vous. Je ne pouvais croire que Léopold fût parvenu à faire changer Riesky de détermination, et je frappai à sa porte plein de confiance en sa parole. Il descendit immédiatement, et me remit trois livres sterling en or. Quand je les pressai dans ma main, je retrouvai exactement la même émotion qui m'avait délicieusement inondé l'âme à Boulo-

gne, quand un lord de la famille d'Olear, lord Hughs, rencontré par enchantement, nous avait avancé l'argent nécessaire à notre embarquement quelques minutes avant mon arrestation, émotion que rien ne peut rendre, unique, et que la similitude des circonstances est seule capable de rappeler ! Il ne borna pas là son obligeance. Il voulut aller chercher avec moi celle des voitures qui partaient pour Ostende, où je devais m'embarquer, dans la vue de m'épargner de grands embarras et une perte de temps considérable, ne sachant pas la langue du pays. Il s'intéressait vivement à mon avenir, il s'inquiétait sincèrement de ce que je deviendrais à Londres, et de mes moyens de subsistance. L'heure du départ arrivée, il m'embrassa en pleurant, et avec les marques de la plus profonde émotion, me recommandant à Dieu. Généreux Polonais, Dieu vous rende en liberté ce que vous me donnez en amour ! J'écrivis avant de monter en voiture une lettre à Olear, où je lui faisais part de mon brusque départ pour Ostende, dénué de toute ressource, avec l'argent nécessaire seulement pour ma route, sans linge et presque nu. Alexandre était parti du fond de la Macédoine à la conquête du monde avec quelques drachmes. Et moi, plus heureux qu'Alexandre, plus vaste en espoir, je courais en aveugle à une conquête plus belle et à un bonheur mille fois plus délectable ! Je m'éloignai de Bruxelles, à quatre heures de l'après-midi. Je n'avais pour compagnons

que des étrangers ou des gens du pays qui ne parlaient pas français. Si Léopold, furieux de mon évasion clandestine, eût voulu pousser les choses à l'extrême, en ne me voyant pas reparaître chez lui à l'heure du dîner, il eût pu prendre un cheval et aller avec l'autorité belge et des hommes d'armes à ma poursuite. N'ayant qu'une heure d'avance sur lui, j'aurais été bientôt rattrapé, et sur ces grandes routes, au milieu de Belges qui ne m'entendaient pas, rien n'eût été facile comme une extradition. On me demandera de quel droit. Mais la passion raisonne-t-elle, surtout quand elle est sûre de l'impunité et du succès? Encore une fois, pour qui savait, comme moi, combien les choses étaient poussées loin, cette idée d'extradition, tout affreuse qu'elle est, n'a rien que de rationnel, et certes vingt-quatre heures plus tard elle avait lieu la nuit au domicile de Léopold, si je n'eusse pas pris les devants. Encore un danger imminent auquel j'échappais par miracle!

Je ne fus rassuré qu'à Anvers, où j'arrivai le lendemain matin à trois heures. Nous y déjeunâmes et nous continuâmes notre route jusqu'à Ostende. Aussitôt arrivé, je descendis au même hôtel que mon camarade de route, un Américain que j'avais pris à Anvers, afin de me faire un ami et un conseiller en cas de besoin, tant l'isolement, dans une ville étrangère et dont on ignore la langue, alors qu'on est sous le coup d'un pouvoir immense et d'une ex-

tradition imminente, a quelque chose d'effrayant et qui abat et décourage l'homme le plus résolu.

Qu'on juge de mes terreurs, certes assez bien justifiées déjà par l'expérience, par les violences précédentes et celles qui suivirent, en me voyant obligé d'attendre depuis six heures du matin jusqu'à huit heures du soir la marée et l'embarcation. Je crus bien ne jamais m'embarquer et n'avoir fait un si long circuit hors de France que pour retomber dans les mains de Lopès une deuxième fois, dans un port, et au moment de la délivrance! Je cherchai à dormir, afin que la matinée et la journée passassent plus vite; mais la crainte agitait trop mon sommeil. Ma fenêtre, à l'hôtel où nous étions mon compagnon et moi, donnait sur le rivage. Je la tins toujours ouverte, m'attendant à voir paraître Léopold, avec l'appareil de la force armée et de l'autorité ministérielle. Toute résistance était impraticable et inutile; j'étais enlevé comme un vil bétail. Impossibilité absolue de réclamer et de me plaindre; et d'ailleurs, dans un hôtel isolé sur le rivage, pas un visage d'homme, surtout de grand matin, n'eût été témoin de mon enlèvement. Il était illégal, mais matériellement possible et même très-facile; il devait donc être tenté. Il n'en fut rien jusqu'à midi. A cette heure je descendis de ma chambre au salon d'attente, en m'efforçant de lier conversation avec mon compagnon de voyage, qui m'avait d'abord eu l'air peu liant

et peu communicatif, ce qui n'avait pas contribué à me rassurer. En arrivant à l'hôtel, j'avais donné, sur la demande qui m'en avait été faite, à un homme inconnu, mon passeport pour le faire viser au bureau de l'embarcation. J'y pensai avec effroi quand il n'était plus temps. J'appréhendai, non sans fondement, que cet homme ne fût un misérable gagné pour me jouer le tour de me prendre ainsi mon passeport, qui était ma seule sauvegarde! et de nier après qu'il l'avait reçu de moi, ou seulement disparaître. Quels témoins avais-je, et qui eût pu me le rendre? Courez donc à Bruxelles en chercher un nouveau! Je me trouvais alors dans l'impossibilité de partir et à la merci de mon père, qui ne manquerait pas de venir me chercher à Ostende comme il était venu à Boulogne. L'aubergiste ne me rassura qu'à moitié en disant qu'il était d'usage de donner à cet homme son passeport et qu'il était le commissionnaire de la maison. Restait la crainte qu'il ne fût gagné. Le soleil, en venant frapper sur ma fenêtre qui donnait au couchant et me rappeler que j'approchais du moment désiré, réchauffa mon âme partagée entre l'indignation, la frayeur, la lassitude et le dégoût de tant de persécutions, dont la fin n'était pas encore venue. Après dîner, je volai sur le rivage devant le paquebot qui devait me porter en Angleterre! Oh! quel souvenir touchant s'en va se rattacher à jamais pour moi à ce frêle navire, porteur de mes des-

tinées, et qui venait, je le croyais du moins, terminer la grande lutte, comme la mère d'Énée venait l'enlever aux coups de la mêlée et l'emporter d'un bras vainqueur! Oh! comme mon cœur battit à la vue des gais matelots, du mouvement des cordages, du transport des ballots, et de tous ces préparatifs d'un embarquement prochain! Ciel! mourir au port! Dieu! m'écriai-je, épargnez-moi ce coup! L'heure arrivée, nous descendîmes, mon compagnon et moi, et cette fois je touchai de mes pieds bienheureux ce plancher de paquebot que je n'avais pu que dévorer des yeux à Boulogne! Oh! de quelle ardeur je descendis un des premiers m'assurer de ma place; avec quel délice je respirai cette odeur de goudron qui me disait que j'étais loin de France, qui me parlait de l'Angleterre, et faisait couler mes pleurs à l'idée de la réunion! Le temps s'était mis au beau. L'équipage était au complet, j'étais assis aux côtés de mon jeune Américain : la vue d'un jeune homme, dans ces grands moments qui marquent dans la vie, récrée et rafraîchit l'âme d'un jeune homme. Nous nous éloignâmes du rivage, au milieu d'un nombreux concours de spectateurs, accourus de toutes parts pour assister au départ du bateau voyageur et à la fête de mon cœur. A chaque mouvement qui m'éloignait du rivage je sentais un battement de cœur, parce que je m'approchais autant d'Olear. Je restai sur le pont à respirer la brise

du soir, et quand nous fûmes en pleine mer, oh! alors comme la vue de l'Océan et de son immensité mélancolique agrandit et éleva mon âme. Alors on répand au dehors tout ce que la nature vous a donné de cœur pour sentir et de larmes pour pleurer. Avec quel attendrissement je pensai à nos périls passés, qui, depuis que j'étais sur la mer, me croyant à l'abri de toute poursuite, n'étaient plus pour moi qu'un songe délicieux aux charmes ineffables! Quand le cœur est vivement remué par une femme, que les grands spectacles de la nature sont imposants; que les harmonies qui existent entre tout ce qui est pur et grand, entre l'Océan, cette merveille d'un Dieu, et mon Olear, cette autre merveille, m'apparaissaient alors dans tout leur jour et saisissaient mon cœur! O heureux, et trois fois heureux qui a connu les douceurs et les joies ineffables de la séparation; malheureux qui a toujours aimé tranquillement et qui n'a jamais senti une partie de soi-même se séparer de l'autre! Je dormis dans mon lit suspendu, bercé par le bruit de la proue monotone, une nuit plus douce que la dernière passée à Bruxelles. Le lendemain matin, au lever du soleil, nous découvrîmes de loin les côtes d'Angleterre et ses verts pâturages; nous fîmes d'abord connaissance avec Margate, port charmant, qui nous parut de loin, aux reflets du soleil levant, un morceau d'ivoire édenté d'une blancheur éblouissante! Puis Ramsgate, aux bazars

opulents et aux bains délicieux. Nous sortîmes enfin des flots écumeux de la mer, pour entrer dans la paisible et belle Tamise aux bras puissants et magnifiques. Voilà donc le terme de mes maux ! m'écriai-je. Mon port céleste, terre de liberté pour le genre humain, pour moi d'amour ! Ah ! peut-être dans la foule de passagers de tous rangs et de tout âge qui se pressaient sur le pont et saluaient de leurs cris l'Angleterre, se cachait, silencieux comme moi, quelque jeune homme au cœur brisé et plein d'espoir, au regard triste et au front fatigué, sans ami protecteur, sans famille, ambitieux seulement d'aimer et d'être aimé, léger de bagage et n'apportant qu'un cœur en Angleterre!

Quand nous eûmes dépassé ce magnifique hôpital de Greenwhich, ce port élevé aux invalides de la marine par la patrie reconnaissante, quand nous eûmes traversé cette forêt de navires qui fait ployer la Tamise et donne à l'étranger qui arrive un si beau péristyle de l'Angleterre ; quand je vis qu'il n'y avait pour tous les paquebots qui descendent à terre qu'un seul et même lieu de débarquement, aux pieds de l'Alien-Office [1], où il faut nécessairement que chaque nouveau venu se présente, j'appréhendai non plus l'extradition, mais la figure d'un père en pleurs et courroucé, debout sur le rivage et attendant son fils ! semblable au malheu-

[1] Bureau des étrangers.

reux père de Briséis, faisant retentir le rivage de sanglots homériques ! Si j'étais tout frais d'Homère, j'étais également plein de mon Shakespeare. Je me rappelai involontairement les pleurs de Véturie aux genoux de Coriolan. Et je n'avais pas à mes côtés mon Olear, bien qu'elle habitât mon cœur, pour lutter avec avantage contre les efforts douloureux et accablants du génie paternel. Et combien de temps encore devais-je rester sans appui? combien longue et terrible serait la lutte? J'étais effrayé en pensant que Coriolan avait cédé !!!

Je voulais m'ouvrir au capitaine et lui demander la faveur de descendre dans une barque de pêcheur et d'aborder ailleurs. Plus je regardais le rivage couvert d'hommes qui attendaient, plus mon père était dans mes yeux, tout mon cœur et mon âme. Je ne sais quel sentiment indéfinissable de pitié venait saisir mon cœur déchiré, à l'idée de sa confiance trahie, et des cris douloureux qu'il avait dû pousser en appelant son fils, qui fuyait sans retour ! Je m'approchai d'abord avec réserve d'un négociant qui avait causé avec moi dans la traversée; mais l'embarras d'entrer en matière, et la crainte d'aborder un homme en méfiance contre tout autre qui vient se jeter ainsi à sa tête, me fit reculer. Je m'enhardis enfin et m'ouvris à un passager dont le visage semblait ne pas suspecter autant que les autres mon isolement et ma mise légère. Je lui racontai mes terreurs et

mon vœu ardent. Je l'intéressai le plus possible par le récit de toutes nos souffrances, afin d'avoir au moins dans ce vaste royaume un homme porté pour moi, un guide, un appui. Cet homme, c'était lord Walker, c'était un père de famille, et les cheveux blancs qui étaient sur sa tête me faisaient trembler. Eh bien, il me prit la main. « Je suis touché, me dit-il, et je prends intérêt à vous. Soyez ferme, inébranlable. Couvrez-vous de votre chère Olear. Je vais surveiller les abords du rivage et je ne vous quitterai pas. Quant à l'extradition, quelle que soit l'intimité de ce Lopès avec l'ambassadeur français, elle est impossible. Vous avez tous les offices qui sont sur vos pas pour réclamer. Soyez sans crainte ; je suis d'ailleurs avec vous. » Le moment fatal arriva. Le paquebot devint immobile. Mille regards étaient fixés sur nous et me brûlaient. Je descendis en me collant aux bras de mon ami et lui demandant du secours contre ma propre faiblesse. Sauvez-moi de moi-même, lui disais-je.

Je me rendis, sans voir ni entendre, au milieu de tant de voix confuses, à l'Alien-Office : j'y entrai le premier, et n'y voyant pas visage d'homme autre que les deux hommes du bureau, je respirai. On me demanda mon passeport, et on me remit en place un passeport anglais ; on y mit mon signalement. Que le temps de le remplir et de signer sembla long à mon impatience, tant je brûlais de

m'enfoncer vite, inconnu de tous, et échappant aux regards qui m'entouraient peut-être, dans ce labyrinthe de rues que je ne connaissais pas! Aussitôt signé, aussitôt élancé hors du bureau, et de traverser à toutes jambes une douzaine de rues pour dérouter les hommes apostés, s'il y en avait : car lord Walker était accouru, quand j'étais encore au bureau, me dire qu'il croyait qu'un homme suspect était à ma poursuite. Hors d'inquiétude enfin, je repris mon pas ordinaire. Je me trouvais dans la Cité bruyante.

Je me livrai longtemps à une émotion inconnue et dont je n'avais pas l'idée, en traversant dans toute sa longueur ces rues bourdonnantes et animées de tant de passions diverses, ces boutiquiers hautains et puissants comme des citoyens romains, en voyant cette foule innombrable de négociants et d'hommes de toute classe, courant à leurs affaires, en entendant mille voix sans les comprendre, en fixant toutes ces boutiques resplendissantes et ces physionomies si neuves, et cet aspect de maisons si nouveau, et ces enseignes innombrables, où je ne pouvais rien lire, en me sentant seul et isolé dans cet océan de têtes humaines; mais c'est précisément cet incognito dont je jouissais délicieusement. Je pouvais donc enfin marcher, courir, m'arrêter, regarder, dans quelque délabrement de mise que je fusse, sans craindre les regards des muguets de Paris, les yeux

d'un espion, ou les propos de la foule. Quand on n'entend rien, il semble qu'on ne voit pas, et qu'on peut affronter tous les regards. J'étais libre et je m'appartenais, dans toute la force du mot. J'en avais la conscience et j'en jouissais. Je me sentais une légèreté incroyable, et il me semblait être porté en l'air : je marchais avec une inconcevable rapidité, sans demander ma route, toujours tout droit : j'aurais fait vingt lieues sans m'en douter. Je me trouvai bientôt transporté dans les rues vastes et aérées de Portman-Place. Je fixais un regard perçant sur tous les cavaliers ou tous les promeneurs de ce quartier fashionable, qui se rendaient à Regent's-Park. Je passais comme l'éclair, et mon œil n'en manquait aucun. Je cherchais une connaissance de Paris, un cep de vigne pour m'appuyer dans le désert. Je parcourus ainsi, toujours au grand pas, un espace considérable, toujours cherchant un de ces brillants Français endettés dont ma mémoire était pleine. Aucun ne paraissait. Le jour baissait. Qu'allais-je devenir, sans bagage, et partant sans confiance dans un hôtel, avec un pantalon blanc sale, une chemise, dix schelings en poche, et pas un conseil ! Pour comble de malheur, un orage épouvantable vint fondre sur moi à Regent's-Park, abîmer mes effets ; pas d'abri pour me mettre. Il faisait nuit ; et le ciel versait un déluge continuel. Je me rappelai par bonheur un hôtel italien, dont m'avait

parlé le négociant dans la traversée. Mais je m'étais perdu. Et où trouver un carrosse pour m'y conduire? Et d'ailleurs comment me faire comprendre pour demander aux passants une place de voiture? J'attendais la fin de l'orage qui ne s'épuisait pas.... Les rues étaient des fleuves, comment les traverser? Je me décidai enfin; et par bonheur, après quelques minutes d'attente et de recherche, j'aperçus un carrosse. Je fis signe au cocher, et lui indiquai mon hôtel italien, Seymour-Square. Je fis tous mes efforts pour prendre un air dégagé et du pays, et bien prononcer le premier mot, afin qu'il ne m'en imposât pas pour le prix de la course, et ne me fît pas faire à dessein un long circuit dispendieux. J'y réussis assez bien, mais quant à la prononciation du second, je vis mon drôle faire un geste goguenard qui dénotait assez qu'il savait avoir affaire à bonne créature d'étranger. Il me descendit à l'hôtel. Je vis, à l'arrivée bruyante de mon carrosse, se présenter devant moi une foule de marmitons la serviette à la main, qui attendaient respectueusement à la portière le nouveau Lucullus; le gredin me demanda cinq schelings: je fus obligé de les lui jeter afin d'éviter une discussion et un labyrinthe d'explications dans lesquelles il commençait déjà à s'enfoncer. Restait à cinq schelings, grâce à l'accident de l'orage. Par bonheur on ne lit pas dans les poches, et comme j'avais encore une certaine tournure, une coupe

d'habit distinguée, et des gants de gentilhomme, je fus l'objet des égards et des prévenances. Je dis que j'attendais mes effets qui me suivaient par derrière moi, et je demandai une chambre des plus ordinaires, après avoir mangé à moitié, dans la crainte de trop manger.

Le lendemain matin, je sonnai les domestiques, et après avoir resonné, crié, appelé, je m'aperçus qu'on faisait la sourde oreille, et que mon manque de bagage me mettait en suspicion. Je demandai alors une plume et de l'encre que j'obtins non sans peine, et comme je n'osais descendre, de jour, en bas, avec mon pantalon blanc-noir, au milieu de tant de monde qui déjeunait à table d'hôte et encombrait les couloirs, je pris le parti d'écrire au maître de l'hôtel, qui parlait français, pour le prier de monter me parler, et que je lui expliquerais comment il se faisait que j'étais arrivé chez lui sans linge ni effets : je l'attendis vainement jusqu'à cinq heures, et je profitai de la nuit pour descendre dîner, après avoir déjeuné par cœur, ce qui ne contribuait pas peu à me déconsidérer. Je fis semblant de dîner, après avoir garanti mon pantalon par une cloison qui me séparait des autres convives. Ce n'était plus chez cette valetaille ce visage riant et prévenant de la veille; mais une oreille sourde, un air froid, un service de mauvaise grâce, l'impertinence enfin la plus criante. Ajoutez qu'on m'avait

signifié, le matin, que le maître de l'hôtel se voyait forcé de louer ma chambre pour un mois à un nouvel arrivé, qu'on ne pouvait loger par disette de chambres : je compris alors, dans toute son étendue, l'amertume de ma position, et je payai de bonne grâce mon écot au sortir de table, sans avoir l'air de sentir une disgrâce. Je profitai des dernières clartés du jour, obscurci encore par une pluie continuelle, sous un ciel plus triste encore que mon âme, pour chercher des visages connus. Je battis en tout sens Bond-Street, le quartier de la mode, des mangeurs de petits gâteaux et des flâneurs (lunching and lounging). Recherche inutile! Je fus très-affecté de cet isolement et de cet abandon complet; et comme j'avais toujours espéré trouver très-facilement dans un pareil quartier un Français au moins connu de vue, je fus effrayé quand je vis la nuit tomber sans en avoir pu rencontrer un seul. J'errais sans savoir où m'arrêter: je cherchais des yeux les hôtels les plus minces et les plus mesquins, afin d'y entrer plus hardiment que dans ces grands hôtels, dont l'insolence tient toujours la porte. Je promenais ma vue sur moi-même et je m'interrogeais, et je me demandais si ma figure et ma mise n'étaient pas de nature à donner trop de soupçons. Oh! alors, m'appuyant sur une pierre, je versai des larmes en pensant à Olear, à ce qu'elle souffrirait si elle me voyait dans un tel état, égaré et perdu dans cette ville

inconnue, aux rues illisibles et méconnaissables, sans une consolation au monde, sans pain, sans abri pour protéger ma tête dans cette vaste ville d'inconnus et d'égoïstes! privé même de la misérable ressource de pouvoir me plaindre, et parler à des gens qui me comprennent. Cherchant toujours des yeux un visage ami ou connu, je m'étais posté à Piccadilly, c'était un dimanche : tout Londres était dans les rues, en habits de fête, et moi je cherchais un asile, à peine couvert, l'âme flétrie, et ne supportant la vie que par l'idée que je reverrais Olear. Tous ces hommes joyeux qui tenaient leurs compagnes par le bras et revenaient des promenades passaient en foule, devant mes yeux scrutateurs, comme une raillerie amère. Pas un Français ! pas un compatriote ! Je me mis alors à marcher machinalement, sans but ni direction, toujours près d'entrer dans un hôtel, et toujours hésitant, tant la conscience de ma misère ôtait à mon âme tout ressort, toute énergie, toute hardiesse.

Heureusement le même Dieu qui m'avait toujours secouru, à point nommé, dans les circonstances décisives, poussa mes pas chancelants jusqu'à Seymour-Square; et comme je jetais un regard douloureux vers cet hôtel italien qui m'avait reçu la veille, et dont les portes, cette nuit, m'étaient interdites, un nom français frappa ma vue; je m'approchai, c'était l'hôtel d'un compatriote! O Dieu! que ma joie fut vive, et quels pleurs d'attendrissement s'é-

chappèrent de mes yeux dans mon vaste abandon, aux douces pensées de la patrie! J'entrai, et je demandai à parler au maître de l'hôtel. C'était une grande maison, et le premier garçon y était seul resté, le maître et sa femme faisant la fête du dimanche. Qui peut rendre l'impression triste et douce que fit sur moi la vue et surtout l'accent d'un compatriote ! Je trouvais donc enfin une oreille où déposer ma demande, une âme où déposer mon malheur. J'ignore si la voix d'un Français disposa bien cet homme qui tenait ma destinée dans ses mains; mais je vis aussitôt ses traits s'épanouir, et sa bouche en souriant me rendit la vie !

Enhardi par son accueil, et profitant de ma bonne fortune qui me le faisait trouver seul, je lui dis en deux mots ma position, convaincu qu'avec un compatriote il valait mieux user de franchise que de réserve. Dieu donna à mes paroles un accent de conviction qui le pénétra, et de franchise qui ôtait tout lieu de méfiance et de soupçon. Il me dit que je pouvais compter sur un lit pour la nuit et les suivantes, jusqu'à ce que celle que j'attendais m'eût rejoint ; et en même temps il me servit à souper. Quand on a vu de près les douleurs de la faim, sans asile, ni espérance, comme l'âme se sent soulagée par une hospitalité inattendue, un lit commode, incontesté, assuré, qui ne peut vous échapper, un abri contre l'humiliation cent

fois plus accablante que la misère, une table abondante et bien servie, et, ce qui est aussi délicieux, les conseils de l'intérêt et de la bienveillance! Ah! généreux Français qui me reçûtes cette nuit, d'éternelle mémoire, que Dieu vous protége en cette vie, et vous le rende dans l'autre! Je m'endormis délicieusement dans un lit à moi, une chambre à moi, et les souvenirs si récents de ma douloureuse promenade ne firent qu'embellir encore mon sommeil! Le malheur auquel on échappe est bientôt un bonheur, plus grand que le bonheur même. Souvenirs de ma jeunesse orageuse et de mes amours errants, temps des souffrances inouïes, nuit de pleurs, où je fus seul dans l'univers, où j'eus froid, ou j'eus faim, vous êtes ma joie, mon orgueil, mon tout! Je me berce et me complais délicieusement avec vous! et jusqu'au dernier soupir vous ferez battre mon cœur de jeunesse et d'amour!



CHANT XI.

Le lendemain matin, mon brave homme, au riant visage, vint égayer mon réveil, et demander de mes nouvelles. Aucun détail du service le plus minutieux n'avait été oublié par lui. Quelle différence d'hospitalité je recevais de la France et de l'Italie! Non, charmes enivrants du pays natal, vous n'êtes point un mot! il faut l'infortune sur une terre étrangère pour dévoiler tout entiers les trésors de larmes que vous recelez! Je profitai du peu d'instants qu'il resta avec moi pour établir sur des bases plus larges, et désormais inébranlables, sa confiance et son intérêt. Je lui parlai avec quelques détails de nos séparations successives et forcées, de nos moments douloureux, de nos inquiétudes, sans l'effrayer par aucune idée de créanciers.

Je lui demandai un *Court-Guide* et l'almanach des adresses de Londres, pour lui montrer dans l'un le nom du père d'Olear, et pour chercher dans l'autre l'adresse du lord qui m'avait montré, sur le paquebot, tant d'intérêt. Je songeais à m'assurer un port dans la tempête, au cas où M. David, c'était le maître de l'hôtel, se lasserait de me garder. Je recommandai au premier garçon de demander s'il y avait des lettres, à la poste restante, à mon adresse, lui disant que j'attendais Olear dans deux ou trois jours au plus tard. Je réfléchissais comme un enfant qui ne sait pas toute la gravité d'une telle maladie, et le temps qu'il faut pour se rétablir et être en état d'entreprendre un voyage de long cours : je sortis à midi, et je m'en allai, ô illusion du cœur ! espérer Olear à Saint-James, laissant à l'hôtel l'indication du rendez-vous.

Tous les matins, de huit heures à onze, je restais au lit comme le héros thébain ; et pendant ce temps on blanchissait le pantalon blanc de Léopold, et je sortais sur le midi ; les gants de Léopold étaient encore mettables ; mon habit noir était frais, il était boutonné, et une grande cravate noire de Léopold cachait la chemise de couleur de Mirza. J'avais oublié l'autre à l'hôtel de Bruxelles, ainsi que d'autres hardes de rechange qui m'eussent été cependant si utiles par un temps si détestable. Heureusement ma chaussure, renouvelée à Paris, où il semblait que l'on ne m'eût voituré en chaise

de poste, du fond du Pas-de-Calais, que pour changer, ne faisait pas mine de me trahir de si tôt. Depuis midi jusqu'à cinq heures, je restais à Saint-James, devant l'allée des Cavaliers, tantôt me promenant, tantôt assis sur les bancs de bois vert, toujours les yeux attachés sur tous ceux qui passaient. Je m'en allais de là en faisant le circuit par Hyde-Parc, et je revenais, soit par Piccadilly, soit par Portman-Place, dîner à l'hôtel.

Après dîner, je profitais du reste du jour pour parcourir une seconde fois toute la longueur d'Oxfort-Street et d'Hyde-Parc, demandant toujours aux nombreux piétons et cavaliers un ami de Paris. Mais aucun n'apparaissait. Mon œil, qui les dévisageait tous en courant, ne s'attachait qu'aux gentlemen et passait l'honorable artisan. Pas un ne m'échappait. Je fis ainsi, soir et matin, pendant plusieurs jours, la revue immense des physionomies anglaises; toujours mon espoir fut trompé. Je revenais dîner harassé et découragé; je pris le parti de demander un interprète pour chercher avec moi un jeune Américain de mes amis, qui avait quitté Paris pour Londres depuis un an, dont je me rappelai le nom, mais dont j'ignorais l'adresse. Nous parcourûmes ainsi, dans toute la longueur de Londres, tous les hôtels américains, toutes les tavernes américaines, feuilletant tous les registres, consultant tout le monde. Recherche inutile! J'allai de là au consulat d'Amérique, on n'y connaissait point de jeune

homme du nom d'Asselini ; on me conseilla de lui demander son adresse par la voie du *Times*, on me rédigea même la note. Mais, incertain si le numéro du jour tomberait précisément sous sa main, de plus si ses yeux découvriraient ma réclame dans cette mer d'annonces qui remplissent les colonnes de ce journal, j'abandonnai ce moyen, coûteux du reste, et qui, renouvelé plusieurs fois, aurait pu cesser d'être du goût de M. David. Je revins découragé à mon hôtel. Point d'ami, point d'Olear, point de lettres ! Tous les matins j'en demandais avec une inquiétude sans pareille au premier garçon ; toujours une réponse négative. J'étais anéanti. Huit jours s'étaient écoulés depuis que je dormais et mangeais sur la foi de l'arrivée d'Olear, et Olear n'arrivait pas. Ma légèreté eut alors un terme, et je pensai douloureusement à sa maladie. Je passai la nuit dans les larmes. Le premier garçon commençait, sinon à se méfier de moi, au moins à me railler. « Les absents ont tort, me disait-il ; elle n'arrivera pas, n'y comptez pas. » Ce ton d'assurance et de conviction avec lequel il ne cessait de me recevoir chaque fois que je rentrais ou sortais, avait fini par me frapper. Cet air de prédiction me fit penser alors qu'on pourrait bien la retarder à Paris, et que M. David en était instruit. Je reculai alors en frissonnant de trois pas en arrière. Pour m'achever, voici que M. David s'impatientait et que Xavier était venu me le

dire officiellement. Je commençai à concevoir de l'inquiétude; je sortis, et j'allai encore pour la vingtième fois à la grande poste. C'était le jour de la poste de France, et cette fois je ne doutais pas que je n'y trouvasse une lettre d'Olear. On mit sous mes yeux toutes les lettres de Paris à poste restante; chaque nom bienheureux qu'on passait excitait en moi l'envie, et, quand tout le paquet fut épuisé, la rage s'empara de moi avec la douleur. Je ne doutai plus que Lopès n'interceptât mes lettres en France. Fontainebleau me rappelait tout ce dont il était capable en ce genre; et quand je pensais que, depuis ce temps, la longueur de la lutte l'avait poussé à bout, mes soupçons se changeaient alors en conviction désespérante. Alors je me rappelai que sur mon passeport, laissé entre les mains du maître de la maison, j'avais imprudemment ajouté de ma main la profession et la dénomination de mon père. Alors je pensai qu'on était instruit à Paris de ma demeure par M. David, que ce dernier et Lopès étaient tous deux d'intelligence, et que les temps de complots allaient revenir. Ce qui me confirma dans cette idée, c'est que mon fidèle Xavier, sans doute l'écho de son maître, ne sympathisait plus avec mon amour et commençait à me faire des réflexions sinistres. Tout prenait un aspect inquiétant. Enfin le maître avait parlé, et j'avais reçu par la bouche de Xavier ses terribles volontés! Il fallait songer

avec effroi à choisir un autre domicile, et surtout à payer ma note.

J'avais pour voisin de chambre, sans le savoir, un jeune négociant du midi de la France qui se rendait en Écosse et qui allait quitter l'hôtel le jour même. Il m'avait souvent entendu chanter mes airs tristes et favoris de Mozart. Soit que le choix de cette musique lui eût donné de moi une idée favorable, soit que l'eût ainsi marqué celui qui me créait à plaisir des embarras pour avoir l'occasion de m'en tirer d'une façon éclatante et inattendue, je m'aperçus que mon compagnon de chambre entr'ouvrait sa porte souvent et comme avec le désir de me voir. J'ouvris aussitôt la mienne. Comme je l'avais prévu, je le vis bientôt suivre mon exemple et presque en même temps jeter les yeux comme par hasard sur moi, et sourire enfin en me saluant. Je ne laissai pas tomber ce premier salut d'un jeune homme français! et la conversation fut bientôt engagée. Elle roula, comme on pense bien, sur les motifs de mon voyage en Angleterre. Il me fit part des siens et paya ma liberté d'une égale franchise. Le récit de l'incident qui retenait Olear en France et nous séparait ainsi tous deux, l'intéressa au dernier point, et je fus bien étonné quand je le vis tirer de son portemanteau une papillotte qui renfermait une livre sterling, et me l'offrir de si bonne grâce et avec tant d'instance, qu'il me fut impossible de la

refuser. Il m'assura de plus qu'il allait parler de moi à M. David, qu'il connaissait beaucoup, et qu'il ne partirait pas avant d'avoir reçu de lui la promesse de me garder jusqu'à l'arrivée d'Olear. Qu'on juge de mon ivresse et de mes transports ; qu'on se figure alors avec quel enthousiasme j'entonnai une prière d'action de grâces au musicien sauveur dont les mélodies inimitables m'avaient valu l'attention de mon voisin, passionné pour cette musique comme un homme du Midi. Je fis mes adieux à ce brave jeune homme dont la seule apparition avait été un bienfait. Il me pria de lui faire tenir la suite du roman à Édimbourg, poste restante, et prit congé de moi. La voiture qui l'emportait loin de moi était déjà hors de ma vue, mais je m'aperçus un instant encore de sa présence, car on apporta chez moi un dîner plus copieux et splendide que de coutume, qu'il avait lui-même commandé!

Honneur, ah! cent fois honneur à cette brave jeunesse dont le cœur battait toujours et ne faisait qu'un vaste écho, depuis la France jusqu'à l'Angleterre, à la voix de l'amour! Dès ce moment je repris ma gaieté et mon appétit.

Il ne me restait donc plus qu'à attendre dans la joie mon Olear ; dans ma chambre, le matin, le soir, l'après-midi, sur les bancs de Saint-James, avec quelle ardeur je comptais les heures! Avec quels transports je courais à ma fenêtre, qui don-

nait sur la place, chaque fois qu'une voiture arrivait à la porte de l'hôtel ! Les heures de plomb se traînaient, et je connus ce que c'est que l'ennui !!! Une vague inquiétude me saisit un jour dans le jardin de Saint-James, et ma foi dans son arrivée commençait à s'évanouir. Est-elle plus malade? me disais-je ; n'a-t-elle pu trouver l'argent suffisant pour me rejoindre ? Pauvre Olear ! ce vil métal vient donc à chaque instant se mêler, comme un alliage impur, à notre merveilleux et sublime amour ! Quoi ! quelques viles pièces que peut contenir cette main privent donc encore ton frère chéri de tes douces caresses ! O Dieu ! à qui le donnez-vous donc cet or, si vous en privez mon Olear ? et à quel plus saint usage pourra-t-il jamais servir sous le soleil, ce métal, objet ordinaire de tant de bassesses ! Je revins à l'hôtel, découragé. La nuit fut ardente et sans sommeil. Le lendemain, c'était un dimanche, je m'enfonçai dans les promenades pour m'étourdir. Occupé d'une seule idée, celle de l'attente, j'étais incapable de penser et d'agir ; tantôt je marchais vite, au pas accéléré, comme un insensé, pour tuer l'ennui rongeur et le temps éternel ; tantôt morne, sans mouvement, je m'asseyais sur la pierre immobile, au milieu des ébats populaires, et versant des pleurs de sang. Olear ! Olear ! que fait-elle ? Vois ton Edgard qui t'appelle, qui t'attend, et qui t'appelle encore ! Viens, ah ! par pitié, ou qu'un mot de toi du moins

m'arrache de l'enfer! Olear! Olear! qu'es-tu devenue? Songe à la chaîne des douleurs que j'ai traversée pour arriver jusqu'à ce jardin où je t'attends! Viens, ou je meurs. Et aucune voix connue ne répondait par derrière, aucune forme de femme n'accourait dans le lointain en me tendant les bras, aucun voile noir ne venait frapper ma vue errante et magnétiser mes douleurs! Au lieu et place de celle qui remplissait sans cesse et mes yeux et mon cœur, une foule indifférente ou joyeuse, des jeunes filles qui ne me disent rien, ne me font rien, un concours bruissant de citoyens dépeuplé par l'absence d'un seul être! Le lendemain, même mort! puis le surlendemain! puis le jour après! puis le jour qui suivit!

Mais voilà qu'aux angoisses de l'incertitude sur le sort de la moitié de moi-même, aux ennuis dévorants de l'attente, aux rêveries profondes où vous jette et vous abîme l'indéfini... viennent tout à coup se joindre en se donnant la main, et formant un cercle horrible autour de moi, la faim, qui ronge les entrailles, l'avanie, qui ronge le cœur, l'expulsion du lit, de la table, ces biens communs à tous; l'affreux vagabondage sans domicile, à l'œil hagard, aux joues décharnées, aux deux mains tendues à la pitié, et à deux pas, tout près, par derrière, la hideuse séparation, aux larmes éternelles, à travers trois mille lieues, sans espérance, plus affreuse cent fois que les plombs bouillants, les chevalets et

tous les supplices de Phalaris. L'ordre est donné, ma chambre appartiendra ce soir à un autre ; un autre doit dormir paisiblement dans ce lit qui n'est plus à moi, cette nuit, que je passerai, moi, sans asile, sans ressource, à la merci du passant!

Quant à la dette contractée, on ne m'inquiétera pas : on sait qui je suis, on est tranquille sur le paiement.

Xavier est vivement affecté d'un incident si cruel : je lui en demande les causes, à lui qui doit être instruit des secrets sentiments de son maître. Il me dit qu'il ignore tout; seulement il s'enhardit jusqu'à faire des réflexions sur l'avenir où je cours d'un pas si résolu. Il parle de regrets, de chagrins, de douleurs, qui seront plus tard mon partage si je persiste dans la résolution fatale d'attendre Olear : l'avenir est amer à qui n'a plus de père; ses bras me sont ouverts encore, que j'y coure, que j'y vole; M. David, l'ambassade française même, me donneront les ressources nécessaires pour retourner en France! — En France, moi, y retourner! Eh! savez-vous, ignorant, que j'ai pleuré, prié, concédé trois mois pour y rester; savez-vous que ma présence ici est le résultat de la plus impérieuse nécessité; que tout est tenté, tout accommodement essayé, reconnu impossible? D'ailleurs le sort en est jeté! Ils l'ont voulu! ils ont poussé les choses à l'extrême. Ils sont sourds, ils sont aveugles, ils sont intraitables. Rien ne les a

changés. Pressé enfin, il m'avoua que l'ambassadeur de France était venu lui-même prier M. David de me jeter hors de chez lui, et que je devais tomber infailliblement sous peu dans ses mains.

Sur ces mots, je sortis précipitamment afin de profiter du dernier jour qui me restait et chercher un abri pour ma tête, qui en était aussi un pour mes amours. C'était un dimanche ; par bonheur ma chaussure ne trahit pas mon ardeur. Je courus toute la ville, à la recherche d'un Français ! J'avais marché pendant quatre heures consécutives. Mes pieds brûlants sur cette dalle des trottoirs étaient en sang et gonflés ; ma jambe droite, qui boitait, me fatiguait horriblement. Il me fallait trouver une figure amie avant la nuit ; Saint-James était désert : ma recherche était forcément circonscrite à Oxford-Street, à Bond-Street et à Piccadilly. La fatigue m'accablait. Pas une maison amie pour m'asseoir, et me délasser des fatigues d'une course haletante et d'un soleil de feu. Mon gosier était altéré ; pas une pence pour me rafraîchir, pas une demi-pence pour acheter le droit de m'asseoir sur une chaise ! Je m'arrêtai sous un portique, m'appuyant d'une main, sans cesser d'interroger chaque figure réjouie qui passait devant celui qui allait manquer de tout. Mon imagination travaillait. Je me rappelai avec effroi que M. David, horriblement appris, m'avait doublé depuis quelques jours mes portions de dîner, que je prenais, depuis le départ de mon négociant, avec

moins de sobriété et de réserve qu'auparavant, mangeant dès lors à ma faim, sur la foi de l'honneur ! Je me rappelai en frissonnant que, le lendemain du départ de mon généreux Français, il avait mis sa bourse à ma disposition, en me conjurant d'y puiser tout ce que je voudrais, pour subvenir à mes besoins. Je remerciai Dieu de n'avoir point accepté ces dons menteurs, qui n'étaient qu'un piége infernal, comme je m'en assurai quelques jours après.

La nuit allait tomber; je n'étais pas rentré dîner à mon hôtel, tant l'indignation me disait qu'il valait mieux avoir l'estomac creux que le cœur avili, et tant j'étais pressé de mettre à profit le peu d'heures qui me restaient jusqu'à la nuit, pour trouver un protecteur.

Sentant le jour diminuer, et mes espérances décroître, j'avais pris le parti d'aller frapper aux portes du lord qui avait fait avec moi la traversée : j'avais consulté mon court-guide ; il y en avait plusieurs du même nom, et dans des parties de la ville opposées. Je me rendais à tout hasard et à la grâce de Dieu vers ceux qui se trouvaient dans le quartier où j'errais depuis le matin, décidé à demander en grâce une place quelconque, fût-ce une condition, n'importe chez qui; mon estomac, mon amour-propre même se taisaient, et m'importaient peu. Mon vœu, mon unique vœu était de me retenir à Londres en l'embrassant et m'y cramponnant ;

à Londres, dont on voulait m'arracher par le plus infâme des moyens !

Je sortais du passage qui aboutit à Piccadilly et j'entrais dans Bond-Street ; je lève les yeux machinalement. Qui aperçois-je au premier, à la fenêtre de Clarendon-hôtel ? qui ? Dieu ! vous l'avez voulu ! mon généreux bienfaiteur de Boulogne ! Lord Hughs ! à point nommé, au moment où je tombe dans l'abîme, c'est encore lui qui, pour la deuxième fois, me retient dans ses bras. Je ne l'avais jamais vu qu'une fois par derrière, et au vol quand il accourait, rue de l'Écu, en courrier, l'écharpe rose au corps ; eh bien, mes yeux le reconnaissent tout de suite à travers les vitres de l'hôtel où il s'est avancé pour lire une lettre. Voilà de ces impressions qu'il ne faut pas espérer rendre, de ces soudains enchantements qui vous éblouissent, de ces miracles que Dieu n'opère qu'en faveur des amours d'élite, des amours incomparables! Je m'arrête pour recueillir mes esprits et me reconnaître, étouffé, suffoqué, anéanti, entre le rire d'un insensé et les pleurs d'un malheureux. Remis de cet ébranlement extraordinaire, j'accours à Clarendon-hôtel, dont les issues étaient encombrées par une foule de chasseurs à livrées, à la tenue éblouissante, aux boucles d'or et aux bas de soie, aux cheveux frais poudrés, au linge de batiste d'une blancheur éclatante. Ce luxe de domesticité m'imposait presque et m'intimidait, moi, le muguet favorisé de Paris, à qui l'élégance de la tenue la plus recherchée était

cependant familière; je me trouvais petit, grêle, et fripé au milieu d'eux. Le Suisse, se levant d'un immense fauteuil, s'avance au-devant de moi; ce peuple de valets-maîtres m'entoure de ses regards curieux. Relevant ma cravate fièrement, agitant d'une main un des gands de Léopold, et jouant l'air d'assurance, j'affecte un pied d'amitié avec le jeune lord, le millionnaire, le brillant Lovelace, le Rochester, le Saint-George de l'Angleterre, dans la crainte qu'autrement ma timidité et la maigreur de mon encolure ne me fissent fermer sa porte; je demande son chasseur; à peine avais-je prononcé son nom que j'aperçois le grand et jovial Dehaye, qui accourt au-devant de moi avec les démonstrations de l'étonnement et de la joie la plus vive. « Vous ici! s'écrie-t-il, en sautant en l'air, vous à Londres! Mais comment? j'avais appris votre enlèvement nocturne de Boulogne! Déjà sauvé des mains paternelles! O amour! inconcevable amour! Vous êtes un démon. Quel courage, quel attachement et quelle fortune d'amoureux, quel miracle d'évasion! Votre vue ici me casse les bras. Bravo, mon cher, vous êtes le bienvenu! » Cet enthousiasme de familiarité me donna, aux yeux de la troupe ébahie, les airs d'un ami du maître et d'un homme d'importance; je m'en réjouissais pour l'avenir. Je ne laissai pas tomber cette chaleur première et ce beau feu; et, l'attirant hors de la porte de l'hôtel, je lui raconte sans détour, le long du

trottoir, la position désespérée où je me trouve. « Il faut que vous parliez pour moi à votre maître. Certes il y a de la providence dans sa rencontre, et vous servez ses projets en en tirant parti ; vous n'êtes que l'instrument de ses conseils ! Il faut l'intéresser vivement, et lui peindre demain à sa toilette, avec cette liberté qu'il vous donne, toutes les circonstances merveilleuses qui m'ont amené jusqu'à Londres et celle qui menace de m'en faire sortir et de me faire perdre tous les fruits du passé : en attendant je compte sur vous pour me donner provisoirement un asile. A Clarendon, est-ce possible ? — Non, tout est pris, pas une chambre de disponible. » Je tenais à être ainsi sous la sauvegarde d'un nom imposant, en cas d'alerte. « Alors trouvez-moi une chambre, un trou, une paillasse, avec du pain et de l'eau, et je suis le plus heureux des hommes. Je suis poursuivi par l'ambassadeur français ; ce soir, je n'ai point d'asile ni de lit où coucher : si vous ne m'en trouvez un, je tombe dans ses mains, et je retrouve précisément à Londres la maison d'arrêt de Boulogne ; mais cette fois je n'échapperais plus. » Il y a dans de telles circonstances et dans un tel amour quelque chose d'entraînant qui force tellement l'intérêt, que Dehaye, se frottant le front, jure sur son âme de m'être utile et de me sauver de l'ambassadeur. « Je connais, dit-il, une maison de courriers ; un de mes amis vous prêtera sa chambre ; trouvez-vous ce soir à onze heures, quand

milord sera à l'Opéra, sous le péristyle de Clarendon-hôtel. J'y serai, et je vous conduirai au lieu convenu. » Je lui touche dans la main, je lui rappelle la gravité de ma position, et je lui dis avec un accent qui laisse impression : « Je compte sur votre humanité! à ce soir, à onze heures. »

Il me quitte à ces mots, comme la sonnette de son maître l'appelait pour sa troisième toilette. Il était huit heures. J'avais encore trois mortelles heures à attendre. Mon accablement et ma faiblesse physique étaient extrêmes, et il me fallait passer encore trois heures sur mes jambes, sans appui : mon corps était défaillant, mais je sentais mon cœur léger et rafraîchi. Je passai mon temps à courir Londres et à regarder les boutiques par passe-temps. A onze heures moins un quart j'étais au rendez-vous. Je demandai Dehaye. « Il n'y est pas, me dit-on, mais il va rentrer. — A-t-il laissé un mot pour moi ? — Aucun. — Je vais l'attendre.»

Je me poste alors devant l'hôtel, examinant, on juge avec quel soin, chaque figure qui entre et qui sort. Onze heures sonnent : rien ne paraît. Onze heures et demie : rien encore. Je voyais tout le monde s'en retourner chez soi, et j'enviais ce bruit de portes que tous fermaient sur moi pour aller trouver un lit que je n'avais pas. Les passants devenaient rares. Le calme et le silence croissaient de minute en minute, et c'était effrayant d'entendre, une à une, fermer les bouti-

ques, les lumières disparaître, les passants s'évanouir, et les équipages des heureux qui sortaient de l'Opéra s'en retourner au galop. Minuit sonne! la grande porte de Clarendon elle-même se ferme devant moi ; on n'entend plus, par intervalle, dans les rues désertes, que le bruit monotone et cadencé du watchman qui crie les heures.

Je suis terrassé. Mes jambes se refusent sous moi ; mais l'heure me presse, et je n'ai pas même le temps de réparer un peu mes forces sur une borne de Bond-Street, car l'hôtel David se fermait à minuit précis, et j'étais forcé de faire taire mon amour-propre, et de le gagner à toutes jambes pour courir la chance d'obtenir encore de l'humanité de Xavier la faveur d'une seule nuit! Le ciel voulut que le garçon qui veillait chaque nuit pour recevoir les voyageurs fût précisément ce soir-là mon bon Xavier : « M. David est couché. Votre position me touche, dit-il ; je ne puis cependant aller contre sa volonté formelle en vous recevant, mai venez avec moi. » Il me mena alors dans un petit hôtel borgne, où il me dit qu'on ne ferait pas de difficulté de m'accueillir. Les lumières brillaient encore ; j'entrai et demandai un lit pour la nuit. Le maître, encore debout, me reçut avec bienveillance, et me fit, sans question ni interrogatoire, monter dans une chambre. Mon manque absolu de bagage et l'heure avancée où je me présentais ne lui avaient par bonheur inspiré aucune défiance. « Me voilà

sauvé encore une fois, me disais-je. Demain, mieux instruit, je ne quitterai pas Dehaye qu'il ne m'ait tenu parole. Je ne me laisserai pas remettre à un rendez-vous. Je m'attache à ses pas. Il faut prendre les mouvements généreux au vol, et insister pour réussir. Je serai donc toujours léger, sans tête, prévoyant et me précautionnant à demi? Quelle leçon ! » Cependant, en y réfléchissant, je trouvais quelque chose d'extraordinaire et de sinistre dans cet oubli brutal. Je me rappelais que, malgré ses démonstrations extérieures, ce n'était pas sans peine que j'étais parvenu à lui arracher ses offres de service; je songeais aux scrupules, aux craintes de déplaire à son maître, qu'il m'avait manifestées ! « Il aura peut-être reçu, me disais-je, la défense de faire quelque chose pour moi ; son maître s'est gravement compromis avec son beau-frère, à Boulogne, en servant mes intérêts. L'ambassadeur est décidé, puisqu'il a fait visite lui-même à M. David. Il a fait déjà peut-être, sur les instructions et prévisions de Lopès, sa visite à celui d'où dépend mon sort. Il l'a supplié au nom des larmes paternelles ! J'ai plus que jamais à craindre sa froideur et sa neutralité. Olear ! Olear ! que va devenir ton Edgard ! L'ami de ton père lui-même, celui qui t'a élevée, t'abandonne par timidité ; il n'a pas le courage de te servir contre un étranger. » Ainsi je passais la nuit à peser toutes mes chances d'abandon pour le lendemain, ou

de protection : il me fut impossible de reposer. J'appelais le jour avec impatience, me promettant bien cette fois de mettre à profit toute sa longueur pour prendre mes mesures et me mettre sur la défensive. A peine ma chambre fut-elle éclairée des premiers rayons du soleil, j'étais debout et habillé. Je descendais, ma clef à la main, et j'annonçais, pour tranquilliser la maitresse d'hôtel, ma rentrée prochaine, quand celle-ci, m'arrêtant brutalement, me dit que je ne pouvais sortir sans payer ma nuit. Je me recommandai de l'hôtel David ; ma réclamation ne fit que m'attirer un second refus. Le garçon se jeta même au-devant de moi pour m'interdire la porte. La rougeur me montait au front et l'humiliation m'étouffait. Après de violents débats, elle se décida enfin à me confier à son garçon pour m'accompagner jusque chez M. David, où j'assurais que Xavier répondrait pour moi. Je me rendis, en frémissant et mordant au sang mes lèvres et ma langue, à l'hôtel David. Je courus droit à Xavier, en tremblant de tous mes membres qu'il ne m'exposât par un refus à l'avanie d'un domestique ! Ma position était affreuse. J'étais l'obligé, pour un schelling, d'un garçon devant un autre garçon. Elle n'échappa pas à Xavier, dont le cœur était aussi délicat que généreux ! Il répondit pour moi, et je m'échappai, honteux de mon obligation, et frémissant de son obligeance : j'avais besoin d'air pour respirer et de solitude pour

dévorer ma rougeur en silence! Je me mets immédiatement à prendre au pas accéléré le chemin de l'hôtel Clarendon, mais en faisant un immense circuit, remontant Piccadilly jusqu'au bout, traversant Hyde-Parc, où je m'arrêtai pour distinguer plus facilement si j'étais suivi, et, redescendant par Oxfort-Street et Bond-Street, j'arrivai, sûr d'être seul, à Clarendon-hôtel. Je demandai le chasseur de mon ami lord Hughs, en traversant la foule des domestiques que ce nom, prononcé familièrement, avait fait incliner devant moi : il était, disait-on, à la toilette de son maître et se fit attendre longtemps. Je m'inquiétais de ce retard et je craignais d'y voir un refroidissement complet, commandé soudain par le chef suprême et redouté, dont il suivait les moindres ordres avec fanatisme. Tant de chaleur hier, tant d'indifférence aujourd'hui, ne pouvaient être raisonnablement interprétés que par un retour subit dont son maître était la cause, ou bien serait-il hier parti précipitamment de Londres? Ah! cette pensée me tue et me glace le sang. Cet Anglais capricieux et blasé n'est jamais un jour en place : sans but, sans dessein, sans suite, homme de bouffées et de saccades, amoureux d'extraordinaire et d'imprévu, il n'a plus d'autre plaisir que de réveiller courriers et domestiques, et de se sauver la nuit d'une ville *ex abrupto!* Dehaye parut enfin, non plus riant et enthousiaste comme la

veille, mais froid, gourmé, sur la réserve, économe de paroles, avare d'assurance. Mon cœur battait d'inquiétude en recueillant ses paroles vagues et incohérentes. Oh! comme le sort de ce valet de chambre me semblait alors heureux et digne d'envie, et que j'aurais de bon cœur consenti dans ce moment à laisser mutiler tout mon corps pour me substituer un jour seulement, un jour, à sa domesticité! Avec quelle instance, près de l'abaissement, les yeux humides de pleurs, je lui demandais aide et protection! Avec quelle anxiété j'attendais tremblant la réponse de ce potentat et l'arrêt de mon sort! Ah! dans ces moments décisifs et terribles, où l'on dépend si chèrement de l'homme, que la distinction des rangs s'efface vite, et comme tous les hommes sont égaux, riches ou pauvres, grands ou petits, pourvu qu'ils puissent vous rendre à la vie! Je l'avais déjà éprouvé en face du conducteur suisse qui m'avait sauvé de la prison aux barrières de Valenciennes; quelque temps auparavant, en face du pauvre voiturier qui m'avait ramené à crédit de Fontainebleau, et aujourd'hui je l'éprouvais plus que jamais devant celui qui pouvait me sauver d'un mot ou briser mon amour!

« Écoutez, me dit-il, je vous ai manqué hier par la faute de mon maître qui, au lieu d'aller à l'Opéra, m'a emmené avec lui dans une maison où nous sommes restés jusqu'à une heure du matin.

mais ce soir je veux tout réparer. Je sais que votre situation est grave ; Xavier, de l'hôtel David, est venu m'informer de tout : on médite un coup pour ce soir, les watchman de ce quartier ont le mot pour vous ramasser comme vagabond et sans asile, s'ils vous appréhendent dans les rues ; comptez sur moi. Tenez, voici une montre de milord que je vous laisse en gage de ma fidélité à ma parole. Je serai sans faute ici minuit sonnant, trouvez-vous-y, vous aurez un gîte ; adieu, bon courage ! »

Il était dix heures, et je me mis de nouveau à battre le pavé jusqu'à l'heure indiquée. Qu'allais-je devenir si cette fois je n'avais pas un asile ? La montre que je tenais dans mes mains, et que lord Hughs avait sans doute donnée à Dehaye pour porter à l'horloger, était enrichie de diamants et ses armes étaient sur le couvercle ; je ne pouvais donc en tirer aucun parti, dans le cas désespéré où, Dehaye me manquant de parole, je voudrais m'en servir pour payer mon coucher quelque part. Déjà suspect comme étranger et sans bagage à tout marchand ou maître d'hôtel, je ne pouvais jamais consentir à passer encore pour voleur en montrant à un tiers ce précieux dépôt. Il n'avait donc pour moi qu'une valeur morale, parce qu'il me rassurait sur la loyauté des intentions de Dehaye. Je me trouvais à Portland-Place quand j'entendis le watchman crier onze heures et demie. Je hâtai le pas pour arriver bien avant l'heure à Clarendon ;

mais comme j'étais resté pendant vingt-quatre heures sans pouvoir m'asseoir, cette accélération de ma marche épuisa le restant de mes forces, et au moment où j'atteignais le bout de Bond-Street, en vue de Clarendon, je perdis connaissance et je tombai sur le trottoir. Minuit sonnait. Dire ce que j'éprouvai à ce moment, seul, sans secours, sans voix, sans force et sans vie, est impossible. Je me traînai toutefois de mon mieux, tantôt me relevant, tantôt retombant, jusqu'aux marches de l'hôtel libérateur. En ce moment ma tête tournait et je voyais clairement ma bonne Olear. Il me semblait qu'elle était expirante, que je l'embrassais pour la dernière fois, qu'à chaque cri du watchman que j'entendais confusément, elle était perdue un peu plus pour moi et disparaissait un peu plus et graduellement de ma vue. J'entendis une voix rude s'écrier dans la nuit complète à mes côtés : « C'est un soupir... du bruit... C'est lui!... » puis dire tout bas à son compagnon : « Ne le quitte pas des yeux et tiens-toi par derrière; » à chaque son de sa voix, je perdais Olear de vue un peu davantage : et quand, couché à terre, en travers des marches de Clarendon, et tentant de me relever, je sentis une main robuste me saisir par une jambe, je ne vis plus Olear du tout, et je crus perdre la vie. Tout à coup j'entendis la porte s'ouvrir, ses gonds crier lentement, une main me saisir par le bras, m'enlever en dedans du péristyle, et puis la porte, se refermant, retom-

ber de tout son poids sur le watchman interdit.

Plus de vingt minutes se passèrent avant que je pusse reprendre ma connaissance. Quand je revins à moi, je sautai au cou de Dehaye, et je l'embrassai en fondant en larmes. Sans perdre de temps, il prit son chapeau, m'affubla d'un grand manteau, et sortit par derrière l'hôtel du côté des écuries en me soutenant par le bras. Quand nous fûmes en sûreté, il me fit reprendre des forces dans une taverne encore ouverte, et de là s'en alla chercher avec moi une chambre dans plus de vingt hôtels, et de cent rues adjacentes, où nous fûmes refusés partout : tout était pris. L'affluence des étrangers cette année était considérable, et c'était en mai, la saison de Londres. Les démarches infatigables de ce brave homme, sa chaleur d'action et de parole chaque fois qu'il entrait dans un nouvel hôtel, m'émurent au dernier point. Ici j'admirai les Français qui jettent feu et flamme, payent de leur personne, se précipitent dans le feu pour un inconnu qui les passionne, et je pensai aux Anglais qui donnent de l'argent, et ne sortent pas de leur chaise. Enfin nous trouvâmes une chambre à Warvick-Street, dans la maison d'un boulanger ; et là, son devoir rempli : « Écoutez, me dit-il, voici mon petit nègre, me montrant un homme qui pouvait avoir quarante ans, et qui jusque-là nous avait toujours accompagnés, je vous ai recommandé à lui. Il fera vos commissions et votre service. Il sera chez vous

demain, à la pointe du jour. Adieu : » et là-dessus ils me quittèrent tous deux.

« Me voici donc, me dis-je, non sans inquiétude, dépendant tout entier d'un inconnu, confié à un délégué d'obligeance par un valet de chambre à peu près aussi inconnu ; me voici livré à la merci d'un intérêt de succursale, d'une générosité de seconde main ! » La maîtresse de la maison où j'étais ne parlait pas un mot de français, et moi je n'entendais pas un mot d'anglais. Mais cet embarras n'était rien, dès que j'avais une chambre où braver l'ambassadeur ! J'étais là, dans cette maison tutélaire, comme un Turc fort derrière ses murailles. Je trouvais délicieux d'avoir enfin un autre domicile que les rues fangeuses ; une chambre où je trouvais à la fois un soulagement à ma grande fatigue, un appui pour reposer mes membres brisés, une défense contre d'odieuses tentatives ; car je savais toute la vérité de cet axiôme anglais : Ma maison est mon château fort.

Comme on ne paye à Londres les garnis et les fournisseurs qu'à la semaine, j'avais la certitude d'avoir au moins huit jours devant moi pour attendre Olear. Les jours qui suivirent, chaque fois que mon corps commençait à demander de la nourriture, je le forçais à se taire en lui disant : « Tu verras encore Olear, et le reste n'est rien. » Je me sentais tout de suite et sans répugnance, avec plaisir même, décidé à me nourrir à peine, à vivre

de pain et d'eau jusqu'à l'arrivée de ma chère Olear, à mettre, si je m'en procurais jamais, mon argent à mon loyer, et rien à mon estomac, convaincu qu'on peut réparer, à la longue, l'affaiblissement et la maigreur, mais que je ne retrouverais jamais Olear si j'étais une fois dehors de ma chambre. Je me résignais à l'attendre, à demi mort s'il le fallait, plutôt que de mourir loin d'elle en la perdant. Mais de toutes les souffrances que j'éprouvais depuis deux jours, la plus amère, la plus douloureuse était le silence d'Olear et la privation de ses nouvelles ! Le soir du jour de mon installation à Warvick-Street, je reçus la visite de Dehaye. Il était dans une joie extraordinaire : il m'annonça qu'il venait en habillant son maître de lui parler de moi, de la position désespérée où il m'avait trouvé, de mon dénûment absolu ; que celui-ci avait d'abord semblé prendre peu d'intérêt à moi ; qu'il avait alors ajouté qu'au cas où il ne me porterait pas secours, il était décidé, lui, à faire tout pour me soulager, en considération de l'état extraordinaire où il m'avait vu, et qu'il venait même de me donner asile, envers et contre tous ; qu'il ne craignait personne, et qu'il croyait avoir fait son devoir. Là-dessus, au récit détaillé de l'état de mes finances et de ma garde-robe, il avait paru surpris, étonné, attendri, et il avait enfin fini par lui dire qu'il voulait bien m'accorder le rendez-vous que je lui avais fait demander ; car mon

parti était pris de tout tenter, pour l'intéresser au sort d'Olear, que Lopès arrêtait probablement en France, en même temps qu'il voulait me prendre ici par la faim comme une citadelle; plus il retarderait le départ de celle-ci, plus longtemps je serais sans ressource, et il espérait qu'enfin la misère me forcerait à frapper aux portes de l'ambassade française! Je sautai au cou de mon brave chasseur, à cette étonnante nouvelle. Ah! me voici donc hors des terreurs et des angoisses de mes insomnies! Par une faveur inespérée du ciel, qui s'arme, il ne faut plus en douter, contre un homme dont la furie est d'un insensé ou d'un tigre, nous voici tous les deux à l'abri de nos persécuteurs, elle a Paris, moi a Londres. L'ivresse où j'étais m'empêcha de faire grande attention au ragoût qu'il m'apporta lui-même dans les serviettes de son maître, et mon cœur était si heureux et faisait tant de bruit, qu'il étouffait les cris de mon estomac à jeun depuis trente-six heures que j'avais quitté de désespoir l'hôtel David, en y laissant pour à-compte la livre sterling du Provençal. « Jouissons, disais-je à Dehaye, de leur désespoir et de notre joie. » Nous bûmes alors gaiement à la santé d'Olear. Son maître n'y fut pas oublié! Au milieu des élans de franchise qu'amena le vin, je le vis tout à coup se lever de toute sa longueur, et frappant sur la table, d'un accent et d'un regard à m'effayer: « Ah! quel amour, s'écria-t-il: qui peut en être un garant comme

moi! Pauvre femme, pauvre jeune homme! mais surtout, pauvre femme! Ah! je n'oublierai jamais ce jour où je la surpris un soir à l'hôtel des Ambassadeurs, dans son lit, mais ne dormant pas, et en proie aux horreurs de la faim et de l'inquiétude sur votre sort! Je n'oublierai jamais l'accent irrésistible, céleste, et qui retentira éternellement dans mon cœur, avec lequel, languissante, épuisée et se levant sur son lit avec force, elle s'écria : Dehaye, tout mon sang pour Edgard.» A cet aveu qui lui était arraché par la grandeur des circonstances où il me voyait, je ne pus retenir mes larmes, et je vis cet homme aguerri à tout, peu accoutumé à la poésie de l'amour, aussi froid aux souffrances du cœur qu'un chirurgien aux douleurs humaines, ce vieux militaire de Rosbach et de Minden, verser sur mes mains de grosses larmes : il me quitta, comme la nuit s'avançait, en me recommandant d'être à Clarendon-Hôtel le lendemain à midi.

Qu'on ne me demande pas si je dormis. Uniquement occupé d'Olear, je songeais à cette entrevue du lendemain, qui m'enivrait, mais qui m'était redoutable par les conséquences qu'elle devait avoir, si je ne venais pas à bout de frapper le cœur de celui qui était mon dernier espoir. Je passai la nuit à faire et à défaire, sur le papier comme dans ma tête, la conversation d'où dépendait le sort d'Olear. Je cherchais à débrouiller dans mon esprit,

pour lui présenter avec autant de netteté que de chaleur, le chaos des petitesses, des contrariétés et des persécutions dont nous avions été l'objet. J'avais mille soins à prendre et mille considérations à écouter dans cet entretien. Il fallait lui tout dire pour l'émouvoir ; et comment espérer de tenir longtemps attentif, sans le déranger ou l'impatienter, le plus voluptueux, le plus élégant, le plus recherché, le plus délicat, comme le plus affairé des plus riches et des plus jolis hommes de l'Angleterre ! Et puis comment prendra-t-il cette émotion dont je ne pourrai me défendre, cet homme qui ne doit être accoutumé qu'au positif de l'amour ? Comment prendra-t-il le délabrement irrévérencieux de ma mise, cet homme de toilette, de luxe, d'essences et de fleurs ! Et puis, ne serai-je point emporté par mon sujet, et s'il n'entend pas assez facilement le français, comment pourra-t-il me suivre, et par conséquent s'émouvoir? Mais ce qui m'effrayait, c'est la mobilité de ses goûts, de son humeur, de ses décisions. Il veut me voir aujourd'hui ; le voudra-t-il demain, cet heureux du siècle à qui une heure n'appartient jamais, cette propriété, cette proie de la cour d'Angleterre ?

Et puis une affaire, un caprice inattendu ne va-t-il pas cette nuit fondre sur lui, et ne trouverai-je pas demain, avec effroi, en arrivant essoufflé à Clarendon-Hôtel, les écuries vides, les rideaux

cramoisis et les stores de ses croisées fermés, et le chasseur disparu, et l'hôtel comme en deuil et dépeuplé de son ornement et de son fracas! Je craignais cette nuit! (C'était les nuits qu'il s'ennuyait.) J'aurais mieux aimé dix jours!..

A peine le jour levé, je prépare et réunis de mon mieux les restes épars de ma toilette, et je donne quelques apprêts à ces cheveux si souvent tordus par le désespoir! Je mis en état les gants glacés de Léopold! Par bonheur il était instruit de mon dénûment: et l'élégance de coupe de l'habit, du pantalon, des gants, de ma chaussure enfin, demandait pardon pour leur délabrement. Je me rendis en toute hâte à Clarendon. J'y trouvai sur le seuil mon chasseur, dont l'équipement n'était pas celui de voyage! j'en tressaillis. Il m'introduisit de suite dans le boudoir de son maître en passant par le premier salon. Accoutumé que j'étais depuis si longtemps à la simplicité, j'étais ébloui du luxe et de la magnificence, du goût, de la recherche et de la coquetterie de tous les ornements. Une fois dans ce boudoir, qui n'était que glaces et qui réfléchissait de tous côtés mon pantalon blanc-noir, car je n'avais plus, depuis deux jours, l'hôtel David pour le faire blanchir, et il avait plu pendant tout ce temps; je ne pus m'empêcher de remarquer la froideur extrême avec lequel Dehaye m'avait introduit. Je jugeai que la chance avait peut-être changé, que les bonnes dispositions de son maître,

dont sa figure était habituellement l'écho, s'étaient peut-être arrêtées par une visite de l'ambassadeur : car j'ai omis de dire qu'aussitôt que j'eus aperçu Dieu lui-même aux fenêtres de Clarendon-Hôtel, j'étais accouru annoncer à mon fidèle Xavier que j'étais sauvé, et que le fameux lord Hughs était à Clarendon. Il se pouvait même que l'ambassadeur fût présent dans la pièce voisine, et que le rendez-vous ne fût qu'un piége pour me faire trouver en face des exhortations du prince, qui sait? même peut-être de mon père. Toute ma confiance fut sur le point de m'échapper, et il ne tint à presque rien que je ne sortisse avant l'arrivée du maître. Il se présenta enfin. Mes yeux se jetèrent sur sa figure en l'interrogeant, et mes craintes ne tinrent pas longtemps contre le sourire et l'air tout affectueux et doux avec lequel il me reçut, en me priant de m'asseoir. « J'ai appris, me dit-il, votre position et les inquiétudes où vous met le sort d'Olear. J'y prends un vif intérêt, pour vous comme pour elle, que j'ai élevée en quelque sorte, que j'ai vue depuis si souvent chez lord Halton, et que j'aime comme mon enfant. Voyons, qu'y a-t-il donc? Contez-moi tout. Puis-je vous être utile? »

Tant de franchise, de douceur, de politesse, qui allaient même jusqu'à la soumission et au respect, me mirent à mon aise, et je lui fis le récit de ce qui était arrivé à Boulogne.

A l'étonnement et à l'indignation qu'il manifesta,

je pus juger de suite que je n'étais pas chez le confident de l'ambassadeur et l'appui de Lopès : je lui expliquai comment l'acharnement inconcevable que ce dernier avait mis à nous séparer depuis le premier moment, aussi odieux dans son but que dans ses moyens, reposait tout entier sur l'idée diamétralement fausse qu'il avait donnée d'elle à mon père. Je n'eus pas de termes assez forts pour lui exprimer dignement les bassesses de cet indigne ami. Et surtout je lui expliquai clairement par quels motifs un être qui ne connaissait pas Olear, et qui m'avait toujours fait du bien, avait pu être conduit à jouer un rôle si odieux, et quels moyens il avait mis en œuvre pour s'approprier exclusivement l'oreille d'un père abominablement trompé, et continuer si longtemps son aveuglement. Je crus convenable, vu l'énormité de l'accusation, énormité telle qu'elle pouvait provoquer chez lui l'incrédulité, de l'appuyer du serment que je lui fis, en levant les yeux au ciel, par la tête d'Olear, que certes j'aimais avec quelque religion, par les cheveux blancs de mon père, que, malgré sa conduite, je mettais encore ainsi au rang des choses les plus sacrées, distinguant toujours l'homme abusé de l'infâme fripon! « Je vous le jure ici par tous ces saints objets, lui dis-je, que je n'ai avancé aucun fait qui ne fût rigoureusement vrai, sans exagération, sans interprétation particulière à moi, sans prévention contre cet hom-

me! » Il me prit les mains, ému au dernier point. « Ce Lopès, me dit-il, il est bien sot pour un homme d'esprit. Il est tombé là, par rapport à Olear, dans le même piége que moi l'autre soir à Covent-Garden, où je voyais représenter une traduction du *Tartufe* de votre Molière. Il n'a pas compris le caractère d'Olear, si honnête! et il a été pris tout d'abord au piége immoral du lansquenet! Ainsi de moi : je me suis laissé prendre à l'immoralité, de forme apparente et matérielle, de la grande scène de la table, et je n'ai pas compris le fond honnête d'Elmire, et j'ai trouvé la pièce immorale. Mais moi je ne persiste point dans mon erreur, et j'en fais l'aveu. Savez-vous que cet homme-là est le véritable génie de l'amour-propre? C'est là un côté de l'humanité non encore touché, que je sache au moins, au théâtre, et puisque nous parlons de votre Molière, il devrait bien revenir dans ce monde pour le mettre sur la scène. En attendant, me dit-il, je suis tout à vous. » Il m'assura qu'il parlerait en ma faveur à lord Halton : qu'il le croyait en ce moment aux eaux de Chelthnam, mais qu'à son retour il lui ferait visite. Il me déclara que tout allait être fait pour prendre sur Olear des informations à Paris, et la tirer de prison, au cas où Lopès aurait eu l'audace de l'y retenir. Rien ne peut rendre l'admiration que je ressentis alors à ces paroles pour ce demi-dieu à la blonde et parfumée chevelure, cet Apollon du Belvédère qui m'apparaissait avec son éclatante

beauté pour me tirer de l'abîme. Il me proposa de puiser dans son coffre quelques bagatelles de livres sterling, dont il faisait, me dit-il, le don à Olear. Je refusai, comptant que Dehaye pourvoirait à mon existence jusqu'à l'arrivée de la pauvre malade; il me prit affectueusement la main, me renouvela l'assurance d'une immédiate et efficace médiation, et je pris congé de lui, ne sentant pas mon corps d'étonnement et d'ivresse, et le croyant séparé de mon âme.

J'étais déjà sur l'escalier, lorsque, me rappelant, il me demanda pourquoi, dans la maison d'arrêt de Boulogne, quand je tenais mon père entre quatre murs, je ne l'avais pas tiré d'erreur au sujet d'Olear. A cela je lui répondis : «La raison en est bien simple; quand mon père me dit ces mots sacramentels que je répète textuellement et qui ne s'effaceront jamais de ma mémoire, que ses maux étaient feints, ses pleurs hypocrites, son dévouement invraisemblable, sa fidélité surnaturelle; quand il l'accabla ainsi sous ses qualités mêmes; quand enfin il laissa éclater ce blasphème immortel : « L'intrigante te joue et ne t'aima jamais, » oh! alors, je vous l'avoue, je fus tellement confondu, abîmé, abasourdi par cette incroyable et monstrueuse accusation, que je ne me connus plus : je perdis la tête, toutes les accusations de détail qui suivirent disparurent dans le moment, et pâlirent devant la grandeur de l'accusation principale; j'en

fus tellement frappé, que j'oubliai de réfuter le reste pour ne m'attacher qu'à ce grand point. Encore même fus-je au-dessous de la tâche, car l'indignation produite chez-moi fut si vive, si profonde, qu'elle tarit immédiatement en moi les sources si vives de la nature. Mes premiers mots de réponse furent employés à témoigner ce changement soudain. Plus tard, j'allais reprendre une à une toutes les accusations de détail, quand mon père, qui dans toute cette scène fut un rhéteur habile, et à force de pleurs et de sanglots cruellement paternels, exploitant à merveille en moi d'autres sentiments naturels, qu'il supposait encore vivants, me lança avec art, à point nommé, et comme pour étouffer ma voix, ce mot qui me troubla soudain, détourna le cours de mes idées et du dialogue, dérangea toute l'économie de ma défense, ce mot fatal : « Souviens-toi de ta mère!..» Le bouleversement de mon âme fut à son comble, et un moment après, quand je repris mes esprits et que j'allais reprendre aussi le fil brisé de la défense, je me voyais fatalement enlacé, poursuivi, entraîné vers Paris par les cheveux d'une mère : et je me dis alors instinctivement que je plaiderais mieux là-bas pour Olear, dans un moment plus calme et avec plus de loisir. Par malheur, une fois arrivé, je vis le passe-port signé pour l'Amérique, je vis la ruse, excusable au point de vue paternel, dont j'étais l'objet, et je m'échappai, plus pressé de rejoindre Olear que

de la justifier. Ce mot donc, qui devait faire tomber le voile, ce mot n'est point encore dit, mais je le dirai, et le jour n'est pas loin. »

Il me serra une dernière fois la main, et je pris congé de lui. Ah! si dans ce moment quelqu'un à mes côtés eût parlé mal d'un tel homme, je sens que je l'aurais étranglé! A peine étais-je remis de l'émotion de cet entretien, que je vois arriver le lendemain au soir Dehaye, l'air effaré. « Qu'y a-t-il, eh bien, lui criai-je en m'élançant sur lui avec effroi. —Mon maître part demain pour Paris. Il est furieux du retard de son beau-frère, le chevalier Lurk, dont il vient arranger à Londres les affaires, et qui a refusé d'y venir, dans la crainte que ses créanciers le missent en prison pour obtenir meilleur marché de lord Hughs. Celui-ci a envoyé vers lui trois courriers consécutifs. Mais le chevalier a formellement déclaré qu'il resterait à Boulogne et ne passerait pas le détroit. Mon maître est d'une humeur massacrante; il ne veut voir ni entendre personne jusqu'à ce qu'il ait obtenu satisfaction du chevalier. Il part lui-même demain, à midi, pour l'amener. » A ces paroles, je demeurai immobile, sans voix! Après quelques instants de silence : « Au nom de Dieu, par pitié pour cette malheureuse femme, dont le dévouement, avant-hier, vous semblait un rêve, obtenez-moi un rendez-vous de votre maître avant son départ, ou je meurs, et cette femme avec moi.» Il me promit de faire tout son possible, et me laissa

sans autre assurance, pressé qu'il était de rejoindre son maître qui jurait après lui.

La nuit fut orageuse, comme toutes celles où j'avais été à la veille de perdre Olear, et de tomber aux mains de son ennemi. Au lever du jour j'étais d'une telle faiblesse, et anéanti à tel point, que j'eus toutes les peines du monde à me rendre à Clarendon, comme un condamné à mort qui n'a plus qu'un miracle pour chance de salut. Arrivé sous le péristyle, deux heures en avance, j'y suis reçu par Dehaye, qui m'annonce que son maître est d'assez bonne humeur, et que le moment est propice pour lui demander un instant de rendez-vous, mais qu'il n'y a pas une minute à perdre, car les malles et les paquets se font, et on part aussitôt que Milord est habillé. Il monte en effet, et revient bientôt me chercher pour m'introduire à sa toilette. Qu'on juge de mes transports et avec quelle vitesse j'escaladai l'escalier, dans la crainte qu'il ne changeât incontinent de détermination. Il me reçut avec la même bonté que la première fois, et la même politesse tendre et affectueuse. Sentant que toute ma vie était renfermée dans ces cinq minutes que j'allais passer devant lui, je donnai à mes sentiments un libre essor. Certes, il dut voir dans mes yeux, mon air, mon accent faible et ferme tout à la fois, mes gestes fréquents et mon attitude de supplicié, un incroyable amour et une inconcevable détermination, et il faut que je l'aie vive-

ment touché, car il m'écouta debout, sa brosse à dents de vermeil à la main, et dans l'état de nudité d'un homme qui ne voit pas, trop occupé d'entendre; sans nul doute, c'était la première fois que, pressé entre un départ fixé et sa toilette, il accordait audience dans un pareil état. Je lui demandai, avec des larmes dans la voix, de sauver la vie à deux malheureux : je le suppliai, au nom de l'honneur, de l'humanité, et de sa parole, de ne point partir sans me donner l'assurance qu'il allait s'informer d'Olear à Paris. Il me prit la main avec émotion, et me protesta qu'aussitôt arrivé, il irait lui-même à l'hôtel de Douvres, qu'il paierait tout ce qu'il y aurait à payer pour libérer Olear, et qu'il la ramènerait à Londres avec lui, dans la voiture de sa sœur, lady Lurk. A ces paroles, prononcées d'un ton ferme et décidé, à cette largeur d'obligeance qui allait au delà de mes vœux, et s'apprêtait à tous les sacrifices pécuniaires, je crus que la tête me tournait, et que je n'étais pas en face d'un homme.

Je n'osai toutefois, en le quittant, lui faire une demande d'argent ; trop heureux d'avoir la promesse de la délivrance d'Olear : mais quel fut mon étonnement quand, à peine descendu, je fus rejoint par Dehaye, qui m'apporta, en me conjurant de les accepter de la part de son maître, cinq livres sterling en billets de banque, pour attendre seulement son retour, fixé à une huitaine au plus tard. Sen-

tant mon seul appui à Londres s'éloigner de moi, le seul qui pût me donner une haute et secourable protection, en cas de violation extraordinaire et d'attentat à ma personne, je ne pus me défendre d'un profond sentiment de tristesse : je recommandai mille et mille fois à Dehaye de ne pas laisser oublier à son maître sa promesse! La tête de celui-ci me faisait frissonner, mais les assurances positives et cordiales de Dehaye me rassurèrent. Je rentrai à Warwick-Street, n'ayant plus qu'à attendre le terme indiqué, mais non sans inquiétudes sur la discrétion et la fidélité du nègre qui était laissé à ma garde et entre les mains de qui allaient se trouver mes destinées.

Quelque temps après le départ de mon généreux protecteur, je le vis arriver chez moi : j'étais bien aise de lier connaissance avec lui, de le faire causer, de m'assurer de son cœur, de sa bonne foi surtout, et, avant toute chose, de l'intéresser au sort de celui qu'il avait mission de garder et de celle dont il avait déjà entendu parler avec admiration. Je lui fis une peinture détaillée et la plus expressive possible de tout ce qui s'était passé. Je m'attachai principalement à prévenir, par les explications que je lui donnai avec la plus entière franchise, la mauvaise idée qu'on chercherait peut-être à lui donner d'Olear, au cas où on voudrait profiter du départ de lord Hughs et de mon isolement pour gagner sa confiance et avoir son secret. Je fis tous les efforts

imaginables pour bien le pénétrer de la gravité et de la circonspection qu'il devait mettre dès ce jour dans toutes ses démarches, cherchant à le convaincre de l'acharnement qu'on ne manquerait pas de mettre à découvrir ma demeure et à m'arracher des bras d'Olear. Je m'aperçus que j'avais fait chez lui l'impression que je désirais; j'en conçus une joie vive, qui augmenta encore quand je crus m'être convaincu que j'avais affaire à un brave homme. Ce qui me rassurait, c'est qu'il ne manquait ni d'esprit ni de connaissances, et qu'il avait reçu une excellente éducation : c'est qu'il était marié surtout, et qu'il aimait vivement sa femme, dont il avait été obligé de s'éloigner momentanément pour chercher une place de courrier valet de chambre chez quelque grand qui voyageât. Il était à Londres, depuis deux mois, sans place, et l'argent qu'il était obligé d'y dépenser pour vivre, dans l'attente, l'avait réduit à un état voisin du besoin : il se charga de la meilleure grâce du monde de faire mes commissions, sans vouloir aucun salaire. La fierté de cet homme me parut du meilleur augure. Il s'offrit d'abord à aller chez M. David, lui dire qu'il ne fût point inquiet de la note que j'avais laissée chez lui; il fut convenu qu'il dirait que j'étais à la campagne, et qu'il était chargé de tout ce qui me concernait, et, entre autres choses, de prendre pour moi les lettres qui arriveraient chez lui à mon adresse. Il me dit connaître

déjà ce M. David, et avoir eu quelques relations avec lui. Je lui recommandai de bien se méfier de lui, et de veiller surtout à ce qu'on ne le suivît pas pour découvrir mon adresse, quand il viendrait chez moi. Je l'avais également prié de demander à M. David s'il avait été payé par mon père, et dans ce cas de m'envoyer son acquit. J'étais inquiet de savoir si j'avais à Londres un nouveau créancier, terrible pour l'étranger quand la somme dépasse cinq livres sterling. Benjamin (c'était le nom de mon nègre) m'avait instruit de toutes les ruses que j'avais à craindre de mes ennemis. J'étais prévenu d'être en garde contre les attroupements, les disputes, les rixes qu'on pourrait exciter à dessein sur mes pas, lorsque je sortirais, afin de m'envelopper et de s'emparer de moi au moyen de la baguette d'un constable [1]. Je savais aussi qu'il fallait bien me garder de me promener la nuit dans les endroits isolés, surtout près de la Tamise, car rien n'était, me disait-il, plus fréquent que les enlèvements sur les vaisseaux des Indes occidentales. Je m'étais bien juré à moi-même qu'on ne pourrait plus me prendre par ma légèreté et ma confiance. Le passé m'avait rendu clairvoyant; j'avais appris à ne jamais compter sur l'avenir, à ne jamais faire de calculs justes et rigoureux, à laisser une large part aux événements et aux mécomptes. Aussi de quels

[1] Officier de paix.

yeux je dévorais ces cinq livres sterling avec lesquelles j'allais braver les complots de l'ambassadeur ! avec quelle étreinte je pressais sur mon cœur ce métal qui devait me conserver un asile, ce métal si nécessaire à Londres, et dont peuvent seuls apprécier dignement la valeur ceux qui en ont manqué dans cette ville, où tout se vend , et si cher !

Avec quel soin j'allais m'efforcer de le garder ! Avec quel effroi j'allais le voir diminuer insensiblement, en payant la maîtresse qui me logeait et me servait à la fois ! J'allais ressembler à un homme qui voit son sang s'échapper et se perdre sans pouvoir le retenir, et dont chaque minute, le privant d'une goutte précieuse, l'approche du fatal moment. Je ne sortais plus : je restais au lit par manière d'économie, essayant de lire une Bible française, le seul livre qu'il y eût dans la maison, mais ne pouvant fixer mon attention , tant l'inquiétude et la pensée d'Olear me dominaient. Je me nourrissais précisément assez pour conserver l'existence, dans l'attente de la vie ! Je n'avais d'autres rapports avec la dame que lorsqu'on faisait mon lit et qu'elle m'apportait une tranche de Chester, du pain et de l'eau. Ma manière de vivre lui semblait extraordinaire. Privés de la faculté de nous entendre, nous ne pouvions que nous regarder l'un et l'autre , elle avec un étonnement indéfinissable , moi avec cette méfiance et ces soupçons qui ne me quittaient plus et qui habitaient en moi. Chaque fois que Ben-

jamin venait, elle lui faisait mille questions, auxquelles il ne répondait rien, sinon que j'étais un homme bien élevé, qui, par mon amour et mes malheurs, méritait tous ses égards. Elle lui disait que j'étais poëte ou amoureux : mais celui-ci, impénétrable, la laissait dans le vague du mystère et de ses interminables réflexions.

Je reçus bientôt la visite de mon confident, qui avait vu M. David. La vue de cet homme, avec qui je pouvais ouvrir une bouche si longtemps muette, et que je pensais être l'arbitre de mon sort, me faisait toujours tressaillir : et chaque fois qu'il entrait, je me jetais du lit au-devant de ses paroles, comme un homme fortement dominé !

Il me rapporta qu'il avait fait mes commissions auprès de M. David ; que celui-ci lui avait assuré que la note était payée, mais sans consentir à donner un reçu qu'il regardait comme superflu ; qu'il avait demandé mon adresse avec anxiété, et qu'il avait paru fort sensible au refus que je faisais de la lui dire.

Je fis asseoir de nouveau près de moi Benjamin. Je cherchais à lire dans ces yeux brillants, sur ce visage noir, les secrets sentiments de son âme ; je l'approchais de moi le plus près possible, et je tenais mes yeux fixés sur lui, comme un homme en proie à une horrible incertitude et qui cherche à asseoir sa confiance. Il m'avouait, en riant, n'avoir jamais vu une physionomie plus extraordinaire, plus mobile,

plus agitée que la mienne : un démon intérieur habitait en moi, et quand je saisissais, avec un mouvement rapide et convulsif, les mains noires de cet homme, en signe de confiance et d'amitié, il les retirait vivement, comme saisies par l'eau bouillante : tout mon corps et mes joues ruisselaient. Je lui promettais, comme à un homme vulgaire, tout ce que je posséderais un jour, places et faveurs, si j'arrivais à bon port, au bout de ma semaine-siècle : je n'osais lui dire, s'il m'était fidèle, dans la crainte de blesser l'amour-propre qui ne pardonne jamais, et de l'éloigner de moi en voulant l'attirer. J'aurais mieux aimé, peut-être, une fidélité achetable et sur laquelle, au moins, on pût avoir une idée arrêtée. Je n'osais lui faire part des demi-défiances que j'avais de lui par moments : je prenais des détours, des circonlocutions de ménagement ; je lui disais que j'étais convaincu qu'on s'efforcerait de le gagner par l'argent ou la faveur ; que le crédit de mon père, qui était considérable, serait mis à ses pieds !

Je lui parlais de la mauvaise foi des hommes et de la perfidie de la plupart d'entre eux ; je lui disais que j'avais des amis qui étaient de son pays, que c'étaient de braves gens, tout de loyauté et d'honneur ; qu'on ne pouvait être faux et à deux visages, quand on appartenait à cette terre de fidélité. A cela, il me répondait que c'était vrai : que c'était tout bon ou tout mauvais. A ces mots, je

m'approchais alors de lui, et je cherchais à interpréter infailliblement ses yeux et sa voix. Cependant je croyais démêler en lui une certaine gêne. Était-ce l'effet de mes méfiances, effet naturel sur un cœur bien situé, ou bien la manifestation d'une conscience coupable ? J'étais dans une cruelle perplexité. Et plus je m'efforçais de lire sur sa physionomie, plus j'avais de peine à démêler sur cette figure noire ses secrets sentiments : il semble que les têtes de ce pays soient enveloppées d'un voile impénétrable et invisible aux yeux comme le cœur.

Je fis néanmoins tous mes efforts pour prodiguer à ce serviteur, qu'il aurait été alors imprudent d'affliger, les démonstrations de la plus entière confiance et du plus complet abandon : je lui pris les mains avec une joie forcenée et un enthousiasme qui tenait de l'aliénation ; je le priai en grâce, afin de me tranquilliser, de venir me visiter tous les jours, au moins deux fois, la première fois à son gré, et la seconde de préférence le soir ; je sentais un besoin de voir cette figure amie, et de recevoir ses assurances avant la nuit, moment terrible et redouté, que je passais debout et sous les armes ; je ne la voyais jamais arriver sans une profonde impression. Je songeais que c'est l'heure des crimes et des violences, des complots et des affreuses tentatives du désespoir ; alors je n'avais plus en face de mes yeux le tableau vivant et animé des boutiques ouvertes, des marchands qui vendent, des

acheteurs, des négociants et des passants de toute classe, mes seuls appuis et protecteurs. Alors j'étais livré, sans défense et désarmé, au vaste pouvoir appuyé de l'or. Pas un locataire avec moi dans cette maison; pas d'autre témoin d'une violation de domicile qu'une femme qu'on pouvait facilement gagner : quelle chose facile et plus aisée qu'on ne pense qu'une extradition, même en Angleterre, sous les auspices de l'ambassadeur! A moitié habillé, je me tenais près de ma fenêtre constamment entr'ouverte; un long poignard, que m'avait donné Benjamin, était sur ma table, à mes côtés. J'avais appris de cette langue anglaise, dont l'ignorance m'avait coûté déjà si cher, les seuls mots essentiels, nécessaires à ma sûreté, et qui étaient devenus pour moi le fond de la langue. Ces mots tout-puissants, que j'avais eu soin d'écrire pour ne pas les oublier dans la précipitation d'une alerte, étaient sur ma table, à mes côtés, murmurés sans cesse sur mes lèvres et dans mon cœur : « Help! help! It is infamous! » (Au secours! au secours! C'est une infamie!) Et je m'exerçais, la nuit, à prononcer ces cinq mots magiques, fidèle aux leçons de mon nègre.

Il y avait déjà huit jours que j'étais dans cette position, et je n'avais toujours pas de lettre de ma chère Olear, pas de nouvelles de celui qui marchait à sa délivrance. Oh! alors, les inquiétudes sur sa santé vinrent m'assaillir de nouveau, et cette fois avec

un caractère plus triste et plus douloureux. Pauvre Olear! me disais-je, tu as peut-être mesuré tes forces à ton cœur, tu t'es élancée vers moi de ton lit de douleur trop précipitamment peut-être, et les fatigues d'un si long voyage en ont épuisé les restes, encore, comme toujours, consacrés à ton Edgard! Ah! tu n'as pas songé, dans ton avidité et dans tes mortelles inquiétudes de mon sort, que tu n'étais plus si forte ni si florissante qu'au temps où tu passais les nuits sous mes fenêtres à Fontainebleau, ou sur les grandes routes, tantôt avec moi, tantôt, et plus souvent, sans moi, et pour moi! Ah! les cruels ont dévoré en si peu de temps ce fameux héritage de santé, qui les désespérait! Fontainebleau t'a porté une cruelle atteinte; Boulogne a pris une bonne partie de tes forces; et peut-être, en ce moment languissante à Paris, ou dans quelque lieu isolé, tu pleures, et ta santé trahit ton courage! Ah! comme en ces moments de réflexions douloureuses je portais ma pensée avec effroi sur l'auteur de tant de maux! Ah! comme ma haine était profonde et vertueuse, âcre, vigoureuse, et le voyait même la nuit! Ah! le souvenir d'un acharnement si barbare et si lâche avait cette fois chassé bien loin de moi la nature, et ma douleur si vraie et si reconnaissante ne se portait plus que sur Olear, ne voyait plus qu'Olear; il n'y avait de torrents de pleurs que pour elle, elle seule au monde; et quelle dette plus pressante, plus sacrée, plus saisissante!

Pendant que je me désolais ainsi, la nuit tombait ; une pluie continuelle avait attristé tout le jour ; un vent épouvantable sifflait dans ma fenêtre, et on n'eût pas entendu les cris et les gémissements d'un homme assassiné ! C'était un dimanche : pas une âme dans cette rue déserte. La noire devanture des boutiques, fermées au fer devant mes yeux, ressemblait à un homme qu'on implore en danger de vie, et qui vous repousse sans regard, ni larmes, ni pitié. Ces grilles parallèles aux cuisines, et qui font, dans toute l'étendue de la ville, une ceinture de fer aux maisons, semblent un emblème de l'égoïsme ou de la gourme du caractère national. Je sentais dans ma tête un vaste embrasement : mes idées se perdaient et ne se suivaient plus. Je ne mangeais plus : car, inquiet sur mon asile, en voyant les jours s'écouler sans nouvelle, j'avais resserré de nouveau contre mon cœur, avec plus de force, cet or, mon fidèle compagnon, et avec mon Benjamin, le seul protecteur de mon amour ! Soit qu'elle fût sortie tout le jour, soit qu'elle m'eût oublié, la maîtresse du logis n'avait pas donné signe de vie ; je n'avais pas vu non plus, comme à mon ordinaire, le visage de Benjamin, ni reçu au cœur, la veille au soir, avant mon sommeil, le baume accoutumé de ses paroles rassurantes.

Tout à coup j'entends du bruit en bas de l'escalier, et comme des portes s'ouvrir avec précipitation.

Je m'élance de ma chaise ; mais la maîtresse de la maison, montant quatre à quatre les marches de l'escalier, était déjà dans ma chambre ; elle en ouvre la porte toute grande, et me remet, en frappant des mains pour se faire comprendre, et en s'abandonnant à tous les transports de la joie la plus vive, un billet écrit en français, et ainsi conçu : « Venez, monsieur, venez vite chercher chez moi, la première boutique au coin de Warvick-street, une lettre de miss Olear, que je suis expressément chargé de ne remettre qu'à vous-même ; je suis seul, je ne puis quitter la boutique. Je vous attends. » A ce mot d'Olear, je perds la tête et la réflexion, je ne suis plus moi-même ; je descends à demi habillé, je vole au rendez-vous : j'aperçois l'homme au billet debout sur la porte, et me faisant signe. C'était à l'angle d'un carrefour sale, obscur et populeux : des femmes du peuple, des cochers ivres, des gamins encombraient les issues, jouant, criant, jurant, se querellant. Je n'entends rien, je ne me soucie de rien ; je n'entends qu'Olear, je ne vois qu'elle. Droit à mon but, je fends, pour arriver, cette presse tumultueuse... mais à peine le pied sur le trottoir, je me sens frappé sur l'épaule par une baguette de constable à la mine équivoque, qui me présente le bill [1] de l'hôtel David ; des hommes apostés, et l'exécrable David à leur tête, s'élan-

[1] On appelle ainsi le compte d'un hôtel, ou la facture d'un marchand.

cent comme une trombe, d'un coin où ils étaient embusqués, et me saisissent au collet. Je lutte, je résiste, je crie; mes cinq mots anglais me trahissent, et je ne trouve pour ma défense que d'incohérentes et impuissantes vociférations! La foule s'amasse, grossit, des injures au chien de Français partent d'un groupe, des femmes s'en mêlent; pendant ma lutte j'entends distinctement, au bas d'une ruelle qui descend à la Tamise, les chants bachiques des matelots à bord d'un navire qui part, vociférant : les Indes Orientales ! et entre-choquant avec fureur les pots de bière et de gin. Je me sens saisi à bras le corps... enlevé... Une lutte à quelques pas de moi semble engagée : *No,* disent les uns; *yes,* disent les autres; ces derniers l'emportent; un hurry général part d'un groupe ardent qui suit une femme... Une voix anglaise, et si douce, et si animée, qu'elle fait lâcher prise, met en fuite, charme, pénètre, renverse, terrifie les méchants, et enflamme les bons, approche... arrive à moi... C'était la tienne, ô ma chère Olear ! ! Et je te dus la vie, car je te dus la liberté de te voir encore et de t'aimer toujours !...

CHANT XII.

La scène est à Londres, et représente l'église Saint-James-Westminster.
— Les quinze jours sont passés sans réponse du père.

SCÈNE PREMIÈRE.

UN MINISTRE CATHOLIQUE, EDGARD, OLEAR.

LE MINISTRE, les mains étendues sur Edgard et Olear.

Touchante histoire, et digne de nos larmes,
Que cette enfant si simple, et si pleine de charmes,
Que deux pères, ensemble, aveugles, irrités,
Abreuvèrent un jour de pleurs immérités!

Ici maudite, et là calomniée :
Et par l'un poursuivie, et par l'autre oubliée !
Pour des méfaits qu'elle n'a point commis,
Par les préjugés seuls et la haine produits !

Touchant spectacle aussi que ces deux pères
Des faux dehors jouets involontaires :
Et malheureux, tous deux, dans leurs enfants
Par les pays et les mœurs différents !
Se maudissant tous deux, sans se connaître !
Honteux tous deux, quand fiers ils devraient être !
Mais un Dieu juste a voulu les bénir,
Ceux qu'un méchant n'a pas pu désunir !

Ah ! puissions-nous aussi voir un jour ces deux pères,
Se racontant leurs douleurs mensongères,
Aux bras de leurs enfants, riant de leurs pâleurs,
Tout oublier dans des torrents de pleurs !...

Puis, les deux beaux enfants, émus, s'agenouillèrent,
Et par l'humaine voix les Séraphins chantèrent :

Soyez bénis ; ayez toute prospérité,
Et vous, et vos enfants, et leur postérité !
Que vos jours innocents soient la publique envie :
Dieu prête aux bons époux heureuse et longue vie.
Aimez toujours, aimez ce plus beau de vos jours ;
Le repentir n'est pas pour de si beaux amours !

(A elle.)

Ce jour, pour vous, ma fille, est un second baptême.
Celle qui s'habitue au parjure qu'elle aime,
Plus son passé s'éloigne, et plus elle enlaidit,
Et semble plus hideuse au fur qu'elle vieillit.
Mais vous, vous remontez la vie à son aurore ;
L'horizon est serein, le ciel d'azur encore ;
Et plus vos anciens jours s'éloignent effacés,
Et plus vous êtes blanche et vous rajeunissez !
Ah ! puissiez-vous toujours imiter la nature,
Et le cœur toujours jeune, et l'âme toujours pure,
En vous donnant la main, vieux enfants au cœur d'or,
Au bout de cinquante ans vous marier encor,
Et présenter à Dieu vos nombreuses années

(A lui.)

Du pardon paternel et d'honneur couronnées,

(A elle.)

Et cet anneau sans tache, et ce front sans rival,
Et cinquante ans de joie et d'amour conjugal !...

SCÈNE II.

(Appartement du père.— Même décoration qu'au chant VIII.)

UN DOMESTIQUE, LOPÈS.

LE DOMESTIQUE.

Si ce Mirza venait encor?...

LOPÈS.

Le même jeu.

(Tenant une lettre.) (L'examinant.)
D'Angleterre. C'est bien de lord Halton. Au feu.

(Il la brûle.)

LOPÈS, seul dans une vive inquiétude.

Malheureux! j'ai sali cet hymen à l'avance
Pour le rendre impossible... et le mal est immense.
J'entends partout des bruits dont je suis l'inventeur.
Je reconnais des mots dont je suis seul l'auteur.
Je l'ai dit à Saint-Phal, et Saint-Phal à Lahire,
Lahire à Beauvoisin, Beauvoisin à Lesquire.
La voix publique est un composé de cent voix,
Qui viennent de moi seul!... Près Milan, dans un bois,
Dit la Simonetta, le voyageur s'arrête

Pour entendre un Écho qui trente fois repète
Le coup d'un Pistolet... c'est un étonnement
Qui tient du sortilége, et l'on croit que Satan
En personne y remue... avec la différence
Que le bruit que j'ai fait grossit par la distance,
Et que l'Italien décroît et meurt bientôt :
Je fus le Pistolet... et Paris est l'Écho!...
Je ne puis plus sortir sans que ce mariage
De questions sans fin m'accable.... Ce ravage,
Il marche, il enfle, il court... Je voudrais l'arrêter!...
Et (sans me compromettre) un biais inventer...
De ce dédale affreux comment sortir? Que faire?...

(Il réfléchit.)

Un acte d'honnête homme! à la porte du père

(Mettant les mains à la clef du cabinet, près d'entrer.)

Frappons!... Il faut tout dire... et lui tout avouer...
— Dire que je me suis trompé .. m'humilier!...
Et comment retirer du public mes paroles,
Selon l'occasion, ou méchantes ou folles?...
Il faudrait convoquer à présent tout Paris
Pour lui dire : Je suis l'auteur de tous ces bruits.

(S'éloignant, avec effroi, par degrés, de la porte.)

Ridicule!... et flétri!... Une main invisible
Là... dans moi... me saisit et m'arrête... Impossible!...

(Le père sort de son cabinet.)

SCÈNE III.

LOPÈS, LE PÈRE.

LE PÈRE, anéanti.

(N'osant achever.)

A Paris, à Bordeaux, trois ans!...

LOPÈS, baissant les yeux.

C'est sans réplique.

Tout le monde le dit.

LE PÈRE, morne.

Ma honte est donc publique.

(A part. — Cachant ses pleurs de Lopès.)

— Je ne le verrai plus. Si bon !... Je l'aimais tant!

Mort! Mort! Enseveli! Pour toujours! Plus d'enfant!

(Se retournant vers Lopès, qui l'observe.)

Oui... je vous ai nommé directeur-responsable

De cette passion...

LOPÈS, d'un ton leste et dégagé.

Mais... rien n'est moins valable

Que cet hymen fait sans nulle formalité.

— La distance et le temps l'auront tôt dégoûté.

(Hypocritement.)

Vous savez si j'aimais... si j'ai pleuré sa mère.

LE PÈRE, lui prenant les mains.

Oui...

LOPES.

Confiance.

LE PÈRE, d'un œil de père suppliant.

Si...

(Baissant aussitôt la tête sous l'ascendant de l'œil de Lopès.)

Vous ne pouvez mal faire.
— Après tel mariage à Paris se montrer...

LOPES, vivement.

L'occasion est belle à les bien séparer.
Il vient solliciter, m'a-t-on dit, une place,
La lettre de cachet est collée à sa trace.
Vous êtes en crédit, Calonne est complaisant...
Il vous fera bientôt retrouver votre enfant.
Je viens de m'enquérir de la maison de dette ;
Le nombre des dettiers, d'une façon discrète,
Est fixé par l'état à deux cent trente-cinq ;
Or, le nombre actuel les dépasse de vingt.
Son transport sera donc bien légal. Patience.
La prison dans une heure, et demain hors de France.

SCÈNE IV.

LES MÊMES, LE FRÈRE D'EDGARD, sorti de collége dans l'intervalle des chants précédents, UN DOMESTIQUE.

(On entend dehors le bruit d'une altercation, quelqu'un qui veut entrer, et la voix d'un domestique qui s'y oppose.)

UN DOMESTIQUE.

Monsieur Edgard.

LE PÈRE.

Mon fils!...

LE FRÈRE, aux genoux de M. Beyle.

Oh! voyez-le, mon père!

LE PÈRE.

Lui!..

LOPÈS, poussant le père dans un cabinet et s'y enfermant avec lui.

Venez là... pour vous je le verrai.

LE FRÈRE se jette dans ses bras, lui remet une lettre, et s'échappe.

Tiens, frère !

SCÈNE V.

EDGARD, seul, lisant.

« C'est un grand criminel ; mais qui donc le dira?
« Mais du cœur paternel qui donc l'arrachera?
(Interrompant la lecture de la lettre.) (Réfléchissant.)
Moi!... Peut-être Lopès, oui... ce Lopès lui-même...
Bien pris... en le flattant... du tact... un art extrême...
(S'indignant.)
Toute meurtrie encor de ses indignes coups,
Quoi! moi! plier Olear, ô ciel! à ses genoux!
Infidèle aux devoirs d'une juste colère,
Passer par ce fripon pour aller à mon père!
Je tiendrai dans mes bras son affreux assassin
Et tremperai de pleurs et baiserai sa main!
(Continuant la lettre.)
« Distillant les poisons de sa bouche enflammée,
« Gardant mon père à vue et sa porte fermée,
« De tous il a tiré le serment solennel
« Que l'on tînt sur ton compte un silence éternel
« Qu'aucune voix jamais n'essayât de lui rendre
« Un fils qu'il a maudit, et n'osât le défendre.
« Hélas! que puis-je faire? On ne veut pas m'ouïr

« Mon père veut en paix qu'on le laisse mourir.
« Immobile, insensible à tout soin domestique,
« Succombant sous le faix de la clameur publique
« Et d'un scandale faux (qu'il n'a pas su cacher),
« Chacun, amis, enfant, tremblent de l'approcher.
« C'est un spectacle affreux et qui déchire l'âme.
« Ton père est mort pour toi! »

(Ici Lopès ressort du cabinet.)

SCÈNE VI.

EDGARD, LOPÈS.

EDGARD, à part.

Touchons d'abord l'infâme.

LOPÈS, hypocritement.

Mon enfant...

EDGARD.

Un besoin immense de vous voir
Me ramène. En ces lieux vous me fîtes, un soir,
De bien graves serments!

(Lui montrant le cabinet.)

Puis-je embrasser mon père?

LOPÈS, jouant l'émotion.

Ses fautes, mon enfant, sont une barrière.

EDGARD, se contenant de tous ses efforts.

N'oubliez pas qu'il est des repentirs divins!
Qu'on paierait, au comptant, bien des livres sterlings!
Repentirs au-dessus de certaine innocence
Qui n'est que tricherie et honteuse licence.
Telle expiation a de la majesté,
Et telle faute inspire une juste fierté.
Et nous voyons parfois, dans ces courtes faillites,
De magnifiques torts à l'instar des mérites!
Et dans un noble cœur de remords combattu
De certains pleurs plus beaux que certaine vertu.
(Lui tendant la main.)
Que de nos longs discords le souvenir s'efface.

LOPÈS.

Le cas est grave, Edgard. Que veux-tu que je fasse?
Ta bonne mère ici, mon enfant, ferait bien.
(Montrant le cabinet du père.)
Comme elle nous serait un précieux soutien!

EDGARD.

Parlerez-vous pour moi?. . .

LOPÈS, affectant de se faire violence.

La chose est redoutable
Et ce serait en vain. Ton père est intraitable.

EDGARD, à part.

L'amour-propre est tout l'homme.

(Haut, joignant les mains, à demi suppliant.)

—Oh! qu'un noble remords
Est une belle chose, et l'aveu de ses torts!
Un comte d'Angleterre, en sa haute fortune,
N'a point cru s'avilir, sans fausse honte aucune,
D'avouer noblement, de son erreur frappé,
Et qu'il avait vu mal et qu'il s'était trompé.
Que Dieu de l'imiter vous inspire l'audace!
Que du cœur paternel je retrouve la trace...
Ah! dites un seul mot, et tout est oublié.
Ne craignez pas, Monsieur, d'en être humilié.
Quand d'un seul mot dépend ou la joie éternelle
D'un père, ou son malheur, Dieu tient pour criminelle
La voix qui peut le dire et qui ne le dit pas!

(Le suppliant.)

Oh! replacez-moi vite en ses vertueux bras!
Si votre vanité d'un tel aveu s'irrite,
Envers l'honneur au moins vous allez être quitte.
On abusa de vous. On trompa votre cœur.
J'en appelle aujourd'hui, Monsieur, à votre honneur.
Faut-il, eh bien, faut-il que ma femme vous aime?
Elle veut vous aimer... Consentez-y vous-même!

Faut-il que tous les deux tombions à vos genoux?
Je les embrasse, en pleurs... ayez pitié de nous!
Faites rentrer la joie au cœur brisé d'un père.
Rajeunissez son front vieilli par la misère.
Relevez un honneur aux pieds si mal foulé.
Rebâtissez un nom faussement écroulé.

(Le saisissant avec tous les signes de l'amour filial.)

Par mes pleurs... par les nœuds sacrés de la nature,
Qui n'est point un vain mot, une vaine imposture,
Sans lesquels toute vie est un affreux fardeau,
Dont le regret se mêle au destin le plus beau!
Par les derniers soupirs de ma mourante mère...
Grâce, enfin, grâce, grâce, ah! rendez-moi mon père!.

LOPES, d'un ton décidé.

Impossible! impossible! et ton père est d'airain

EDGARD, se jetant sur lui et le saisissant à la gorge.

Rendez-le-moi, vous dis-je! ou craignez cette main!
— On peut avoir des torts par sottise, ignorance;
Se tromper est d'un homme, et mérite indulgence;
Mais connaître l'erreur et la continuer;
De dupe, devenir fripon, calomnier;
Attacher le parjure à la mort de ma mère;
Mais mentir sciemment au cœur navré d'un père;

D'un père jusqu'au bout détestable bourreau,
Enfoncer dans son sein mille coups de couteau.
Poignarder lâchement sa conscience sainte.
Scélérat par orgueil, lui défendre la plainte.
Cinq mois, les bras croisés, rire de sa pâleur!
En faire le tableau vivant de la Douleur!
Et si parfois aux yeux la larme paternelle
Paraît, vite approcher l'éponge criminelle!
Et gardant son oreille, et murant son erreur,
Aux éclaircissements barricader son cœur!...
C'est une chose indigne, horrible, épouvantable!
Et dont le seul récit n'en sera pas croyable!
Et de même qu'il est pour le sombre coquin,
Et le hideux faussaire, et le vil assassin,
Châtiment éclatant, terrible et légitime,
Si la peine de Mort n'est point pour un tel crime,
Si la Société n'a pas de tribunal
Pour ce nouveau forfait, pour ce crime moral,
Pour l'accomplissement et la persévérance
D'un double assassinat, d'une double vengeance,
Ce travail inouï de diffamation,
Ces déracinements de réputation,
Ces assauts prolongés sur une pauvre femme,
Le vol de sa santé, la perte de son âme,

Alors l'Opinion est un Accusateur,
Et le mépris public se fait Législateur!...

(Le tenant à genoux.)

De tout autre, il faudrait ou sa vie ou la mienne;
Il faudrait le rouler, tout sanglant, dans l'arène...
Pour arracher son cœur de son sein abhorré,
Il faudrait y plonger mon bras désespéré!...
Mais ton sang, le dernier de tous les sangs du monde,
Est cent fois trop abject, appauvri, bas, immonde;
Mais trop vile à mes yeux ta face de gredin,
Mais cent fois au-dessous des marques de ma main,
Ton échine du dos, indigne de colère,
Ne vaut pas le dernier des fouets de mon beau-père! ..

(Il le jette dehors de son pied. Il va droit au cabinet de son père et frappe.)

SCÈNE VII.

EDGARD, luttant contre le domestique et poussant la porte.

Je veux le voir. Mon père! il m'entendra. Je veux
D'un mot briser la glace et dessiller ses yeux.

(Le père sort. Edgard se jette à ses genoux.)

SCÈNE VIII.

EDGARD, LE PÈRE.

EDGARD.

Mon père… à vos genoux un grand devoir m'amène,
Je viens venger un être innocent, cher…

LE PÈRE, comme une statue de marbre.

La peine
Est inutile, autant qu'audacieuse. Assez!

EDGARD.

Dussent être sur moi vos foudres amassés,
Et dussent vos dragons me fermer la barrière,
(Le saisissant avec amour.)
Mourant, j'arriverais sur le sein de mon père!…
Non, rien entre nous deux. Plus de tiers criminel!
Nul ami! nul détour… Droit au cœur paternel!
Entendez-moi!…

LE PÈRE, de même.

Jamais!

EDGARD.

Ma bouche à vos oreilles

Se collera... Le père, en des crises pareilles,
Appartient à l'enfant. C'est à lui, c'est son bien.
Qui doit l'en séparer? qui peut l'en priver? .. rien
Parler à sa raison, à son intelligence,
A ses sens... c'est son droit, droit sacré... de naissance,
Droit du sang... Qu'il m'est doux d'approcher de ta main,
De ramper... tout contrit... humble... jusqu'à ton sein.
Me voici près de toi...

LE PÈRE, morne.

La distance est profonde

EDGARD

Nous voilà corps à corps.

LE PÈRE, de même

Entre nous est un monde.

EDGARD, vivement.

Dans ton cœur généreux, bassement exploité
Goutte à goutte je viens verser la vérité.
Dans ton esprit fermé (comme une carrière
Sans jour et sans accès), j'apporte la lumière
Tout est faux! tout! oui faux.

LE PÈRE

Sortez de ma maison!

EDGARD.

Absent, j'eus toujours tort. Présent, j'aurai raison.
On abusa de toi, j'en jure par ma mère !...
Ne ferme pas tes yeux, de force, à la lumière.
La rage de l'esprit... rage d'avoir raison...
Un tartufe d'orgueil... mit la confusion

(Apercevant Lopès qui entr'ouvre la porte du fond.)

Et le désordre ici... Ce fantôme... aux yeux blêmes...
Ce Satan des enfers domestiques... tu l'aimes !!...

SCÈNE IX.

LES MÊMES, LOPÈS, UN EXEMPT.

LOPÈS, à la porte, sans entrer.

Qu'on le saisisse, allez, vite, il est encor temps,
Dans sa bouche étouffez ses éclaircissements.

UN EXEMPT, à Edgard.

En prison. Dans mes mains vous allez vous remettre.

SCÈNE X.

LES MÊMES, UN DOMESTIQUE.

LE DOMESTIQUE.

Une dame apportant, tout en pleurs, cette lettre...

EDGARD, voyant l'adresse, puis la signature.

« A Honorable Olear!... son père!... » « Mon enfant,
« A Chelthnam où j'étais depuis un mois souffrant
« J'ai su ton mariage, et la longue imposture
« Que causa l'ignorance et la malice pure.
« Je n'ai pu te bénir moi-même, étant si loin.
« Mais je viens à Paris m'acquitter de ce soin.
« Les oncles et cousins de ta défunte mère,
« Duc d'Orset, Liverpool, m'accompagnent. J'espère,
« En faisant voir à tous ma fille à mon côté,
« Convaincre l'ignorance et l'incrédulité.
« Sèche tes pleurs, ma fille. Après quatorze années
« Apprends que ton procès de vingt mille guinées
« Est à la fin gagné. Le jugement rendu
« Pour toi, te fait rentrer dans le bien qui t'est dû.
« Lord Halton. »

(Lisant le post-scriptum de la main d'Olear.)

« J'ai voulu sur ce procès me taire.

« Edgard, accepte tout. Sois libre. Pour me plaire! »

(Il couvre la lettre de baisers.)

LE PÈRE, pétrifié.

Quoi ! son père n'est point...

EDGARD, lui présentant la lettre de lord Halton.

Vois, lis.

LE PÈRE.

Éloigne-toi !

EDGARD, lui montrant le cachet de la lettre.

Ces armes...

LE PÈRE, avec mépris.

(Revenant.)

Garde-les... laisse-moi !...Montre-moi...

(Il lit, tourne et retourne la lettre. — Puis, il reste abîmé.)

Elle ne serait pas la plus intéressée...

EDGARD, montrant le post-scriptum.

Tu vois qu'elle en a craint jusques à la pensée.

LE PÈRE, de même.

Elle n'a point, trois ans, à Bordeaux, à Paris?...

EDGARD, froidement, avec mépris.

Dans ses actes présents, ses passés sont écrits.

LE PÈRE.

Quoi! tes dettes...

EDGARD, dignement.

Son nom est ma seule réplique.

LE PÈRE.

Elle est... vieille?...

EDGARD.

Vingt ans.

LE PÈRE.

Et... juive?...

EDGARD.

Catholique.

LE PÈRE, naïvement, comme sortant d'un songe.

Eh! que ne disiez-vous tout cela?..

EDGARD.

Le moyen?

(A ses genoux, la bouche collée sur sa main.)

Oh! laisse là ta main, mon père... elle est si bien!..

(L'implorant.)

Si tu la connaissais!... Elle est jeune, elle est belle...

Magnanime... intrépide... Elle aime, elle est fidèle.
Si tu savais d'amour et de fidélité,
Tant de vigueur, de suite, et d'intrépidité...
Je te verrais ému jusqu'à verser des larmes...
Son regard est si doux... son âme a plus de charmes!...

(Ici le père n'y tient plus, et commence à le tutoyer.)

LE PÈRE.

Elle t'a donc aimé?...

EDGARD, dans la stupeur.

Mon Dieu!...

LE PÈRE.

Pour toi ?... Vraiment?...

EDGARD.

As-tu jamais aimé, réponds-moi, ton enfant?
Eh bien! pareil amour inondait sa poitrine,
Quand, bravant les complots formés pour sa ruine,
Et faible et chancelante, et par effort d'amour
Au travers du trépas vers moi se faisait jour,
Fille des Lords, qui sait aimer et non pas plaire!
Elle volait, pieds nus, de France en Angleterre...
Puis dans Ostende allant... martyr de charité,
Et de délicatesse et de naïveté...
Embrassant mon malheur, collée à ma détresse,

Elle passait les mers pour rester ma maîtresse!...

LE PÈRE, se rapprochant de lui, sur le point de l'embrasser.

Quoi! je retrouverais mon fils... mon cher enfant...
Mais éprouvé... connu... cher à moi doublement...
(Se retirant de lui.)
— Si c'était une ruse...

SCÈNE XI.

LES MÊMES, OLEAR, LORD HALTON, au fond du théâtre.

OLEAR, à son père

Accours, pour qu'il nous croie!...

LE PÈRE, le reconnaissant.

Vous!...

LORD HALTON, lui présentant la main

Touchez là!

LE PÈRE, se jetant dans ses bras.

Quels pleurs, suivis de quelle joie!...

LORD HALTON.

(Montrant M. Beyle.) (Montrant Edgard.)
Par l'honneur, par l'amour fait Gentilhomme aussi,
(Lui tendant la main.)
Edgard... Olear n'est pas seule Honorable ici!...

M. BEYLE.

Un voile tombe... épais... et long... Quel jour m'éclaire !...

EDGARD, allant à Olear, partagé entre elle et son père.

Mon père... cher objet... vous..., c'est Olear, mon père!

(M. Beyle la baise avec tendresse et respect.)

M. BEYLE, accourant une seconde fois se jeter dans les bras de son fils.

Je t'ai pleuré vivant. Je te retrouve. Ciel !
Mon fils mort, revenant sur le sein paternel!!...

(Il les tient tous les deux étroitement embrassés.)

Viens relever ce front qu'avait courbé le traître.
Sens... là... couler mes pleurs dont je ne suis plus maître...
Et mes genoux trembler sous tant d'émotions...

EDGARD, avec ravissement.

(A son père.) (A Olear.)

Toi, sur mon sein... Puis toi!... J'ai mes deux passions!...

FIN.